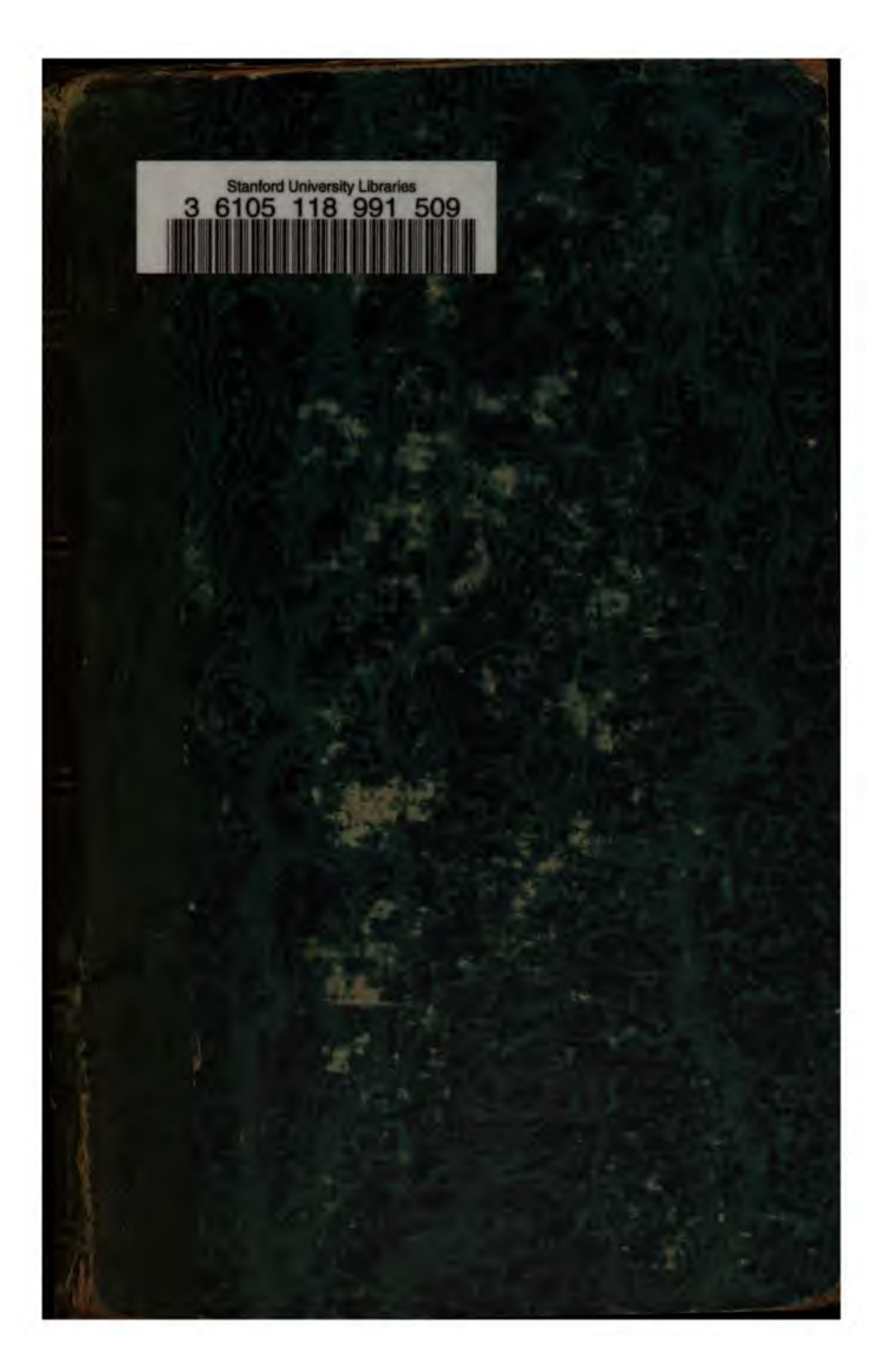
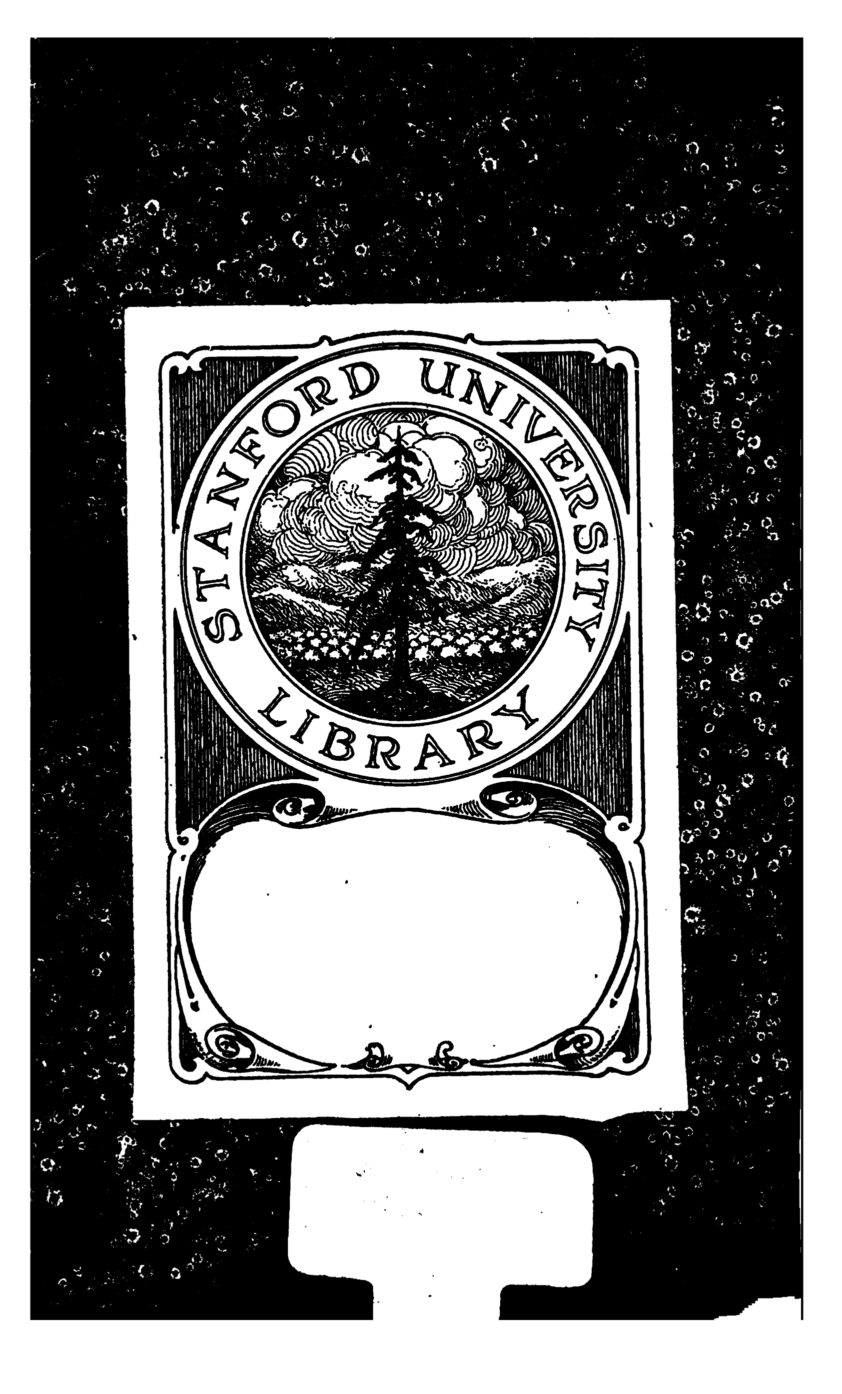

Stanford University Libraries
3 6105 118 991 509


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY



THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

XV

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

XV

— COMÉDIES-VAUDEVILLES —

VI

LA SECONDE ANNÉE — ZOÉ OU L'AMANT PRÊTÉ
PHILIPPE
UNE FAUTE — JEUNE ET VIEILLE — LA FAMILLE RIQUEBOURG
LE BUDGET D'UN JEUNE MÉNAGE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

LA
SECONDE ANNÉE
OU
A QUI LA FAUTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mélesville

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 12 janvier 1830.

PERSONNAGES

DENNEVILLE, banquier.

CAROLINE, sa femme.

EDMOND, comte de SAINT-ELME, ami de Denneville.

GERVAULT, caissier de Denneville.

La scène se passe à Paris, dans la maison de Denneville.

Un appartement richement décoré. Le fond est occupé par une cheminée, aux deux côtés de laquelle sont deux portes; la porte à droite de l'acteur est celle du dehors. Deux portes latérales; la porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de Caroline; l'autre, celle d'un cabinet; auprès de celle-ci, une table en forme de bureau, chargée de papiers; auprès de la porte à gauche, une psyché.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENNEVILLE, en habit du matin, devant son bureau; puis GERVAULT, qui entre un instant après.

DENNEVILLE.

Voilà mon courrier terminé, je puis maintenant m'amuser jusqu'à ce soir. Il est si difficile de mener de front les affaires et les plaisirs! Les unes prennent tant de place, que j'ai toujours peur qu'il n'en reste plus pour les autres. (Voyant Gervault qui entre un carnet à la main.) Ah! c'est toi, Gervault. Voilà notre courrier, j'ai tout signé.

GERVAULT.

On vous propose du papier sur Vienne.

DENNEVILLE.

Je le prendrai.

GERVAULT, tenant les liasses d'effets.

On vous propose des espagnols.

DENNEVILLE.

Je n'en veux pas. Dis qu'on me tienne au courant du nouvel emprunt. Les agents de change sont-ils venus ce matin?

GERVAULT.

Il y en a quatre qui vous attendent, ceux d'hier.

DENNEVILLE.

Je n'ai pas le temps de les voir, je suis pressé. Dis-leur que je vendrai aujourd'hui. Il nous faut une baisse pour après-demain. Edmond est-il venu?

GERVAULT.

M. le comte de Saint-Elme, ce jeune homme si élégant? il n'a pas encore paru. Mais Madame vous a fait demander deux fois.

DENNEVILLE.

Ah! ma femme!

GERVAULT.

Et elle a été obligée de déjeuner sans vous.

DENNEVILLE.

C'est sa faute.

AIR de *Partie et Revanche*.

A m'attendre elle est obstinée.

GERVAULT.

Elle a cru bien faire.

DENNEVILLE.

Pourquoi?
J'ai dit cent fois que dans la matinée
Je voulais demeurer chez moi.
Oui, le matin, dans son ménage,
Être seul est parfois très-bon;
Et c'est, depuis mon mariage,
Le seul instant où je me crois garçon.

(Il se lève.)

Mais j'avais écrit à Edmond. Pourquoi ne vient-il pas?

GERVAULT.

Monsieur ne peut s'en passer.

DENNEVILLE.

C'est vrai, quand je ne le vois pas le matin, je ne sais comment employer ma journée.

GERVAULT.

Est-ce que vous n'irez pas à la Bourse ?

DENNEVILLE.

Non, tu iras, toi; n'es-tu pas mon meilleur et mon plus ancien commis? Garçon de caisse sous mon père, tu as toute ma confiance. Ton mérite seul t'a fait monter en grade, et quand tu es là, je suis tranquille.

GERVAULT.

Et moi, je ne le suis pas.

DENNEVILLE.

Pourquoi donc ?

GERVAULT.

Ah ! mon cher patron, mon cher patron, cela va mal.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas l'avis de mes livres de compte, et il me semble que ma fortune...

GERVAULT.

Ce n'est pas cela dont je veux parler. Jeune encore, vous êtes un des premiers banquiers de Paris; et, grâce à moi, je puis le dire, une bonne et sage administration règne encore dans vos bureaux; mais rien ne vaut l'œil du maître, et tôt ou tard la dissipation et le désordre intérieur amènent celui des affaires.

DENNEVILLE.

Comment !..

GERVAULT.

Ah ! dame, Monsieur, je ne connais ni les compliments ni la flatterie; je ne connais que mes livres; je suis exact et sévère comme mes chiffres, et tout ce que je dis est vrai, comme deux et deux font quatre.

DENNEVILLE.

Eh bien, voyons, qu'est-ce que tu dis?

GERVAULT.

Beaucoup de choses, beaucoup de trop. Voilà deux ans que vous êtes marié.

DENNEVILLE.

C'est-à-dire deux ans... il y a plus que cela.

GERVAULT.

Non, Monsieur, car c'est aujourd'hui même, cinq février, l'anniversaire de votre mariage.

DENNEVILLE.

C'est ma foi vrai; je ne l'aurais jamais cru.

GERVAULT.

J'ai eu l'honneur de dire à Monsieur que, pour ce qui était des chiffres, je ne me trompais jamais. Nous voici donc à la fin de la seconde année : une femme charmante, que vous avez épousée par inclination, car vous l'adoriez; on vous la refusait, et vous vouliez l'enlever; ce que j'appelais alors une folie, parce que je n'aime pas les soustractions de ce genre-là. Enfin votre amour était au plus haut degré. Cela s'est maintenu pendant le premier semestre; cela a un peu baissé pendant le second. N'importe, la fin de l'année était bonne, c'était un cours très-raisonnable, cours moyen auquel il fallait se tenir pour être heureux; mais la seconde année, ce n'était plus ça : les bals, les soirées, les spectacles...

DENNEVILLE.

Pouvais-je refuser à ma femme les plaisirs de son âge?

GERVAULT.

Laissez donc! c'était autant pour vous que pour elle; car vous la laissiez sortir avec sa tante, tandis que vous alliez de votre côté; et mainte fois, depuis, j'ai cru voir...

DENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est?

GERVAULT.

AIR : *J'ai vu le Parnasse.*

Pardon, Monsieur, de l'excès de mon zèle.
Ce que j'en dis était pour votre bien ;
Quoi qu'ait pu voir un serviteur fidèle,
Il pense en lui, mais ne dit jamais rien,
De ce qu'il pense il ne dit jamais rien.
Je suis muet quand ça vous intéresse,
Et vous pouvez en croire mon honneur,
Votre or n'est pas mieux gardé dans ma caisse,
Que vos secrets ne le sont dans mon cœur.

DENNEVILLE.

Je te crois, mon cher Gervault, et j'ai en toi une confiance aveugle. Mais rassure-toi, tu te trompes. (Il va à son bureau.)

GERVAULT.

Je le désire, Monsieur. En attendant, voici cette parure en diamants que vous m'avez dit d'acheter chez Franchet, rue Vivienne. (Il lui montre un écrin.)

DENNEVILLE.

C'est bien. (Il prend l'écrin.)

GERVAULT.

Elle coûte dix mille francs, Monsieur, dix mille francs, écus.

DENNEVILLE.

Ce n'est rien.

GERVAULT.

Ce n'est rien à recevoir, mais quand il faut payer, ça fait bien de l'argent.

DENNEVILLE.

Je réparerai cela avec quelques économies. (Il serre l'écrin dans le tiroir de son bureau.) J'ai deux chevaux anglais que je veux vendre. (Venant auprès de Gervault.) Surtout, du silence!

GERVAULT.

Vous pouvez être tranquille. Mais voilà ce qui me désole, Monsieur; quand il y a dans un ménage le chapitre des dépenses secrètes, quand elles ne sont point tenues ostensiblement, et à parties doubles, cela va toujours mal.

DENNEVILLE.

Quelle idée!

GERVAULT.

Tenez, Monsieur, voilà quarante ans que j'ai épousé madame Gervault. Elle n'était pas aimable tous les jours, vous le savez; mais c'est égal, je lui ai toujours été fidèle, sinon pour elle, du moins pour moi. Quand Monsieur trompe Madame, Madame trompe Monsieur; l'un va de son côté, l'autre va du sien; il n'y a plus d'accord, plus d'ordre et de bonheur. A qui la faute? A celui des deux qui a commencé; car, dans un ménage, dès qu'un et un font trois, on ne peut plus se retrouver.

DENNEVILLE.

Tu as peut-être raison.

GERVAULT, avec chaleur.

Oui, sans doute, et si vous voulez m'en croire... (Edmond entre en ce moment.)

SCÈNE II.

EDMOND, DENNEVILLE, GERVAULT.

DENNEVILLE, apercevant Edmond.

Eh! le voilà, ce cher ami!

GERVAULT.

C'est fini, tous mes calculs sont renversés.

DENNEVILLE.

Je t'attendais avec impatience !

EDMOND.

Ce n'est pas ma faute; je rentre à l'instant et reçois ta lettre.

DENNEVILLE.

J'ai tant de choses à te confier! (A Gervault.) Mon cher Gervault !

Air : *Ces Postillons sont d'une maladresse.*

N'oubliez pas le courrier, cela presse :
Dans un instant il faut qu'il soit parti.
(Il va auprès de la cheminée avec Edmond ; ils causent bas.)

GERVAULT.

J'entends, Monsieur, j'entends, et je vous laisse
Avec votre meilleur ami,
L'ami du cœur, l'unique favori.
(A part.)
Dès qu'il est là, je dois quitter la place :
Car mes sermonts ne sont plus écoutés.
(Prenant une liasse d'effets.)
Et ma morale est mise dans la classe
Des effets protestés.

(Il sort.)

SCÈNE III.

EDMOND, DENNEVILLE.

DENNEVILLE.

Comment étais-tu donc sorti de si bonne heure? car nous nous étions couchés hier au milieu de la nuit.

EDMOND.

J'avais, ce matin, des emplettes à faire.

DENNEVILLE.

Je tenais à te parler avant de voir ma femme; car j'ai besoin de toi, et il faut que nous convenions de nos faits.

EDMOND.

Me voilà ! trop heureux d'obliger un ami.

DENNEVILLE.

A charge de revanche; parce que nous autres garçons...

Quand je dis *garçons*, c'est tout comme, je le suis par caractère... Eh bien! mon ami, cette beauté si sévère, cette vertu invincible s'est enfin humanisée.

EDMOND.

Je t'en fais compliment.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas sans peine. Il y avait des rivaux : lord *Albemarle*, et le comte de *Scherédof*. Ces Russes, maintenant, on les trouve partout, depuis Andrinople jusqu'aux coulisses de l'Opéra.

EDMOND, riant.

Que veux-tu ? l'esprit de conquête!

DENNEVILLE.

Elle a un jeune parent à Vienne pour qui elle désirerait des lettres de recommandation. Je lui en ai proposé à condition qu'elle viendrait aujourd'hui me les demander elle-même.

EDMOND, avec joie.

Et elle viendra?

DENNEVILLE, à demi voix.

C'est convenu, à trois heures, et moi qui connais les usages et la politesse...

AIR d'*Aristippe*.

Fidèle à l'amour qui m'invite,
J'irai, solliciteur discret,
J'irai lui rendre sa visite,
Dès ce soir, après le ballet.

EDMOND.

Quoi, vraiment, après le ballet?

DENNEVILLE.

C'est l'instant où chaque déesse
Des mortels écoute la voix.
L'heure a sonné, la divinité cesse,
L'humanité reprend ses droits.

EDMOND.

Je n'en reviens pas.

DENNEVILLE.

Bien plus, nous devons souper ensemble.

EDMOND, tirant de la poche de son gilet une lettre qu'il y remet aussitôt.

C'est donc cela dont tu me parlais dans ta lettre : ce souper avec une jolie femme, je n'y concevais rien.

DENNEVILLE.

Oui, mon ami ; et vu qu'en tout il faut de l'ordre et de l'é-

conomie, si, comme je te l'ai écrit, tu as toujours envie du Prince de Galles, mon cheval anglais, qui m'est inutile et dont je veux me défaire, je te donne la préférence.

EDMOND.

Volontiers, je te remercie.

DENNEVILLE, vivement.

Nous en parlerons plus tard. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit; il faudrait, pour bien faire, que tantôt, à trois heures, je fusse seul ici, et pour cela je n'espère qu'en toi.

EDMOND.

Et comment?

DENNEVILLE.

Si tout à l'heure, négligemment et sans faire semblant de rien, tu me proposais, à moi et à ma femme, une promenade au bois, au milieu de la journée, nous accepterions.

EDMOND.

La belle avance!

DENNEVILLE.

Attends donc. Au moment de partir, il me surviendrait une affaire imprévue, un banquier en a toujours à volonté. Me voilà obligé de rester, ce qui est très-contrariant; mais les chevaux sont mis, je ne peux pas empêcher ma femme de sortir, et c'est toi qui l'accompagneras dans ma calèche.

EDMOND.

Mais, mon ami...

DENNEVILLE.

A moins que tu n'aimes mieux monter le Prince de Galles, et escorter ma femme en écuyer cavalcadour.

EDMOND.

Mais permets donc...

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

La bienséance, la morale...

DENNEVILLE.

C'est pour elle ce que j'en fais.
Par ce moyen pas de scandale,
Rien ne trahira mes projets.
Par l'intention la plus pure
Je suis guidé, sois-le par l'amitié.
Je te rendrai ça, je le jure,
Dès que tu seras marié.

EDMOND.

Si tu le veux absolument...

DENNEVILLE.

Je veux plus encore; j'attends de toi un bien autre service. Ne vas-tu pas ce soir au bal chez madame de Merteuil, la tante de ma femme?

EDMOND.

J'y suis invité.

DENNEVILLE.

Tu sais que, de cette année, je suis brouillé avec elle.

EDMOND.

C'est ce qui m'étonne : une femme si aimable, et d'un si grand mérite!

DENNEVILLE.

C'est vrai. Des principes sûrs, excellents, une très-bonne maison pour une jeune femme. Mais il fallait y aller deux fois par semaine, c'était gênant; tandis que, me brouillant avec elle, je n'empêche pas ma femme de voir sa tante, sa seconde mère; je suis trop juste pour cela. J'exige même qu'elle s'y rende exactement tous les lundis et vendredis, jours d'Opéra; et au lieu de deux soirées d'ennui, j'y gagne deux soirées de liberté.

EDMOND.

C'est assez bien calculé.

DENNEVILLE.

N'est-il pas vrai? Par exemple, je vais toujours le soir la chercher; mais aujourd'hui, ce sera bien gênant, tu comprends?

EDMOND.

Parfaitement.

DENNEVILLE.

Et si tu voulais lui servir de chevalier, la ramener...

EDMOND.

Permets donc : tu disposes ainsi de moi; j'avais peut-être des projets.

DENNEVILLE.

C'est un service d'ami, c'est le moyen que ma femme ne se doute de rien; car cette pauvre Caroline, je serais désolé de lui causer la moindre peine, de troubler son repos! et si je savais que cette aventure dût jamais venir à sa connaissance, j'aimerais mieux y renoncer.

EDMOND, vivement.

Y penses-tu?

DENNEVILLE.

Oui, mon ami, ma femme avant tout! (Souriant.) Ce serait dommage, cependant, parce que cette petite Zilia est si piquante, si jolie, moins que ma femme, j'en conviens; mais c'est un caprice, une idée.

EDMOND.

Comme tu en as souvent.

DENNEVILLE.

C'est la dernière, je te le jure; et puis cela n'empêche pas d'aimer sa femme, au contraire.

AIR de *Turenne.*

C'est un trésor qu'un mari peu fidèle;
La femme y gagne cent pour cent :
De soins, d'égards, on redouble pour elle ;
Car à la fois volage et repentant,
On lui revient plus tendre et plus galant.
On la chérit au fond de l'âme,
En raison des torts que l'on a;
Et c'est peut-être pour cela
Que j'adore toujours ma femme.

Toi, garçon, tu ne comprends pas cela.

EDMOND.

Si vraiment; mais il me répugne d'être ton complice.

DENNEVILLE.

En revanche, je te servirai dans l'occasion, auprès de tes comtesses et de tes duchesses, car tu es étonnant dans tes amours : tu ne tiens pas à t'amuser; il te faut trois cents ans de noblesse, et voilà tout.

EDMOND.

Quelle idée! Tu n'as que cela à me répéter; hier encore, devant ta femme.

DENNEVILLE.

C'est que cela est vrai, c'est par grâce que tu descends jusqu'à la Chaussée-d'Antin. Moi, je préférerais de la beauté, de la gentillesse, toi, des titres et des armoiries. Je prends mes maîtresses dans les chœurs de l'Opéra, et toi, dans l'*Almanach Royal*; chacun son goût. Je ne te blâme pas, moi, je blâme ta discrétion; je ne te cache rien, je te dis tout; et toi, tu fais le mystérieux avec moi, ton meilleur ami et ton banquier.

EDMOND.

Tu te trompes.

DENNEVILLE.

Non pas, je m'y connais, et pendant longtemps je t'ai vu triste, malheureux; tu ne prenais plus plaisir à rien, tu refusais toutes nos parties, tu ne dépensais plus d'argent; enfin, mon ami, tu te dérangeais.

EDMOND.

C'est vrai, j'étais amoureux, et sans espoir.

DENNEVILLE.

Dans l'*Almanach Royal?*

EDMOND, hésitant.

Oui, oui, mon ami, une femme charmante, jeune, aimable, vertueuse, d'autant plus difficile à vaincre, qu'elle n'était ni prude, ni dévote, ni coquette, mais sincèrement attachée à ses devoirs.

DENNEVILLE.

C'est là le diable. Cependant cela va mieux; car, depuis deux ou trois jours, je te vois une physionomie à succès.

EDMOND.

Oui, les circonstances sont venues à mon aide. Je crois qu'on me voit d'un œil plus favorable, on commence à se plaire avec moi. Hier, enfin, hier soir, enhardi par un regard qui était presque tendre, j'ai hasardé une déclaration.

DENNEVILLE.

De vive voix?

EDMOND.

Non, non, je n'aurais pas osé; mais j'ai glissé un billet.

DENNEVILLE.

Qu'elle a accepté?

EDMOND.

Oui, vraiment.

DENNEVILLE.

Bravo! c'est très-bien, il faut continuer.

EDMOND.

C'est ce que je veux faire.

DENNEVILLE.

A la bonne heure, profite de tes avantages. (On entend sonner à deux reprises dans l'appartement de Caroline.) C'est dans la chambre de ma femme. Autrefois, quand j'étais garçon, j'avais fait des études sur les sonnettes des dames; j'aurais distingué, à la

seule audition, le sentiment qui animait les personnes; c'est une musique comme une autre.

AIR du vaudeville du *Premier Prix*.

Presto, presto, quand une belle
Veut sa toilette ou ses bijoux;
Dolce, dolce, quand elle appelle
Pour que l'on porte un billet doux;
Forte, c'est lorsque la sagesse
Se fâche et ne peut pardonner.
Piano, c'est lorsque la tendresse
Retient la main qui va sonner.

(On sonne une seconde fois plus fort et plus précipitamment.)

Tiens, dans ce moment, ma femme s'impatiente; il faut que ce soit un événement de la plus haute importance.

SCÈNE IV.

EDMOND, DENNEVILLE, CAROLINE, sortant de son appartement.

CAROLINE, à la cantonade.

Eh bien! Mademoiselle, cherchez-le, il ne peut pas être perdu. Je l'avais hier soir dans ma chambre à coucher, et je n'en suis pas encore sortie.

DENNEVILLE.

Eh bien! mon Dieu, qu'est-ce donc?

CAROLINE.

Ah! c'est vous, mon ami! (Apercevant Edmond, qu'elle salue froidement.) Monsieur le comte de Saint-Elme.

DENNEVILLE.

Que vous est-il donc arrivé?

CAROLINE.

Rien, rien, je vous jure : une maladresse de ma femme de chambre.

DENNEVILLE.

Mais encore?

CAROLINE.

Un mouchoir qu'hier soir en rentrant j'avais placé sur un meuble, et qui, ce matin, ne se retrouve plus.

DENNEVILLE. Edmond passe à gauche de Caroline.

C'était donc bien précieux?

CAROLINE.

Nullement, un mouchoir brodé, garni en valenciennes.

Mais cela m'inquiète, cela me fâche; je n'aime pas que les choses se perdent.

DENNEVILLE.

Voilà de l'ordre, voilà une vraie femme de ménage.

CAROLINE.

Oui; faites-moi des compliments. Hier soir, j'étais fâchée contre vous; j'étais d'un dépit, d'une humeur! Je ne sais pas ce que j'aurais fait.

DENNEVILLE, riant.

Vraiment?

CAROLINE.

Heureusement que votre attention de ce matin m'a désarmée.

DENNEVILLE étonné.

Mon attention!

CAROLINE.

Oui, cette corbeille de fleurs que j'ai trouvée à mon réveil.

DENNEVILLE, de même.

Une corbeille!

CAROLINE.

Ne vous en défendez pas, vous vous êtes rappelé que c'était demain mon jour de naissance.

DENNEVILLE, à part.

Ah! mon Dieu!

CAROLINE.

Et je vous remercie d'y avoir pensé. Ce souvenir efface tout; et c'est moi qui suis seule coupable.

DENNEVILLE.

Certainement, chère amie, je pense toujours à vous; et aujourd'hui surtout, c'était bien mon intention d'y penser tantôt, dans la journée; mais ce n'est pas moi qui ce matin...

CAROLINE.

Qui donc vous a prévenu?

EDMOND, s'inclinant.

C'est moi, Madame, qui me suis permis cette surprise.

AIR du vaudeville du *Piége*.

Pouvais-je mieux qu'avec ces fleurs
Fêter votre jour de naissance?
Fraîches écloses, leurs couleurs
Semblent du moins de circonstance.

Le même jour vous vit naître.

DENNEVILLE, souriant.

Charmant.

EDMOND.

Du même éclat votre jeunesse brille;
Et j'ai voulu qu'en vous éveillant
Vous puissiez vous croire en famille.

DENNEVILLE.

Ah! le joli petit madrigal! Ma foi, de mon temps, j'en ai entendu au Vaudeville qui ne valaient pas celui-là; c'est très-bien. (A Caroline.) Mais cela ne m'étonne pas. Edmond est la galanterie même : il est rempli de petits soins, de prévenances; il faut être né comme cela : moi, je ne pourrais pas.

CAROLINE.

Autrefois, cependant...

DENNEVILLE.

Il est certain que, quand je vous faisais la cour... mais entre mari et femme ce n'est plus cela; c'est mieux encore, n'est-il pas vrai? Voyons, chère amie, qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui? avez-vous quelque idée?

CAROLINE.

J'attends les vôtres; et si vous avez des projets...

DENNEVILLE.

Aucun. (Faisant un signe à Edmond.) Voici le moment.

EDMOND.

La journée est superbe, et si ce matin nous allions tous les trois au bois de Boulogne?

DENNEVILLE.

C'est une bonne idée; cela délasse des travaux du matin; qu'en pensez-vous?

CAROLINE.

J'aimerais autant rester à Paris.

DENNEVILLE.

Pourquoi donc? Nous reviendrons dîner, vous irez ce soir au bal.

CAROLINE.

Comment? est-ce que vous ne m'accompagnerez pas?

DENNEVILLE.

Je le voudrais, ma chère amie; mais aux termes où j'en suis avec votre tante, cela paraîtrait fort singulier; et puis j'ai ce

soir un rendez-vous d'affaire; tu sais, Edmond, cette affaire dont je t'ai parlé.

EDMOND, *gravement.*

Oui, Madame, une affaire commerciale qu'il ne faut pas négliger, à cause de la concurrence.

CAROLINE.

Comme vous voudrez, vous êtes le maître.

DENNEVILLE.

Cela vous fâche?

CAROLINE.

Nullement, j'y suis habituée. Autrefois j'étais assez bonne pour m'en affliger, et quand Monsieur refusait de m'accompagner, je restais seule ici à pleurer.

DENNEVILLE.

Quel enfantillage!

CAROLINE.

C'est ce que je me suis dit. J'ai eu un peu de peine à prendre mon parti; mais on prétend que les larmes et les chagrins enlaidissent. Je le croirais assez: c'est si affreux d'avoir les yeux rouges!

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

De mon miroir les conseils salutaires
Furent par moi trop longtemps méconnus;
Je les écoute, et changeant de manières,
Je me résigne, et je ne pleure plus!..
Pour être heureux, tout doit en mariage
Se partager... et quand Monsieur gaîment
Va s'amuser, hélas! j'en fais autant!
Afin de faire bon ménage.

EDMOND.

Le sourire vous va si bien; et si vous saviez comme la gaieté vous embellit, combien vous êtes séduisante dans un bal!

DENNEVILLE.

C'est ce que tout le monde dit.

CAROLINE.

Il paraît que Monsieur ne voit pas par lui-même.

EDMOND.

Heureusement que d'autres ont des yeux pour lui. Et moi qui n'ai point d'affaires commerciales, moi qui compte bien aller à ce bal, si j'osais réclamer la première contredanse...

CAROLINE, montrant Denneville.

Si Monsieur le permet.

DENNEVILLE.

Certainement, je l'autorise même à danser la *galope*.

CAROLINE.

C'est bien heureux. J'en entends parler de tous les côtés, et je ne l'ai pas encore dansée de l'hiver.

EDMOND.

Il serait possible!

CAROLINE.

Oui, vraiment. Les bals finissent par là; et nous nous en allons toujours à onze heures; Monsieur a envie de dormir.

DENNEVILLE.

C'est naturel; moi je n'aime pas la danse, surtout celle-là.

EDMOND.

Ah! n'en dis pas de mal; c'est bien autrement amusant que vos insipides *pastourelles*, vos éternels *étés*. La *galope*, une danse si vive, si animée! une danse vraiment nationale.

DENNEVILLE.

Oui, je conçois, ces passes continuelles, ces dames que l'on prend, que l'on quitte, c'est amusant pour vous autres jeunes gens; mais pour les gens respectables qui ne dansent plus, pour les mamans et les maris, c'est différent. (A Caroline.) Aussi je n'autorise qu'avec lui.

CAROLINE.

Et, pourquoi pas avec d'autres?

DENNEVILLE.

Pourquoi? parce que cela ne peut se danser qu'entre amis intimes, et qu'il faut être sûr des personnes. (Il va s'asseoir près de la table.)

EDMOND, vivement.

Il a raison, il faut être sûr de son danseur. Y a-t-il rien de plus déplorable qu'un cavalier inhabile qui brouille toutes les figures, et qui fait manquer l'effet général.

CAROLINE.

S'il en est ainsi, Monsieur, c'est moi qui craindrais de ne pas être digne de vous; car je ne suis encore qu'une écolière.

EDMOND.

Pour les dames, rien de plus facile; il n'y a qu'à se laisser conduire; et je suis certain qu'avec une seule leçon...

CAROLINE.

Vous êtes trop bon.

EDMOND.

Du tout: c'est l'usage. Quand on doit danser le soir, on répète le matin. (A Denneville, qui est assis près de la table.) N'est-il pas vrai?

DENNEVILLE.

C'ertainement; et dès qu'Edmond veut bien prendre cette peine-là, que diable! chère amie, profites-en : car il n'a pas de temps à perdre.

CAROLINE.

Quoi! vous voulez !..

EDMOND, vivement.

Eh! oui, sans doute. Je suppose d'abord que vous savez les premiers éléments?

CAROLINE.

Moi, je ne sais rien.

EDMOND, au fond à gauche, avec Caroline.

C'est charmant. Vous tenez toujours en avant le pied opposé à celui du danseur, et, dès qu'il change, vous changez aussi.

CAROLINE.

Vous croyez?

EDMOND.

C'est de rigueur.

DENNEVILLE, à la table, et tenant un journal.

Eh! oui, puisqu'il le dit.

CAROLINE.

Je me le rappellerai, Monsieur.

EDMOND.

Maintenant, la taille plus inclinée, plus cambrée, et ne craignez rien. C'est à votre cavalier à vous aider, vous soutenir; c'est son devoir. (A demi voix.) Et il est si doux!

CAROLINE.

Monsieur...

EDMOND, lui présentant la main.

Votre main dans la mienne.

CAROLINE.

Je verrai bien sans cela.

EDMOND.

C'est impossible.

DENNEVILLE, toujours à la table, et sans tourner la tête.

Fais donc ce qu'on te dit!

EDMOND, commençant à danser.

Tra, la. la, la, la. Ici nous changeons de main. Tra, la, la, la, la. (Arrivant jusqu'à la chaise de Denneville.) Prends donc garde, tu nous gênes.

DENNEVILLE, reculant sa chaise.

Il fallait donc le dire!

EDMOND, s'arrêtant.

Et puis ça essouffle de chanter en dansant.

DENNEVILLE.

N'est-ce que cela? je ferai l'orchestre; que je serve au moins à quelque chose. (Il prend un violon qui est dans une boîte sur une chaise, et joue, pendant qu'Edmond et Caroline dansent quelques mesures de la galope.

EDMOND, à Caroline tout en dansant.

Très-bien, Madame, à merveille; des dispositions admirables.

CAROLINE, dansant toujours.

Vous trouvez?

DENNEVILLE, jouant toujours.

Je suis de son avis; c'est très-gracieux.

CAROLINE, dansant toujours.

Au fait, c'est très-amusant.

EDMOND.

N'est-il pas vrai? (A Denneville.) Va toujours, mon ami, ne te fatigue pas.

DENNEVILLE, à part.

AIR de *la Galope.*

Dieux! mon rendez-vous!
L'heure s'avance,
Et par prudence,
D'un moment si doux
Écartons les regards jaloux.

EDMOND, s'arrêtant.

Pourquoi t'arrêter?

DENNEVILLE, lui faisant signe.

Il faut nous apprêter,
Je pense:
Puisqu'au bois
Tous trois
On nous attend.

EDMOND, le regardant.

Ah! je conçois.

(A Caroline.)

Il a raison,
Laissons là la leçon;
Notre toilette à faire;
Mais à ce soir,
J'ai l'espoir
De vous voir
Surpasser mon savoir.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

A ce soir donc
Ma seconde leçon;
J'y prends goût, et j'espère
Que, dès ce soir,
Je puis peut-être avoir
Sa grâce et son savoir.

EDMOND.

Il a raison,
Je m'éloigne : adieu donc,
Ma gentille écolière;
Mais à ce soir,
J'ai l'espoir
De vous voir
Surpasser mon savoir.

DENNEVILLE.

A ce soir donc
La seconde leçon.
Ta gentille écolière,
J'en ai l'espoir,
Pourra bien, dès ce soir,
Surpasser ton savoir.

(Edmond sort par la porte du fond; Caroline rentre dans son appartement.)

SCÈNE V.

DENNEVILLE, seul.

A merveille! ma femme ne se doute de rien. Ils partiront sans moi. Zilia viendra à trois heures, et puis ce soir, pendant le bal... C'est charmant! grâce à ce cher Edmond me voilà libre pour toute la journée. Il faut convenir que j'ai en lui un ami véritable! et il y a pourtant des gens qui prétendent que, fier de sa naissance et de son titre de comte, il dédaigne des finan-

ciers tels que nous. (Il s'assied sur le devant du théâtre.) Lui, le meilleur enfant du monde, qui est mon camarade, qui ne peut vivre sans moi, qui fait danser ma femme. Il est vrai que je faisais l'orchestre; et c'est fatigant, quand on n'en a pas l'habitude. (Tirant son mouchoir de poche.) J'ai chaud. (Regardant le mouchoir avec lequel il vient de s'essuyer.) Ah! mon Dieu! quel luxe, un mouchoir brodé, garni en dentelles! (Riant.) J'y suis, c'est celui que ma femme avait perdu dans sa chambre à coucher. Ce matin, en me levant, je l'aurai pris par mégarde, et la pauvre femme de chambre qu'on a grondée pour moi! Ne laissons pas soupçonner l'innocence, (Déployant le mouchoir.) et n'allons pas à propos de rien, comme un autre Othello..... Eh mais! à propos d'Othello, qu'est-ce que j'aperçois là. (Il se lève.) dans le coin de son mouchoir? (Il défait le nœud et prend un billet qu'il ouvre.) Un papier plié. O ciel! l'écriture d'Edmond! (Il lit.) « Grâce, Madame, grâce pour un malheureux qui se meurt d'amour et de désespoir! » — A qui diable s'adresse-t-il ainsi? « N'aurez-vous pas pitié de mes tourments, Caroline? » — Caroline! C'est à ma femme!.. et j'étais sa dupe! j'étais joué, trahi par lui! Voilà cette amitié dont je m'honorais! Elle vous coûtera cher, monsieur le comte! et dès ce matin, ma vie ou la vôtre. (S'arrêtant.) Que dis-je? et qu'allais-je faire? un éclat qui va perdre ma femme! c'est publier ma honte, c'est l'attester moi-même, c'est me déshonorer aux yeux de tout Paris! Ces bons Parisiens sont toujours si enchantés des accidents qui arrivent aux gens de finance! il semble que cela les console. Ne leur donnons pas ce plaisir-là. (Il se rassied.) Il vaut mieux, sans explication, cesser de le voir, le bannir de chez moi. Mais s'il aime, s'il est aimé, ils se retrouveront toujours; les obstacles ne feront qu'augmenter leur mutuelle passion. Non, non, je me trompe. Caroline ne l'aime pas encore: ce billet même me le prouve. Il se plaint de ses rigueurs, de sa cruauté! Oui, mais c'est toujours ainsi que cela commence; et ce qu'il racontait ce matin... (Il se lève.) ces regards plus doux, plus tendres... et cette lettre qu'hier au soir elle a reçue... car enfin elle l'a reçue... Il est vrai que c'était dans un mouvement d'humeur contre moi; je me le rappelle maintenant: je venais d'exciter son dépit, sa jalousie! mais enfin ce matin elle ne m'en a point parlé; elle m'a gardé le silence sur cette déclaration, et si elle ne l'aime pas, elle en est peut-être bien près. (Après avoir rêvé un instant.) A qui la faute? Comment donc en suis-

je arrivé là! car enfin j'aime ma femme! c'est ma première et ma seule passion. Il me semble que je ne pourrais être heureux sans elle, ni survivre à sa perte; et cependant je me conduis comme si je ne l'aimais pas; je lui préfère des femmes qui sont si loin de la valoir. Gervault avait raison ce matin; je négligeais mes affaires, je me faisais du tort dans l'estime publique. Allons, il faut tout rompre. Agissons en homme, en honnête homme. Ne nous occupons plus que de mon état, de ma fortuue, de ma femme; et ma femme ne s'occupera plus que de moi. Que diable! autrefois elle m'aimait. J'ai su lui plaire, j'ai su l'emporter sur tous mes rivaux! Oui, mais c'est qu'alors j'étais tendre, passionné, galant, toujours de bonne humeur, toujours de son avis; je faisais, en un mot, ce que fait Edmond, je lui faisais la cour; ce qui est difficile après deux ans de mariage. N'importe! il n'y a que ce moyen de la ramener, et puisqu'un rival se présente, sans me plaindre, sans me fâcher, ce qui me ferait passer pour un jaloux, luttons avec lui de soins, de galanteries, de complaisances, et voyons qui l'emportera de l'amant ou du mari.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets*, etc.

Je sais fort bien, d'après ce que j'ai vu,
Qu'il faut combattre un rival redoutable;
Matin et soir, courtisan assidu,
Sa seule affaire est de paraître aimable.
Il a pour lui ses triomphes premiers,
Et ses conquêtes et sa gloire;
Mais j'ai pour moi les dieux hospitaliers :
A qui combat pour ses foyers
Le ciel doit toujours la victoire.

Après cela, ce diable d'Edmond pense à tout; moi, je ne pensais à rien. Ces fleurs qu'il lui a offertes ce matin, c'était bien. Cet air nouveau qu'elle m'avait demandé deux ou trois fois, et qu'il lui a apporté hier, c'était adroit. Ah! elle aime la musique nouvelle! eh bien! je lui donnerai des romances, je lui en dédierai, je lui en ferai, s'il le faut. Autrefois j'en composais pour elle, et je peux bien encore... Justement, c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage; cela tombe bien. Elle n'y avait pas pensé, ni moi non plus; c'est égal, c'est une occasion... (Cherchant des vers.)

O jour heureux! jour dont la souvenance...

(S'interrompant.) Et ma toilette, à laquelle je ne pense pas ! Cet Edmond va arriver, j'en suis sûr, avec la mise la plus soignée, les modes les plus nouvelles; tandis que nous autres, maris, nous nous négligeons. C'est un tort; et puisque tous les jours on nous attaque, il faut être tous les jours sous les armes. (Il appelle.) Holà, quelqu'un ! Félix ! (Cherchant toujours.)

O jour heureux! jour dont la souvenance...

(Appelant plus fort.) Eh bien! viendra-t-on quand j'appelle?

SCÈNE VI.

DENNEVILLE, GERVAULT.

GERVAULT, entrant par la porte à gauche de la cheminée.

Qu'y a-t-il donc, Monsieur?

DENNEVILLE.

Ce qu'il y a, morbleu! voilà une heure que j'attends Félix, mon valet de chambre; où est-il?

GERVAULT.

Je l'ai vu sortir tout à l'heure.

DENNEVILLE.

Sorti! quand je veux m'habiller. Et où allait-il?

GERVAULT.

Je l'ignore. Il donnait le bras à Rosine, la petite ouvrière de Madame.

DENNEVILLE.

Sortir avec une grisette, lui, un homme marié!

GERVAULT.

Que voulez-vous, Monsieur?.. le mauvais exemple.

DENNEVILLE.

Je le chasserai.

GERVAULT.

Cela n'en vaut pas la peine, et j'aime mieux vous donner moi-même ce qui vous est nécessaire.

DENNEVILLE.

Je ne le souffrirai pas.

GERVAULT.

Si, si, Monsieur. (Il va dans le cabinet prendre l'habit de Denneville.) Voici votre habit.

DENNEVILLE, passe l'habit, en répétant plusieurs fois :

O jour heureux! jour dont la souvenance...

regarde à la psyché.) Ah! quel habit! une coupe qui a plus

de six mois! quand il me faudrait ce qu'il y a de plus nouveau.

GERVAULT.

Comme vous êtes difficile! vous qui d'ordinaire n'y regardez pas.

DENNEVILLE.

C'est qu'aujourd'hui, mon ami, aujourd'hui il s'agit de plaire à ma femme.

GERVAULT.

Il serait possible!

DENNEVILLE.

Et je te demande pardon si je ne suis pas à la conversation, c'est que dans ce moment je fais des vers pour elle.

GERVAULT.

Des vers! je n'y puis croire encore.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas sans peine. Que le diable les emporte! (Il continue et cherche des vers.)

O jour heureux! jour dont la souvenance...

(Il va s'asseoir devant la table, et écrit à mesure qu'il compose.)

D'un doux émoi...

Dieu! quel ennui!

D'un doux émoi fait palpiter mon cœur...

Oui, mon cœur! joliment. (Cherchant.)

Jour dont la souvenance...

(A Gervault.) Allons, donne-moi une rime en *ance*.

GERVAULT.

Échéance.

DENNEVILLE.

Allons donc! Ah! m'y voici.

Toi dont l'amour... dont la tendre constance...

GERVAULT.

A merveille!

DENNEVILLE.

Dont la tendre constance...

La coquette! qui ce matin encore... c'est égal...

Dont la tendre constance...
Ont d'un époux assuré le bonheur.

Voilà toujours quatre vers de faits, mais j'ai sué sang et eau.

GERVAULT, regardant ses mouvements agités.

Je ne sais pas comment font les autres poëtes ; mais je puis dire que pour ce qui est des vers, vous les faites d'une furieuse manière.

DENNEVILLE.

J'entends ma femme, laisse-nous.

GERVAULT.

Tâchez de ne lui parler qu'en prose, car vous lui feriez peur.

DENNEVILLE, à part.

Allons, tenons-nous sur nos gardes.

SCÈNE VII.

DENNEVILLE, à la table; CAROLINE.

CAROLINE, en grande parure; elle sort de son appartement; et, en entrant, se regarde à la psyché.

Me voilà prête, et je ne me suis pas pressée ; car pour monsieur mon mari, sa louable habitude est de me faire attendre une heure.

DENNEVILLE, à part, écrivant à la table, et lui tournant le dos.

Toujours pour nous des préventions favorables. Voilà comme on nous juge, et cependant je suis prêt avant... (Cherchant l'expression.) avant l'autre.

CAROLINE, qui pendant ce temps s'est regardée à la psyché.

Il me semble que ma robe est jolie. Tant mieux pour moi et puis pour M. Edmond, qui est un élégant; car pour mon mari, cela lui est bien égal. (Denneville fait un geste d'impatience, Caroline se retourne.) Eh! c'est lui, le voilà. (A haute voix.) Monsieur... (S'arrêtant.) Eh bien! il ne m'entend pas; comme il a l'air occupé! (Le voyant déclamer.) Ah! mon Dieu! est-ce qu'il compose? est-ce qu'il fait des vers? lui! un banquier! Je voudrais bien les voir ; et si je pouvais, sans bruit, par-dessus son épaule... (Elle s'avance doucement, tandis que Denneville la regarde du coin de l'œil en continuant à écrire.)

DENNEVILLE, à part.

Elle y vient.

CAROLINE, près de lui, et regardant par-dessus son épaule.

Si je pouvais seulement lire le titre. (Lisant.) « A ma femme. »

DENNEVILLE, se levant et serrant son papier.

Quoi! Madame, vous étiez là?

CAROLINE.

Ma vue vous surprend?

DENNEVILLE.

Non, vraiment; car j'étais là avec vous.

CAROLINE.

Comment! Monsieur, il serait vrai? c'étaient des vers pour moi?

DENNEVILLE.

Vous avez donc lu? quelle indiscrétion!

CAROLINE.

Aucune, puisqu'ils sont à mon adresse.

DENNEVILLE.

Sans doute; mais encore faut-il qu'ils soient dignes de vous. Sans cela ils auront le sort des autres, que je déchire à l'instant.

CAROLINE.

Comment! ce ne sont pas les premiers?

DENNEVILLE.

Non, vraiment. Presque tous les jours, après la Bourse... J'en aurais des volumes.

CAROLINE.

Et je ne les connaissais pas?

DENNEVILLE.

Vous ne les connaîtrez jamais; j'ai trop d'amour-propre pour cela. Vous comprenez : des épîtres à sa femme, des poésies conjugales; tant de gens trouveraient cela si romantique, je veux dire si ridicule!

CAROLINE.

Pas moi, du moins; et je réclame celle-ci.

DENNEVILLE.

A la bonne heure; dès que j'aurai terminé, car, avec vous, il n'y a pas moyen de vous faire des surprises.

CAROLINE.

Si vraiment; c'en est une déjà de voir que vous pensez à moi.

DENNEVILLE, soupirant.

Eh! mon Dieu, oui; c'est malheureusement un tort que j'ai.

CAROLINE.

Comment! Monsieur, un tort?

DENNEVILLE.

Que je tâche de cacher à tous les yeux. Vous êtes pour moi si indifférente!

CAROLINE.

J'allais vous faire le même reproche.

DENNEVILLE.

Il eût été bien injuste; car si je suis ainsi, c'est pour vous plaire, pour être comme vous, pour ne point vous tourmenter de mes empressements; j'ai fait plus, je vous l'avouerai, j'ai tâché de m'étourdir, de me distraire; j'aurais voulu vous oublier, en aimer une autre.

CAROLINE.

Comment! Monsieur!

DENNEVILLE.

C'est au point, te le dirai-je? que ces jours passés je m'étais presque laissé entraîner; une conquête assez flatteuse.

CAROLINE.

Il serait possible!

DENNEVILLE.

Ma franchise, du moins, te prouvera que j'ai résisté, que j'ai renoncé à toutes ces idées-là pour toi, pour toi avant tout, et puis pour ce pauvre Edmond, qui, je crois, en est épris.

CAROLINE, émue.

M. Edmond!

DENNEVILLE.

Moi, d'abord, j'ai toujours respecté les droits de l'amitié. Il serait si mal d'abuser de l'affection, de la confiance d'un ami!

CAROLINE.

Et M. Edmond aimait cette dame?

DENNEVILLE, à part.

Je ne suis pas obligé de le servir. (Haut.) Lui! il les aime toutes, pas longtemps, par exemple; mais jeune, aimable, répandu dans le monde, il a raison d'en agir ainsi; il ne pourrait pas y suffire. J'en faisais autant quand j'étais garçon.

CAROLINE.

Quoi! Monsieur!..

DENNEVILLE.

Nous étions camarades, partageant les mêmes folies, et je

me rappelle entre autres que, pour aller plus vite, nous avions composé des déclarations modèles, des circulaires qui servaient dans toutes les occasions, et qu'au besoin on aurait pu lithographier.

CAROLINE.

C'était indigne.

DENNEVILLE.

Abominable, et j'en rougis encore quand j'y pense; mais c'était une grande économie de temps; on n'avait pas besoin de chercher ses phrases, et je me les rappelle encore, tant nous les avons employées de fois : « Grâce, grâce, Madame! » ou Mademoiselle, selon la circonstance. « Grâce pour un mal-« heureux qui meurt d'amour et de désespoir! »

CAROLINE, à part.

O ciel!

DENNEVILLE.

« N'aurez-vous pas pitié de mes tourments, Hortense? » ou Gabrielle, ou Agathe, ou Athénaïs, selon la dénomination. « Ame de ma vie... »

CAROLINE.

Assez, Monsieur, assez; c'est une horreur, et je ne conçois pas qu'une femme puisse s'y laisser prendre.

DENNEVILLE.

Il y en a cependant. (Voyant Edmond qui entre.) C'est Edmond! à merveille, les voilà brouillés, et je lui permets maintenant de faire l'aimable!

SCÈNE VIII.

DENNEVILLE, EDMOND, CAROLINE.

EDMOND à Caroline.

Me voilà à vos ordres, et le temps nous seconde : un soleil superbe. Aussi j'ai déjà donné rendez-vous à une vingtaine de nos amis qui nous attendent dans l'allée de Longchamps pour nous servir d'escorte; une cavalcade magnifique.

CAROLINE.

Je vous remercie, Monsieur, de cet excès d'attention; mais j'ai changé d'idée, je ne sortirai pas.

EDMOND.

Que dites-vous?

DENNEVILLE.

Comment! chère amie?

CAROLINE.

Je resterai chez moi.

EDMOND, bas, à Denneville.

Y comprends-tu rien?

DENNEVILLE.

Un caprice. (A part.) Il faut bien que les amants en supportent aussi, puisqu'ils veulent tout partager avec nous.

EDMOND.

Quoi! vous auriez le courage de perdre une si jolie toilette!

CAROLINE, froidement.

Elle ne sera pas perdue. (Regardant Denneville d'un air aimable.) Elle sera pour mon mari.

DENNEVILLE, à part.

Quel air gracieux! c'est le contre-coup qui m'arrive.

EDMOND.

Certainement, c'est un bonheur que tout le monde lui enviera. Mais cette brillante société, ces jeunes gens qui nous attendent...

CAROLINE.

Envoyez-leur une circulaire pour les prévenir.

EDMOND, étonné.

Une circulaire?

CAROLINE, toujours froidement.

Ou peut-être serait-il plus honnête et plus convenable de les rejoindre, et je ne vous en empêche pas.

DENNEVILLE, à part.

A merveille, il a son congé!

EDMOND, interdit.

Qu'est-ce que cela veut dire? (Bas, à Denneville.) Et qu'a donc ta femme? Il me semble, mon ami, qu'elle me renvoie?

DENNEVILLE.

Cela m'en a l'air. Je vois que cela te fâche?

EDMOND, d'un air d'assurance.

Du tout.

DENNEVILLE, avec inquiétude.

Comment cela?

EDMOND.

C'est qu'un changement aussi subit tient à des causes que nous ignorons, et qui, une fois éclaircies, tourneront à mon avantage.

DENNEVILLE, à part.

Ah! mon Dieu!

EDMOND.

Sois tranquille, j'aurai bientôt rarrangé tout cela; à la première occasion.

DENNEVILLE, à part, avec colère.

Il sera bien habile s'il la trouve; car je ne les quitte plus, et j'empêcherai bien qu'ils aient désormais la moindre explication. (Il passe à la gauche du théâtre.)

SCÈNE IX.

EDMOND, GERVAULT, DENNEVILLE, CAROLINE.

GERVAULT, entrant par le fond, à droite, à Denneville, d'un air embarrassé.

Monsieur, quelqu'un vous demande dans votre cabinet.

DENNEVILLE.

Je n'y suis pas.

GERVAULT.

C'est ce que j'ai dit; mais la personne... (A demi voix.) c'est une dame... (Haut.) prétend que vous comptez sur sa visite, et elle attendra.

DENNEVILLE, à part.

Dieu! c'est Zilia; si ma femme savait!

EDMOND, à voix basse.

Ne crains rien. (Haut.) Eh bien! mon ami, les affaires avant tout; va voir ce que c'est, je tiendrai compagnie à ta femme.

DENNEVILLE.

Du tout.

EDMOND.

Et pourquoi donc te gêner? vas-tu faire des façons avec moi? Si nous devions aller au Bois, à la bonne heure; mais puisque Madame veut rester, cela se trouve à merveille.

DENNEVILLE.

Non, vraiment, je ne puis, je ne veux pas...

EDMOND, près de lui, à voix basse.

Mais prends donc garde, te voilà tout déconcerté.

DENNEVILLE, à part.

Que faire?

CAROLINE.

Eh! mon Dieu! ce qui est bien plus simple, priez cette personne de monter ici, au salon. (Gervault va pour sortir.)

DENNEVILLE, vivement.

Non pas, non pas, ce ne serait point convenable. Si ce sont des affaires que moi seul dois connaître... (Gervault sort.)

CAROLINE.

Eh bien! alors, allez-y!

EDMOND.

C'est ce que je lui dis.

DENNEVILLE, hors de lui, et les regardant alternativement.

Oui, oui, je crois que j'aurais plus tôt fait de la renvoyer. Ce ne sera pas long. Quelle leçon! pour un instant d'oubli, s'exposer!..

EDMOND.

Mais va donc, mon ami, va donc.

DENNEVILLE.

J'y cours, pour revenir plus vite. (Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE X.

CAROLINE, EDMOND.

EDMOND, à part.

Il s'éloigne, les moments sont précieux! (Haut à Caroline.) Daignez, Madame, m'écouter un instant.

CAROLINE.

Je ne le peux.

EDMOND.

Il le faut. Je ne vous parlerai point ici d'un amour qui vous déplaît, qui vous est odieux, mais je tiens à votre estime, à votre amitié : je tiens à me justifier...

CAROLINE.

Vous n'en avez pas besoin.

EDMOND.

Si, Madame; votre accueil me l'a prouvé. Qu'ai-je fait? quel est mon crime?

CAROLINE.

Vous me le demandez? je n'ai pas voulu hier soir, devant mon mari, devant tout le monde, vous rendre ce billet, que vous aviez eu l'audace...

EDMOND.

Madame...

CAROLINE.

Mais je vous dois une réponse, et la ferai en peu de mots.

Vous êtes fort aimable, mais c'est à mes yeux un mérite perdu et je n'augmenterai point le nombre de vos conquêtes.

EDMOND.

De mes conquêtes! qui a pu vous dire?

CAROLINE.

Des gens qui vous connaissent très-bien, des amis intimes.

EDMOND.

Votre mari peut-être!

CAROLINE.

Je ne nomme personne, mais quand il serait vrai?.. C'est en lui, Monsieur, que j'ai toute confiance; et je ne pourrais mieux faire, je crois, que de le prendre pour guide, et de suivre ses avis.

EDMOND.

Certainement, il y a tant de gens très-forts sur les conseils, et qui seraient peut-être fort embarrassés pour les mettre en pratique.

CAROLINE.

Que voulez-vous dire?

EDMOND.

Rien, Madame. Mais il me semble qu'entre amis, on devrait avoir plus d'indulgence. Il me semble du moins qu'il faut être soi-même bien irréprochable pour accuser les autres.

CAROLINE.

Ce qui signifie que la personne dont vous parlez ne l'a pas toujours été?

EDMOND.

Je ne dis pas cela.

CAROLINE.

Et moi, je le sais, car mon mari m'a tout confié, tout avoué.

EDMOND.

O ciel!

CAROLINE.

Et loin de lui en vouloir, depuis ce moment-là je l'aime plus que jamais.

EDMOND, à part.

C'est fini! plus d'espoir! (Haut.) Quoi! Madame, il vous a tout raconté?

CAROLINE.

Oui, Monsieur.

EDMOND.

Son rendez-vous? son souper d'aujourd'hui?

CAROLINE.

Un souper! un rendez-vous!

EDMOND, vivement.

Dieu! vous ne saviez pas?...

CAROLINE.

Non, Monsieur.

EDMOND, vivement.

Ne me croyez point, je ne sais rien.

CAROLINE.

N'espérez pas me donner le change; vous achèverez cette confidence, où je penserai, Monsieur, que vous avez voulu perdre Demmeville, le calomnier à mes yeux.

EDMOND.

Vous pourriez supposer?...

CAROLINE.

Je crois tout, et ne vous revois de ma vie, si vous ne parlez à l'instant.

EDMOND.

O mon Dieu! que faire?

COROLINE.

Écoutez, monsieur Edmond, j'aimais mon mari, je l'aime plus que tout au monde; mais s'il est vrai qu'il m'ait trahie, si vous pouvez m'en donner la preuve évidente...

CAROLINE.

Vous ne me bannirez plus de votre présence, vous me permettrez de vous revoir?

CAROLINE, avec impatience.

Cette preuve!..

EDMOND.

Elle est entre mes mains, je l'ai là; mais c'est si mal à moi!

CAROLINE.

Cette preuve!

EDMOND.

Vous me promettez que ce soir, à ce bal, moi seul serai votre cavalier?

CAROLINE.

Cela dépend de vous.

EDMOND.

Ah ! je suis trop heureux ! mais vous me jurez que le plus grand secret ?..

CAROLINE, n'y tenant plus.

Cette lettre, Monsieur, cette lettre !

EDMOND, la lui donnant.

La voici, Madame, la voici ; elle m'était adressée, et vous saurez d'abord...

CAROLINE.

C'est bon, c'est bon ! je verrai bien. (Lisant d'une voix émue.) « Mon cher Edmond... » C'est daté de ce matin. « Si tu veux mon cheval anglais pour quatre mille francs, il est à toi ; car j'ai aujourd'hui besoin d'argent. J'ai à payer des diamants destinés à une jolie femme, qui veut bien ce soir me donner à souper... » Ah ! je me sens mourir !

EDMOND, qui est allé près de la porte.

C'est lui !

CAROLINE.

Silence ! (Elle reste auprès de la table, Edmond est au milieu du théâtre.)

SCÈNE XI.

CAROLINE, EDMOND, DENNEVILLE, entrant vivement et descendant à gauche, tandis que Caroline reste à droite.

DENNEVILLE, à part, avec joie.

Je l'ai congédiée, non sans peine ; et tout est rompu, je respire.

CAROLINE, qui est restée plongée dans ses réflexions, levant les yeux sur Denneville.

Eh bien ! Monsieur, cette importante visite ?..

DENNEVILLE.

L'était moins que je ne croyais ; c'était un correspondant, un étranger, que j'ai congédié.

CAROLINE.

Déjà !

DENNEVILLE fait un geste d'étonnement, et se remet sur-le-champ.

Voilà un mot peu flatteur pour moi, qui me hâtais de revenir auprès de vous.

CAROLINE, avec ironie.

Vous êtes bien bon de songer à mes plaisirs ; mais vos mo-

ments sont si précieux que je me reprocherais de vous les faire perdre.

DENNEVILLE.

Il me semble que je ne puis pas mieux les employer.

CAROLINE, dédaigneusement.

C'est joli, mais c'est fade, et vous savez que je ne tiens pas aux compliments.

DENNEVILLE.

Aussi n'en est-ce pas un. (Bas, à Edmond.) Qu'a-t-elle donc?

EDMOND.

Un caprice, sans doute. (A part.) Chacun son tour.

DENNEVILLE.

J'avais demandé aujourd'hui le dîner de bonne heure, pour que nous fussions libres plus tôt.

CAROLINE.

Vous aviez peur que la soirée ne fût pas assez longue?

DENNEVILLE.

Que dites-vous?

CAROLINE.

Moi? rien. (A Edmond, d'un air aimable.) Monsieur nous fait-il le plaisir de dîner avec nous?

EDMOND.

Impossible, Madame, j'avais une invitation.

DENNEVILLE.

Tant mieux, il va s'en aller plus tôt. (Passant entre Edmond et Caroline.) Si vous voulez alors, chère amie, que nous passions dans la salle à manger?

CAROLINE.

C'est trop tôt, je n'ai pas faim.

DENNEVILLE, avec impatience.

Comment!... (Se reprenant avec douceur.) Comme vous voudrez, nous attendrons.

CAROLINE.

C'est inutile, je ne me mettrai pas à table. Mais que cela ne vous empêche pas... je vais rentrer dans mon appartement jusqu'à l'heure du bal.

DENNEVILLE.

Y pensez-vous? déjà!

CAROLINE.

J'en aurai plus de temps pour ma toilette. (Regardant Edmond.) Car je veux être très-belle.

DENNEVILLE.

Vous comptez donc aller à ce bal?

CAROLINE.

Le moyen de s'en dispenser? ma tante m'y attend, et vous m'avez ordonné d'y aller.

DENNEVILLE.

Ordonné? je croyais vous avoir priée...

CAROLINE.

C'est ce que je voulais dire, une prière de mari, c'est un ordre.

DENNEVILLE.

Et si je vous... priais, maintenant, de n'y plus aller?

CAROLINE.

Il serait trop tard; ma toilette est prête, ma parure est commandée.

DENNEVILLE, à part.

Ah! quelle patience!...

CAROLINE.

Et à ce sujet, monsieur Edmond, il faut que je vous consulte. Que me conseillez-vous? de mon collier en opales ou en saphirs? c'est à votre goût.

EDMOND.

Moi, Madame?

CAROLINE.

Sans doute, cela vous regarde! puisque c'est vous qui devez me donner la main.

DENNEVILLE, à part.

C'est trop fort. (Haut, avec chaleur.) Et moi, Madame, je ne veux pas.

CAROLINE.

Qu'est-ce donc?

DENNEVILLE, d'un ton plus doux.

Je ne veux pas vous contraindre, et vous êtes la maîtresse; si je vous y accompagnais... (Regardant Edmond. A part.) Edmond a tressailli!

CAROLINE.

Vous, Monsieur, qui ne venez jamais chez ma tante, qui êtes brouillé avec elle?

DENNEVILLE, à part.

Cela la contrarie.

CAROLINE.

Comme vous le disiez ce matin, cela paraîtrait fort singulier. D'ailleurs vous avez sans doute, pour votre soirée, d'autres occupations, plus agréables, qui vous retiendront.

DENNEVILLE, à part, les regardant.

Ils sont d'accord. (Haut, à Caroline.) De quelles occupations voulez-vous parler?

CAROLINE.

Que sais-je? de celles que les maris ont toujours, et que les femmes ne peuvent connaître.

DENNEVILLE, à part.

Quelle idée! soupçonnerait-elle?...

CAROLINE.

Je vous laisse, Monsieur. (Passant entre Denneville et Edmond. A Edmond.) A tantôt, monsieur Edmond.

EDMOND.

AIR : *Travaillons, Mesdemoiselles.*

Adieu donc, adieu, Madame.
Ah! n'allez pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Je suis votre chevalier.

CAROLINE, d'un air gracieux.

A ce soir.

EDMOND.

De la prudence.

DENNEVILLE, les suivant des yeux.

Oui, son trouble le trahit.
Ce regard d'intelligence...
Plus de doute; il a tout dit.

ENSEMBLE.

EDMOND.

Adieu donc, adieu, Madame.
Ah! n'allez pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Je suis votre chevalier.

CAROLINE.

Adieu donc : qu'une autre dame
Ne fasse pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Vous êtes mon chevalier.

DENNEVILLE.

De courroux mon cœur s'enflamme;
Mais n'allons pas m'oublier :
Nous verrons si de ma femme
Il sera le chevalier.

(Caroline sort, Edmond la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.)

SCÈNE XII.

DENNEVILLE, EDMOND.

DENNEVILLE, à part, pendant qu'Edmond reconduit sa femme.

Tout s'explique, il lui a parlé de Zilia; mais comme tout est rompu, que je ne la reverrai plus, qu'il n'existe aucune preuve... Dieu! et ma lettre de ce matin! s'il l'a montrée, c'est fait de moi! Mais comment le savoir?

EDMOND, après avoir reconduit madame Denneville, reprend sur un fauteuil son chapeau et ses gants qu'il mèt, et va pour sortir.

Adieu, mon ami.

DENNEVILLE, se retournant et l'apercevant près de la porte.

Eh bien! tu t'en vas?

EDMOND.

Oui. Tu sais que je dîne en ville, et je n'ai que le temps de passer chez moi.

DENNEVILLE.

Ah! tu passes chez toi? eh bien! envoie-moi de l'argent, les cinq mille francs de mon cheval.

EDMOND, revenant.

Qu'est-ce que tu dis donc? cinq mille francs! tu me l'as vendu quatre.

DENNEVILLE, tranquillement.

Je te l'ai vendu cinq.

EDMOND.

Tu es dans l'erreur!

DENNEVILLE.

Je t'assure que non!

EDMOND.

Tu m'as écrit ce matin, et de ta main, quatre mille francs en toutes lettres; et je puis te prouver... (Il va pour fouiller dans sa poche et s'arrête.)

DENNEVILLE, souriant.

En tout cas, voyons, relisons.

EDMOND, troublé.

Non, non, c'est inutile, puisque tu tiens aux cinq mille francs...

DENNEVILLE.

Du tout; si je l'ai écrit, c'est autre chose, et je ne reviens pas sur ma parole; ce qui est écrit est écrit. Voyons mon billet.

EDMOND, embarrassé.

Ton billet?

DENNEVILLE.

Tu l'as mis ce matin là, dans ton gilet; et comme tu n'en as pas changé...

EDMOND.

Tu crois? c'est possible, je ne sais.

DENNEVILLE, à part.

Il ne l'a plus, il est entre les mains de Caroline.

EDMOND.

Mais du reste, à quoi bon? je te répète que je m'en rapporte à toi; et dès que tu dis cinq mille francs, ça suffit, et je vais te les envoyer. (Il va vers la porte.)

DENNEVILLE.

Non, apporte-les toi-même ici, ce soir, en venant prendre ma femme, parce que j'ai à te parler.

EDMOND, revenant.

Et sur quoi?

DENNEVILLE.

Tu le sauras; toi qui es l'ami de la maison, il faut bien que tu saches tout.

EDMOND.

Ah! mon Dieu! de quel air me dis-tu cela? et qu'as-tu donc?

DENNEVILLE.

Moi? rien. A ce soir, mon bon ami.

EDMOND.

A ce soir. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

DENNEVILLE, seul.

J'ai manqué me trahir, et j'allais tout gâter. Il sera toujours temps d'en venir là, si je ne réussis pas. Jusqu'ici la

guerre était franche et loyale, comme on la fait dans tous les ménages civilisés; mais vouloir réussir par la trahison, livrer les secrets du mari, manquer au droit des gens! c'est là ce qui doit lui porter malheur, et ce qui me donne bon espoir. Ma cause est si juste!

AIR de *la Sentinelle.*

C'est un mari qui lui-même défend
Et son honneur et ses droits qu'il réclame;
C'est un mari redevenant amant
Pour mériter et conquérir sa femme.
Veillez sur moi, sexe enchanteur!
O vous à qui mes vœux se recommandent,
Soyez mon dieu, mon protecteur;
Faites aujourd'hui mon bonheur,
Et qne vos maris vous le rendent.

SCÈNE XIV.

DENNEVILLE, GERVAULT, UN DOMESTIQUE, apportant un candélabre qu'il place sur le bureau de Denneville.

DENNEVILLE.

C'est toi, Gervault; que me veux-tu?

GERVAULT.

Le dîner qui depuis deux heures nous attend.

DENNEVILLE.

Je n'ai pas le temps, je ne dînerai pas.

GERVAULT.

Est-ce que vous faites encore des vers?

DENNEVILLE.

Pourquoi cela?

GERVAULT.

On dit que les poëtes ne mangent pas.

DENNEVILLE.

Oui, autrefois, mais maintenant!.. Hé bien! où est ma femme?

GERVAULT.

Dans son appartement avec deux femmes de chambre.

DENNEVILLE.

Déjà à sa toilette?

GERVAULT.

Une toilette magnifique.

DENNEVILLE, à part.

Et penser que c'est pour un autre! comme c'est agréable!

GERVAULT.

J'étais entré pour la prévenir, et elle a répondu juste comme vous. Il paraît qu'on ne mange plus dans la maison. C'est une économie!

DENNEVILLE.

Toi qui les aimes!

GERVAULT.

Pas celles-là.

DENNEVILLE.

Le plaisir du bal lui fait tout oublier, et sans doute elle était bien gaie?

GERVAULT.

Pas trop! Il me semble au contraire que son air jurait avec sa toilette. Elle tenait à la main et relisait de temps en temps un petit billet.

DENNEVILLE.

O ciel!

GERVAULT.

Où j'ai cru reconnaître votre écriture; c'étaient vos vers sans doute?

DENNEVILLE.

Oui. (A part.) C'est ma lettre de ce matin. Cette maudite lettre, dont je ne sais comment paralyser l'effet!

GERVAULT.

Elle était de mauvaise humeur contre tout le monde, contre ses femmes de chambre, contre sa robe de gaze, contre un collier d'opales qui n'allait pas, et qui lui semblait affreux.

DENNEVILLE.

Il serait vrai! Attends, attends. (Il va à son bureau, ouvre un tiroir, et en tire l'écrin, qu'il donne à Gervault.) Tiens, porte-lui cet écrin.

GERVAULT.

Les diamants de ce matin, c'était pour elle?

DENNEVILLE.

Eh! oui sans doute, une surprise.

GERVAULT.

Ah! Monsieur, Monsieur, mille fois pardon de ce que je vous ai dit tantôt! je croyais que ces diamants-là devaient s'en aller... en pirouettes.

DENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est?

GERVAULT.

Si j'avais su... c'est très-bien, très-bien, Monsieur. Donnez toujours des diamants à Madame; ça vous fait honneur, ça lui fait plaisir, et ça ne sort pas de la maison. (Il sort.)

SCÈNE XV.

DENNEVILLE, seul.

Que dira-t-elle en les recevant? Allons, voici le moment; si la colère, si le dépit l'animaient seuls contre moi, je peux par mes soins et par ma tendresse lui faire oublier mes torts, peut-être lui prouver mon innocence. Si elle m'aime encore, je la persuaderai sans peine, elle m'y aidera : l'amour véritable ne demande qu'à s'abuser lui-même; mais si elle ne m'aime plus, si je ne puis lui faire sacrifier ce bal, si elle veut y aller avec Edmond, alors et malgré moi il faudra bien... C'est elle; ah! qu'elle est jolie ainsi!

SCÈNE XVI.

DENNEVILLE, CAROLINE, en toilette de bal et ses diamants à la main.

CAROLINE, entrant vivement.

Comment! Monsieur, dois-je en croire Gervault? et cet écrin qu'il m'a apporté vient-il réellement?...

DENNEVILLE, d'un air de reproche.

De ma part? une simple galanterie; une attention de moi vous semble-t-elle donc une chose impossible?

CAROLINE, embarrassée.

Non, vraiment! mais dans la circonstance où nous sommes...

DENNEVILLE.

Circonstance très-favorable. N'allez-vous pas au bal ce soir?

CAROLINE.

Oui, Monsieur, et je ne sais comment vous remercier...

DENNEVILLE.

En les acceptant.

CAROLINE, hésitant.

Moi?

DENNEVILLE.

Je vous en prie.

[illegible]

[illegible] qu'il se soit [illegible] dans le souper de ce [illegible]

DENNEVILLE.

[illegible]

CAROLINE.

Puisque vous [illegible]

DENNEVILLE.

[illegible]

CAROLINE.

Comment [illegible]

DENNEVILLE.

A ce bal, [illegible]

AIR : [illegible]

En vous voyant [illegible] sous les armes,
J'entends déjà les compliments [illegible]:
La parure [illegible] pour vos charmes,
[illegible] pour vos diamants.
Astre brillant, vous allez apparaître!
Et chaque fois que, [illegible]
On dira : *Qu'elle est belle!* peut-être
Sans le vouloir vous penserez à moi.
Quand on dira : *Qu'elle est belle!* peut-être
Sans le vouloir vous penserez à moi.

(Pendant le couplet, Caroline a placé ses diamants, mis le collier, attaché les boucles d'oreille.)

CAROLINE.

Je n'ai pas besoin de cela! (Soupirant.) Et souvent, au contraire, on désirerait oublier.

DENNEVILLE.

Que dites-vous?

CAROLINE, se regardant devant la glace.

Rien. Comment me trouvez-vous?

DENNEVILLE.

Ah! vous n'êtes que trop jolie.

CAROLINE.

Trop! pourquoi?

DENNEVILLE.

Parce qu'à ce bal, comme je vous le disais tout à l'heure, [illegible] allez être entourée par tous les fats et élégants de Paris.

CAROLINE, s'asseyant.

Je l'espère bien.

DENNEVILLE.

Je les vois d'ici s'appuyer sur le dos de votre chaise. (Il s'appuie sur la chaise.)

CAROLINE.

Prenez garde, Monsieur, de me chiffonner.

DENNEVILLE.

Ne craignez rien. Je les vois se pencher vers vous. (Il se penche vers Caroline.)

CAROLINE.

A peu près comme vous voilà.

DENNEVILLE.

C'est vrai! Et nous pouvons supposer que nous y sommes.

CAROLINE.

C'est facile.

DENNEVILLE, s'appuyant négligemment sur sa chaise.

Ils vous diront que jamais vous n'avez été plus jolie, qu'ils n'ont jamais rien vu de plus piquant et de plus attrayant.

CAROLINE.

Diront-ils vrai?

DENNEVILLE.

Oui, si j'en juge d'après moi. Ils ajouteront qu'il règne dans votre toilette, dans cette légère parure, un bon goût, une grâce que l'on sent, que l'on devine, et que par bonheur on ne peut rendre; car son plus grand charme est d'être indéfinissable.

CAROLINE.

Vous croyez qu'ils diront cela?

DENNEVILLE.

Je n'en doute point.

CAROLINE.

Et moi, je doute qu'ils le disent aussi bien.

AIR : *Monseigneur l'a défendu* (de MADAME P. DUCHANGE).

PREMIER COUPLET.

Savez-vous, c'est incroyable,
Que, quand vous le voulez bien,
Vous êtes vraiment aimable?

DENNEVILLE.

Mais cela ne coûte rien
Près d'une femme jolie.

CAROLINE.

Prenez garde, c'est fort mal ;
Vous ! de la galanterie !

DENNEVILLE.

Puisque nous sommes au bal.

DEUXIÈME COUPLET.

CAROLINE.

En voyant cet air si tendre,
A d'autres temps je pensais ;
Oui, l'on s'y laisserait prendre,
Et je crois que j'écoutais ;
J'en étais presque attendrie.

DENNEVILLE.

Prenez garde, c'est fort mal ;
Vous ! de la coquetterie !

CAROLINE.

Puisque nous sommes au bal.

DENNEVILLE.

Vous voyez alors le danger d'y aller, pour une femme.

CAROLINE.

Vous voyez alors, quand on est mari, le danger de n'y pas aller !

DENNEVILLE.

Quand on ne le peut pas, quand on a des motifs pour rester chez soi.

CAROLINE, vivement et se levant.

Vous, Monsieur, vous, des motifs ! vous osez en convenir !

DENNEVILLE.

Sans doute, et peut-être, si vous les connaissiez...

CAROLINE, d'un ton de reproche.

Ah ! vous vous garderiez bien de me les apprendre.

DENNEVILLE, froidement.

Nullement, et si vous y tenez, ce que je ne crois pas, je puis tout vous avouer.

CAROLINE.

Si, j'y tiens ! Ah ! parlez, Monsieur, parlez, mais n'espèrez pas me tromper. Il me faut une entière franchise, et peut-être alors je verrai. Eh bien ! Monsieur?

DENNEVILLE.

Écoutez ! je crois entendre une voiture, on vient vous chercher.

CAROLINE.

Ah! mon Dieu!

DENNEVILLE.

Non, non, la voiture passe.

CAROLINE.

Heureusement.

DENNEVILLE.

Savez-vous que votre chevalier vous fait attendre? c'est fort mal, il fait le mari.

CAROLINE.

C'est possible.

DENNEVILLE.

Il me semble alors que je puis faire l'amant.

CAROLINE.

Vous, Monsieur! c'est un rôle que vous avez oublié.

DENNEVILLE.

Que voulez-vous! ce ne sont point de ces rôles qu'on puisse jouer seul. Il faut être secondé, il faut quelqu'un qui puisse vous entendre, et je n'ai point ce bonheur! Dans ce moment, par exemple, plein des plus doux souvenirs, je crois vous voir, il y a deux ans, à pareil jour, parée comme aujourd'hui, aussi brillante, aussi jolie, ah! mille fois plus encore, car alors vous m'aimiez, vous juriez de m'aimer sans cesse.

CAROLINE.

O ciel!

DENNEVILLE.

Que sont devenus vos serments, vous qui ne vous rappelez même plus le jour où ils furent prononcés?

CAROLINE.

Quoi! c'est l'anniversaire de notre mariage!

DENNEVILLE.

Oui, Caroline; oui, c'est aujourd'hui le 5 février, et seul j'y avais pensé; c'était pour le célébrer, qu'en secret, et sans en parler à personne, je vous avais préparé cette surprise, ces diamants.

CAROLINE.

Il se pourrait!

DENNEVILLE.

J'espérais mieux encore; j'avais fait un projet, un rêve; je voulais, en mémoire de ce jour, souper ici en tête-à-tête avec vous.

CAROLINE.

Qu'entends-je?

DENNEVILLE.

Le bonheur n'a pas besoin de témoins, et je me faisais une si douce idée d'une soirée passée auprès d'une femme charmante, auprès de la mienne... mais elle va au bal, elle a d'autres projets, et tous mes efforts n'ont pu l'y faire renoncer.

CAROLINE.

O mon ami! mon ami! que j'étais coupable! Je m'en punirai, tu sauras tout.

DENNEVILLE.

Quoi donc?

CAROLINE.

Je ne veux plus rièn avoir de caché pour toi, cela rend trop malheureuse. Apprends donc qu'on m'entourait d'hommages, qu'on me faisait la cour.

DENNEVILLE.

Je ne veux rien savoir.

CAROLINE.

Ah! ce n'est pas pour toi, c'est pour moi-même! ton ami Edmond, tout le premier, il m'aimait, ce n'est pas ma faute.

DENNEVILLE, secouant la tête.

C'est peut-être la mienne?

CAROLINE.

C'est possible, c'est toi qui le voulais. Quoique insensible à leurs hommages, j'en étais flattée, et peut-être qu'un jour...

DENNEVILLE.

O ciel!

CAROLINE.

On ne sait pas ce qui peut arriver. La preuve, c'est qu'hier il a osé me faire une déclaration écrite.

DENNEVILLE.

Vraiment!

CAROLINE.

Oui, une vraie déclaration. Je ne sais ce que j'en ai fait, je l'ai perdue, sans cela je te la montrerais. Et vois jusqu'où la colère peut nous mener : moi, qui jusqu'à présent l'avais dédaigné, maltraité, j'étais si fâchée contre toi, que je ne sais vraiment...

DENNEVILLE, à part.

Dieu! il était temps.

CAROLINE.

Et le plus indigne, c'est que je t'accusais à tort.

AIR de *Téniers*.

Moi t'accuser! est-ce possible?
Pardonne-moi, je souffrais tant!
Car je songeais à cette lettre horrible,
Qui ne m'a pas quittée un seul instant.
Je l'emportais à ce bal qui s'apprête ;
Comme un tourment, elle est là sur mon sein.
(La lui donnant.)
Tiens. Tu le vois, sous les habits de fête,
Il est souvent bien du chagrin.

DENNEVILLE, la prenant.

Ma lettre à Edmond.

CAROLINE.

Oui, voilà ce qui m'avait abusée. Ces diamants, ce tête à tête avec une jolie femme... je ne pouvais pas penser à moi, et je te soupçonnais, quand je suis seule coupable.

DENNEVILLE, essuyant une larme.

Pauvre femme! (Avec chaleur.) Non, Caroline, non : tu sauras tout, c'est moi...

CAROLINE.

Eh bien! nous le sommes tous deux, pardonnons-nous mutuellement. Je n'ai pas besoin de te dire que je ne vais plus à ce bal.

DENNEVILLE.

Vraiment!

CAROLINE.

Je reste ici près de toi. Je viens te demander à souper. Me refuseras-tu? aussi bien je meurs de faim : car, par caprice, je n'ai point dîné.

DENNEVILLE.

Moi non plus.

CAROLINE.

Tu vois bien que nous nous entendions!

DENNEVILLE.

Et ta belle toilette?

CAROLINE.

Elle aura été pour toi seul, et maintenant elle me pèse, elle me fatigue, il me tarde de m'en délivrer. Sonne ma

femme de chambre. (Denneville va pour tirer le cordon de la sonnette, Caroline l'arrête.) Ah! j'oubliais que je lui ai donné congé pour la soirée, mais je m'en passerai bien. (Elle va près de la glace.) Mon ami, voulez-vous m'ôter mon agrafe.

DENNEVILLE, vivement.

Bien volontiers. (S'arrêtant.) Non, non, on vient.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAULT, puis EDMOND.

GERVAULT, entrant par le fond à droite.

Voici monsieur Edmond, qui demande si Madame est visible.

DENNEVILLE.

Oui, sans doute.

EDMOND, entrant en grande toilette de bal.

AIR : *Ah! le beau bal* (de LA FIANCÉE).

Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!
On nous attend, et de ce bal joyeux
J'entends déjà des sons harmonieux.
Eh! mais, que vois-je? à peine êtes-vous préparée?
Ma voiture est en bas, hâtons-nous de partir;
Chaque instant de retard nous dérobe au plaisir.

ENSEMBLE.

EDMOND.

Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!
Hâtons-nous de partir.

DENNEVILLE ET CAROLINE.

Ah! quel moment! quelle belle soirée!
Pour tous deux quel plaisir!

CAROLINE.

J'en suis fâchée, Monsieur, mais je suis revenue du bal, ou plutôt je n'y vais pas.

EDMOND, à part.

O ciel! (Haut.) Je comprends : votre mari a exigé...

CAROLINE.

Non, c'est moi qui veux rester.

DENNEVILLE.

Oui, nous passons la soirée en famille. Mon cher Gervault, voulez-vous avoir la bonté de dire qu'on nous serve à souper?

GERVAULT.

Dans la salle à manger?

DENNEVILLE.

Non, dans la chambre de ma femme, près du feu.

EDMOND, étonné.

A souper?

DENNEVILLE.

Je ne t'invite pas, mon ami, parce que c'est trop bourgeois; mais j'ai avant tout des excuses à te faire.

EDMOND.

A moi!

DENNEVILLE.

Oui, tu avais raison tantôt, c'est bien quatre mille francs que je t'ai vendu mon cheval.

EDMOND.

Comment?

DENNEVILLE, lui montrant sa lettre.

Vois plutôt, c'était, parbleu, écrit en toutes lettres.

EDMOND, à part.

Il sait tout!

DENNEVILLE, avec bonhomie.

C'est étonnant comme on peut se tromper! mais dans ce monde, (Regardant Caroline.) il ne s'agit que de s'entendre.

EDMOND.

Je comprends, et je m'en vais.

DENNEVILLE, à part.

Et, comme tu es attendu au bal, je ne veux pas te retenir. Gervault, faites éclairer monsieur le comte.

GERVAULT, prenant le candélabre qui est sur le bureau de Denneville.

Avec plaisir. (A part, montrant Edmond.) Les amants s'en vont, (Montrant Denneville et sa femme.) le bonheur reste; voilà la morale des ménages. Je vais retrouver madame Gervault.

DENNEVILLE, à Edmond, qui est près de la porte du fond à droite.

Bonsoir, mon ami.

EDMOND, soupirant.

Bonsoir. (Edmond est près de la porte du fond, éclairé par Gervault qui tient un flambeau. Denneville, tenant le bras de sa femme, va pour entrer avec elle dans la chambre à gauche. La toile tombe.)

FIN DE LA SECONDE ANNÉE.

ZOÉ

OU

L'AMANT PRÊTÉ

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mélesville

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 16 mars 1830.

PERSONNAGES

ERNESTINE DE ROUVRAY.
ALPHONSE D'AUBERIVE, son futur.
ZOÉ, fille de l'ancien jardinier du château.
DUMONT, régisseur.
PIERRE ROUSSELET, fermier.
ANDRÉ, garçon jardinier.
PLUSIEURS AMIS D'ALPHONSE.
PLUSIEURS DAMES AMIES D'ERNESTINE.
VALETS.
JARDINIERS.

La scène se passe au château de Rouvray.

Un jardin à l'anglaise, près du château. A droite de l'acteur, un pavillon ouvert du côté des spectateurs, et entouré de massifs; à gauche, un bosquet et quelques chaises.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONT, ANDRÉ.

DUMONT, à André.

Faites ce qu'on vous dit, et pas de réflexions! Vous savez bien que Mademoiselle est la maîtresse.

ANDRÉ.

Mais, monsieur Dumont, sortir nos caisses par les gelées blanches d'automne, ça a-t-il du bon sens?

DUMONT.

Que t'importe?

ANDRÉ.

Pour danser !

DUMONT.

Qu'est-ce que cela te fait ? M. le baron de Rouvray, notre maître, n'a d'autre enfant que mademoiselle Ernestine ; par conséquent il ne suit que ses volontés. Faites-en autant, et puisque Mademoiselle le veut, transformez l'orangerie en salle de bal, et dépêchez-vous.

ANDRÉ.

Mais pensez donc...

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Si vous les sortez de la serre,
Ces pauvr's orangers vont mourir.

DUMONT.

Eh bien ! qu'ils meur'nt, c'est leur affaire ;
La nôtre, à nous, c'est d'obéir.

ANDRÉ.

Mais songez qu' l'hiver va venir.

DUMONT.

Que fait l'hiver à not' maîtresse ?
Elle ne pense qu'aux beaux jours,
Et croit, parc' qu'elle a d' la jeunesse,
Que l' printemps doit durer toujours.

Allez... (André sort.)

DUMONT, le regardant sortir.

Cet imbécile, qui se croit obligé de prendre les intérêts de la maison ! ça n'a pas la moindre idée du service... (Apercevant Pierre, qui arrive par le fond à droite.) Eh ! c'est Pierre Rousselet, le fermier de Monsieur.

SCÈNE II.

DUMONT, PIERRE.

PIERRE.

Bonjour, monsieur le régisseur.

DUMONT.

Te voilà donc revenu de Caudebec ? As-tu fait de bonnes affaires ?

PIERRE.

Mais oui. J'ai acheté quelques bestiaux, des bêtes superbes,

et qui se portent. (Lui prenant la main.) A propos de ça, et la santé, monsieur Dumont?

DUMONT.

Pas mal, mon garçon, et toi?

PIERRE.

Dame! vous voyez. Il y en a de plus chétifs.

DUMONT.

Je crois bien. Je ne connais pas de coquin plus heureux que toi : jeune, bien bâti, riche; car tu es fils unique, et ton père, en mourant, a dû te laisser un joli magot.

PIERRE.

Je ne dis pas... le magot qu'il a laissé est agréable.

DUMONT.

Eh bien! est-ce que tu ne songes pas à te marier maintenant? Toutes les filles de Rouvray doivent courir après toi.

PIERRE, souriant.

Ah! ah! c'est vrai : elles me font des mines... mais je ne m'y fie pas, parce que ces paysannes, quand on leur fait la cour, il arrive quelquefois des inconvénients. C'est si vétilleux, ces vertus de campagne!

AIR du *Premier Prix*.

Malgré vous, ell's vous ensorcellent.
On n' voulait qu' rire et s'amuser;
Puis v'là les famill's qui s'en mêlent,
Et l'on est forcé d'épouser...
Aussi, près de ces demoiselles,
Je ne veux pas changer d'emploi;
J' suis leur amant, je m' moque d'elles,
J' s'rais leur mari qu'ell's s' moqu'raient d' moi.

Moi, d'abord, je n'aime personne; j'ai le bonheur de n'aimer personne. Mais je n'empêche pas les autres; je me laisse aimer. Alors, je peux choisir.

DUMONT.

Ça me paraît juste.

PIERRE.

Comme me disait hier encore la petite Zoé : « Tu n'aimes personne, Rousselet? Alors, tu peux choisir. »

DUMONT.

Zoé! la fille de l'ancien jardinier, cette petite sotte que

monsieur le baron a gardée ici par bonté; c'est elle qui est ton conseil?

PIERRE.

Oh! c'est-à-dire, je cause avec c'te enfant, quand j' la rencontre, parce que c'était la filleule de ma tante Véronique. Elle nous est attachée, et puis elle a quelquefois des idées, et moi, c'est la seule chose qui me manque. Je ne l'ai vue hier qu'un instant, et elle m'a donné une idée.

DUMONT.

Pour ton mariage?

PIERRE.

Non, pour ma fortune. C'est ce qui me fait venir de si bonne heure. Dites-moi, monsieur Dumont, vous avez grand monde au château?

DUMONT.

Parbleu! Tous les propriétaires des terres voisines; tous les prétendants à la main de Mademoiselle, qui se succèdent depuis trois mois avec leurs sœurs, leurs cousines... C'est un tapage!..

PIERRE.

Et mam'selle Ernestine ne s'est pas encore décidée?

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Elle, si jolie et si fraîche,
Qui voit tant d'amants accourir,
De prendre un époux, qui l'empêche?

DUMONT.

Ell' te ressemble, ell' veut choisir.
Avant qu' sous l'hymen on se range,
A deux fois faut y regarder...
Car pour les amants, on les change;
Mais les maris faut les garder.

C'est aujourd'hui cependant qu'elle doit se prononcer. Mais malgré les instances de son père, qui, vu sa goutte et ses soixante-huit ans, est pressé de l'établir, Mademoiselle passe sa vie à désoler ses amoureux par ses caprices, sa bizarrerie. Je n'en ai jamais vu d'aussi fantasque.

PIERRE.

C'est drôle! on dit pourtant que, parmi ces jeunes gens, il y en a un plus aimable que les autres.

DUMONT.

M. Alphonse d'Auberive, le fils d'un ancien ami de mon-

sieur le baron : c'est vrai; un jeune homme charmant, de l'esprit, de bonnes manières.

PIERRE.

Et une ferme magnifique, qui est vacante, à ce que m'a dit Zoé.

DUMONT.

C'est possible; mais je doute qu'il obtienne la préférence.

PIERRE.

Pourquoi donc ?

DUMONT.

Parce que c'est encore un autre genre d'original. Il a, comme dit Mam'selle, de vieilles idées. Il veut que les femmes soient soumises à leurs maris.

PIERRE.

Bah !

DUMONT.

Et par suite il ne se prête pas assez aux fantaisies de Mam'selle. Quelquefois même, il lui lance des coups de patte.

PIERRE.

En vérité ?

DUMONT.

L'autre jour, il revenait de la chasse. On était rassemblé sur la terrasse, et Mam'selle venait d'avoir deux ou trois caprices ; je ne sais pas trop à quel propos...

PIERRE.

Elle ne le savait peut-être pas elle-même.

DUMONT.

C'est probable. Enfin son père n'osait rien dire ; mais on voyait qu'il souffrait. « Parbleu ! dit M. Alphonse entre ses dents, si c'était ma fille, je saurais bien me faire obéir. — Et comment ? dit le papa. — Il y a mille moyens. — Mais enfin ? — Cela ne me regarde pas. » Dans ce moment, il aperçoit son chien piétinant une plate-bande. Il l'appelle, la pauvre bête hésite... Paf ! il lui décoche un coup de fusil !

PIERRE.

Et le tue ?

DUMONT.

Non ; seulement quelques grains de plomb ! Tout le monde jette un cri. « Pardon, Mesdames, dit-il ; c'est seulement pour lui apprendre à avoir des caprices. » Mam'selle rougit, mon-

sieur le baron se mord les lèvres, et lui, les saluant d'un air gracieux, s'en va tranquillement faire un tour de parc.

PIERRE.

Oh! là! là!

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Après c' trait-là, je l' pense bien,
Mam'selle devait êtr' furieuse.

DUMONT.

Pas trop... mais elle ne dit rien,
Et tout le soir ell' fut rêveuse.

PIERRE.

Y a d' quoi... c'est déjà bien gentil;
Car s'il veut après l' mariage
S' faire obéir à coups d' fusil,
Y aura du bruit dans le ménage.

Eh bien! je serais désolé que ce ne fût pas lui qui épousât...

DUMONT.

Tu le protéges?

PIERRE.

Pour qu'il me le rende. Je viens lui demander sa belle ferme des Viviers, qui est tout près d'ici. Alors, vous concevez, étant déjà le fermier de Monsieur, je serais plus riche du double, et je pourrais choisir parmi les plus huppées.

DUMONT.

Est-il ambitieux!

PIERRE.

Dites donc, monsieur Dumont, aidez-moi, il y aura un bon pot de vin. Hein! ça va-t-il?

DUMONT.

Tais-toi, tais-toi, ne parle donc pas si haut; ce n'est pas à cause de cela... mais au fait, c'est un brave garçon, et...

ZOÉ, du dehors.

Monsieur Dumont, monsieur Dumont!

DUMONT.

Chut! c'est la petite Zoé.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ZOÉ, accourant avec une corbeille de fleurs.

ZOÉ.

Monsieur Dumont, monsieur Dumont!

DUMONT.

Qu'est-ce qu'il y a?

ZOÉ.

Venez vite. V'là une heure que je vous cherche pour vous dire... (Apercevant Pierre.) Ah! c'est Pierre Rousselet!

PIERRE.

Bonjour, bonjour, petite.

DUMONT.

Pour me dire...

ZOÉ, regardant Pierre.

Eh bien! oui, pour vous dire... (A Pierre.) Vous vous portez bien, monsieur Pierre?

DUMONT, impatienté.

Pour me dire... quoi?

ZOÉ, regardant toujours Pierre.

Dame! je l'ai oublié; je suis venue si vite... Qu'il a bonne mine ce matin, Pierre Rousselet!

DUMONT.

Au diable la petite niaise, avec son Pierre Rousselet! elle ne sait pas même faire une commission. C'est sans doute pour le déjeuner?

ZOÉ.

C'est ça. Ils déjeunent, et il manque quelque chose.

DUMONT.

Du vin. J'ai les clés de la cave, j'y cours... (Bas à Pierre.) Dès qu'ils seront sortis de table, je te ferai parler à M. d'Auberive.

PIERRE ET ZOÉ.

AIR : *De nos plaideurs, désormais*, etc. (du chœur final de LOUISE).

Mais partez donc promptement,
Allez vite, ils sont à table;
Ils font tous un bruit du diable,
Pour boire l'on vous attend.

DUMONT.

J' sais mon affaire,
Et pour leur plaire
J' vais leur donner du meilleur.

ZOÉ.

Alors, Monsieur, donnez-leur
D' celui qu' vous buvez d'ordinaire.

DUMONT, parlant.

Tiens... C'te petite bête!

ENSEMBLE.

DUMONT.

Oui, je reviens dans l'instant, etc., etc.

PIERRE ET ZOÉ.

Mais partez donc promptement, etc.

(Dumont sort par la gauche; Pierre va s'asseoir auprès d'un arbre dans le bosquet. Zoé pose son panier de fleurs sur une des chaises du bosquet.)

SCÈNE IV.

ZOÉ, PIERRE, assis.

ZOÉ, à part.

C'te petite bête! Ce vilain régisseur! Voilà pourtant comme ils me traitent tous, (Regardant Pierre.) excepté Pierre; lui, au moins, ne me dit pas de choses désagréables. Il est vrai qu'il ne me parle jamais. (Le regardant avec plus d'attention.) Je vous demande, dans ce moment-ci, par exemple, à quoi il peut penser? si toutefois il pense. Si c'était... (Haut et s'approchant un peu.) Monsieur Pierre...

PIERRE, d'un air indifférent.

Ah! vous êtes encore là, Zoé?

ZOÉ, à part.

Comme c'est aimable! (Haut.) Oui. Vous avez l'air tout drôle... (S'approchant de lui tout à fait.) A quoi pensez-vous donc comme ça?

PIERRE.

Ah dame! je pensais au cabaret de la mère Michaud, où j'ai déjeuné à c' matin.

ZOÉ, soupirant.

Joli sujet de réflexions.

PIERRE.

Figurez-vous qu'ils étaient là une douzaine à me corner aux oreilles : « Pourquoi que tu ne te maries pas, grand imbécile? au lieu de vivre seul, comme un *grigou*. Que diable! tu as des écus; tu es ton maître; tu pourrais faire le bonheur d'une honnête fille. »

ZOÉ.

Ah! ça, il y a longtemps que je vous le conseille.

PIERRE, se levant, et s'approchant de Zoé.

C'est bien aussi mon intention; et dès que j'aurai la ferme des Viviers, je prendrai une femme; je signerai les deux baux en même temps.

ZOÉ.

Vous n'avez pas besoin d'attendre.

PIERRE.

Si fait; afin de pouvoir dire à ma prétendue : « Voilà, vingt-cinq ans, un bon enfant, quarante setiers de terre, première qualité, physique *idem*, et quelques sacs de côté, pour acheter des dentelles et des croix d'or à madame Rousselet. » C'est à prendre ou à laisser. D'ailleurs c'est vous qui m'avez fait songer à c'te ferme.

ZOÉ.

C'est vrai; mais ça ne doit pas vous empêcher de faire un choix, parce que, pendant que vous vous consultez, les jeunes filles se marient, et si vous tardez comme ça!...

Air de *l'Artiste*.

Vous n' pourrez placer, j' gage,
Vot' cœur ni votre argent;
Car dans notre village,
Tout's les fill's, on les prend...
Il n'en rest'ra pas une,
Et je plains vot' destin...
Chez vous s'ra la fortune,
Et l' bonheur chez l' voisin.

PIERRE.

C' qu'elle dit là est assez juste. Il n'y a déjà pas tant d' filles dans le pays. Il y a disette.

ZOÉ, se rajustant.

Oh! on en trouve encore, en cherchant bien.

PIERRE, d'un air de doute.

Hum! voyons, Zoé... Vous qui me connaissez d'enfance, qui est-ce qui pourrait me convenir?

ZOÉ, timidement.

Dame! faut voir. Il vous faut quelqu'un d'aimable, de gentil...

PIERRE.

Oui, qui me fasse honneur.

ZOÉ.

Quelqu'un qui ne vous taquine jamais ; parce que vous êtes vif, sans que ça paraisse.

PIERRE, d'un air tranquille.

Très-vif.

ZOÉ.

Une bonne petite femme qui vous aime bien.

PIERRE.

Et qui ne m'attrape pas.

ZOÉ.

Bien mieux : qui vous empêche d'être attrapé; car vous êtes un peu simple.

PIERRE.

Oh! j'ai l'air comme ça; mais j' suis fûté sans qu' ça paraisse... (Cherchant.) Ah! dites donc, la grande Marianne?

ZOÉ, faisant la moue.

Oh! non. Est-ce que vous la trouvez jolie, la grande Marianne?

PIERRE.

Mais...

ZOÉ.

Je ne trouve pas, moi. Elle est maigre et sèche...

PIERRE.

C'est vrai qu'elle n'est pas si bien que Catherine Bazu.

ZOÉ, d'un air approbatif.

Ah! voilà une jolie fille.

PIERRE.

N'est-ce pas?

ZOÉ.

Mais elle est coquette.

PIERRE.

Catherine Bazu?

ZOÉ.

Ah ! elle est coquette... Il n'y a qu'à la voir les dimanches; elle se pavane, elle fait la belle, sans compter qu'elle change de danseur à chaque instant.

PIERRE.

Ah! si elle change de danseur, il n'y aurait pas ce danger-là avec Babet Leroux?

ZOÉ.

Ah! oui, la pauvre enfant! elle est si douce! et puis elle boite, elle ne peut pas danser.

PIERRE.

C'est vrai, elle boite; cependant, quand elle est assise, ça ne paraît pas... Nous avons la grosse Gothon?

ZOÉ.

Une mauvaise langue.

PIERRE.

Claudine?

ZOÉ.

Plus vieille que vous.

PIERRE.

Fanchette?

ZOÉ.

Elle épouse Jean-Louis.

PIERRE, se grattant l'oreille.

Diable! voilà tout le village. Je n'en vois plus d'autres.

ZOÉ, à part.

Ah! mon Dieu! il est donc aveugle!

PIERRE.

A moins de prendre dans les mamans. (Comme frappé d'une idée. Ah! que je suis bête! Je n'y pensais pas.

ZOÉ, avec joie.

L'y voilà enfin.

PIERRE.

Il n'y en a plus ici...

AIR de *l'Écu de six francs.*

Mais c'est demain, v'là mon affaire,
Jour de marché.

ZOÉ.

Qu'est-ce que ça f'ra?

PIERRE.

De tous les environs, j'espère.
Il en viendra... je serai là.
Étant l' premier sur leur passage,
Je serai bien sûr de saisir
Leur cœur...

ZOÉ.

A moins qu'avant d' partir
Ell's n' l'aient laissé dans leur village.

PIERRE.

C'est encore possible. Il y a des amoureux comme ici, peut-être plus... (Regardant vers la gauche.) Mais v'là la compagnie qui

sort de table, car je la vois dans les jardins. J' vas vite trouver le régisseur, pour qu'il me fasse parler à M. d'Auberive. Sans adieu, ma petite Zoé... (En s'en allant.) Si je trouve ce qu'il me faut, il y aura un cadeau de noces pour vous. (Il disparaît dans le bosquet.)

SCÈNE V.

ZOÉ, seule, le suivant des yeux.

Est-ce impatientant! Dire qu'il songe à tout le monde, excepté à moi. (S'essuyant les yeux.) Et il me demande conseil encore! Moi qui l'aime depuis si longtemps, et de si bon cœur! Mais voilà ce que c'est, personne ne fait attention à Zoé, la petite jardinière, personne ne lui fait la cour! et ces vilains hommes ne désirent jamais que ce que les autres veulent avoir.

AIR : *Si ça t'arrive encore* (de LA MARRAINE).

Je n' suis pourtant pas mal, je crois;
Mais c'est comm' ça, quand on commence :
Et vous toutes, vous que je vois
Me traiter avec arrogance,
J'aurais bientôt, soit dit sans m' louer,
Vingt amoureux comme les vôtres...
Si quelqu'un voulait s' dévouer
Pour encourager les autres.

(Elle regarde vers la gauche.)

Ah! mon Dieu! v'là toute la société qui vient par ici, et mes fleurs qui ne sont pas prêtes. Tant pis, je n'ai plus de cœur à rien. (Elle prend son panier, et entre dans le pavillon.)

SCÈNE VI.

ERNESTINE, ALPHONSE, sortant des jardins à gauche, PLUSIEURS JEUNES GENS DES DEUX SEXES, ZOÉ, dans le pavillon.

CHŒUR.

AIR : *Sous ce riant feuillage* (LA FIANCÉE).

Des derniers jours d'automne
Hâtons-nous de jouir;
Déjà le vent résonne
Et l'hiver va venir...
Ainsi dans le jeune âge,

Profitons des instants ;
Le plaisir est volage,
Et dure peu de temps.

Des derniers jours d'automne, etc.

(Après le chœur, les jeunes gens invitent les dames à s'asseoir sur les chaises qui se trouvent dans le bosquet.)

ERNESTINE.

Eh bien ! mes bonnes amies, que faisons-nous ce matin?

ALPHONSE.

Faut-il aller chercher les châles, les ombrelles?

UNE JEUNE PERSONNE, à la droite d'Ernestine.

On avait parlé d'une promenade à cheval. Qu'en dis-tu, Ernestine?

ERNESTINE.

Oh! non. Je ne connais rien de plus maussade...

ALPHONSE, souriant.

C'est pourtant vous qui l'aviez proposée.

ERNESTINE, sèchement.

C'est possible, Monsieur. Mais mon père souffre un peu de sa goutte... Il ne quittera pas le salon, et je ne puis m'éloigner.

TOUS.

C'est juste.

UNE JEUNE PERSONNE.

Eh bien ! allons à la chaumière.

ERNESTINE.

Il fait bien chaud.

UNE AUTRE.

Dans la prairie.

TOUS.

Oh! oui, dans la prairie.

ERNESTINE.

C'est bien humide. Du reste, mes bonnes amies, tout ce qui pourra vous amuser.

ALPHONSE, avec ironie.

A quoi bon se promener à la campagne?

ERNESTINE.

Oh ! dès qu'on désire faire quelque chose, on est sûr que M. Alphonse s'y opposera.

ALPHONSE.

Moi, Mademoiselle?

ERNESTINE.

Je ne connais pas d'esprit plus contrariant. Tout à l'heure encore, lorsque mon père a reçu le billet de faire part de mon cousin de Villeblanche, qui épouse une petite fille de rien, une espèce de grisette, j'ai eu le malheur de m'élever contre un mariage aussi ridicule... Monsieur, pour me contredire, n'a pas manqué de prendre la défense de mon cousin, de soutenir qu'on n'était pas le maître de ses affections, et qu'après tout, si la jeune personne était aimable...

ALPHONSE.

Permettez...

TOUT LE MONDE.

Oh! vous l'avez dit, vous l'avez dit. (Zoé sort du pavillon et reste dans le fond, à droite.)

ALPHONSE.

Un moment. J'ai dit qu'entre deux personnes qui s'aimaient il n'y avait pas de mésalliance, que tout était égal, et que je concevais parfaitement qu'un homme bien épris ne voulût pas sacrifier son bonheur à un sot préjugé. Mais, si vous m'aviez laissé finir...

ERNESTINE, avec impatience.

Taisez-vous, Monsieur; vous êtes insupportable! il n'y a pas moyen de discuter avec vous. Venez, Mesdemoiselles... (En faisant quelques pas, elle aperçoit Zoé pleurant dans son coin.) Eh! mais que vois-je!

LES JEUNES PERSONNES.

Oh! la jolie enfant!

ERNESTINE.

C'est notre petite jardinière.

LES JEUNES GENS.

Charmante!

ERNESTINE.

Qu'as-tu donc, Zoé?

ZOÉ, s'essuyant les yeux.

Ne faites pas attention, Mam'selle, c'est que je pleure.

ERNESTINE.

Et pourquoi?

ALPHONSE, souriant.

Ce n'est pas difficile à deviner, quand une jeune fille pleure...

ERNESTINE.

C'est toujours la faute de ces messieurs. (A Zoé.) C'est ton amoureux qui t'a fait du chagrin?

ZOÉ, pleurant plus fort.

Plût au ciel! Mais ça n'est pas possible.

ERNESTINE.

Comment?

ZOÉ.

Puisque je n'en ai pas.

ERNESTINE.

Tu n'as pas d'amoureux?

ZOÉ.

Non, Mam'selle.

ERNESTINE.

Et c'est pour cela que tu pleures?

ZOÉ.

Il n'y a peut-être pas de quoi?

TOUS.

Est-il possible!

ERNESTINE.

A ton âge!

ZOÉ.

Si ce n'est pas une horreur! Je suis peut-être la seule dans tout le pays, et c'est là ce qui est humiliant. Encore s'il y avait de ma faute...

AIR : *Un soir, dans la forêt voisine* (D'AMÉDÉE BEAUPLAN).

Mais j' n'ai pas un r'proche à me faire,
Chacun peut s'en apercevoir.
Pour tâcher d'êtr' gentille et d' plaire,
J'emploie, hélas! tout mon savoir,
Et j' me r'gard' sans cesse au miroir.
J' suis dès l' matin en coll'rett' blanche,
En p'tits souliers, en jupons courts :
En fait de rubans et d'atours,
C'est pour moi tous les jours dimanche...
Eh bien! eh bien!
Tout cela n'y fait rien. } *bis.*
Rien.

ALPHONSE, souriant.

Quoi! rien?

ZOÉ.

Non... tout cela n'y fait rien.

DEUXIÈME COUPLET.

Je n' manque pas un' danse, un' fête :
Faut voir, avec tous les jeun's gens,
Comme je suis polie, honnête;
Et lorsque deux danseurs galants
Vienn'nt m'inviter en même temps,
Avec une obligeance extrême,
Et pour ne fâcher aucun d'eux,
Je les accepte tous les deux,
Et quelquefois même un troisième.
Eh bien! eh bien!
Tout cela n'y fait rien. } *bis.*
Rien.

ALPHONSE.

Quoi! rien?

ZOÉ.

Non... tout cela n'y fait rien.

LES JEUNES GENS.

Elle est délicieuse ! (Zoé passe à la droite.)

ERNESTINE, riant.

Pas un amoureux !

ALPHONSE ET LES JEUNES GENS.

C'est une indignité !

ZOÉ.

C'est une injustice. Il y en a tant qui en ont deux !

ALPHONSE, souriant.

Vraiment! même au village?

ZOÉ.

Au village et ailleurs. V'là Mam'selle, par exemple, qui en a cinq ou six autour d'elle. Ça fait tort aux autres; ça n'est pas généreux.

ALPHONSE, d'un air de reproche.

Elle a raison.

ERNESTINE.

Vous trouvez? eh bien! je veux faire quelque chose pour elle.

ZOÉ, vivement.

Est-ce que vous m'en donneriez un?

ALPHONSE.

bien! par exemple...

ZOÉ.

Dame ! c'est les riches qui doivent donner aux pauvres.

ERNESTINE, à Zoé.

Écoute, Zoé ; je ne puis pas te donner un amoureux en toute propriété. (Regardant les jeunes gens d'un air aimable.) Je suis pour cela trop intéressée ; mais je puis t'en prêter un.

TOUS.

Comment ! en prêter un ?

ALPHONSE.

Quelque nouveau caprice.

ZOÉ, sautant de joie.

Quel bonheur ! Eh bien ! Mam'selle, c'est tout ce que je vous demande, parce que je gagerais que, dès qu'il y en aura un, ça fera venir les autres. Il n'y a que le premier qui coûte ; et puis je vous le rendrai exactement, je vous le jure. Je suis une honnête fille.

ERNESTINE.

Je n'en doute pas... Eh bien ! regarde, tous ces messieurs me font la cour, choisis celui qui te plaira le plus.

AIR : *Oui, je suis grisette* (DE PLANTADE).

Que le seul mérite
Décide ton choix.

ZOÉ, passant au milieu.

V'là pourquoi j'hésite,
C'est trop à la fois.

CHŒUR.

Vraiment elle hésite
Et tremble, je crois ;
Que le seul mérite
Décide son choix.

ZOÉ.

C'est trop de richesse ;
Pourtant je sens là
Qu' si j'étais maîtresse,
J' prendrais celui-là.

(Elle désigne Alphonse.)

TOUS.

Vraiment la petite
S'y connaît, je crois ;
Et le seul mérite
A dicté son choix.

ZOÉ, faisant des excuses aux autres.
J' voudrais, dans mon zèle,
N'en fâcher aucun;
Mais Mademoiselle
Ne m'en prête qu'un.

CHŒUR.
Vraiment la petite
S'y connait, je crois;
Et le seul mérite
A dicté son choix.
(Zoé passe à gauche du théâtre.)

ERNESTINE, à part.
Excellente occasion de me venger de lui. (A Alphonse.) Eh bien! Monsieur, je vous ordonne, pendant trois heures, de faire la cour à Mademoiselle.

ALPHONSE.
A mademoiselle Zoé?

ZOÉ, joignant les mains.
Enfin, en voilà un!

ERNESTINE.
Cela ne peut vous déplaire, c'est tout à fait dans votre système : pourvu que la personne soit aimable.

ALPHONSE, passant auprès d'Ernestine.
Mais vous n'y pensez pas, une pareille plaisanterie...

ERNESTINE.
Je ne plaisante pas. Vous êtes le chevalier de Zoé pour trois heures : ce n'est pas long. Allons, Monsieur, soyez galant, attentif, bien soumis surtout : de ce côté-là, vous avez beaucoup à apprendre, et je serai ravie qu'une autre achève votre éducation.

ALPHONSE, sur le devant du théâtre.
Voilà bien l'idée la plus extravagante. Je ne m'y soumettrai pas.

ERNESTINE, à mi-voix.
Prenez garde, c'est aujourd'hui que je choisis mon époux; je veux voir jusqu'où peut aller son obéissance, et si vous hésitez, je vous exclus.

ALPHONSE.
Ciel!

ENSEMBLE.

ERNESTINE ET LE CHOEUR.

Air de contredanse.

Quel plaisir! comme il enrage!
Oui, grâce à ce badinage,
Il m'obéira, } je gage,
Il obéira, } je gage,
Et je le rendrai } plus sage.
Et vous le rendrez } plus sage.
Quel plaisir! comme il enrage!
Désormais, soumis et sage,
Il m'obéira, } je gage,
Il obéira, } je gage,
Et nous ferons } bon ménage;
Et vous ferez } bon ménage;
Car, je le vois, il enrage;
Quel plaisir! comme il enrage!

ALPHONSE.

Quel tourment! comme j'enrage!
Mon supplice est son ouvrage;
Mais d'un pareil badinage
Je me vengerai, je gage...
Quel tourment! comme j'enrage!
Pour être heureux en ménage,
D'un si cruel esclavage
Il faut que je me dégage...
Quel tourment! comme j'enrage!
Quel tourment! comme j'enrage!

ZOÉ.

Quel bonheur est mon partage!
Un tel amant, je le gage,
Va surprendr' tout le village,
Et m' vaudra plus d'un hommage:
Quel bonheur est mon partage!
Quoiqu' ce soit un badinage,
Cet amant-là, je le gage,
Hâtera mon mariage.
Quel bonheur est mon partage!

TOUS LES JEUNES GENS, à Alphonse.

Tu n'es pas trop à plaindre.
(Montrant Zoé.)
Elle est fort bien... console-toi.

ALPHONSE, à part.

Comme il faut se contraindre!

(A Ernestine.)
Mais, Ernestine, écoutez-moi.

ERNESTINE.

Non, Monsieur...

ALPHONSE.

C'est affreux.
Ce supplice est trop rigoureux.

ERNESTINE, bas.

Il suffit... je le veux.

ALPHONSE.

J'obéis...

ERNESTINE, bas à ses compagnes.

Il est furieux.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ERNESTINE ET LE CHOEUR.

Quel plaisir! comme il enrage! etc.

ALPHONSE.

Quel tourment! comme j'enrage! etc.

ZOÉ.

Quel bonheur est mon partage! etc.

(Tout le monde sort, excepté Alphonse et Zoé.)

SCÈNE VII.

ALPHONSE, ZOÉ.

ALPHONSE, d'un côté, et à part.

Celui-ci vaut tous les autres. Impossible de la corriger. Ah! si je ne l'aimais pas comme un fou...

ZOÉ, de l'autre côté, et le regardant.

C'est qu'il est bien, mon amoureux!

ALPHONSE, de même.

Et pendant qu'elle m'impose cette ridicule condition, elle court au salon où les autres vont lui parler de leur amour. Ce M. Gustave surtout, un fat que je ne puis souffrir.

ZOÉ.

Je suis curieuse de voir comment ils font la cour aux belles dames; ils doivent leur dire de jolies choses!

ALPHONSE, de même.

'ai envie de laisser là cette petite, et de retourner.
me le pardonnerait jamais.

ZOÉ, à part.

Ah çà! qu'est-ce qu'il a donc? il ne fait pas plus d'attention à moi... (Haut.) Dites donc, Monsieur...

ALPHONSE, sans la regarder.

C'est bien, c'est bien, ma petite.

ZOÉ, piquée.

Mais du tout; c'est que c'est très-mal. D'abord, Monsieur, si vous êtes distrait comme ça, j'irai me plaindre à Mam'selle.

ALPHONSE.

Celui-là est un peu fort.

ZOÉ.

Certainement que je me plaindrai. Faut convenir qué j'ai bien du malheur; même ceux qui y sont obligés y renoncent.

AIR du *Piége*.

Sans me r'garder, il reste là;
Voyez un peu l' bel avantage!
Des amoureux comme cela,
On n'en manque pas au village.
Et pour tomber sur un amant
Qui n' dit rien, et reste immobile...
C' n'était pas la peine, vraiment,
De l' faire venir de la ville.

ALPHONSE, souriant malgré lui.

Elle a raison; j'aurai plus tôt fait de la mettre dans mes intérêts... (Se rapprochant.) Eh bien! mon enfant?

ZOÉ.

A la bonne heure. On vous a dit d'être aimable et galant. Venez là, près de moi.

ALPHONSE, la regardant.

Au fait, je ne l'avais pas remarquée; elle n'est pas mal, cette petite... (Haut, et s'approchant d'elle.) Voyons, mademoiselle Zoé, puisque je suis votre amoureux provisoire, nous devons avoir l'un pour l'autre une confiance sans bornes. (Avec douceur.) Comment! vous n'en avez pas d'autre que moi... bien vrai?

ZOÉ.

Ah! dame!

ALPHONSE, le doigt sur la bouche.

Ne mentez pas; c'est dans votre intérêt: je ne serai pas toujours votre amoureux, et je puis toujours être votre ami.

ZOÉ.

Quelle drôle de question! Mais, après tout, vous avez l'air si bon, que ce serait bien mal de vous tromper.

ALPHONSE.

A merveille! Nous avons donc un amant?

ZOÉ, baissant les yeux.

C'est selon. Qu'est-ce que vous entendez par là? C'est-y quelqu'un que nous aimons, ou quelqu'un qui nous aime?

ALPHONSE.

Quelqu'un qui nous aime.

ZOÉ, soupirant.

Alors, comme je vous le disais, je n'en ai pas. Il n'y a que moi qui pense à lui, et lui ne pense pas à moi.

ALPHONSE.

Est-il possible!

ZOÉ.

Que voulez-vous?

AIR de *la Promise du Poitou* (de MADAME DUCHAMBGE).

Je n'ai guère d'attraits,
Et n'ai point de richesse :
C'est pour ça qu'il m' délaisse.
Ah! comm' je m' vengerais!..
Si j'avais d' la fortune,
Et qu'il n'en eût aucune,
C'est lui que je prendrais.

ALPHONSE.

Et dites-moi, cet amoureux-là, l'aimez-vous autant que moi, qui suis en titre?

ZOÉ, embarrassée.

Mais...

DEUXIÈME COUPLET.

On le trouve un peu niais,
Et vous êt's ben aimable;
Il n'est guère agréable,
Et vous êt's des mieux faits.
Pourtant si, d'un air tendre,
Il m' disait : « Veux-tu m' prendre? »
C'est lui que je prendrais.

ALPHONSE, à part.

Pauvre petite! Ah! si Ernestine pensait comme elle!

ZOÉ.

Est-ce que ça vous fâche, Monsieur?

ALPHONSE, badinant.

Mais certainement. Il est fort désagréable de penser que tu t'occupes d'un autre.

ZOÉ.

Oh! oui, ça fait mal, n'est-ce pas? Vous en savez quelque chose, vous qui aimez tant mademoiselle Ernestine, et qui êtes loin d'elle. Aussi, j'ai presque regret de vous avoir choisi, car je n'aime pas à faire de la peine, et si vous voulez, je vous rends votre parole. Allez, Monsieur, allez la retrouver.

ALPHONSE, vivement.

Non, non, vraiment, tu mérites que l'on s'intéresse à toi; et puisque tu m'as donné la préférence, c'est à moi de te protéger, d'assurer ton bonheur.

ZOÉ.

C'est difficile.

ALPHONSE, la cajolant.

Pas tant que tu crois. On peut ramener ton amant; et puis, si ce n'est pas lui, il y en a tant d'autres... C'est qu'elle est charmante, d'honneur!

Air : *Pour lui c'te faveur nouvelle* (Épisode de 1812).

Aimable, douce et gentille,
Chacun voudra sécher tes pleurs;
Et jamais une jeune fille
N'a manqué de consolateurs.

ZOÉ.

Vous croyez?

ALPHONSE.

Moi-même, d'avance
Je m'offre, me voilà.

ZOÉ.

Grand merci de votre obligeance.
(Il veut l'embrasser.)
Mais, Monsieur, que faites-vous là?

ALPHONSE, souriant.

Je remplis en conscience,
L'emploi que l'on me donna.

ZOÉ.

J' vois qu'il a de la conscience
Car il n'est là... que pour ça.

ENSEMBLE.

ZOÉ.

Mais de tant d'obligeance,
Monsieur, je vous dispense;
Sur ma reconnaissance
Comptez, malgré cela;
Car ce service-là
Jamais ne s'oublira.

ALPHONSE.

Quelle aimable innocence!
De ta reconnaissance
Ici je te dispense;
Car j'y prends goût déjà :
Et de ce baiser-là
Mon cœur se souviendra.

(Il l'embrasse, et aperçoit Pierre.)

ALPHONSE.

Hein! qui vient là?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DUMONT, PIERRE.

PIERRE, s'arrêtant étonné.

Pardon, Monsieur.

ZOÉ, à part.

C'est Pierre!

ALPHONSE.

Qu'est-ce qu'il y a?

PIERRE, déconcerté.

Je vous dérange peut-être?

DUMONT, à Alphonse.

C'est Pierre Rousselet, le fermier de monsieur le baron, qui désire parler à Monsieur de sa ferme des Viviers; il voudrait avoir le bail.

ALPHONSE.

Pierre Rousselet?

DUMONT.

C'est un très-brave garçon, que j'ose recommander à Monsieur.

ZOÉ, faisant une profonde révérence à Alphonse.

Oh! oui, c'est un très-brave garçon, que j'ose recommander à Monsieur.

ALPHONSE, la regardant.

C'est bien. Du moment que tu t'y intéresses, nous nous entendrons.

PIERRE, qui est resté en arrière avec Dumont.

J'aurai la ferme.

ALPHONSE.

Mais avant tout, monsieur le régisseur, je voudrais envoyer sur-le-champ deux mots au notaire du village.

DUMONT, bas, à Pierre.

C'est pour le bail... (Haut à Alphonse.) Il y a tout ce qu'il faut pour écrire dans ce pavillon.

ALPHONSE.

Le notaire sera-t-il chez lui?

PIERRE.

Certainement. Tous les jeunes gens du pays y sont rassemblés ce matin : une assurance mutuelle qu'ils font pour s'exempter de la guerre.

ALPHONSE.

Tous les jeunes gens; à merveille.

AIR du vaudeville du *Billet au porteur*.

Quand ma foi sera dégagée,
C'est, je crois, le meilleur moyen
De marier ma protégée.
C'est généreux!.. car je sens bien
Qu'il est cruel de quitter un tel bien.
Mais plus heureux que ne le sont peut-être
Bien des maris et bien des gens d'honneur,
J'aurai du moins le bonheur de connaître
Et de choisir mon successeur.

(Il entre dans le pavillon avec Dumont.)

PIERRE, regardant Zoé.

C'est singulier! comme elle a du crédit sur lui, et comme il la regardait! (Haut.) Qu'est-ce qu'il te disait donc là, Zoé, quand je suis arrivé?

ZOÉ, d'un air indifférent.

Qui?

PIERRE.

M. d'Auberive.

ZOÉ.

Ah! lui? il me faisait la cour.

PIERRE, riant.

Bah! il te faisait la cour! à toi?

ZOÉ.

Oui; il disait qu'il me trouvait gentille, que je lui plaisais.

PIERRE, riant.

Ah! ah! par exemple; laisse donc, un grand seigneur!..

ZOÉ, le regardant en dessous.

Dame! c'est que les grands seigneurs s'y connaissent mieux que les autres.

PIERRE.

C'est vrai; mais eux qui ont tant de belles dames!

ZOÉ.

Justement, ça les change.

PIERRE.

C'est égal, il ne me serait jamais venu à l'idée qu'il fît attention à une petite fille comme ça; il a un drôle de goût.

ZOÉ, à part.

Est-il malhonnête!

PIERRE.

Quant à moi, qui ai la main heureuse... Dis donc, Zoé... (A demi voix.) j'ai suivi ton conseil. C'est Catherine Bazu que j'épouse.

ZOÉ, à part.

Ah! mon Dieu!... (Haut et troublée.) Comment, vous êtes décidé?

PIERRE.

Oui, tu m'as tant répété qu'il n'y en avait plus; et puis j'ai rencontré la mère Bazu, qui m'a dit que plusieurs prétendants avaient des idées sur sa fille, et ça m'en a fait venir, parce que, moi, dès que quelqu'un a une idée, je dis: V'là mon affaire. Alors, je n'ai pas perdu la tête, je l'ai demandée tout de suite; et la mère Bazu m'a promis que si j'avais la la ferme des Viviers, sa fille était à moi.

ZOÉ, à part.

O ciel!

PIERRE.

Et comme il vient presque de me l'accorder, je suis tranquille... (Remarquant le trouble de Zoé.) Eh bien! qu'avez-vous donc?

ZOÉ.

Rien, monsieur Pierre. Je vous souhaite bien du bonheur.

PIERRE.

Chut! le voilà qui revient.

ZOÉ, à part..

C'est fini, il va l'épouser. (Alphonse et Dumont sortent, en causant, du pavillon; André paraît dans le fond.)

DUMONT, à Alphonse.

Je dis, Monsieur, que vous qui blâmez les caprices de mademoiselle Ernestine, vous avez bien aussi les vôtres. Donner dix mille francs de dot à cette petite!

ALPHONSE, à demi voix.

Tais-toi.

DUMONT.

Elle ne manquera pas de partis.

ALPHONSE.

C'est ce que je veux. (Apercevant André qui ratisse près de l'allée.) André, ce billet à l'instant chez le notaire.

ANDRÉ.

Oui, Monsieur.

ALPHONSE, à Pierre.

Et Maintenant, monsieur Pierre Rousselet, je suis à vous. (Il va pour sortir.)

ZOÉ, l'arrêtant.

Comment, mon amoureux, vous me quittez encore?

ALPHONSE.

Pour un instant.

ZOÉ, à mi-voix.

Ah! écoutez donc : je n'ai que trois heures; si vous prenez comme ça des congés...

ALPHONSE, souriant.

Je vais revenir.

ZOÉ.

A la bonne heure. Mais je voudrais vous dire un mot.

ALPHONSE, revenant.

C'est trop juste; je suis à tes ordres.

PIERRE, à part.

Comme elle le fait marcher!

ALPHONSE, à Zoé.

Qu'est-ce que c'est?

ZOÉ.

C'est... (A Pierre et à Dumont, qui se sont approchés pour écouter.) Lais-

sez-nous donc, vous autres. (Pierre et Dumont s'éloignent et se retirent auprès du pavillon.)

ALPHONSE.

Eh bien ?

ZOÉ, bas.

C'est que... vous êtes mon amoureux, n'est-ce pas?

ALPHONSE, bas.

Sans doute.

ZOÉ, bas.

Et un amoureux, ça doit obéir.

ALPHONSE.

Aveuglément.

ZOÉ, de même.

Alors, cette ferme que Pierre Rousselet vous a demandée, il faut...

ALPHONSE.

Sois tranquille, tu me l'as recommandé; il l'aura.

ZOÉ, bas.

Non, au contraire, il faut la lui refuser.

ALPHONSE, surpris.

Ah!

ZOÉ.

Oui; je le veux.

ALPHONSE.

C'est différent. (Regardant Pierre, qui le salue en signe de remerciement.) Pauvre garçon! moi qui croyais que c'était lui. (A Zoé.) Alors, je la garderai pour l'autre.

ZOÉ.

C'est ça, pour l'autre.

ALPHONSE, à voix basse.

Mais à une condition; c'est que lorsque l'horloge du château sonnera deux heures, tu m'attendras au bout de ce bosquet, près de la pièce d'eau. (A part.) Je veux être le premier à lui annoncer ce que je fais pour elle.

ZOÉ.

Près de la pièce d'eau ! pourquoi donc?

ALPHONSE.

J'ai à te parler; tu sais bien, pour l'autre.

ZOÉ.

Ah! oui.

ALPHONSE.

Ainsi, tu viendras; ne l'oublies pas, à deux heures.

ZOÉ.

C'est convenu, à deux heures. (Haut et regardant Pierre en dessous.) Adieu, Monsieur, ne me faites pas attendre, au moins.

ALPHONSE, à Pierre.

Venez, monsieur Pierre.

PIERRE.

Voilà, Monsieur. (A part.) Cette petite Zoé m'a donné un fier coup de main, là. (Alphonse est entré dans le pavillon, Pierre y entre après lui.)

ZOÉ.

Si maintenant Catherine Bazu l'épouse, ce ne sera pas du moins pour la ferme.

SCÈNE IX.

DUMONT, ZOÉ.

DUMONT.

A-t-on jamais vu! dix mille francs de dot à mademoiselle Zoé! et il charge le notaire d'en prévenir les jeunes gens du village. Certainement je ne suis pas un jeune homme; mais dix mille francs, ça m'irait aussi bien qu'à un autre, c'est de tous les âges. Elle ne sait rien, je serai le premier en date. Ma foi, brusquons l'aventure. Zoé, Zoé!.. (Il s'approche d'elle.)

ZOÉ, à part.

Ah! mon Dieu! c' méchant régisseur; il va encore me gronder.

DUMONT.

Viens ici, Zoé, j'ai à te parler. Tu sais que je m'intéresse à toi; je t'ai vue naître, et je t'ai toujours aimée...

ZOÉ.

Ah! bien, vous cachiez joliment votre jeu. Vous étiez toujours à crier : *Ah! le vilain enfant! qu'il est maussade!*

DUMONT.

Parce qu'on te gâtait. (Lui prenant la main.) Et moi, qui t'aimais véritablement... Mais viens de ce côté. (Il la mène du côté opposé du pavillon.) Il n'est pas nécessaire qu'on nous entende de ce pavillon. (Il lui parle bas à l'oreille.)

ZOÉ.

Vraiment! (Dumont lui parle encore bas.) Est-ce que par hasard?.. (Dumont lui parle encore bas, avec plus de chaleur.) Ah, mon Dieu! m'épouser!

DUMONT.

N'aie donc pas peur, et surtout ne crie pas ainsi.

ZOÉ.

Moi! madame Dumont! moi qui n'ai rien.

DUMONT.

Tu es plus riche que tu ne crois. (Étonnement de Zoé.) Cette grâce, cette gentillesse... (A part.) Car, au fait, je ne sais pas pourquoi on n'y faisait pas attention, à cette enfant, elle est très-bien.

ZOÉ, à part.

Encore un qui s'en aperçoit.

DUMONT.

Eh bien?

ZOÉ.

Écoutez; je ne dis pas non, je ne dis pas oui.

DUMONT.

C'est bien vague.

ZOÉ.

Il faut que je voie si votre amour est sincère.

DUMONT, à ses pieds.

Ah! je te jure, sur mon honneur...

ZOÉ, l'imitant.

C'est bien vague.

DUMONT.

Espiègle!

ZOÉ, à part.

AIR : *La ville est bien, l'air est très-pur* (du COLONEL).

Ah! grand Dieu! si Pierre était là!

DUMONT.

L'affaire est-elle terminée?

ZOÉ.

Je ne peux rien dire... l'on verra.
(A part.)
En v'là deux dans la matinée.

DUMONT.

Tu parais troublée.

ZOÉ.

Oui beaucoup.
Un amant dans cette attitude!..
Ça vous surprend un peu; surtout
Quand on n'en a pas l'habitude.

PIERRE, sortant du pavillon.

Eh ben ! en voilà un autre.

ZOÉ, jetant un cri.

Ah !...

DUMONT, se relevant.

Au diable l'imbécile ! (Il s'esquive.)

SCÈNE X.

PIERRE, ZOÉ.

ZOÉ, à part.

C'est bien fait. (Haut.) Tiens, c'est encore vous, monsieur Pierre?

PIERRE, avec humeur.

Pardi, faut bien que je passe quelque part. Mam'selle; je ne pouvais pas me douter que vous étiez en affaires.

ZOÉ.

Eh ! mais, on dirait que vous avez de l'humeur?

PIERRE.

Ce n'est pas sans raison. Tous les malheurs à la fois. M. d'Auberive qui, pendant une heure, ne me parle que de vous... « Ah ! qu'elle est gentille! qu'elle est agréable ! »

ZOÉ.

Ça vous fait de la peine?

PIERRE.

Non; mais ce n'est pas de ça qu'il s'agissait, c'était de la ferme, et il me la refuse.

ZOÉ, avec joie.

Il vous la refuse? (Avec compassion.) Pauvre garçon! (A part.) Ah! que mon autre amoureux est aimable!

PIERRE.

Et au moment où je viens vous raconter ça, à vous qui me donnez des conseils, v'là que je trouve ici ce régisseur, qui était à vous cajoler.

ZOÉ, d'un air étonné.

Ah ! il vous refuse la ferme ! et pourquoi donc?

PIERRE.

Est-ce que je sais? il n'a pas voulu me donner de raisons! et puis je ne l'écoutais pas; je pensais à d'autres idées qui me venaient... Ah çà ! qu'est-ce qu'il faisait donc là, ce régisseur?

ZOÉ, légèrement.

Le régisseur... oh ! il me parlait de quelque chose... Est-ce que M. d'Auberive a promis le bail à quelqu'un ?

PIERRE.

Je ne crois pas, parce qu'il m'a dit : « Je verrai plus tard ; ça dépendra... » Et qu'est-ce que vous disait donc, ce régisseur ?

ZOÉ.

Bon ! il faisait le galant.

PIERRE.

Ah ! il faisait le galant, lui aussi !

ZOÉ.

C'est-à-dire il veut m'épouser.

PIERRE, frappé.

Vous épouser ! rien que ça ?

ZOE, à part.

Eh ! mais, comme il paraît troublé !

PIERRE.

L'épouser ! je ne l'aurais jamais cru. Mais vous ne l'écoutiez pas ?

ZOÉ.

Ah dame ! une demoiselle écoute toujours.

PIERRE.

Eh ! eh bien ! Mam'selle, vous qui dites que les autres changent souvent de danseur, il me semble que vous ne vous refusez pas non plus ce petit plaisir-là ?

ZOÉ.

Moi !

PIERRE.

Vous en aviez déjà un, M. Alphonse.

ZOÉ.

Eh bien ! je n'ai pas changé pour ça.

PIERRE.

Comment ! ça vous en fait deux.

ZOÉ.

Sans doute, un mari et un amoureux.

PIERRE, à part.

Dieu ! a-t-elle de l'esprit ! (La regardant d'un air ravi.) Et est-elle jolie comme ça de profil ! je ne l'avais pas encore vue de profil.

ZOÉ, le regardant en dessous.

Je crois que ça commence. (Au moment où Pierre se rapproche pour parler à Zoé. André se trouve entre elle et lui.)

PIERRE, voyant André.

Ah! voilà un autre profil.

SCÈNE XI.

PIERRE, ANDRÉ, ZOÉ.

PIERRE, à André qui tient des lettres à la main.

Qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce que tu demandes?

ANDRÉ.

Ce n'est pas vous, c'est mam'selle Zoé, un paquet de lettres que je rapporte pour elle de chez le notaire. (Il donne les lettres à Zoé.)

PIERRE.

C'est bon; va-t'en. (Andre s'en va.) Des lettres, un notaire; qu'est-ce que cela veut dire?

ZOÉ.

Je n'y comprends rien; on ne m'écrit jamais et pour bonnes raisons... Mais vous, monsieur Pierre, qui savez lire?.. (Elle lui donne les lettres.)

PIERRE, les prenant.

Avec plaisir; c'est mon fort, la lecture; le reste, je ne dis pas. (Il lit comme un écolier.) « Mam'selle, depuis que je vous adore, excusez si je ne vous en ai rien dit... »

ZOÉ.

Comment! c'est une lettre d'amour?

PIERRE, haussant les épaules.

Comme c'est écrit!

ZOÉ.

Mais pas mal... « Je vous adore. » Continuez.

PIERRE, continuant.

« C'est que mon respect était égal à mon silence. Mais si l'offre de ma main et de ma fortune... » (S'interrompant.) Que c'est bête! ma main et ma fortune; ils n'ont que ça à dire; ça doit être beau! Quel est donc l'animal qui écrit de pareilles sottises? (Ils regardent la signature.) Jean L'huillier.

ZOÉ.

Jean L'huillier, le menuisier; un joli garçon!

PIERRE.

Oui, un grand échalas.

ZOÉ.

Et les autres?

PIERRE, parcourant les lettres.

Toutes de même.

ZOÉ.

Ils veulent tous m'épouser!

PIERRE, lisant les signatures.

Jérôme Dufour, André Leloup, Christophe l'Ahuri; en v'là-t-il! en v'là-t-il!

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

J' crois qu'il en sort de dessous terre.

ZOÉ, à part.

V'là qu'ils arriv'nt!.. Est-ce étonnant!

PIERRE.

C'est pire qu'une folle enchère,
Et tout l' monde en veut maintenant.
(Regardant les lettres.)
La provision est assez ample,
Car tout l' village après elle s'est lancé,
D'puis que l' seigneur a commencé.

ZOÉ.

Ce que c'est que le bon exemple!
(A part et regardant Pierre.)

Et ça ne lui fait rien; il se tait; cependant il souffre! Peut-on être dur comme ça à soi-même!

PIERRE, hésitant.

Et de tous ceux-là, lequel que vous choisiriez?

ZOÉ, le regardant en dessous.

On ne sait pas; il peut s'en présenter d'autres.

PIERRE, à part.

Au fait, elle a raison. Si je tarde encore... Jusqu'à présent il n'y en a que deux qui en valent la peine, le seigneur et le régisseur. On serait le troisième, et le numéro 3 n'est pas trop mauvais. Si j'osais; j'ai envie d'oser... (A Zoé.) Mam'selle.

ZOÉ, se rapprochant.

Qu'est-ce que c'est?

PIERRE.

Eh bien!... (A part.) Ah! mon Dieu! et Catherine Bazu qui

a ma parole. Si j'allais me trouver deux femmes sur les bras. Faut que je me dégage. (On entend sonner deux heures.)

ZOÉ.

Ah! mon Dieu! et mon amoureux qui m'attend?

PIERRE.

Vot' amoureux!

ZOÉ.

J'ai promis d'aller le rejoindre à deux heures.

PIERRE.

Pourquoi donc?

ZOÉ.

Je ne sais pas.

PIERRE.

Et où ça?

ZOÉ.

Au bout de cette allée.

PIERRE.

Et vous irez?

ZOÉ.

Certainement. Moi, d'abord, je n'ai que ma parole. (Regardant du côté du bosquet.) Justement je l'aperçois. (Elle y court.)

PIERRE, voulant l'arrêter.

Eh bien! attendez donc, Mam'selle; moi aussi j'ai à vous parler.

ZOÉ, en s'en allant.

Ce sera pour une autre fois; ça lui apprendra à se décider. (Elle disparaît dans le bosquet.)

SCÈNE XII.

PIERRE, seul, puis ERNESTINE.

PIERRE.

Mam'selle, écoutez-moi donc! Elle y va, c'est qu'elle y va : a-t-on jamais vu! cette petite; son amoureux! un amoureux comme ça à une fille de village, qu'est-ce qui nous restera à nous autres? (Regardant dans le bosquet.) Oui vraiment! il n'était pas loin, le voilà! il lui donne le bras... Ah! mon Dieu! ils disparaissent derrière les bosquets. Si encore je m'étais déclaré, si elle était ma femme, j'aurais droit de me fâcher; c'est un agrément; mais je n'ai rien à dire, et je suis obligé de rester là, les bras croisés, comme un pur et simple jobard.

ERNESTINE, entrant par le fond à droite.

Ah! te voilà, Pierre, qu'est-ce que tu fais donc là?

PIERRE.

Rien, Mam'selle.

ERNESTINE.

As-tu vu passer M. Alphonse?

PIERRE.

Si je l'ai vu? Certainement; et ce qui me fait le plus enrager, (Regardant du côté du bosquet.) c'est que je ne le vois plus.

ERNESTINE.

Comment?

PIERRE.

Il était ici avec mam'selle Zoé; et ce que vous ne croiriez jamais, il lui faisait la cour.

ERNESTINE.

Je le sais; c'était pour rire.

PIERRE.

Ah! vous appelez cela pour rire! Primo, d'abord et d'une... ce matin, quand je suis arrivé, il l'embrassait.

ERNESTINE, troublée.

En es-tu sûr?

PIERRE.

Pour commencer, il m'en a parlé à moi, personnellement, comme de quelqu'un qu'il aimait, qu'il adorait.

ERNESTINE.

Depuis ce matin?

PIERRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en a l'idée, faut du temps pour s'enhardir à ce point-là, et je gagerais qu'il l'aime depuis longtemps.

ERNESTINE.

Il serait vrai!

PIERRE.

Oui, Mam'selle, oui, il fera quelque folie pour elle.

ERNESTINE.

Que dis-tu? au moment où je venais d'avouer à mon père que c'était lui que je préférais!

PIERRE.

Combien lui en faut-il donc? car si vous l'aviez vu tantôt, auprès d'elle, avec des yeux animés... et elle donc, tout à l'heure : « Il m'attend à deux heures. — Pourquoi faire? »

que j'ai dit. — « Ça ne te regarde pas, » qu'elle a répondu ; et elle s'en est allée en riant; et ils ont disparu dans les bosquets.

ERNESTINE.

O ciel !

PIERRE.

C'est comme je vous le dis, de vrais bosquets; ils sont là pour le dire ; et tenez, tenez, Mam'selle... (Lui montrant le bosquet.)

AIR du vaudeville de *l'Homme vert*.

Le v'là qui vient par cette allée.

ERNESTINE.

Le dépit fait battre mon cœur.

PIERRE.

Dieu! si ma vu' n'est pas troublée,
Il me paraît sombre et rêveur.
Sa tristess' n'est pas naturelle,
On dirait qu'il n'ose approcher...
Ça m' fait trembler... il faut, Mam'selle,
Qu'il ait quelqu'chose à se r'procher.

SCÈNE XIII.

ALPHONSE, ERNESTINE, PIERRE.

ALPHONSE, à part.

Allons, son père le veut, son consentement est à ce prix, il faut bien m'y résoudre.

ERNESTINE, bas à Pierre.

Comme je vais le traiter!

PIERRE.

C'est ça, parlez-lui ferme, et qu'il n'y revienne plus.

ERNESTINE, avec émotion.

Ah! vous voilà, Monsieur. Vous avez vu mon père, sans doute?

ALPHONSE, froidement.

Non, Mademoiselle.

ERNESTINE, à part.

Tant mieux, je mourrais de honte s'il savait ce que je lui ai dit. (Haut.) Vous avez l'air de chercher quelqu'un; peut-être mademoiselle Zoé?

ALPHONSE, d'un air préoccupé.

Non, je la quitte à l'instant.

PIERRE, bas, à Ernestine.

Là, je ne lui fais pas dire.

ERNESTINE, s'efforçant de sourire.

J'admire votre docilité, Monsieur, et comme vous vous résignez à une plaisanterie qui a dû vous coûter beaucoup.

ALPHONSE.

Mais non, pas tant que vous croyez.

PIERRE, bas.

Il y prend goût.

ALPHONSE.

Je vous dois même des remerciements; car cette épreuve bizarre a décidé du sort de toute ma vie.

ERNESTINE.

Comment, Monsieur?

ALPHONSE.

Oui, Mademoiselle, que voulez-vous? chacun a ses caprices; j'ai vu que je ne parviendrais jamais à vous plaire?

ERNESTINE.

Monsieur!

ALPHONSE.

Oh! je ne vous en veux pas; on n'est pas maître de son amour; c'est ce que je pensais en regardant cette petite, qui est charmante.

PIERRE, avec un soupir.

C'est vrai.

ALPHONSE.

Où pourrais-je trouver mieux? Une jeune fille douce, naïve.

PIERRE, soupirant plus fort.

C'est vrai.

ALPHONSE.

Remplie de grâces, de bonnes qualités...

PIERRE, de même.

C'est que c'est vrai.

ALPHONSE.

Qui ne se fera pas un jeu de désoler son amant, qui l'aimera de bonne foi.

ERNESTINE, avec impatience.

C'est assez, Monsieur.

PIERRE, en larmes.

Non, ce n'est pas assez; il ne peut pas trop en dire; c'est qu'il n'y en a pas une comme elle à dix lieues à la ronde.

ERNESTINE, à Alphonse.

Enfin, Monsieur, vous l'aimez?

ALPHONSE.

Je ne me crois pas obligé de vous rendre compte de mes sentiments.

ERNESTINE.

Et moi, je les devine, et je ne souffrirai pas un semblable scandale dans la maison de mon père. Peu m'importe qui vous aimiez, qui vous adoriez, cela m'est parfaitement indifférent. Mais nous devons veiller sur le sort d'une jeune fille qui nous est confiée. J'entrevois vos projets.

ALPHONSE.

Mes projets! vous vous trompez; et, commé vous le disiez vous-même ce matin, je n'ai pas de préjugés; aussi mon intention est de l'épouser.

PIERRE, à Ernestine.

L'épouser?

ERNESTINE.

Qu'entends-je!

PIERRE.

Quand je vous disais qu'il ferait des folies!

ERNESTINE.

Comment, Monsieur...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, ZOÉ, en habit de mariée.

ZOÉ, entrant.

Me v'là.

ERNESTINE.

Que vois-je?

PIERRE.

Quelle toilette!

ZOÉ.

Vous m'avez dit de me mettre en mariée; il ne me manque rien... que le mari.

PIERRE.

V'là l' coup de grâce!

ERNESTINE.

Plus de doute.

ENSEMBLE.

AIR : *De crainte et de douleur* (de LA BATELIÈRE).

ALPHONSE ET ERNESTINE.

De trouble et de douleur

Je sens battre mon cœur ;
Évitons sa présence...
Car mes regards, d'avance,
Trahiraient ma douleur.
De dépit, de fureur,
Je sens battre mon cœur.

PIERRE.

De trouble et de frayeur
Je sens battre mon cœur.
Pour moi la belle avance,
S'il faut qu'en ma présence
Elle épous' Monseigneur !..
De trouble et de frayeur
Je sens battre mon cœur.

ZOÉ.

Mais qu'ont-ils donc tous trois?
Et qu'est-ce que je vois?
Ils sont fâchés, je pense...
On dirait qu' ma présence
Les troubl' tous à la fois...
D'où vient l' trouble où j' les vois,
Et qu'ont-ils donc tous trois?

(Alphonse et Ernestine sortent. Pierre va s'asseoir sur une chaise auprès du bosquet.)

SCÈNE XV.

ZOÉ, PIERRE.

ZOÉ, les regardant sortir.

A qui en ont-ils donc? dites-le-moi. Eh bien! il pleure. Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Pierre? et qu'est-ce qui vous fait du chagrin?

PIERRE.

Vous me le demandez! c'est vous qui en êtes cause, vous, (Otant son chapeau et pleurant.) madame la comtesse. (Il se lève.)

ZOÉ.

Madame la comtesse!... A qui en a-t-il?

PIERRE.

Puisque M. Alphonse vous aime, puisqu'il vous prend pour femme.

ZOÉ, avec joie.

Moi, sa femme! il serait vrai! Qu'est-ce que tu me dis là?

PIERRE.

Vous ne le saviez peut-être pas?

ZOÉ.

Du tout.

PIERRE, avec dépit.

Et c'est moi qui le lui apprends! Qu'est-ce qu'il vous avait donc dit tout à l'heure?

ZOÉ.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Il m'a bien dit qu' j'allais être mariée,
Mais j'ignorais qu'il dût êtr' mon époux.
Au bal ce soir pourtant il m'a priée,
En me disant de choisir des bijoux,
De beaux atours, des boucl's d'oreille, un' chaîne,
Et qu' pour l'hymen où j'allais m'engager
Il se charg'rait du reste.

PIERRE, se désolant.

Je l' crois sans peine,
C'est justement c' dont j' voulais me charger.

A qui la faute? à toi, Pierre Rousselet, à toi, imbécile, qui n'ose pas parler; car, c'est vrai, je n'en connais pas de plus bête que moi!

ZOÉ.

Eh bien! eh bien! console-toi; si je suis grande dame, je n'oublierai pas mes amis, et te voilà sûr d'avoir la ferme des Viviers, que tu désirais tant.

PIERRE.

Je m'en moque bien. Je donnerais toutes les fermes du monde pour rompre ce maudit mariage.

ZOÉ.

Pourquoi donc?

PIERRE.

Parce que je ne veux pas que tu sois grande dame.

ZOÉ.

Vous êtes gentil.

PIERRE.

Parce que... ma foi, en arrivera ce qui pourra... parce que je t'aime trop pour cela.

ZOÉ, avec joie.

Vous m'aimez?

PIERRE, hors de lui.

Comme un fou, comme un imbécile. Je ne m'en étais pas aperçu ; mais depuis qu'il a expliqué pourquoi il te préférait, je vois que tu es celle qui me convient le plus, c'est-à-dire que tu es peut-être la seule qui me convienne.

ZOÉ.

Il fallait donc le dire!

PIERRE.

Est-ce que je m'en doutais? Mais dès que les autres s'y sont mis, ça m'a pris comme un coup de foudre.

ZOÉ.

V'là le grand mot lâché! et tu parles quand il n'est plus temps.

PIERRE.

Il n'est plus temps?

ZOÉ.

Écoute donc, Rousselet, tu es un brave garçon; mais tu ne peux pas exiger que je refuse mon bonheur, puisqu'il m'aime, cet homme-là, puisqu'il me veut.

PIERRE.

Et moi aussi, je te voulais, et prenez-y garde, Zoé, je ferai un malheur, je vous en avertis.

ZOÉ.

Comment, Monsieur?

PIERRE.

Je ne m'y mets pas souvent; mais si je m'abandonne à mon naturel fougueux, je suis capable de me détruire.

ZOÉ.

Air du vaudeville de *l'Ours et le Pacha.*

O ciel! former un tel projet!

PIERRE.

Oui, Mam'selle, et si la rivière
N'était pas si loin... on verrait.

ZOÉ, l'arrêtant.

Ah! grand Dieu! que voulez-vous faire
Ce serait me désespérer.

PIERRE.

Ce mot m' décide, et quoiqu' j'enrage...
De me périr j'aurai l' courage...
Exprès pour vous faire pleurer
Le jour de votre mariage.

ZOÉ, le retenant.

Monsieur, Monsieur, je vous prie de m'écouter.

SCÈNE XVI.

ERNESTINE, ZOÉ, PIERRE, puis ALPHONSE, et DUMONT.

ERNESTINE.

Je ne puis rester en place... jusqu'à mon père lui-même qui me répète que c'est ma faute. (Apercevant Zoé.) Ah! vous voilà, Mademoiselle, vous devez être bien glorieuse du trouble que vous causez.

ZOÉ, d'un air confus.

Mon Dieu, Mam'selle, je vois que vous êtes fâchée; je vous assure pourtant qu'il n'y a pas de ma faute.

ERNESTINE.

Votre conduite est indigne; non pas que je regrette M. d'Auberive. Sa légèreté et le choix qu'il a fait prouvent qu'il ne le mérite nullement; mais cela ne justifie pas votre impertinence.

ZOÉ.

Je sais bien que j'ai tort; car, enfin, vous me l'aviez prêté.

PIERRE.

Quelle imprudence! Est-ce qu'on prête jamais ces choses-là? ça s'égare si facilement!

ZOÉ.

Et je devrais vous le rendre, parce que, avant tout, faut de la conscience. Mais comment faire maintenant qu'il ne veut plus?

ERNESTINE, piquée.

Il ne veut plus? C'est inouï, c'est inconcevable; cette petite dont nous nous moquions ce matin... (Changeant de ton.) Écoute, Zoé, je n'ai aucune prétention sur M. Alphonse; au con traire je l'abhorre, je le déteste.

PIERRE.

Moi aussi.

ERNESTINE.

Mais je ne puis supporter l'idée qu'il nous brave à ce point.

PIERRE.

Ce serait honteux.

ERNESTINE.

Je tiens à le désespérer [à mon tour, et je me charge de ta

fortune, de ton sort; je te marierai à qui tu voudras, si tu consens à déclarer devant mon père, devant tout le monde, que tu ne veux pas l'épouser, que tu ne l'aime pas.

PIERRE.

C'est ça.

ERNESTINE.

Que tu en aimes un autre.

PIERRE.

Oui.

ERNESTINE.

N'importe qui.

PIERRE.

Moi, par exemple, je suis tout porté.

ZOÉ.

Ah! Mademoiselle, que me demandez-vous là?

PIERRE.

Elle y tient. (Alphonse paraît dans le fond à droite.)

ZOÉ.

Certainement, s'il faut vous dire la vérité, je crois bien que je ne l'aime pas... peut-être même que j'en aime un autre.

ERNESTINE.

Eh bien?

ZOÉ.

Mais le désoler! lui qui est si honnête homme!... Et puis, qu'est-ce que ça peut vous faire, puisque vous le détestez, qu'il épouse celle-ci, qu'il préfère celle-là? Ah! si vous l'aimiez, ça serait bien différent.

ERNESTINE, vivement.

Cela te déciderait?

ZOÉ.

Mais...

ERNESTINE, à demi voix.

Eh bien, oui... oui, je crois que je l'aime encore.

ALPHONSE, qui a fait signe à ses amis d'approcher, et se jetant aux pieds d'Ernestine.

Ah! que je suis heureux!

ERNESTINE.

Quoi! Monsieur, vous étiez là?

CHŒUR.

AIR : *Allons, amis, le soleil va paraître.*

Au choix heureux que son cœur vient de faire

Chacun de nous s'empresse d'accourir ;
Plus de rivaux... celui qu'elle préfère
Est le plus digne, et devait l'obtenir.

ERNESTINE, à Alphonse, qui lui a parlé bas pendant le chœur.

Comment, Monsieur, mon père était du complot? Oh! comme je vais le gronder, et l'embrasser surtout!

DUMONT, montrant Alphonse.

Décidément, Mademoiselle, c'est bien Monsieur?

ERNESTINE, souriant.

Ah! oui... je n'aurai plus de caprices. (Regardant Zoé.) Eh bien! ma pauvre Zoé, te voilà tout interdite?

ZOÉ.

Oh! non, Mam'selle, j'ai de la marge. (A Alphonse.) Mais vous, Monsieur, vous me trompiez donc?

ALPHONSE.

Du tout; j'ai joué mon rôle jusqu'au bout. (Tirant sa montre.) Tiens, regarde.

ZOÉ.

C'est juste, les trois heures sont sonnées. Je vous le rends, Mam'selle, et avec plaisir, car ce pauvre Pierre me faisait trop de chagrin.

PIERRE, s'essuyant le front.

J'en ai encore la sueur froide.

ZOÉ.

Et si toutefois il me trouve assez riche...

PIERRE.

Certainement.

ALPHONSE.

D'ailleurs, je me charge de ta dot.

ERNESTINE.

Et moi de la corbeille.

ALPHONSE.

Et quant à la ferme, tu sais que c'est toujours toi qui en disposes.

ZOÉ, tendant la main à Pierre.

Je te disais bien que je te la donnerais.

CHŒUR.

Vraiment la petite
S'y connaît, je crois,

Et le seul mérite
A dicté son choix.

ZOÉ, au public.

AIR : *Paris et le village.*

Si vous voulez y consentir,
J'allons nous marier au plus vite :
A ma noc' daign'rez vous venir ?
C'est la mariée qui vous invite.
Gardez-vous d'y manquer, au moins ;
Et quand j' compte entrer en ménage,
N'allez pas, faute de témoins,
Faire manquer mon mariage.

TOUS.

N'allez pas, faute de témoins,
Faire manquer son mariage.

FIN DE ZOÉ.

PHILIPPE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec MM. Mélesville et Bayard

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 19 avril 1830.

PERSONNAGES

MADEMOISELLE D'HARVILLE.
MATHILDE, sa nièce.
M. DE BEAUVOISIS.
PHILIPPE, intendant de mademoiselle d'Harville.
FRÉDÉRIC.
JOSEPH, domestique de mademoiselle d'Harville.
PLUSIEURS VALETS.

La scène se passe dans l'hôtel de mademoiselle d'Harville.

Un bel appartement; porte au fond, et deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de Mathilde; celle qui est à gauche est la porte de la chambre de Frédéric. A droite, sur le devant, une grande table couverte d'un riche tapis, et sur laquelle se trouvent une cassette, un encrier, etc. A gauche, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, MATHILDE. Elles sont assises; mademoiselle d'Harvillle travaille à de la tapisserie. Mathilde lui fait la lecture.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et bien! Mathilde, vous ne lisez plus?

MATHILDE.

C'est que je réfléchis, ma tante.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et à quoi, s'il vous plaît?

MATHILDE.

Mais à ce roman. C'est singulier! ce Tome Jones, que M. Alworthy et sa sœur élèvent avec tant de bonté, c'est absolument comme M. Frédéric, que vous avez recueilli dès son enfance, dont vous avez pris soin, et qui n'a jamais connu ses parents.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah! c'est possible, il y a quelques rapports.

MATHILDE.

Voulez-vous que je continue, ma tante?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, prenant le livre.

Non, mon enfant; cela vous fatigue, et puis voici bientôt l'heure du déjeuner.

MATHILDE.

C'est dommage, j'aurais été curieuse de savoir ce que devient Tom Jones; il est si bon, si aimable... comme M. Frédéric.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous êtes bien jeune, Mathilde; écoutez-moi, et parlons raison, si c'est possible. Vous prenez beaucoup d'intérêt à Frédéric, et il le mérite, sans doute, à quelques égards; mais une jeune personne comme vous doit s'observer davantage.

MATHILDE.

Ma tante!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je voulais vous parler de cela, il y a quelques jours. Nous étions allées la veille à l'Opéra; j'avais reçu Frédéric dans ma loge; je lui avais fait cet honneur; nous avions avec nous M. le vicomte de Beauvoisis, mon neveu. Le vicomte, malgré quelques petits travers qui tiennent à la jeunesse, réunit les plus brillantes qualités. Je vous dis cela entre nous, Mathilde, pour que vous le reteniez. J'ai des projets dont nous parlerons plus tard. Pour en revenir à l'Opéra, vous ne fîtes que rire et causer avec Frédéric. On ne rit point à l'Opéra, ma nièce. Et en sortant, c'est encore le bras de Frédéric qui fut accepté par vous, sans égard pour le vicomte, qui vous offrait le sien. (Elle se lève.)

AIR : Vaudeville de *la Somnambule*.

Ce n'est pas bien, ce n'est pas convenable;
A votre rang, Mathilde, il faut songer.

MATHILDE.

J'ai cru pouvoir, suis-je donc si blâmable!
Le consoler, sans déroger.
Il est si bon!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Soit, mais, je le répète,
En fait d'amour, d'amitié, de bonheur,

Il faut encor consulter l'étiquette.

MATHILDE.

Moi, je n'aurais consulté que mon cœur.

Frédéric est si reconnaissant de vos bontés, il vous aime tant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je le crois, Mathilde, j'ai besoin de le croire; et cependant, sans parler ici de mon rang, je ne trouve pas en lui ces égards, ces attentions que j'ai le droit d'attendre, peut-être, d'un jeune homme qui me doit tout. Logé dans mon hôtel, mon salon lui est ouvert; il peut venir s'y former au ton et aux manières de la bonne compagnie. Eh bien, non; à peine s'il paraît le soir chez moi...

MATHILDE.

Écoutez donc, ma tante, il faut être juste, votre salon, c'est bien beau, mais ce n'est guère amusant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Comment, Mademoiselle?

MATHILDE.

Pour un jeune homme, je veux dire. N'entendre parler que de l'ancienneté de notre race, des hauts faits des d'Harville... moi-même, qui suis de la famille, je vous assure que quelquefois...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ma nièce...

MATHILDE.

A plus forte raison ce pauvre Frédéric, qui est jeune, impatient, étourdi; car sa tête est légère, j'en conviens; mais son cœur est si bon! Élevés ensemble, ici, sous vos yeux, je connais ses sentiments pour vous; je sais à quel point il vous chérit.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

En êtes-vous sûre, Mathilde?

MATHILDE.

Eh! tenez; ce jour où vos chevaux s'emportèrent, mon cousin de Beauvoisis appelait du secours; mais Frédéric se jeta au devant des chevaux, au risque d'être renversé; il les retint, il vous sauva peut-être! et, pour ne pas vous alarmer par la vue de ses habits déchirés, de ses mains meurtries, il s'échappa en me recommandant le silence.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et vous avez eu tort, Mademoiselle. Comment! je n'en ai rien su! Frédéric...

MATHILDE.

Entre nous, je crois que votre rang l'intimide un peu. « Ah! » me dit-il souvent, parce qu'il cause avec moi...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah!

MATHILDE.

Oui, il paraît qu'il ne me trouve pas l'air si imposant qu'à vous. « Ah! disait-il, que n'ai-je l'occasion de prouver ma reconnaissance à ma bienfaitrice! je donnerais mon sang, je donnerais ma vie pour elle! Si du moins elle était mariée, je me serais dévoué au service de son époux, je l'aurais suivi à l'armée, je me serais fait tuer pour lui. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Il disait cela?

MATHILDE.

Oui, ma tante, et cela m'a fait faire une réflexion qui ne m'était pas encore venue. Pourquoi donc ne vous êtes-vous jamais mariée?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, un peu surprise.

Ah! pourquoi? voilà bien la question d'un enfant.

MATHILDE.

Il me semble cependant que, lorsqu'on a un beau nom!...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Lorsqu'on a un beau nom, ma nièce, ce qu'on peut faire de mieux, c'est de le garder. Je reconnais bien là les idées de ma sœur, de votre mère, qui, au lieu de suivre mon exemple, a choisi dans une classe inférieure un mari qui était riche, mais pas autre chose.

MATHILDE.

C'est vrai, on dit que mon père était millionnaire et roturier; mais il aimait tant ma mère, il l'a rendue si heureuse!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ce n'est pas une excuse, Mademoiselle; le bonheur ne justifie pas une faute.

MATHILDE, d'un ton caressant.

Sans cette faute, cependant, vous n'auriez pas auprès de vous une nièce qui vous chérit.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, l'embrassant.

C'est vrai, mon enfant. Ah ! l'on vient; sans doute M. Frédéric, que j'ai fait demander, et qui tarde bien. Non, c'est Philippe.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; PHILIPPE, tenant à la main des papiers et des journaux.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce que c'est?

PHILIPPE, à mademoiselle d'Harville.

Les lettres et les journaux de Mademoiselle, et les comptes du mois; car c'est aujourd'hui le premier. (Il lui présente les papiers.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est bien, je n'ai pas besoin de lire.

MATHILDE.

On peut s'en rapporter à Philippe, ce n'est pas un intendant comme un autre.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Oui, c'est un honnête homme, et de plus, un habile et dévoué serviteur. Grâce à lui, on me croit deux fois plus riche que je ne le suis. Je fais des dépenses énormes; je n'ai jamais de dettes, et toujours de l'argent comptant.

PHILIPPE.

Je n'y ai pas grand mérite : pourvu qu'on se souvienne seulement que deux et deux ne font jamais que quatre, ce n'est pas malin d'être intendant; je sais bien qu'anciennement ce n'était pas comme cela.

AIR du *Piége*.

Tous ces fripons d'intendants d'autrefois
Vous ruinaient d'une ardeur peu commune.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

On n'en a plus, et cependant je vois
Qu'on dissipe bien sa fortune.

PHILIPPE.

D'accord, je sais qu'on la mange souvent
Avec une vitesse extrême;
Mais du moins on a maintenant
L'esprit de la manger soi-même.

(Il présente un registre à mademoiselle d'Harville.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est inutile, Philippe.

PHILIPPE.

Mademoiselle veut toujours signer sans lire; ce sont les usages d'autrefois. Lisez, lisez, il le faut : qu'est-ce que c'est donc que ça? (Mademoiselle d'Harville passe auprès de la table, et s'assied pour examiner les papiers que Philippe lui a présentés.)

MATHILDE.

C'est drôle, il n'y a que lui qui gronde ma tante, et elle ne se fâche pas. Ces vieux serviteurs ont des priviléges.

PHILIPPE, passant auprès de Mathilde.

J'ai tort, sans doute; mais, voyez-vous, Mademoiselle, un ancien militaire ne peut pas parler comme un gentilhomme de la chambre.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce que je vois là! (Lisant.) « Secours donnés par Mademoiselle, six mille francs. » (A Philippe.) C'est plus du double des mois ordinaires.

PHILIPPE.

Mademoiselle est si bonne, et l'hiver est si rigoureux!

Air : *Dans un castel dame de haut lignage.*

A vos désirs j'obéissais d'avance.
Dans vos salons, de tous ces grands seigneurs
Quand votre nom attire l'affluence,
Pour ses bienfaits on le bénit ailleurs.
Si votre hôtel est connu d' la noblesse,
Par l'indigence il l'est aussi;
Et si quelqu'un ignorait votre adresse,
Le premier pauvr' lui dirait : « C'est ici. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE se lève et continue de lire.

Des ouvriers... d'anciens militaires...

PHILIPPE.

Des camarades à moi qui servaient dans l'armée de Rhin et de Moselle. Il faut faire quelque chose pour ceux qui y étaient, Mademoiselle; car c'est sous leurs tentes que bien des gens, qui valaient mieux que moi, ont trouvé asile et protection.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, passant entre Philippe et Mathilde.

C'est vrai, c'est Philippe qui, dans ce temps-là, nous a aidées à passer la frontière.

MATHILDE.

Je comprends alors votre reconnaissance, votre affection pour lui.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Achevons. (Lisant.) « Pour la pension de Frédéric, cinq cents francs. » (A Philippe.) C'est beaucoup pour un mois.

PHILIPPE.

C'est bien peu, Mademoiselle; puisque vous l'avez élevé et protégé, il faut achever votre ouvrage, il faut qu'il s'instruise, qu'il ait des maîtres; il a besoin d'avoir du mérite, lui qui n'a pas de fortune...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est ce qu'il faudrait souvent lui répéter. Je vous ai placé près de lui, Philippe, comme un guide, comme un ami; et j'ai à me plaindre de lui, de vous, peut-être : vous le gâtez, vous n'avez pas pour lui toute la sévérité nécessaire; souvent il rentre bien tard.

PHILIPPE, embarrassé.

Mademoiselle...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je ne l'ai pas vu hier soir.

PHILIPPE.

Ah! mon Dieu!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ce matin, je lui ai fait dire de descendre, et il n'a pas encore paru.

PHILIPPE.

Il était sorti de très-bonne heure, pour son droit, pour une conférence... je ne sais pas au juste... il travaille tant, que souvent il passe la nuit.

MATHILDE.

Voyez-vous, ma tante, il finira pas se rendre malade.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, vivement.

Voilà ce que je n'entends pas; je ne veux pas qu'il travaille tant, je le lui défendrai.

PHILIPPE, à part.

Ce n'est pas la peine.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, allant à la table, et prenant une bourse qu'elle remet à Philippe.

Tenez Philippe, voilà son trimestre; vous le lui donnerez de ma part, en lui recommandant l'ordre, l'économie et la bonne conduite.

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle; mais vous, en revanche, ayez un peu d'indulgence.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Il est léger, mais plein d'honneur et d'âme :
Je m'y connais, et je vous en réponds.
Pour des misèr's quand je vois qu'on le blâme,
Moi, je l'excuse, et j'ai bien mes raisons.
Oui, maintenant, quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Pour un jeune homm' j' suis toujours indulgent,
Car je soupire, et je m' dis : A sa place,
Le diabl' m'emport' si j' n'en f'rais pas autant!
Pardon, Mam'sell', mais j'en f'rais tout autant.

BEAUVOISIS, en dehors.

On n'a pas encore déjeuné, c'est bien.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah! c'est mon neveu que j'entends.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUVOISIS, en négligé très-élégant.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le vicomte d'Harville de Beauvoisis. (Philippe est auprès de la table, occupé à ranger les papiers.)

BEAUVOISIS, baisant la main à mademoiselle d'Harville.

Bonjour, chère tante; bonjour, ma jolie cousine. Je suis bien matinal, n'est-ce pas? Je n'en reviens point de me trouver debout à peu près comme tout le monde.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Comment avez-vous donc fait ?

BEAUVOISIS.

Je m'y suis pris d'avance, je ne me suis pas couché.

PHILIPPE, à part.

On ne lui demandera pas de l'ordre à celui-là.

MATHILDE.

Voilà une belle conduite, monsieur de Beauvoisis.

BEAUVOISIS.

Vous avez raison; mais il y a tant de bals cet hiver... les nuits sont trop courtes et la vie aussi.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, à Beauvoisis.

Vous déjeunez avec nous, n'est-ce pas? (A Mathilde.) Mathilde, voyez, donnez des ordres, qu'on se dépêche de nous servir. (Elle s'assied auprès de la table.)

MATHILDE.

Oui, ma tante; j'y vais. (Saluant Beauvoisis.) Mon cousin... (Bas à Philippe.) Adieu, Philippe. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

PHILIPPE, MADEMOISELLE D'HARVILLE, BEAUVOISIS. Mademoiselle d'Harville est assise auprès de la table, Philippe est à sa droite; elle signe de loin en loin des papiers que Philippe dépose sur la table.

BEAUVOISIS.

Je suis venu vous demander à déjeuner en famille, d'abord, mon aimable tante, pour vous présenter mes hommages, et puis pour vous remercier. Vous avez vu Aaron?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je le vois beaucoup trop souvent.

BEAUVOISIS.

Ce n'est pas ma faute, les chevaux anglais sont hors de prix. Moi, les chevaux et l'Opéra, voilà ce qui me ruine.

PHILIPPE.

Monsieur change si souvent!

BEAUVOISIS.

C'est vrai, c'est ce que je me dis tous les jours; je dépense un argent fou, à moi et à ma tante; mais que voulez-vous?

AIR : *Du fleuve de la vie.*

L'argent n'est rien, il faut qu'on brille,
Que dans Paris on soit cité;
Pour faire honneur à ma famille,
Je dépense avec dignité.
Sous des titres comme les nôtres,
Il est noble, il est de bon goût
De ne jamais compter...

PHILIPPE.

Surtout
Quand c'est l'argent des autres.

BEAUVOISIS.

C'est le seul moyen de se faire remarquer. Si nous avions une bonne guerre, ce serait bien plus économique. Je ferais parler de moi, ou je me ferais tuer; et cela ne vous coûterait pas si cher.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Exposer vos jours! vous, le dernier des d'Harville! Non,

mon neveu, et puisque nous en sommes sur ce chapitre, je vous dirai que vous vous devez à vous-même et à votre famille plus de tenue, plus de modération. Qu'est-ce que cette aventure dont on parlait hier dans les salons?

BEAUVOISIS.

Quoi! vous sauriez?... Cela vous a inquiétée?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Beaucoup.

BEAUVOISIS.

Vous connaissez cependant mon adresse, et puis, cette fois, je n'avais pas tort. J'avais remarqué à l'Opéra... car je suis un fidèle... Nous sommes toujours là, moi, ou ma lorgnette, en gants blancs, balcon des premières, à droite, c'est mon côté, vous savez. J'avais remarqué une jeune élève de Terpsichore, oh! une taille! un regard céleste, un coup-de-pied ravissant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Mon neveu!...

BEAUVOISIS.

N'ayez donc pas peur, j'ai du tact, je sais gazer. Autrefois, nous dansions sans déroger; par conséquent les danseuses, ça nous revient; ce n'est pas noble, mais c'est gentil; par malheur, c'est léger, et on voulait me persuader que j'avais un rival.

PHILIPPE.

Pas possible.

BEAUVOISIS.

Je fus comme Philippe, je ne voulus pas le croire; mais de ce temps-ci, il y a tant d'invraisemblances... Je cours chez ma divinité, qui était, dit-on, dans son boudoir. Je veux tourner le bouton, votre serviteur; la porte était fermée en dedans, et j'entends une voix de basse-taille qui me crie : « Qui est là? »

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah! mon Dieu!

BEAUVOISIS.

Il n'y avait plus moyen d'en douter; un autre aurait fait du bruit, de l'éclat; moi, pas du tout, et, ne pouvant remettre ma carte à ce Monsieur, je me suis contenté d'écrire au crayon sur la porte : « L'amant de ma maîtresse est un fat; je l'attends au bois...

« *Signé* D'HARVILLE DE BEAUVOISIS. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et il est venu?

BEAUVOISIS.

Mieux que ça, il en est venu trois. Il paraît qu'ils avaient tous pris connaissance de mon épître, qui, par le fait, est devenue une circulaire.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, se levant.

Et vous vous êtes battu?

BEAUVOISIS.

Sur-le-champ, avec mes trois partners. J'ai blessé l'un, désarmé l'autre, et j'ai déjeuné avec le troisième, un aimable jeune homme, le fils d'un pair de France, qui n'a pas voulu me quitter : car les duels, c'est charmant; on se fait des amis à la vie et à la mort. Celui-ci m'a conduit le soir dans une société délicieuse, un rout, un cercle, comme on voudra, où, par parenthèse, j'ai trouvé votre ami Frédéric.

PHILIPPE.

Frédéric?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce que vous dites là?

PHILIPPE.

Monsieur le vicomte se trompe, ça ne se peut pas.

BEAUVOISIS.

Je me trompe si peu que je lui ai parlé, parce que j'ai été fort étonné de le trouver là; et quand je suis sorti, à six heures du matin, il y était encore.

PHILIPPE, à part.

Que le ciel le confonde!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, regardant Philippe.

Ah! il était sorti, ce matin, pour travailler pour... (Mouvement de Philippe.) C'est bien. (A Beauvoisis.) Et cette maison est-elle convenable?

BEAUVOISIS.

Hnm! hum! tout au plus.

PHILIPPE.

Monsieur le vicomte y était.

BEAUVOISIS.

Oh! moi, mon cher, c'est différent, nous allons partout; mais un pauvre diable qui n'a pas un sou à lui, ça peut devenir très-inquiétant : voilà tout ce que je dirai, je ne veux pas lui faire du tort.

PHILIPPE.

Eh! mon Dieu! parlez et n'en laissez pas croire plus qu'il n'y en a. Quand il serait allé dans cette maison pour son plaisir, pour une danseuse. (Mouvement de Beauvoisis.) Que sais-je?... eh! pourquoi pas? ma foi, à son âge...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe, monsieur le vicomte ne vous a point adressé la parole.

BEAUVOISIS.

C'est vrai, mais M. Philippe la prend assez volontiers. Il a de l'éloquence, ce qui est du luxe dans un intendant; cela doit vous coûter bien plus cher.

PHILIPPE.

Morbleu!...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe, taisez-vous, vous vous oubliez. (A Beauvoisis.) Venez, mon neveu; et surtout, devant Mathilde, pas de récit, pas d'aventure; au moment de lui faire part de nos projets, vos folies...

BEAUVOISIS.

Bah! qu'est-ce que cela lui fait, tant que je suis garçon? une fois marié...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous serez plus sage, j'espère.

BEAUVOISIS.

Certainement, je ne les dirai plus.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, bas, à Philippe.

Je suis mécontente. (A Beauvoisis.) Mon neveu, votre bras. (En s'en allant, à Philippe.) Très-mécontente. (Elle sort avec Beauvoisis par le fond.)

SCÈNE V.

PHILIPPE, seul.

Très-mécontente, voilà le grand mot : après ça, il n'y a plus rien à dire. Ce bavard, avec ses histoires et son air de mépris... Mépriser Frédéric! Il a des torts, c'est possible; mais ça regarde Mademoiselle, ça me regarde. (Pesant la bourse qu'il tient.) Pauvre garçon! son trimestre, ce n'est pas lourd; et cette fois-ci, pas de supplément à espérer, c'est le cas de venir à son secours sans qu'il s'en doute. (Il regarde autour de lui, et fouille

dans sa poche.) J'ai justement là quelques petites épargnes que j'allais placer; je ne suis pas un richard, mais enfin, avec un peu d'ordre, on a toujours quelques cartouches au service de ses amis. (Il prend un rouleau de napoléons.) Il trouvera sa paie un peu allongée; mais il croira que c'est Mademoiselle. (Il met quelques pièces d'or dans la bourse.) Où diable peut-il avoir passé la nuit? Ne pas rentrer, nous donner de l'inquiétude, c'est très-mal; je suis d'une colère... (Versant tout le rouleau dans la bourse.) Bah! il faut tout mettre, c'est plus tôt fait. (Il va vers la gauche.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, JOSEPH, PHILIPPE.

FRÉDÉRIC, à Joseph, dans le fond.

Oui, va, que personne ne te voie! ce billet sur son panier à ouvrage, ou dans son carton; tiens, voilà ma dernière pièce d'or. (Joseph entre dans l'appartement de Mathilde.)

PHILIPPE.

C'est lui.

FRÉDÉRIC, posant son chapeau et sa cravache sur la table à droite.

Elle saura tout, mais quand je serai loin. (Il traverse le théâtre, et va se jeter dans un fauteuil, près du guéridon.)

PHILIPPE, qui est au fond, à droite, l'observant et se rapprochant.

Comme le voilà défait, abattu! on dirait qu'il vient de faire cent lieues de marche forcée; pauvre enfant!

FRÉDÉRIC.

Elle me plaindra peut-être. (Apercevant Philippe.) Ah! Philippe!..

PHILIPPE, changeant de ton.

Vous voilà donc enfin! morbleu! n'avez-vous pas de honte?..

FRÉDÉRIC.

Ah! je t'en prie, fais-moi grâce de tes remontrances, je ne suis pas en humeur de les entendre.

PHILIPPE.

Et vous les entendrez pourtant. Qu'est-ce que ça signifie une vie comme celle-là? Nous donner de l'inquiétude à tous! à moi surtout, et à Mademoiselle.

FRÉDÉRIC, se levant vivement.

Mademoiselle! dis-tu? Eh! quoi, Philippe, elle saurait?..

PHILIPPE.

Elle sait tout; j'ai eu beau mentir pour vous excuser, ce qui ne me serait pas arrivé pour moi-même, elle n'a rien voulu entendre; elle est furieuse contre vous.

FRÉDÉRIC.

Allons, il ne manquait plus que cela! J'aurais tout bravé, je prenais mon parti; mais sa colère... Ah! jamais... moi qui donnerais ma vie pour lui épargner un regret, un chagrin...

PHILIPPE.

A la bonne heure; mais est-ce que vous ne craignez pas aussi de me faire de la peine, à moi, votre soutien, qui, absent ou présent, suis toujours là pour vous surveiller, pour vous défendre? Vous n'avez donc pas d'amitié pour moi?

FRÉDÉRIC.

Si fait, Philippe; pardonne-moi, je suis un fou, un ingrat; mais non, tiens, je suis malheureux, voilà tout.

PHILIPPE.

Vous êtes malheureux! (S'arrêtant, plus froidement.) Je comprends, vous avez fait quelques sottises?..

FRÉDÉRIC.

Une seule d'abord qui m'en a fait commettre vingt autres.

PHILIPPE.

C'est beaucoup pour commencer, mais allons par ordre.

FRÉDÉRIC.

Je suis amoureux.

PHILIPPE.

Amoureux? Eh bien! il n'y a pas de mal; il faut l'être quelquefois, pourvu chaque fois que ça ne dure pas longtemps.

FRÉDÉRIC.

Mais c'est d'une personne si fort au-dessus de moi!..

PHILIPPE.

Bah! quand on est jeune, et assez bien, il n'y a plus de distance; et cette personne?..

FRÉDÉRIC.

Ah! si tu savais... mais non, je voudrais me le cacher à moi-même. Ah! Philippe, qu'il est cruel de sentir au fond du cœur qu'on pourrait se distinguer, qu'on serait capable d'arriver...

Air : Vaudeville du *Baiser au porteur*.

Et voir sans cesse un obstacle invincible,
Un mur d'airain, qu'on ne peut surmonter;

Être *sans nom! sans nom*, ce mot terrible,
Je crois toujours l'entendre répéter.

PHILIPPE.

Cela doit-il vous arrêter?
L'honneur est tout, il suffit qu'on le suive,
C'est là le but; et le monde aujourd'hui
Demande comment on arrive,
Et non pas d'où l'on est parti.
On demande comme on arrive,
Et non pas d'où l'on est parti.

FRÉDÉRIC.

Tu as beau dire, c'est une humiliation qui me pèse. Tous ces jeunes gens qui viennent ici semblent ne me voir qu'avec dédain. Aussi, je n'y puis plus rester; cette maison m'est devenue insupportable, le découragement m'a pris, je ne sais quelles extravagances m'ont passé par la tête, une rage de fortune; il me semblait que ce serait une compensation, une espèce de mérite, j'en vois tant qui n'ont que celui-là! et j'ai joué de désespoir.

PHILIPPE.

Vous avez joué!

FRÉDÉRIC.

Comme un fou, comme un furieux.

PHILIPPE, lui serrant la main.

Vous! Ah! Frédéric, c'est mal, c'est très-mal; je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez perdu.

FRÉDÉRIC.

Plus que je ne puis payer.

PHILIPPE.

Je devrais vous gronder; mais ça viendra plus tard, et vous n'y perdrez rien. Allons au plus pressé. (Il tire de sa poche la bourse que lui a remise mademoiselle d'Harville, et la présente à Frédéric.) Voilà le trimestre : il arrive à propos.

FRÉDÉRIC, sans le regarder, et à lui-même.

Le trimestre, ah! ça ne suffit pas.

PHILIPPE.

Voyez, je crois qu'il y a plus qu'à l'ordinaire... (Il lui met la bourse dans la main.) C'est Mademoiselle qui me l'a remis pour vous, avec une mercuriale que vous avez trop méritée. (A part.) J'ai bien fait de penser au supplément.

FRÉDÉRIC.

Allons, c'est toujours un à-compte.

PHILIPPE.

Comment, un à-compte!

FRÉDÉRIC.

Ah! oui. Apprends donc que j'ai joué ou parié toute la nuit contre M. de Beauvoisis, que je ne peux pas souffrir; j'aurais été bien aise de l'emporter sur lui; mais pas du tout, il a eu un bonheur aussi insolent que sa figure. J'ai perdu onze mille francs.

PHILIPPE.

Onze mille francs! miséricorde!

FRÉDÉRIC.

Oui, onze mille francs que j'ai empruntés à mes voisins, à mes amis! au maître de la maison. Il faut que je les rende aujourd'hui même, et tu vois bien que je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

PHILIPPE.

Hein!

AIR des *Amazones.*

Y pensez-vous? Quel est donc ce langage?
J'en suis encor tout tremblant.

FRÉDÉRIC.

Mais aussi
Quand le malheur me poursuit...

PHILIPPE.

Du courage,
Et n'allez pas fuir devant l'ennemi;
Non, n'allez pas fuir devant l'ennemi.
Restez, morbleu!

FRÉDÉRIC.

Moi, que je vive encore!
Ah! dans le monde, aux yeux d'un créancier,
Quand on rougit, quand on se déshonore,
Il faut mourir.

PHILIPPE.

Eh non, il faut payer.

FRÉDÉRIC.

Quand on rougit, quand on se déshonore,
Il faut mourir.

PHILIPPE.

Du tout, il faut payer.
Avant tout, Monsieur, il faut payer.

FRÉDÉRIC.

Et comment payer onze mille francs?

PHILIPPE.

Je n'en sais rien, c'est embarrassant; il n'y a pas d'économies qui puissent y suffire.

FRÉDÉRIC.

J'ai couru chez tous mes amis.

PHILIPPE.

Bah! les amis, quand il faut prêter, ils sont loin. Il n'y a qu'une personne qui puisse vous tirer de là.

FRÉDÉRIC.

Mademoiselle d'Harville, ma protectrice...

PHILIPPE.

Il faut tout lui avouer.

FRÉDÉRIC.

Je n'oserai jamais; je l'aime beaucoup, mais j'en ai si peur...

PHILIPPE.

C'est égal, morbleu! Du courage, il faut en passer par là; ce sera votre punition. Justement la voici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE D'HARVILLE. Frédéric et Philippe remontent le théâtre et se tiennent au fond à gauche.

FRÉDÉRIC.

Tu ne nous quitteras pas, n'est-il pas vrai?

PHILIPPE.

Soyez donc tranquille. Je suis là, en corps de réserve pour vous soutenir. (Mademoiselle d'Harville entre, elle marche lentement, et descend le théâtre sans voir Frédéric ni Philippe.)

FRÉDÉRIC, à Philippe.

Elle ne nous voit pas, elle est préoccupée, et elle a un air si sévère...

PHILIPPE.

Je connais cet air-là; avancez, et ne tremblez pas.

FRÉDÉRIC fait quelques pas et recule.

Non, je n'oserai jamais, c'est plus fort que moi, et plutôt mourir. (Il s'enfuit dans sa chambre dont il ferme la porte.)

PHILIPPE.

Allons donc. (Regardant autour de lui, et le voyant partir.) Eh bien! il s'enfuit et me laisse seul exposé au danger.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, levant les yeux.

Ah! c'est vous, Philippe! Frédéric a-t-il enfin reparu?

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

J'espère que vous lui avez parlé. (Voyant que Philippe regarde de tous côtés.) Quoi donc? Que regardez-vous?

PHILIPPE.

Si personne ne vient. (Il se raproche.) Parce que je suis bien aise de ne pas être interrompu.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'y a-t-il donc?

PHILIPPE.

Il y a, Mademoiselle, un petit malheur, peu de chose. Dame! la jeunesse, c'est un moment de fièvre qui dure plus ou moins; et quand l'accès est passé, ce qui malheureusement arrive toujours trop tôt...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Où voulez-vous en venir?

PHILIPPE.

Voici, Mademoiselle. (Baissant la voix.) L'enfant a joué.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Frédéric!

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle, il a joué, il a perdu, il doit de l'argent. (A part.) Là! coup sur coup, c'est plus vite passé.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Que me dites-vous là? cette maison où mon neveu l'a rencontré...

PHILIPPE.

C'était une maison de jeu, mais dans le grand genre, bonne société; aussi l'enfant a beaucoup perdu, et maintenant, Mademoiselle, il faut payer.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Payer! et vous croyez que j'y consentirai, moi? que j'encouragerai un pareil désordre? que j'acquitterai une dette de jeu?

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle, onze mille francs.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Eh! qu'importe la somme? ai-je coutume de compter pour

du bien à faire, un service à rendre? j'y mets quelque noblesse, je crois; mais après une pareille conduite, non, Philippe, non; mon parti est pris, je ne payerai rien.

PHILIPPE, s'animant.

Vous ne paierez rien?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Non, sans doute. Eh! que dirait ma famille, que dirait le monde, si la fortune des d'Harville ne servait qu'à réparer les sottises d'un étourdi?

PHILIPPE.

Votre famille! le monde! vous les craignez trop, Mademoiselle; vous leur avez déjà sacrifié tant de choses!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe!

PHILIPPE.

Ne craignez rien, ce que je vous ai promis, je ne l'oublierai pas; mais il faut que chacun fasse son devoir; songez donc que ce pauvre jeune homme n'a que vous au monde, et si vous l'abandonnez, si vous souffrez qu'il soit déshonoré, il a du cœur, cet enfant, il se tuera.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

O ciel!

PHILIPPE.

Il y est décidé. Que voulez-vous, il ne tient pas à la vie; comme il me disait tout à l'heure : « Je suis seul, sans parents, sans espérances; je dois tout à la pitié. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Il disait cela?

PHILIPPE.

Oui, et bien d'autres choses qui m'ont fait venir les larmes aux yeux. Pauvre garçon! je le regardais et je me disais à part moi... (Mouvement de mademoiselle d'Harville.) Rien, Mademoiselle, rien du tout; mais j'avais le cœur serré. Oh! vous ne sentez pas cela, vous, vous êtes tranquille, heureuse.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Heureuse! moi! non, Philippe, non, je ne le suis pas.

PHILIPPE.

Laissez donc, Mademoiselle! Dans vos salons, entourée de ce monde qui vous honore, de votre famille que vous dirigez selon votre plaisir...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Au fond du cœur, croyez-vous donc que je ne sente rien de plus? mais je dois à tous ceux qui m'entourent des leçons, des exemples.

PHILIPPE.

Comment, Mademoiselle!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je payerai tout, je m'y engage; mais n'en parlez à personne, ne le dites pas à lui-même.

PHILIPPE.

Pourquoi donc! vous avez peur qu'il ne vous aime trop?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah! pouvez-vous le penser? mais mon neveu pourrait s'étonner, se plaindre; vous savez qu'il doit être mon héritier.

PHILIPPE.

Raison de plus pour bien traiter ce pauvre Frédéric pendant que vous y êtes. Et d'abord, il ne doit plus être exposé à retomber dans une pareille faute. Pour cela, il faut qu'il soit content. Sa pension n'est pas assez forte.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous croyez? Eh bien! Philippe, on peut l'augmenter.

PHILIPPE.

Oui, du double. Après ça, tous ses camarades ont des chevaux, des équipages. (Mouvement de mademoiselle d'Harville.) Je ne suis pas exigeant, mais il me semble que quand vous lui donneriez un joli cheval de selle, avec un domestique pour l'accompagner...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

En vérité, Philippe, vous êtes d'une exigence...

PHILIPPE.

Dame! écoutez donc, Mademoiselle...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est bien, achetez ce cheval, tout ce qu'il faudra, mais soyez économe.

PHILIPPE.

Suffit; je prendrai ce qu'il y a de plus cher; et quand il sera dessus, vous m'en direz des nouvelles. Le gaillard! savez-vous qu'il est très-bien, au moins? Vous n'y faites pas attention; mais l'autre jour, aux Tuileries, il y avait des dames, mais de belles dames, qui le regardaient passer, et qui di-

saient entre elles : « Tournure distinguée ! joli cavalier ! »

MADEMOISELLE D'HARVILLE, avec joie.

Vraiment !

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle, oui, elles l'ont dit ; il ne l'a pas entendu, lui ; mais moi qui l'accompagnais, je n'en ai pas perdu un mot ; et ça me faisait plaisir.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

En effet, il a une physionomie...

PHILIPPE.

Fort agréable, j'ose le dire ; et s'il était un peu encouragé, si vous lui adressiez de temps en temps un petit mot d'amitié... Tenez, Mademoiselle, vous êtes trop sévère avec lui.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Moi !

PHILIPPE.

Il est là, tout tremblant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Là ! Frédéric !

PHILIPPE.

AIR : *Dis-moi, t'en souviens-tu?*

Si vous-même daigniez lui dire
Que vous pardonnez cette fois...
Allons, votre cœur le désire
Autant que le mien, je le vois.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Mais êtes-vous sûr que personne?...

PHILIPPE.

Non, non, personne ici n' porte ses pas,
Et vous pouvez être indulgente et bonne ;
Ne craignez rien, on ne vous verra pas.

(Mademoiselle d'Harville s'assied auprès de la table ; Philippe va à la porte de la chambre de Frédéric, et lui fait signe d'approcher.)

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, PHILIPPE, FRÉDÉRIC.

PHILIPPE, bas, à Frédéric.

Venez, j'ai parlé, ça va bien.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas possible.

PHILIPPE.

Si fait, soyez gentil, et remerciez-la.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah! Frédéric, approchez.

PHILIPPE, le poussant.

Approchez donc, plus près encore.

FRÉDÉRIC, à part.

Je tremble.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je sais tout, Monsieur. (Mouvement de Frédéric.) Rassurez-vous, je n'ajouterai pas aux reproches que vous vous faites sans doute : je réparerai votre folie; mais que cette leçon ne soit pas perdue.

FRÉDÉRIC.

Je ne l'oublierai de ma vie, ni vos bontés non plus, Madame.

PHILIPPE, bas.

C'est ça. (Il passe auprès de la table, à la droite de mademoiselle d'Harville.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Frédéric, ne devenez pas joueur, je vous en prie.

FRÉDÉRIC.

Jamais, Madame, jamais. (A part.) Je n'en reviens pas... tant de bonté...

PHILIPPE.

Il ne jouera plus, Mademoiselle; c'est bon pour une fois.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous me feriez bien de la peine.

FRÉDÉRIC.

Ah! je mourrais plutôt que de rien faire qui pût déplaire à Madame; quand je songe à tous les bienfaits dont on m'a comblé dans cette maison, moi qui n'avais personne au monde.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, lui tendant la main.

Vous avez des amis qui ne vous abandonneront pas, tant que vous serez digne d'eux.

PHILIPPE.

Il le sera toujours, j'en réponds.

FRÉDÉRIC, baisant avec transport la main de mademoiselle d'Harville.

Oh! toujours. (Mademoiselle d'Harville se détourne avec émotion.)

PHILIPPE, bas, à mademoiselle d'Harville.

C'est bien ça, Mademoiselle. (A part.) A sa place, il me semble que moi, je l'aurais déjà... (Il fait le mouvement d'embrasser.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et vos travaux, vos études, où en êtes-vous? songez-vous à vous faire un état, un nom?

FRÉDÉRIC.

Je n'ai plus qu'à prêter mon serment d'avocat.

PHILIPPE.

Là! voyez-vous, il est avocat, et il n'en disait rien.

FRÉDÉRIC.

C'est si peu de chose, tant qu'on ne s'est pas distingué.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Il a raison.

PHILIPPE.

Il paraît que c'est difficile, et que, dans ce régiment-là, les chevrons ne viennent pas vite; mais c'est égal, c'est toujours fort joli d'être avocat à son âge; n'est-ce pas, Mademoiselle?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Sans doute; c'est un titre. J'ai vu des avocats qui étaient reçus dans les meilleures maisons; cela peut mener à quelque chose.

PHILIPPE.

Je crois bien.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, observant Frédéric, à part.

Oui, Philippe disait vrai; il n'est pas mal : bonne tournure, air distingué. (Philippe vient auprès de Frédéric à sa gauche. Elle se lève. Haut, à Frédéric.) Écoutez-moi, Frédéric, je m'occupe de votre avenir, de votre bonheur; je ne vous demande que de n'y point mettre obstacle par votre conduite.

FRÉDÉRIC.

Ah! parlez; décidez de mon sort; trop heureux de vous consacrer ma vie.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Voilà qui me satisfait; je ne trouverai donc en vous nul obstacle à mes volontés?

FRÉDÉRIC.

Que je perde tous mes droits à vos bontés si j'hésite un instant à vous obéir.

PHILIPPE.

Je suis sa caution.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Eh bien ! Frédéric, j'ai en vue pour vous un établissement fort honorable, une étude qui vaut, dit-on, deux cent mille francs.

FRÉDERIC, s'inclinant.

Ah ! Madame !..

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Celle de Desmarets, mon avoué ; il vous la cède pour rien.

PHILIPPE.

Pas possible !

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est la dot de sa fille, jeune personne charmante et très-bien élevée, qu'il vous donne en mariage.

FRÉDÉRIC.

O ciel !

TRIO.

(Musique de M. Heudier.)

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Sort fatal, destin contraire !
Cet arrêt me désespère ;
Mais que résoudre, que faire,
Pour éviter sa colère ?

PHILIPPE.

Sort heureux ! destin prospère !
Lorsque son cœur moins sévère
A nos vœux n'est plus contraire,
Pourquoi gémir et vous taire?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Quel embarras ! quel mystère !
Lorsque mon cœur moins sévère
Vous assure un sort prospère,
Pourquoi gémir et vous taire?

(A Frédéric.)

Vous gardez le silence.

FRÉDÉRIC, hésitant.

Pardon, je ne puis accepter.

PHILIPPE, bas.

O ciel ! quelle imprudence !

MADEMOISELLE D'HARVILLE.
Que dit-il ?

FRÉDÉRIC.
Daignez m'écouter.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.
Non, Monsieur, à mes vœux
Il faut souscrire, je le veux.
Cet hymen...

FRÉDÉRIC.
Non, jamais :
Ah! plutôt perdre vos bienfaits!

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.
Sort fatal! destin contraire!
Cet arrêt me désespère ;
Mais que résoudre, que faire,
Pour éviter sa colère,
Pour éviter sa colère?

MADEMOISELLE D'HARVILLE ET PHILIPPE.
A { mes / ses } vœux être contraire!
Ah! redoutez { ma / sa } colère!..
Que veut dire ce mystère?
Mais parlez, c'est trop vous taire,
Ou redoutez { ma / sa } colère.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MATHILDE, accourant au bruit.

MATHILDE.
Ah! mon Dieu! ma tante, qu'est-ce donc? comme vous avez l'air fâché!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, regardant Frédéric.
Il me semble que j'ai quelque droit de l'être.

MATHILDE.
Contre M. Frédéric!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.
Sans doute; et vous, Mademoiselle, qui prenez toujours son parti, je ne sais pas, dans cette occasion, comment vous pourrez le justifier. Refuser un mariage superbe!

PHILIPPE.

Une étude de deux cent mille francs!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Une jeune personne charmante!

MATHILDE.

Serait-il vrai, monsieur Frédéric?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et pour quelle raison?

FRÉDÉRIC.

Si je ne me croyais plus libre, si mon cœur était engagé?..

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Quoi! c'est cela?

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle, je l'avais oublié, il est amoureux.

FRÉDÉRIC.

Pour mon malheur! mais cela ne me donne pas le droit, en me mariant, de faire celui d'une autre.

MATHILDE.

Ma tante, c'est au moins d'un honnête homme, et vous ne pouvez le forcer...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

D'être raisonnable? si, vraiment! finissons.

AIR de *Téniers.*

Je veux connaître cette belle.
(A Philippe.)
A vous, peut-être; il le dira.

PHILIPPE, à Frédéric.

Répondez, Monsieur, quelle est-elle?

FRÉDÉRIC.

Non, non, personne ici ne le saura.
N'insistez pas sur un sujet semblable.
Oui, malgré moi, pour mon tourment,
Je puis l'aimer, et sans être coupable;
Je le serais en la nommant.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUVOISIS.

BEAUVOISIS.

Eh bien! où est donc tout le monde? on me laisse seul. Je vous cherchais, ma jolie cousine...

MATHILDE.

Vraiment!

BEAUVOISIS.

Moi, qui m'endors dès que je ne fais rien, je m'amusais à feuilleter votre carton de dessins, des choses ravissantes, lorsque tombe à mes pieds cette lettre toute cachetée.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Une lettre!

BEAUVOISIS.

Adressée à Mathilde.

FRÉDÉRIC, dans le plus grand trouble.

C'est la mienne!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce que cela signifie?

MATHILDE.

Je l'ignore, ma tante; voyez vous-même.

PHILIPPE, bas, à Frédéric qui a fait un mouvement.

Qu'avez-vous donc?

FRÉDÉRIC, de même.

C'est fait de moi!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, qui, pendant ce temps, a décacheté la lettre.

Une déclaration! Signé : FRÉDÉRIC.

BEAUVOISIS, MATHILDE, MADEMOISELLE D'HARVILLE, PHILIPPE.

Frédéric!

AIR : *A nos serments l'honneur t'engage* (de LA MUETTE).

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE ET BEAUVOISIS.

Dieu! qu'ai-je lu!
Quelle insolence!
C'est l'indulgence
Qui l'a perdu.

PHILIPPE ET MATHILDE.

Qu'ai-je entendu!
Quelle imprudence!
Plus d'espérance,
Tout est perdu.

FRÉDÉRIC, à part.

Qu'ai-je entendu!
Plus d'espérance!
Mon imprudence
A tout perdu.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

M'outrager ainsi!

BEAUVOISIS.

Quelle audace!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Manquer à ma famille!

BEAUVOISIS.

Oublier ce qu'il est!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

A mes bontés voilà le prix qu'il réservait!

FRÉDÉRIC.

Ah! de grâce...

BEAUVOISIS.

Il fallait le tenir à sa place.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Il suffit! de ces lieux qu'il s'éloigne à l'instant.

MATHILDE.

Que dites-vous, ô ciel!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, regardant sa nièce et Philippe.

J'espère maintenant
Que personne, chez moi, n'osera le défendre.

(Mathilde baisse les yeux.)

FRÉDÉRIC.

Ah! Madame, daignez m'entendre.

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE ET BEAUVOISIS.

Dieu! qu'ai-je lu! etc.

PHILIPPE ET MATHILDE.

Qu'ai-je entendu! etc.

FRÉDÉRIC, à part.

Qu'ai-je entendu! etc.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'il sorte de mon hôtel. (A Beauvoisis.) Tenez, vicomte, voici la clé de mon secrétaire; allez, faites un bon sur mon banquier d'une année de pension.

FRÉDÉRIC.

Et je pourrais encore accepter vos bienfaits!

PHILIPPE, bas, à Frédéric.

Taisez-vous.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

z, Mathilde, dans votre appartement; et vous, Phi-

lippe, suivez-moi. (Philippe veut lui parler.) Et pas un mot. (Beauvoisis sort le premier; mademoiselle d'Harville, avant de sortir, ordonne du geste à Mathilde de rentrer chez elle; Frédéric et Philippe implorent mademoiselle d'Harville, qui les regarde d'un air courroucé, et sort; Philippe la suit. Mathilde est seule à droite auprès de la porte de son appartement.)

SCÈNE XI.

MATHILDE, FRÉDÉRIC.

MATHILDE, prête à entrer.

Ah! l'imprudent! (Au moment où elle va rentrer, Frédéric passe à sa droite pour l'arrêter.)

FRÉDÉRIC.

Ah! Mademoiselle, un mot, de grâce.

MATHILDE, toujours près de la porte.

Impossible.

FRÉDÉRIC.

Au nom du ciel! daignez m'écouter.

MATHILDE, de même.

Je ne le puis plus maintenant, et ma tante... monsieur de Beauvoisis.

FRÉDÉRIC, regardant par la porte du fond, et revenant à la gauche de Mathilde.

Peu m'importe leur colère; c'est la vôtre que je redoute: et quand un mot pourrait me justifier...

MATHILDE.

Vous justifier! ah! je le voudrais.

FRÉDÉRIC.

Ce secret eût dû mourir avec moi, je le sais; et quand je l'ai trahi, c'est que j'étais décidé à vous fuir à jamais, à m'ôter la vie.

MATHILDE.

Que dit-il?

FRÉDÉRIC.

Seul parti qui me reste maintenant.

MATHILDE, s'approchant vivement.

O ciel! monsieur Frédéric! (Se reprenant sur un ton plus timide.) Je n'ai le droit de rien exiger de vous; mais si vous m'avez offensée, si vous tenez à votre pardon, renoncez à telles idées, conservez-vous pour vos amis.

FRÉDÉRIC.

Des amis! je n'en ai plus.

MATHILDE.

Ah! plus que vous ne croyez.

FRÉDÉRIC, se jetant à ses pieds.

Qu'entends-je! ah! Mathilde!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; BEAUVOISIS, entrant par le fond une traite à la main.

BEAUVOISIS, les apercevant.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MATHILDE, poussant un cri.

Ah! (Elle se sauve dans son appartement.)

BEAUVOISIS, riant.

Admirable! et voilà qui est du dernier pathétique. Heureusement que la scène n'avait pas d'autres témoin que moi.

FRÉDÉRIC.

Monsieur...

BEAUVOISIS.

Il suffit; je veux bien ne pas en parler à ma tante, qui, sans doute, vous retirerait ses derniers bienfaits. (Lui présentant une lettre de change.) Les voici; prenez et partez. Prenez, vous dis-je.

FRÉDÉRIC.

Jamais; la main qui me les offre suffirait pour me les faire refuser.

BEAUVOISIS.

Qu'est-ce à dire?

FRÉDÉRIC.

Que je dois respect à ma bienfaitrice; mais à vous, Monsieur, je ne vous dois rien, et je vous demanderai de quel droit vous vous êtes permis...

BEAUVOISIS, riant.

De vous surprendre aux pieds de ma cousine?

FRÉDÉRIC.

Non, Monsieur, mais de vous emparer d'une lettre qui n'était pas pour vous; c'est une action... une action indigne d'un galant homme. Je ne sais pas si je me fais entendre.

BEAUVOISIS.

Ah! permettez, ce n'est pas bien, monsieur Frédéric: parce que vous êtes sans importance, sans état dans le monde, vous abusez de vos avantages pour m'insulter. Ce n'est pas généreux.

AIR de *Lantara.*

Je ne saurais, en conscience,
Accepter un pareil rival.

FRÉDÉRIC.

Oui, votre nom, votre naissance,
Rendraient le combat inégal.

BEAUVOISIS.

Ah! vous me comprenez fort mal.
Parler ici de rang et de distance
N'est plus de mode, et n'est pas mon dessein ;
Car maintenant, avec ou sans naissance,
Tous sont égaux les armes à la main.

Je voulais seulement vous parler de votre position dans cette maison.

FRÉDÉRIC.

Je n'y suis plus, on m'en bannit.

BEAUVOISIS.

Vous devez du moins vous la rappeler.

FRÉDÉRIC.

Vous me l'avez fait oublier. J'ai reçu les bienfaits de la tante, et les outrages du neveu; nous sommes quittes, et si vous n'êtes point un lâche...

BEAUVOISIS, étonné.

Monsieur...

AIR : *Le regret, la douleur* (de LÉOCADIE).

ENSEMBLE.

BEAUVOISIS.

C'en est trop, mon honneur
Doit punir cet outrage :
Le dépit, la fureur,
S'emparent de mon cœur.
Il vous faut, je le gage,
Donner une leçon,
Et d'un pareil outrage
Je veux avoir raison.

FRÉDÉRIC.

Je l'ai dit, mon honneur
Punira cet outrage.
Le dépit, la fureur,
S'emparent de mon cœur.

Vons avez, je le gage,
Besoin d'une leçon ;
Et d'un pareil outrage
Je veux avoir raison.

BEAUVOISIS.

Votre attente, Monsieur, ne sera point trompée.
Votre arme?

FRÉDÉRIC.

C'est égal.

BEAUVOISIS.

L'épée.

FRÉDÉRIC.

Oui, soit, l'épée.

BEAUVOISIS.

Votre témoin?

FRÉDÉRIC.

Je n'en ai pas besoin.

BEAUVOISIS.

Le lieu?

FRÉDÉRIC.

Le Bois.

BEAUVOISIS.

Et l'heure?

FRÉDÉRIC.

Sur-le-champ.

BEAUVOISIS.

Soit, j'y consens.

FRÉDÉRIC.

Je vous suis à l'instant.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

BEAUVOISIS.

C'est assez, mon honneur
Doit punir cet outrage, etc.

FRÉDÉRIC.

C'est assez, mon honneur
Punira cet outrage, etc.

(Beauvoisis sort.)

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, seul.

C'est bien ; il est adroit, je ne le suis pas ; ce sera plus tôt fini, je serai délivré d'une existence qui m'est à charge. Et

puisque je ne puis plus voir Mathilde, puisque, aujourd'hui même, il faut quitter ces lieux...

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, PHILIPPE.

PHILIPPE, qui est entré avant les derniers mots.

Les quitter! pas encore.

FRÉDÉRIC.

Que dis-tu?

PHILIPPE.

Je viens de parler pour vous.

FRÉDÉRIC.

On te l'avait défendu.

PHILIPPE.

Écoutez-moi; vous avez eu de grands torts: le premier, d'aimer mademoiselle Mathilde; le second, de lui écrire; et le troisième, surtout, de ne pas m'en avoir parlé.

FRÉDÉRIC.

A toi?

PHILIPPE.

Oui, sans doute; c'est une idée comme une autre, et si elle m'était venue plus tôt, on aurait agi en conséquence.

FRÉDÉRIC.

Y penses-tu?

PHILIPPE.

Si j'y pense! Apprenez que depuis vingt-cinq ans je n'ai point passé un jour sans penser à votre avancement, à votre avenir; et vous n'aurez jamais autant d'ambition que j'en ai pour vous.

FRÉDÉRIC.

Mon cher Philippe.

PHILIPPE.

Mais, pour arriver, il faut se laisser conduire et me laisser faire. Vous restez, vous ne partez plus.

FRÉDÉRIC.

Il serait possible! et comment as-tu pu l'obtenir?

PHILIPPE.

A deux conditions dont j'ai répondu.

FRÉDÉRIC, vivement.

Et que je ratifie d'avance.

PHILIPPE.

D'abord, que vous éviterez mademoiselle Mathilde, et que vous ne lui répéterez jamais un seul mot de ce que vous lui avez écrit.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon Dieu! c'est déjà fait.

PHILIPPE, sévèrement.

Qu'est-ce que c'est?

FRÉDÉRIC.

Rien. Et la seconde condition?

PHILIPPE.

C'est de ménager M. de Beauvoisis, de vous mettre bien avec lui; et pour commencer, comme il a droit d'être offensé de la lettre de ce matin, mademoiselle d'Harville exige qu'à ce sujet vous fassiez quelques excuses à son neveu.

FRÉDÉRIC.

Des excuses! à mon rival! à l'auteur de ma disgrâce! à un homme qui a passé sa vie à m'abreuver d'outrages! des excuses! je vais me battre avec lui.

PHILIPPE.

Vous battre!

FRÉDÉRIC.

AIR d'*Aristippe*.

Oui, dût ma mort être certaine,
Je n'écoute que mon courroux.
J'ai sa parole, il a la mienne,
Et nous avons pris rendez-vous?

PHILIPPE.

Quoi! vous avez pris rendez-vous?

FRÉDÉRIC.

Le premier il faut qu'il m'y trouve.
(Le regardant.)
Mais tu trembles! est-ce d'effroi?

PHILIPPE, ému.

Oui, c'est possible, car j'éprouve
Ce que jamais je n'éprouvai pour moi.

(Avec plus d'émotion.) Vous battre! vous qui savez à peine tenir une épée?

FRÉDÉRIC.

N'importe.

PHILIPPE.

Et lui, qui ne se bat jamais qu'à coup sûr!

FRÉDÉRIC.

Ça m'est égal.

PHILIPPE.

C'est courir un péril certain.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! que mon sort s'accomplisse! qu'ai-je à faire ici-bas? Jeté seul sur la terre, m'ignorant moi-même, et rougissant peut-être de me connaître... sans parent, sans famille...

PHILIPPE.

Et moi, je ne suis donc rien pour vous?

FRÉDÉRIC, *vivement, et lui prenant la main.*

Si, si, je me trompe; toi, toi seul, Philippe, tu m'aimais, je le sais; en ce moment même tu es ému, tes yeux sont mouillés de pleurs.

PHILIPPE, *très-ému.*

Eh bien! au nom de ce long attachement, par ces larmes que vos dangers m'arrachent, renoncez à ce funeste dessein.

FRÉDÉRIC.

Y renoncer!

PHILIPPE, *avec âme.*

Frédéric, mon ami! mon enfant! je vous en supplie, je vous le demande à genoux, non pour mademoiselle d'Harville, dont vous voulez si mal reconnaître les bienfaits, non pour Mathilde, que vous allez rendre mille fois plus malheureuse, mais pour moi, pour votre vieux Philippe, qui vous a vu naître, qui vous a porté dans ses bras: oubliez les propos d'un étourdi, d'un fou.

FRÉDÉRIC.

Les oublier! non jamais.

PHILIPPE.

Quel était le sujet de la dispute?

FRÉDÉRIC, *avec force.*

Je n'en sais rien, mais il faut que je me venge de lui, de son amour, de son mariage avec Mathilde. L'heure approche; vite, Philippe, mon épée.

PHILIPPE, *froidement.*

Non, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Comment!

PHILIPPE.

Vous n'irez pas.

FRÉDÉRIC.

Qu'oses-tu dire?

PHILIPPE.

Que, puisque vous êtes sourd à mes prières, à la voix de l'amitié, puisque vous oubliez tous vos devoirs, je remplirai les miens; vous ne sortirez pas.

FRÉDÉRIC.

Et qui pourrait m'en empêcher?

PHILIPPE.

Moi, qui vous consigne.

FRÉDÉRIC.

C'est ce que nous allons voir. (Il va prendre sur la table ses gants, son chapeau et sa cravache, qu'il a déposés à sa première entrée; pendant ce mouvement, Philippe est allé fermer la porte du fond, dont il a retiré la clef.)

FRÉDÉRIC, se retourne et l'aperçoit.

Comment! tu oserais?

PHILIPPE.

Vous sauver malgré vous; oui, Monsieur, je vous ai dit que vous ne sortiriez pas, et vous ne sortirez pas.

FRÉDÉRIC.

Quelle audace! (D'une voix émue.) Philippe, rendez-moi cette clé.

PHILIPPE.

Non, Monsieur.

FRÉDÉRIC, s'emportant.

Crains ma fureur.

PHILIPPE, d'un ton impérieux.

Je ne crains rien, et je vous défends...

FRÉDÉRIC, hors de lui.

Me défendre! c'en est trop et une telle insolence...

PHILIPPE, voulant le retenir.

Arrêtez!

FRÉDÉRIC, levant sa cravache.

Sera châtiée par moi.

PHILIPPE.

Malheureux! frappe donc ton père!

FRÉDÉRIC.

Mon père!.. (Il laisse tomber sa cravache.)

PHILIPPE.

AIR : *Époux imprudent! fils rebelle!*

Oui, je le suis, oui, j'en atteste
Cet amour que j'avais pour toi;
Oui, voilà ce secret funeste
Qui devait mourir avec moi;
Ce secret dont je fus victime,
Je l'avais gardé jusqu'ici
Pour ton bonheur, et j' l'ai trahi,
Ingrat, pour t'épargner un crime,
Afin de t'épargner un crime.

FRÉDÉRIC.

Je n'ose lever les yeux.

PHILIPPE.

Tu rougis sans doute de devoir le jour à un valet?

FRÉDÉRIC.

Jamais, jamais; ne le pensez pas.

PHILIPPE.

Je n'ai qu'un mot à te dire : ce valet était soldat quand tu es venu au monde; plein d'ardeur et de courage, une carrière brillante s'ouvrait devant moi, car alors on se faisait tuer, ou on devenait général. Eh bien! gloire, avenir, fortune, jusqu'à l'espoir de mourir sur un champ de bataille, j'ai tout sacrifié; pour rester près de mon fils, pour veiller sur sa jeunesse, je n'ai pas craint de m'exposer aux dédains, de m'abaisser à l'emploi le plus vil, de devenir ton serviteur! (Mouvement de Frédéric.) Je n'en ai pas rougi, moi; je me disais : « Il m'aimera, n'importe comment; et cela me suffit. »

FRÉDÉRIC.

Ah! comment payer tant de bienfaits? comment expier mes torts? (Il se jette dans ses bras.) Mon père! (Avec amour.) Ah! que ce nom fait de bien; qu'il est doux à prononcer! j'ai un ami, une famille! je ne suis plus seul. (Il embrasse de nouveau Philippe, qui le presse tendrement dans ses bras.)

PHILIPPE, s'essuyant les yeux.

Cher enfant, calme-toi.

FRÉDÉRIC.

Mais, de grâce, daignez m'expliquer...

PHILIPPE.

Pas un mot de plus sur ce mystère; une promesse sacrée,

un serment; que personne ne puisse soupçonner que je l'ai trahi! Mais maintenant refuseras-tu encore de m'obéir?

FRÉDÉRIC, vivement.

Non, non, je suis prêt, parlez.

PHILIPPE.

AIR de *Turenne*.

Puisqu'à mes vœux tu consens à te rendre,
A l'instant même rentre chez toi.

FRÉDÉRIC.

Y pensez-vous? il va m'attendre.

PHILIPPE.

N'as-tu pas confiance en moi?

FRÉDÉRIC.

Oh! oui, sans doute, oui, je vous crois;
Mais vous devez comprendre mieux qu'un autre
Qu'en ce moment, avec bien plus d'ardeur,
Je dois tenir à venger mon honneur,
Puisqu'à présent il est le vôtre.

PHILIPPE.

Cela me regarde; un soldat sait aussi bien que toi ce que l'honneur demande.

FRÉDÉRIC, à part.

Grand Dieu! et cette porte est la seule... impossible de m'échapper. (Haut.) De grâce...

PHILIPPE.

Rentre, te dis-je, Frédéric, je t'en prie.

FRÉDÉRIC, hésitant.

Mon père!

PHILIPPE, avec dignité.

Je vous l'ordonne.

FRÉDÉRIC, accablé.

J'obéis. (Il s'incline avec respect, et rentre dans sa chambre. Philippe le suit des yeux.)

SCÈNE XV.

PHILIPPE, seul. Il va remettre la clé à la porte.

Oui, je devine tout ce qu'il doit souffrir, et je l'en aime davantage! mais on ne me privera pas du seul bien qui me reste, et je dois avant tout... Voici Mademoiselle.

SCÈNE XVI.

PHILIPPE, MADEMOISELLE D'HARVILLE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Eh bien! Philippe, l'avez-vous vu? lui avez-vous signifié mes ordres?

PHILIPPE, montrant la porte à gauche.

Parlez bas, Madame, il est là.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Là! (Regardant Philippe.) Que s'est-il donc passé; vos traits sont bouleversés?

PHILIPPE.

Je suis arrivé à temps, il allait se battre.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, effrayée.

Se battre!

PHILIPPE.

Avec votre neveu.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

O ciel! il fallait le lui défendre.

PHILIPPE.

C'est ce que j'ai fait, je l'ai consigné dans sa chambre, et jusqu'à nouvel ordre il n'y a rien à craindre; mais en me servant de mon autorité, il a bien fallu lui prouver que j'en avais le droit; il sait que je suis son père.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Grand Dieu!

PHILIPPE.

Rassurez-vous, il n'en sait pas davantage : le reste du secret ne m'appartenait pas, je l'ai respecté. Mais il ne faut pas s'abuser, Madame; les demi-mesures ne mèneraient à rien, ces jeunes gens se sont défiés, et plus tard...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Malgré votre défense?

PHILIPPE.

À leur âge, quand on a de l'honneur, la défense de se battre n'en donne que plus d'envie. Je sais ce que j'éprouvais, ce que j'éprouve encore à l'idée d'un affront; il n'y a qu'un moyen d'empêcher ce malheur, et vous seule pouvez l'empêcher.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Moi, Philippe?

PHILIPPE.

En faisant disparaître entre eux tout motif de querelle.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et comment?

PHILIPPE.

Frédéric aime votre nièce.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, avec impatience.

Je le sais.

PHILIPPE.

M. de Beauvoisis n'aime que sa dot; il lui sera facile d'y renoncer, et d'abjurer tout projet de vengeance si vous le lui ordonnez. Quant à Frédéric, je réponds de lui, s'il obtient la main de Mathilde.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, vivement.

La main de Mathilde, qu'osez-vous dire?

PHILIPPE, froidement.

Il le faut, Madame.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous avez pu croire que je consentirais à une pareille union?

PHILIPPE.

Il le faut, vous dis-je.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous n'y pensez pas, Philippe; m'abaisser à ce point! donner des armes contre moi!

PHILIPPE.

Eh! qu'importe? il y va de la vie.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je trouverai un autre moyen de sauver votre fils; mais je ne puis accorder ma nièce à un jeune homme obscur.

PHILIPPE.

Je vous le demande comme une grâce.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Non, vous dis-je. (Avec hauteur.) Finissons, Philippe; c'est oublier étrangement ce que vous me devez, et qui vous êtes.

PHILIPPE, avec une indignation concentrée.

Qui je suis! c'est vous qui l'oubliez; mais je vous le rappellerai.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, inquiète.

Philippe!

PHILIPPE, lui prenant la main.

Écoutez-moi. Lorsqu'un arrêt de proscription frappait et vous

et votre famille; lorsque seule, séparée d'une mère chérie, vous alliez payer de votre tête l'éclat de votre nom, où vîntes-vous chercher un refuge? sous la tente d'un soldat, sous la mienne, car alors ce n'était que là que l'on trouvait la pitié! et des milliers de cœurs généreux battaient sous le modeste uniforme. Je vous reçus, je vous cachai, au risque de ma vie.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Pour vous sauver en ce moment d'horreur,
Sur mes dangers je devins insensible,
Et ces dangers même avaient pour mon cœur
Je ne sais quoi de doux et de terrible.
Alors, vous le rappelez-vous?
Il n'était plus de rang ni de distance;
Le trépas nous menaçait tous;
Et quand la mort est si proche de nous,
Déjà l'égalité commence.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, se cachant la figure.

Philippe!

PHILIPPE, continuant.

Oui, j'étais jeune, j'étais brave; mais je n'étais rien... qu'un soldat... vous l'avez oublié un moment; et de ce jour votre sauveur est devenu votre esclave.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, effrayée, et montrant la porte de Frédéric.

Plus bas, de grâce.

PHILIPPE.

Alors, ému de vos regrets, de votre désespoir, je me soumis à tout; plus tard, pour rendre le calme à votre conscience, vous vouliez un mariage, j'y ai souscrit. Pour le monde, pour votre orgueil, vous avez exigé qu'il fût secret, j'y ai consenti. Et votre époux ignoré, confondu dans la foule de vos gens, n'a jamais laissé échapper une plainte, un murmure. (Avec une émotion profonde.) Savez-vous cependant ce que je vous sacrifiais? je ne vous l'ai jamais dit, Madame; mais, au fond de mon village, près de mon vieux père, une jeune fille, douce, modeste, attendait le retour du pauvre soldat! elle avait reçu mes serments; elle m'aimait, elle était fière de moi, celle-là, et mon bonheur eût été son ouvrage. Eh bien! je lui écrivis que je l'avais oubliée, que je ne l'aimais plus, qu'elle ne me reverrait jamais! Bien plus, pour rester près de mon fils, je me résignai à le voir orphelin, élevé par pitié dans la maison de sa

mère, qui, pour cacher sa faute, le prive de ses droits; je me condamnai à ne jamais le serrer dans mes bras, à ne l'aimer qu'en secret, à la dérobée; et pour prix de tant de courage, je ne vous demande qu'une chose, qu'une seule, le bonheur de votre enfant, et vous me le refusez!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je le fais à regret; mais je le dois, et je suis surprise d'un pareil éclat; après vingt-cinq ans de silence, je ne m'attendais pas que vous, Philippe, vous auriez une prétention qui peut m'enlever en un jour ce que j'ai de plus cher au monde, l'estime et la considération de tous ceux qui m'environnent. Le mariage de Mathilde et de Frédéric me les ferait perdre sans retour; car il m'accuserait d'oubli de mon rang, de ma naissance; il trahirait une faiblesse dont on chercherait la cause, et que la malignité aurait bientôt expliquée; et si cette faute que je déplore depuis si longtemps, si ce fatal secret étaient connus, oh! dieux! je frémis d'y penser, je n'y survivrais pas, Philippe! Ainsi brisons là, je vous prie, ne m'en parlez plus, ce mariage est impossible, et ne sera jamais.

PHILIPPE.

Jamais?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, voulant sortir.

Laissez-moi.

PHILIPPE, la retenant avec force.

Non, Madame, je ne vous quitte pas; j'ai pu me sacrifier à votre repos, à votre vanité; mais en échange de tant de supplices, de tant d'humiliations, il me faut le bonheur de mon fils, il me le faut; je le veux, et je l'obtiendrai par tous les moyens, même ceux que vous redoutez.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'entends-je! et votre devoir, vos serments!

PHILIPPE.

Vous qui parlez, tenez-vous les vôtres?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, apercevant Joseph.

On vient; silence, je vous en conjure. (Philippe reprend sur-le-champ une contenance respectueuse. Mademoiselle d'Harville s'éloigne et descend vers la gauche du théâtre.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, JOSEPH.

JOSEPH.

Monsieur Philippe...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce qu'il y a, Joseph ?

JOSEPH.

Pardon, Mademoiselle ; c'est M. Philippe que je cherchais.

PHILIPPE.

Moi !

JOSEPH.

Pour vous remettre ce papier que le concierge vient de monter ; si j'avais su que Mademoiselle était ici, je ne me serais pas permis...

PHILIPPE, *recevant la lettre et la regardant.*

Eh ! mais il n'y a pas d'adresse.

JOSEPH.

Oh ! c'est égal, c'est bien pour vous, c'est un commissionnaire qui l'a apporté, il y a un quart d'heure, en disant de vous le remettre sur-le-champ.

PHILIPPE, *étonné.*

C'est singulier.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *faisant signe à Joseph de sortir.*

Il suffit. Allez, Joseph. (*Joseph sort.*)

SCÈNE XVIII.

PHILIPPE, MADEMOISELLE D'HARVILLE.

PHILIPPE, *ouvrant le billet.*

Je ne sais pourquoi ce message me trouble, et je ne puis deviner... (*Il jette les yeux sur les premières lignes et pousse un cri.*) Ah !

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce donc ?

PHILIPPE.

Frédéric ! il serait vrai ! (*Il laisse échapper la lettre, et se précipite dans la chambre de Frédéric.*)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Frédéric ! que dit-il ? et quel nouveau malheur ?.. (*Elle ramasse la lettre et lit rapidement.*) « Mon ami, mon père, pardon si

« je vous désobéis; mais à présent, moins que jamais, je ne
« puis vivre avec opprobre. Fils d'un soldat, personne n'aura
« le droit de m'appeler un lâche; l'heure a sonné, adieu;
« dans un instant, je serai vengé, ou je n'existerai plus. »
(Allant vers Philippe.) Est-il possible! Frédéric!

PHILIPPE, revenant pâle et les traits décomposés.

C'en est fait, la fenêtre qui donne sur la cour était ouverte, il s'est échappé.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

O ciel!

PHILIPPE.

Il est parti, et peut-être, en ce moment... (Avec des sanglots.) Mon fils! mon fils!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, le soutenant.

Philippe!

PHILIPPE, tombant dans un fauteuil.

Je ne le verrai plus, il le tuera.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, agitée.

Non, non; il est encore temps de les arrêter, il faut courir.

PHILIPPE.

Et de quel côté? où sont-ils maintenant?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je ne sais, mais n'importe, il faut les retrouver. Ah! (Courant à la porte du fond qu'elle ouvre avec précipitation, et appelant.) Marcel! Joseph! Baptiste! (Elle court prendre la sonnette sur la table et sonne en continuant d'appeler.) Marcel! Joseph! venez tous, venez vite.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, JOSEPH, PLUSIEURS DOMESTIQUES, dans le fond; ensuite MATHILDE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Mon neveu, où est-il?

JOSEPH.

M. le vicomte? il a quitté l'hôtel depuis longtemps.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et Frédéric, l'avez-vous vu sortir?

JOSEPH.

Oui, Mademoiselle, j'étais à la porte; il est monté dans un cabriolet de place.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Quel chemin a-t-il pris?

JOSEPH.

Je ne sais, je n'ai pas fait attention.

MATHILDE, entrant.

Qu'est-ce donc, ma tante? qu'y a-t-il?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Rien, chère amie; c'est M. de Beauvoisis à qui je voudrais parler sur-le-champ. (Aux domestiques.) Que tous mes gens montent à cheval, qu'ils courent chez mon neveu, chez ses amis; qu'on le trouve, quelque part qu'il soit; qu'on lui dise que je l'attends; que je veux le voir, tout de suite, à l'instant; allez, et songez à l'amener avec vous. (Les domestiques sortent.)

MATHILDE.

Eh! mon Dieu! ma tante! je ne vous ai jamais vue dans une inquiétude pareille pour M. de Beauvoisis; c'est donc bien important?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Oui; laissez-moi, je vous en prie, je le veux; ne puis-je être seule?

MATHILDE.

Je m'en vais, ma tante, je m'en vais. Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc? (Elle sort par le fond.)

SCÈNE XX.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, PHILIPPE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, allant à Philippe qui est resté assis et accablé par la douleur.

Philippe, mon ami, revenez à vous, il nous sera rendu.

PHILIPPE.

Non, il n'a que du courage; et son adversaire... ah! mon pressentiment ne me trompe pas, je ne le verrai plus!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, en larmes.

Frédéric! notre fils!

PHILIPPE, la regardant, et lentement.

Voilà la première fois que ce mot vous échappe; votre fils! ah! vous pleurez maintenant! il est trop tard! vous pleurez...

MADEMOISELLE D'HARVILLE, dans le plus grand trouble.

Eh bien! oui, dût ma honte éclater à tous les yeux, je l'aime de tout l'amour d'une mère! Que de fois mes bras se sont ouverts pour le presser sur mon sein, pour l'appeler mon fils! et

se sont fermés de désespoir. Ah! Philippe! si tu avais pu lire dans mon cœur, si tu avais connu ses angoisses, ses combats, tu m'aurais pardonné, ma seule consolation était de m'occuper de lui, de préparer son avenir, de lui former une fortune.

PHILIPPE, avec amertume.

Une fortune, de l'argent; oui, vous croyez, vous autres, que ça tient lieu de tout. (Il se lève.) C'est une mère qu'il fallait lui donner.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, d'un ton suppliant.

Épargnez-moi.

PHILIPPE.

Vous l'aimiez! il n'en a rien su.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, suppliant.

Philippe!

PHILIPPE.

Il mourra, sans avoir reçu un embrassement de sa mère.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe!

PHILIPPE, avec force.

C'est votre orgueil, c'est vous qui l'avez tué.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, se cachant la figure.

Ah! Dieu! non, non, il ne mourra pas, le ciel aura pitié de nous. Mathilde, ma fortune, ma vie, je donne tout, si l'on me rend mon Frédéric, si l'on me rend mon fils.

PHILIPPE.

Il est bien temps. (Après un moment de silence.) Écoutez.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, regardant Philippe, qui prête l'oreille du côté de la rue.

Eh bien! qu'avez-vous?

PHILIPPE.

Chut! écoutez, c'est le bruit d'une voiture.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, avec anxiété.

Elle s'arrête à ma porte. (Ils se regardent en silence, et se donnent la main pour se soutenir. Mademoiselle d'Harville, tremblante, à Philippe.) Eh bien! pourquoi trembler? c'est lui, c'est Frédéric.

PHILIPPE, d'une voix éteinte.

Que l'on ramène expirant, peut-être.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est trop souffrir, je veux savoir à l'instant... (Elle s'élance vers la porte et rencontre Mathtilde.)

SCÈNE XXI.

MADEMOISELLE, D'HARVILLE, MATHILDE, PHILIPPE.

MATHILDE, entrant vivement, et avec joie.

Ma tante, ma tante! rassurez-vous, le voici.

PHILIPPE ET MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qui donc?

MATHILDE, avec joie.

Votre neveu, monsieur de Beauvoisis.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, tombant dans un fauteuil.

Ah! je succombe.

MATHILDE.

Comment! vous ne demandiez que lui, et quand il arrive... Ah! mon Dieu! venez à son secours, monsieur Philippe. (Le regardant.) Ah! vous me faites peur.

PHILIPPE.

Il vient, dites-vous; tant mieux, il me tuera, ou j'aurai sa vie. (Il remonte la scène, Mathilde cherche à l'arrêter.)

MATHILDE.

Philippe!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Arrêtez! (Beauvoisis paraît à la porte du fond.)

TOUS.

C'est lui!

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUVOISIS.

PHILIPPE, accablé.

Il est seul! plus de doute.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je me meurs.

BEAUVOISIS, gaiement.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? vous voilà tous pâles et consternés. (S'approchant de mademoiselle d'Harville.) Vous saviez donc?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Nous savions tout.

BEAUVOISIS.

Et vous aviez peur pour moi? Quelle bonté! Calmez-vous ma chère tante; me voilà..

PHILIPPE, allant à lui avec douleur.

Et Frédéric?

MATHILDE, avec effroi.

Frédéric.

PHILIPPE, avec rage.

Sortons.

BEAUVOISIS, étonné.

Hein! qu'est-ce qu'il y à?

PHILIPPE, de même.

Suivez-moi.

BEAUVOISIS.

Pour aller à son secours? c'est inutile, sa blessure n'est presque rien.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Que dites-vous?

MATHILDE.

Sa blessure?

PHILIPPE, avec joie.

Il n'est que blessé?

BEAUVOISIS.

Très-légèrement, contre mon habitude.

TOUS.

Est-il possible?

PHILIPPE, prêt à l'embrasser.

Ah! Monsieur, ne me trompez-vous pas?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous ne l'avez pas tué?

BEAUVOISIS.

Moi! par exemple! S'il avait été de ma force, il y avait mille à parier contre un que cela lui serait arrivé; mais comme c'est un maladroit qui n'y entend rien, c'est lui, au contraire, qui a failli me...

PHILIPPE.

Comment?

BEAUVOISIS.

Je l'avais d'abord blessé à la main... une égratignure, une misère... et je m'arrêtai, en lui disant : « C'est bien, Monsieur, en voilà assez. — Assez! s'est-il écrié en reprenant son épée; non pas, s'il vous plaît : il faut que l'un de nous reste sur la place, défendez-vous! » Et il se précipite sur moi comme un furieux, sans grâce, sans méthode, ce qui est in-

soutenable pour quelqu'un qui se bat par principes; et au moment où je lui crie en riant de mieux tenir son épée, il me fait sauter la mienne.

PHILIPPE.

Il vous a désarmé!

BEAUVOISIS.

Contre toutes les règles.

AIR de *la Sentinelle*.

Mais j'en conviens, lors, en homme d'honneur
Il s'est conduit; et s'il n'est pas habile,
Ses procédés égalent sa valeur.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, à part.

Je reconnais là le sang des d'Harville.

BEAUVOISIS.

« Oui, je voulais qu'un de nous succombât,
« M'a-t-il dit : mais, quelles que soient nos haines,
« Tout finit avec le combat. »

PHILIPPE, à part.

J' me reconnais. Du vieux soldat
Le sang coule aussi dans ses veines.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉCENTS, FRÉDÉRIC, le poignet entouré d'un mouchoir noir.

TOUS, courant au-devant de lui.

Frédéric!

FRÉDÉRIC, se jetant dans les bras de Philippe.

Mon ami, mon p...

PHILIPPE, l'interrompant.

C'est bien, c'est bien! (A part, le regardant avec orgueil.) Mon fils! c'est là mon fils.

FRÉDÉRIC.

Vous me pardonnez...

MATHILDE, qui s'est approchée.

Non pas, moi, Monsieur, nous avoir fait une telle frayeur!

FRÉDÉRIC.

Mathilde!

MADEMOISELE D'HARVILLE, à part, et seule à l'autre bout du théâtre.

Et moi, il ne me dit rien, il ne croit pas me devoir de consolations! (Haut, et passant entre Beauvoisis et Mathilde.) Frédéric!

FRÉDÉRIC, avec respect.

Ah! pardon, Madame, ce n'est qu'en tremblant que j'ose reparaître devant vous.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, d'une voix émue.

Pourquoi donc? Croyez-vous que je n'aie par partagé les inquiétudes que vous donniez tous deux? N'y allait-il pas de ce que j'ai de plus cher au monde? (Elle regarde Philippe.)

BEAUVOISIS, s'inclinant.

Vous êtes bien bonne, ma tante. Il est sûr qu'il a rendu là un grand service à la famille...

MADEMOISELLE D'HARVILLE, saisissant son idée.

Oui; aussi, nous devons le reconnaître d'une manière digne de nous. Mon neveu, nous avions parlé plusieurs fois de votre mariage avec Mathilde; mais j'ai cru découvrir le fond de sa pensée.

MATHILDE.

A moi, ma tante?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Oui! j'ai cru voir que, comme sa mère, elle préférait un mariage d'inclination à un mariage de convenance; et, pour acquitter les dettes de la famille, j'ai résolu, si elle y consentait, de la donner à celui à qui vous devez la vie.

FRÉDÉRIC ET MATHILDE.

Il serait vrai! quel bonheur!

BEAUVOISIS, à part.

Par égard pour moi, une héritière de quatre-vingt mille livres de rente! Décidément ma tante m'aime trop. (En ce moment Philippe passe auprès de mademoiselle d'Harville.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE, à Philippe, qui est venu auprès d'elle.

Et de plus, je ferai pour Frédéric ce que je dois faire. (Bas.) Mais après moi, Philippe.

PHILIPPE, la regardant.

Mais qu'avez-vous?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, bas.

Que je voudrais l'embrasser!

PHILIPPE, bas.

Eh bien! qui vous en empêche?

MADDMOISELLE D'HARVILLE, bas.

Je n'ose pas.

PHILIPPE, bas.

Vous n'osez pas! vous devez être bien malheureuse! (A Fré-

déric.) Eh bien! mon... mon cher... monsieur Frédéric, vous voilà avec une belle fortune, une jolie femme. Comment! vous ne remerciez pas celle à qui vous devez tout cela?

FRÉDÉRIC, baisant les mains de mademoiselle d'Harville.

Ah! ma vie entière ne suffira pas...

PHILIPPE, le poussant.

Eh non! morbleu! pas ainsi; dans ses bras; Mademoiselle le permet. (Mademoiselle d'Harville l'embrasse avec la plus vive émotion.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe, vous les suivrez.

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle, je ne les quitte plus.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et quant à votre fortune...

PHILIPPE, avec âme.

Moi! je n'ai plus besoin de rien; je suis heureux et plus riche que vous tous. (Lui montrant son fils et Mathilde.) Regardez.

FIN DE PHILIPPE.

UNE FAUTE

DRAME EN DEUX ACTES, MÊLÉ DE COUPLETS.

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 17 août 1830.

PERSONNAGES

ERNEST DE VILLEVALLIER.
LÉONIE, sa femme.
MADAME DARMENTIÈRES, tante de Léonie.
BALTHASAR, ancien domestique.
GRINCHEUX, maître menuisier.
JOSÉPHINE, sa femme, couturière.
PARENTS ET AMIS D'ERNEST.

La scène se passe dans un château aux environs de Bordeaux.

ACTE PREMIER.

Un salon ouvert par le fond, et donnant sur les jardins. Portes latérales. Sur le devant du théâtre, à gauche de l'acteur, une table; à droite, un petit guéridon.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE, assise à droite, et tenant à la main son ouvrage, dont elle ne s'occupe pas; GRINCHEUX, à gauche, devant la table, et écrivant.

GRINCHEUX, relisant son mémoire.

« Mémoire des ouvrages faits par moi, Grincheux, maître menuisier, dans le château de M. le comte de Villevallier. » Le plus beau château des environs de Bordeaux! Un immense manoir féodal, qui, de tous les côtés, tombait de noblesse, et qu'il a fallu remettre à neuf. (S'interrompant et appelant.) Joséphine!.. ma femme!.. madame Grincheux!..

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce donc?

GRINCHEUX.

Qu'est-ce que tu fais là?

JOSÉPHINE.

Moi?.. je travaille à la robe de Madame.

GRINCHEUX.

Ce n'est pas vrai... tu étais encore à rêvasser... et je n'aime pas ça... est-ce que tu vas faire comme madame la comtesse,

qui, depuis six mois, est toujours triste, souffrante et malade?.. elle, du moins, c'est une grande dame, qui a une belle maison, une belle fortune, un bon mari!.. Elle peut être triste, elle a le temps... Mais une couturière comme toi, qui tourne à la mélancolie, c'est bête, vois-tu; parce que, pendant ce temps-là, l'ouvrage ne va pas.

JOSÉPHINE.

Vous êtes toujours à gronder.

GRINCHEUX, se levant et allant à elle.

C'est qu'en vérité je ne te reconnais pas. Voilà quatre ans que nous sommes mariés, et autrefois tu étais vive, joyeuse, toujours de bonne humeur; et quand j'étais à ma menuiserie, et toi à ta couture...

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Tu chantais toujours, Dieu sait comme!
Des r'frains qu'étaient bien amusants...
Et puis, pour embrasser ton homme,
Tu t'interrompais d' temps en temps.
Ça nous faisait fair' bon ménage,
Chansons par-ci, baisers par-là!
J' travaillais deux fois davantage,
Et les pratiqu's payaient tout ça.

Et puis autrefois... le dimanche, tu te faisais belle pour moi... nous sortions ensemble... mais à présent, les jours de fête... hier, par exemple, où as-tu dîné et passé la soirée?

JOSÉPHINE.

Chez madame Gravier, ma tante.

GRINCHEUX.

C'est singulier qu'elle ne m'ait pas invité!.. Aussi, toute la journée, j'ai promené paternellement nos deux garçons dans les allées de Tourny, et au château Trompette... de sorte qu'en revenant, il a fallu les porter sur chaque bras... et le soir, pour me refaire, j'ai eu une dispute.

JOSÉPHINE.

Vous êtes si gentil!

GRINCHEUX.

Je ne suis pas mal... D'ailleurs, en m'épousant, tu me connaissais.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je ne t'ai point trompé, ma chère :
J'étais comm' ça quand tu m'as pris ;
Pas beau, mais d'un bon caractère,
Et la beauté n'a pas grand prix :
Ses avantag's sont trop rapides ;
Mais la laideur, mais les bons sentiments,
Ce sont des qualités solides
Qui rest'nt et qui durent longtemps.

Ainsi ce n'est pas moi qui suis changé, c'est toi.

JOSÉPHINE.

Par exemple !

GRINCHEUX.

Oui... oui... depuis quelques mois à peu près.

JOSÉPHINE.

Si on peut dire des choses pareilles !.. Apprenez, monsieur Grincheux...

GRINCHEUX.

Il n'y a pas besoin de se fâcher ni de rougir comme tu le fais... Tais-toi : car voilà le vieux Balthasar, mon cousin, l'intendant du château, qui de sa nature est toujours de mauvaise humeur.

SCÈNE II.

JOSÉPHINE, assise, BALTHASAR, GRINCHEUX.

BALTHASAR, entrant par le fond.

Si ce n'est pas un meurtre, une indignité !.. Partout des papiers *perse!* des peintures nouvelles, des dorures, des colifichets ! Ce n'est plus notre ancien château... je ne m'y reconnais plus.

GRINCHEUX.

Je crois bien, cousin ; nous en avons fait un boudoir de la Chaussée-d'Antin de Paris. Ce n'est pas un mal.

BALTHASAR.

Si vraiment !.. Mon pauvre maître, après un an d'exil, se fait sans doute une fête de revoir le château de ses pères ; et en y rentrant, il se croira encore dans un pays étranger... Quant à moi, qui suis né ici, qui y ai passé ma jeunesse...

AIR de *Lantara*.

Ce vieux château devait me plaire!
J'ai, par le temps, vu ses murs se noircir :
Chaque colonne, chaque pierre
Me rappelaient un chagrin, un plaisir;
A chaque pas c'était un souvenir.
Il d'vait rester tel que moi, ce me semble;
Car c'est cruel, et mon cœur en gémit,
Pour deux amis qui vieillissaient ensemble,
De voir qu'un d'eux seulement rajeunit.

Enfin n'y pensons plus... quand mon maître reviendra... s'il revient jamais!.. (A Grincheux, qui s'est approché de lui, et qui lui présente un papier.) Qu'est-ce que c'est?

GRINCHEUX.

Mon mémoire, que vous examinerez, et que j'ai fait en conscience; car c'est vous, cousin, qui m'avez fait avoir la pratique du château.

BALTHASAR, regardant le papier.

As-tu bien mis là tout ce que tu as fait?

GRINCHEUX.

Oh! oui... pour le moins.

BALTHASAR, lisant.

Que de frais inutiles!.. que de folles dépenses!.. Enfin, ça ne me regarde pas... Monsieur l'a fait pour plaire à Madame.

JOSÉPHINE.

C'est bien naturel!.. une jeune femme si bonne, si gracieuse, et surtout si jolie!.. On la reconnaîtrait pour Espagnole, celle-là, rien qu'à ses beaux yeux noirs.

BALTHASAR.

Oui, la fille d'un ancien ambassadeur, dont à Paris il s'est avisé d'être amoureux... sa première inclination!.. Il en perdait la tête... moi aussi... et il a bien fallu la lui donner pour femme... au lieu d'en choisir une... tout uniment en France... Mon Dieu! elles ne sont pas pires là qu'ailleurs.

JOSÉPHINE.

C'est aimable.

BALTHASAR.

Est-ce que j'ai besoin d'être aimable, madame Grincheux?.. Est-ce que c'est mon habitude?

JOSÉPHINE.

Non, certainement... mais si Madame vous entendait...

BALTHASAR.

Qu'importe!.. J'ai ici mon franc-parler... le comte de Villevallier, mon maître, que j'ai vu naître, que j'ai élevé, que j'ai porté dans mes bras, m'a dit : « Balthasar, tant que je vivrai tu resteras chez moi. » Et j'ai dit : « J'y compte... » Parce que mon maître... Vous ne savez pas ce que c'est que mon maître?.. c'est l'honneur même... c'est un cœur d'or... c'est le plus brave jeune homme... et si le ciel était juste celui-là méritait d'épouser un ange.

JOSÉPHINE.

Il me semble qu'il n'est pas si mal tombé!.. Qu'est-ce que vous avez à reprocher à Madame?

BALTHASAR.

Moi!.. est-ce que je lui reproche rien?..

JOSÉPHINE.

Dame!.. vous avez un air...

GRINCHEUX.

C'est vrai, cousin... vous avez un air...

JOSÉPHINE, se levant et venant auprès de Balthasar.

Est-ce qu'elle n'est pas honorée et chérie dans le pays? Est-ce qu'elle ne fait pas du bien à tout le monde?.. Est-ce qu'elle ne se conduit pas d'une manière exemplaire?

BALTHASAR.

C'est possible... Je ne dis pas non.

JOSÉPHINE.

Et cependant, depuis un an que son mari l'a laissée seule ici, dans ce château, avec sa tante pour unique compagnie, ça n'est pas amusant.

BALTHASAR.

Oh! sans doute; le devoir n'est jamais amusant... et puis c'est une chose si longue qu'un an de constance!

JOSÉPHINE.

Mais oui... et il ne faut pas croire qu'en fait de constance tous les hommes en aient déjà tant... Vous, tout le premier; car autrefois vous adoriez Madame.

GRINCHEUX.

Vous vous seriez mis au feu pour elle! témoin l'incendie du château, où vous vous êtes fait une blessure à la jambe, en voulant la sauver.

JOSÉPHINE.

Et maintenant vous êtes toujours de mauvaise humeur quand on parle d'elle. Il semble que vous lui en vouliez.

BALTHASAR.

Moi!.. Qui vous a dit cela? Est-ce que je l'accuse? Est-ce à elle que j'en veux?

JOSÉPHINE.

Et à qui donc?

BALTHASAR.

A sa tante... à madame Darmentières.

JOSÉPHINE.

A ma marraine! qui, au fond, est une si bonne femme!

BALTHASAR.

Une véritable Espagnole, qui, avec ses idées castillanes, voit partout des don Rodrigue et des héros de romans... Donnez donc un pareil mentor à une femme de dix-sept ans, légère et sans expérience!

JOSÉPHINE.

C'est justement ce qui prouve pour madame la comtesse... elle n'en a que plus de mérite à se conduire comme elle fait... Mais à nous autres femmes, on ne nous rend jamais justice. (Elle va se rasseoir.)

BALTHASAR.

Ah! souvent, si on vous la rendait...

JOSÉPHINE.

Fi! ce que vous dites là n'est pas galant... Mais, en général, monsieur Balthasar ne se pique pas d'être poli.

BALTHASAR.

Ce n'est pas d'hier, du moins, que vous pouvez me faire ce reproche... car je vous ai saluée deux fois sans que vous ayez daigné m'apercevoir.

GRINCHEUX.

Et où donc?

BALTHASAR.

Au château de Raba... où vous vous promeniez en compagnie.

GRINCHEUX.

Tu as été hier te promener avec ta tante... en sortant de dîner.

JOSÉPHINE, baissant les yeux.

Oui, mon ami.

BALTHASAR, d'un air de doute et s'approchant de Joséphine.

Ah! cousine! ah! c'était votre tante qui vous donnait hier le bras?

JOSÉPHINE, d'un air suppliant.

Monsieur Balthasar...

BALTHASAR, à demi voix, et avec humeur.

Soyez tranquille!.. est-ce que je vois jamais ce qui ne me regarde pas?

GRINCHEUX.

Qu'est-ce que c'est donc?

BALTHASAR.

Rien du tout... (Lui donnant une poignée de main.) Ce pauvre Grincheux!.. J'examinerai ton mémoire... car voici la tante de Madame.

GRINCHEUX, étonné.

Ah çà!.. il y a donc quelque chose?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DARMENTIÈRES.

MADAME DARMENTIÈRES, entrant par le fond, à droite.

Que l'on porte les fleurs et les bouquets dans ma chambre; et surtout le plus grand secret... Balthasar, Joséphine, ma chère filleule, vous voilà... j'ai des ordres à vous donner. Et vous, Grincheux, puisque vous êtes venu passer ici quelques jours auprès de votre femme, vous ne nous serez pas non plus inutile.

JOSÉPHINE ET GRINCHEUX.

Qu'est-ce donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est aujourd'hui le jour de la naissance de ma nièce, ma chère Léonie... et comme elle, qui est toujours malade, se trouve aujourd'hui un peu mieux... il faut en profiter.

JOSÉPHINE.

Je veux être la première à offrir mon bouquet à Madame.

MADAME DARMENTIÈRES, la retenant.

Non pas... garde-t'en bien... ce n'est pas le moment... Je veux quelque chose d'imprévu... d'inattendu, qui nous frappe tous de surprise et d'amiration.

BALTHASAR, à part.

C'est ça... du romanesque... des coups de théâtre!..

MADAME DARMENTIÈRES.

J'ai invité une nombreuse société. Nous aurons ce soir un grand souper, un bal, un feu d'artifice... Moi, j'aime le monde, le bruit... c'est là mon bonheur, surtout quand il s'agit de fêter ma nièce.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Partout son chiffre et sa devise
En transparent dans le jardin;
Et pour compléter sa surprise,
Alors nous paraîtrons soudain
Des fleurs, des bouquets à la main!..
C'est moi qui dois marcher en tête.
Le coup d'œil sera ravissant;
Et cela m'amusera tant!..

BALTHASAR, à part.

C'est pour elle que sera la fête.

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais il me manque, pour le dénoûment, quelque chose de foudroyant... de ces coups extraordinaires qui vous renversent... qu'est-ce que nous pourrions donc faire?

JOSÉPHINE.

Je m'en rapporte à vous, ma marraine.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et vous, Balthasar, qu'est-ce que vous en dites?

BATHASAR, passant auprès de madame Darmentières.

Moi, je dirais tout uniment à madame la comtesse : « Ma chère nièce, c'est aujourd'hui que tu es née pour l'orgueil de tes parents et le bonheur de ton époux... songe à lui, à tes devoirs, et embrasse-moi... voilà mon bouquet. »

MADAME DARMENTIÈRES.

Dieu! que c'est bourgeois!

JOSÉPHINE.

Comme c'est fête de famille!

BALTHASAR.

C'est possible... j'ajouterais... « Si je ne te fête pas autrement, c'est qu'en l'absence de ton mari, il ne me paraît pas convenable de donner des bals, des réjouissances, des feux d'artifice. »

MADAME DARMENTIÈRES.

Balthasar!

BALTHASAR.

Vous me demandez mon avis...

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est impertinent... et vous pouvez le garder.

BALTHASAR.

C'est dit... il ira avec beaucoup d'autres qu'on ne me demandait pas, et qu'on eût bien fait de suivre. (Grincheux passe auprès de sa femme.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Je n'ai besoin ni de votre approbation, ni de votre censure. Je fais ce qui me convient, et ce qui conviendrait à M. le comte de Villevallier, mon neveu, s'il était ici... Pourquoi n'y est-il pas? Pourquoi, depuis un an, nous laisse-t-il seules en ce château?

BALTHASAR.

Si mon maître le fait, c'est qu'il a ses raisons.

MADAME DARMENTIÈRES.

Vous les connaissez donc?

BALTHASAR.

Non : mais elles ne peuvent être que justes et convenables.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Voilà pourquoi je pense au fond de l'âme
Que votre nièc' peut bien, ainsi que vous,
Aveuglément, et sans craindre de blâme,
Se conformer aux ordr's de son époux.
Sans qu' ma raison ou mon cœur réfléchisse,
Tout c' qu'il commande, à l'instant je le fais,
Car je suis sûr, pour peu que j'obéisse,
D' rendre un service, ou d' répandr' des bienfaits.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il suffit... Avez-vous été ce matin à la ville? avez-vous fait les commissions de ma nièce?

BALTHASAR.

Oui, Madame.

MADAME DARMENTIÈRES.

Y avait-il des lettres pour nous?

BALTHASAR.

Plusieurs : ainsi que les journaux... pardon, je les ai là.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et vous ne me les avez pas donnés !.. où avez-vous la tête?

A quoi pensez-vous? (Elle prend les lettres, en ouvre une.) Dieu! l'écriture de mon neveu!

BALTHASAR.

C'est de lui, Madame?.. Madame, se porte-t-il bien?

MADAME DARMENTIÈRES, lisant.

Certainement.

BALTHASAR.

Il ne lui est rien arrivé?

MADAME DARMENTIÈRES, de même.

Du tout.

BALTHASAR.

Dieu soit loué!.. ah! que vous êtes bonne!.. et après, Madame, après... qu'est-ce qu'il dit?

MADAME DARMENTIÈRES.

Que ce soir il peut être ici.

BALTHASAR.

Vous ne me trompez pas?

MADAME DARMENTIÈRES, vivement.

Voilà l'idée que je cherchais... au milieu de la fête... l'arrivée d'un mari! Surprise, coup de théâtre!.. il ne s'agit que de bien ménager cela, et je m'en charge... pourvu que personne ne prévienne ma nièce.

BALTHASAR.

Mon maître, mon cher maître!.. je veux être le premier à le recevoir... J'irai au-devant de lui... Daignez me dire par où il doit arriver.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est inutile; je veux le plus grand secret... D'ailleurs on aura besoin de vous ici, pour le service de la table, celui de l'office et l'inspection de l'argenterie.

BALTHASAR.

Ah! Madame, grâce pour aujourd'hui.

MADAME DARMENTIÈRES.

Pourquoi donc?

BALTHASAR.

AIR du vaudeville de *la Robe et les bottes*.

Vous savez bien que d'ordinaire
Devant l'ouvrag' je ne recule pas;
Et j'ai gardé, quoique sexagénaire,
Du cœur, de la tête et des bras.

Mais prêt à r'voir mon maître, j' vous l'atteste,
Par le bonheur je me sens oppresser,
Il m'ôt' la force; et je veux qu'il m'en reste,
Ne fût-ce que pour l'embrasser.

MADAME DARMENTIÈRES, le regardant avec pitié.

Ces vieux domestiques sont si ridicules!

BALTHASAR.

Ce n'est pas une raison pour les tuer... (Entre ses dents.) S'il fallait tuer tout ce qui est ridicule...

MADAME DARMENTIÈRES.

Balthasar!

GRINCHEUX, allant à Balthasar.

Cousin...

BALTHASAR.

Eh! qu'est-ce que cela me fait! (Il passe à la gauche de Grincheux.)

MADAME DARMENTIÈRES.

C'en est trop... sortez d'ici à l'instant.

BALTHASAR.

Sortir!.. je suis au service de M. le comte... c'est lui qui est mon maître.

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais, en son absence, ma nièce a tout pouvoir; et quand je lui raconterai votre insolence, c'est elle qui vous chassera.

BALTHASAR.

Peut-être.

MADAME DARMENTIÈRES.

Voilà qui est trop fort... et nous verrons qui de moi, ou d'un insolent valet...

JOSÉPHINE ET GRINCHEUX.

Prenez donc garde, monsieur Balthasar... mon cousin.

BALTHASAR.

Ça m'est égal; nous verrons.

GRINCHEUX.

Paix! c'est Madame.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONIE, entrant par le fond.

LÉONIE.

Eh! mon Dieu! d'où vient ce bruit?

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est ce vieil intendant... ce valet, qui a osé me manquer de respect.

LÉONIE.

Comment! Balthasar, vous vous seriez permis...

MADAME DARMENTIÈRES.

Oui, ma nièce... et il s'est oublié à un tel point, que j'exige qu'aujourd'hui on le renvoie, sur-le-champ.

LÉONIE.

Serait-il vrai, Balthasar?

BALTHASAR.

Oui, madame la comtesse, j'ai eu tort, je ne dis pas non.

LÉONIE, avec émotion, sans sévérité.

C'est mal, très-mal... et, sinon par égard pour moi, qui suis souffrante, au moins pour mon mari, pour M. le comte votre maître... vous deviez, Balthasar, respecter ma tante.

MADAME DARMENTIÈRES.

Lui parler ainsi, et avec cette modération!.. qu'il soit renvoyé, je le veux.

LÉONIE.

Je le devrais, sans doute.

BALTHASAR.

Me voici prêt à régler mes comptes.

MADAME DARMENTIÈRES, poussant Léonie.

Allons donc!

LÉONIE.

Soit... tantôt... je vous parlerai... à vous seul.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et pourquoi donc?

LÉONIE.

De grâce, ma tante... il n'est pas nécessaire devant Joséphine, devant tout le monde, de faire une scène... (A Balthasar.) Plus tard, dans une heure, vous viendrez.

BALTHASAR.

Oui, Madame. (Pendant que Léonie remonte vers le fond, Balthasar regarde madame Darmentières d'un air content, puis il dit bas à Grincheux :) Je vous l'avais bien dit... elle ne me renverra pas... je suis tranquille. (Il sort.)

SCÈNE V.

JOSÉPHINE, assise, MADAME DARMENTIÈRES, LÉONIE, GRINCHEUX.

MADAME DARMENTIÈRES.

En vérité il n'y a que dans ce pays où l'on soit exposé à de telles insolences... Si à Madrid, où vous êtes née et moi aussi, cela fût arrivé...

AIR du *Ménage de garçon.*

En prison, ou bien aux galères,
On l'eût envoyé tout d'abord;
Car il suffit, dans ces affaires,
D'avoir un bon corrégidor.

GRINCHEUX.

C' n'en est pas là chez nous encor,
Dans notre pays, qu'est barbare,
Il faut pour qu'un homme ait des torts,
Trouver des raisons : c'est plus rare
A trouver qu' des corrégidors.
Il faut des raisons... c'est plus rare
A trouver qu' des corrégidors.

(Il passe auprès de sa femme.)

LÉONIE.

Il suffit... je vous promets, ma tante, que vous aurez satisfaction... Mais comment cela est-il arrivé?

MADAME DARMENTIÈRES.

A propos de rien... au sujet de ces lettres qu'il m'apportait, et que je n'ai pas encore achevé de lire. En voici pour vous. (Elle remet des lettres à Léonie, et achève de parcourir celles qui lui restent. Léonie va s'asseoir auprès de la table à gauche.) Celle-ci est de mon libraire, à qui j'ai demandé des romans nouveaux... Il y a longtemps que je n'ai eu d'émotions fortes... (Prenant une autre lettre.) Celle-là... « A madame Joséphine Grincheux, au château de Villevallier. » Ce n'est pas pour moi.

JOSÉPHINE, se levant.

Ah! mon Dieu! Balthasar se sera trompé.

GRINCHEUX, prenant la lettre.

Sans doute.

JOSÉPHINE, la lui reprenant.

Ce n'est pas pour toi. (Madame Darmentières lit ses lettres tout bas,

auprès de la table, à droite, ainsi que Léonie, qui est assise à gauche ; Joséphine et Grincheux occupent le milieu de la scène sur le devant.)

GRINCHEUX, à voix basse, à sa femme.

C'est égal : je peux bien en prendre connaissance.

JOSÉPHINE, troublée, et reconnaissant l'écriture, à voix basse aussi.

Du tout... ce n'est pas nécessaire... non pas certainement que j'y tienne en aucune façon...

GRINCHEUX.

Eh bien! moi, madame Grincheux, j'y tiens beaucoup... Tout à l'heure je ne sais ce que vous avez dit à mon cousin Balthasar... mais il avait avec moi un air de compassion qui m'a déplu... (S'animant par degrés.) Je n'aime pas qu'on me plaigne.

JOSÉPHINE, de même.

Si vous en croyez Balthasar, il brouillerait tous les ménages.

GRINCHEUX.

Mais c'est égal; je veux savoir pourquoi on vous l'adresse ici, au château.

JOSÉPHINE.

Parce qu'on sait que j'y travaille, que j'y suis en journée.

GRINCHEUX.

Voyons.

JOSÉPHINE.

Vous ne la verrez pas.

LÉONIE, avec impatience, et interrompant sa lecture.

Qu'est-ce donc?.. Encore des disputes!.. en vérité, je suis bien malheureuse... même ici, dans mon intérieur, dans ce château où je vis presque seule, je ne puis avoir un instant de repos ni de tranquillité.

GRINCHEUX, remontant la scène, et allant auprès de Léonie.

Pardon, madame la comtesse, c'est la faute de ma femme.

JOSÉPHINE.

C'est la sienne.

GRINCHEUX.

Elle ne veut pas me montrer cette lettre.

JOSÉPHINE.

Pourquoi veut-il connaître mes secrets?

GRINCHEUX.

Pourquoi en a-t-elle avec moi? Dès que, dans un ménage,

il y a communauté, les secrets en sont; et si elle refuse, c'est qu'elle est coupable.

LÉONIE, vivement, et avec agitation.

Coupable! que dites-vous?.. qui vous donne le droit de l'accuser?

GRINCHEUX.

C'est elle-même... moi, je ne demande pas mieux que de faire bon ménage, et d'être bon mari; c'est dans ma nature... S'il n'y a rien de mal dans cette lettre, qu'elle vous la montre. (Prenant Joséphine par le bras, et la faisant passer auprès de Léonie.) Je m'en rapporte à vous, madame la comtesse, qui êtes la sagesse et la vertu même, et d'après ce que vous me direz, je serai tranquille.

MADAME DARMENTIÈRES, à Joséphine.

Voilà, ma filleule, qui me paraît raisonnable.

JOSÉPHINE.

Je ne dis pas non, ma marraine... Mais aller importuner madame la comtesse de nos affaires particulières!..

GRINCHEUX.

Dès qu'elle y consent... Eh! bien! madame Grincheux, vous hésitez?.. Elle hésite...

JOSÉPHINE.

Non, non, certainement. (Elle remet la lettre à Léonie.) La voici.

LÉONIE, au moment où elle reçoit la lettre, lui prend la main.

Joséphine, vous tremblez.

JOSÉPHINE.

Non, Madame.

LÉONIE la regarde, puis regarde la lettre qu'elle tient, et, sans la décacheter, dit à Grincheux en se levant et passant près de lui.

C'est bien... tout à l'heure... à mon aise... je la lirai... et nous en parlerons... Je vous le promets.

GRINCHEUX.

Ça suffit, Madame, ça suffit.

AIR des *Comédiens*.

Tout c' que j' demande est d'avoir confiance :
Rendez-la-moi, c'est là tout mon espoir.

MADAME DARMENTIÈRES, bas.

Viens, laissons-les... Je veux en confidence,
Vous expliquer mes ordres pour ce soir.
(Passant auprès de Léonie.)
Et vous, songez à Balthasar... qu'il sorte...

Quand de ces gens on veut être obéi,
Au moindre mot on les met à la porte.

GRINCHEUX.

C'est l' seul moyen d'en être bien servi.

ENSEMBLE.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ah! quel plaisir! mon cœur jouit d'avance
De la surprise où je m'en vais la voir;
(A Grincheux.)
Viens, laissons-les... je veux en confidence,
Vous expliquer mes ordres pour ce soir.

GRINCHEUX.

Tout c'que j' demande est d'avoir confiance :
Rendez-la-moi, c'est là tout mon espoir;
Aussi, Madam', j' vous remerci' d'avance,
Et je viendrai tout à l'heure vous revoir.

LÉONIE, regardant Joséphine.

Eh mais! je crois qu'elle tremble d'avance;
Qu'a-t-elle donc? je crains de le savoir.
S'il en est temps encor de l'indulgence;
Tâchons au moins de a rendre au devoir.

JOSÉPHINE.

Ah! malgré moi, mon cœur tremble d'avance!
Par cet écrit que va-t-elle savoir!
Dans sa bonté mettons ma confiance,
Car désormais c'est là tout mon espoir.
(Madame Darmentières et Grincheux sortent.)

SCÈNE VI.

LÉONIE, JOSÉPHINE.

LÉONIE.

Eh bien! Joséphine, dois-je ouvrir cette lettre? Vous ne me répondez pas... Vous m'effrayez... et en vérité... je suis aussi émue, aussi tremblante que vous... Cette lettre... vous savez donc de qui elle est?

JOSÉPHINE.

Je m'en doute, du moins.

LÉONIE.

Et faut-il que je la lise?

JOSÉPHINE, joignant les mains.

Oui, Madame, oui... ne fût-ce que pour ma punition.

LÉONIE, regardant la signature.

Signé : *Théophile*... Quel est ce Théophile?

JOSÉPHINE.

Un jeune homme qui a à peine dix-huit ans... qui a étudié... qui aurait pu être clerc dans quelque bonne étude de Bordeaux... Mais il a mieux aimé être simple commis chez M. Durand, son oncle, qui est marchand de nouveautés.

LÉONIE.

Et pourquoi?

JOSÉPHINE.

Parce que M. Durand demeure à côté de chez nous.

LÉONIE.

Je comprends... il vous aime?

JOSÉPHINE.

Je le crois... Voilà dix-huit mois qu'il me fait la cour... mais je n'ai jamais voulu l'écouter... Oh! ça, je vous le jure.

LÉONIE.

Bien vrai?

JOSÉPHINE.

Lisez, Madame... vous verrez qu'il doit se plaindre... car il se plaint toujours; et ça me fait assez de peine.

LÉONIE, lisant avec émotion.

Ainsi vous croyez n'avoir rien à vous reprocher?

JOSÉPHINE.

Rien... ce n'est pas ma faute... il m'aime tant! il est si gentil! tandis que M. Grincheux est si défiant, si grondeur, si jaloux!

LÉONIE.

A-t-il toujours été ainsi?

JOSÉPHINE.

Non, Madame, je ne crois pas... Dans les commencements de notre mariage, il était assez bien, j'en conviens; mais il y a longtemps que cela a cessé.

LÉONIE.

Et depuis quand?

JOSÉPHINE.

Je l'ignore.

LÉONIE.

Et moi, je crois le savoir... Joséphine, n'est-ce pas depuis dix-huit mois à peu près?

JOSÉPHINE.

Comment cela?

LÉONIE.

Oui, c'est depuis qu'un autre vous a paru aimable que votre mari a cessé de l'être à vos yeux.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

S'il vous maltraite et s'il vous parle en maître,
S'il est grondeur, n'est-ce pas, entre nous,
Depuis qu'il a sujet de l'être?
Qui l'a rendu défiant et jaloux?
Et lorsque vous pensez à d'autres,
S'il vous épie au logis, au dehors,
S'il est coupable, enfin, s'il a des torts,
Ces torts ne sont-ils pas les vôtres?

JOSÉPHINE.

Ah! Madame!

LÉONIE.

Et si vous saviez, mon enfant, quel avenir vous vous préparez!.. encore un pas, et il n'y a plus pour vous ni bonheur, ni repos. (Mouvement de Joséphine.) Je ne vous parle point de vos regrets, de vos reproches continuels... de votre intérieur à jamais troublé... de la désunion, de la défiance dans votre ménage... Mais vingt fois par jour l'effroi dans le cœur, la honte sur le front, vous tremblerez d'être trahie... Vous vivrez dans la crainte de vos voisins, dans la dépendance d'un domestique, qui, s'il a cru lire dans votre cœur, aura acquis le droit de vous faire rougir... et si, fatiguée d'une journée si pénible, vous espérez la nuit trouver le repos, vous le chercherez en vain... vous ne dormirez point... non; le souvenir de votre faute vous poursuivra jusque dans votre sommeil, et vous craindrez, même en dormant, de trahir votre secret.

JOSÉPHINE.

Ah! mon Dieu!.. vous me faites peur.

LÉONIE.

Oui... oui... croyez-moi, il en est temps encore; éloignez de votre cœur et de vos sens des idées dont on triomphe toujours quand on le veut bien... on peut vivre loin de celui qu'on aime... on souffre peut-être; mais on n'est pas vraiment malheureuse.

JOSÉPHINE, pleurant.

Il me semble cependant que je le suis.

LÉONIE, avec agitation.

Ah! c'est que vous ne connaissez pas le remords.

JOSÉPHINE, effrayée.

Que dites-vous?

LÉONIE, se reprenant.

Que, dans ce moment même où vous pleurez, où vous le regrettez, vous trouvez dans votre propre estime, dans la mienne, dans le sentiment de vos devoirs, un adoucissement à vos maux, et des consolations... On n'en a plus dès qu'on s'est oublié un instant... Joséphine, il y a longtemps que je vous vois ici... vous êtes la filleule de ma tante; et comme telle, je dois vous porter intérêt... que mes avis, que mes conseils vous préservent d'un tel malheur... Vous avez un mari qui est un honnête homme, qui vous aime... vous avez été heureuse avec lui; vous le serez encore dès que vous le voudrez... me le promettez-vous?.. Et à cette condition, je déchire cette lettre... (Elle déchire la lettre.) et je lui dirai que vous êtes ce que je désire que vous soyez... et ce que vous êtes en effet, n'est-il pas vrai? une honnête femme.

JOSÉPHINE.

Oui, Madame, oui, je vous le jure... (Pleurant.) J'aurai bien de la peine, mais c'est égal... je suivrai vos conseils... (En hésitant.) Que disait-il dans cette lettre?

LÉONIE.

Il demandait à vous voir... et vous indiquait un rendez-vous.

JOSÉPHINE.

Pauvre garçon!

LÉONIE.

Il faut le refuser et l'éviter, s'il s'offrait à vos yeux.

JOSÉPHINE.

Oui, Madame... il m'est plus aisé de ne pas le voir, que de le voir malheureux.

LÉONIE.

C'est bien... ayez confiance en moi... dites-moi tout... et je ne vous abandonnerai pas.

JOSÉPHINE.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon*.

Quand j' pens' qu'en ce moment, hélas!
Il est déjà p't-être à m'attendre!

Mais c'est égal, je n'irai pas;
A vos avis je veux me rendre.
(Pleurant.)
Pendant longtemps j'en pleurerai,
J'ai bien du chagrin.

LÉONIE.
Je le pense.

JOSÉPHINE.
Mais c'est à vous que je l' devrai,
Comptez sur ma reconnaissance.
(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LÉONIE, seule.

Pauvre enfant! que je m'estimerai heureuse si je puis la sauver! (Elle s'assied à gauche, reste plongée dans ses réflexions et le coude appuyé sur la table; ses regards tombent sur les lettres qu'elle y a laissées.) Achevons... (Elle en ouvre une.) Du comte de Lémos, de mon père... (Elle porte la lettre à ses lèvres. Lisant :) « Mon enfant « chéri, ma fille, voilà bien longtemps que je ne vous ai écrit; « mais si enfin je puis le faire, si j'existe encore, je le dois au « plus noble, au plus généreux des hommes, à celui que je « vous ai donné pour mari. Vous avez su ma disgrâce et mon « rappel en Espagne : mais ce que vous ignorez, c'est que, « quelque temps après mon retour, arrêté comme ancien « membre des cortès, j'ai été dépouillé de mes biens, et con- « damné à une peine infamante... » (S'interrompant.) Grand Dieu!.. (Continuant.) « L'arrêt était porté; et avant que vous puis- « siez l'apprendre, mon gendre accourt à Madrid... Il voit « l'ambassadeur, nos ministres, tout est inutile. Alors, à force « d'or, d'adresse et de courage, il parvient à me faire évader, « et me conduit sur une terre étrangère, où il a partagé mon « exil et tous mes maux, jusqu'au jour de la justice, qui est « enfin arrivé... On me rappelle, on me rend mes biens... « mais à mon âge, à soixante-dix ans, je ne puis jamais espérer « de m'acquitter envers Ernest... C'est vous, mon enfant, que « je charge de ce soin... c'est vous seule qui pouvez payer mes « dettes... Songez que si jamais vous lui causiez le moindre « chagrin, j'en mourrais, ma fille. » (Elle retombe la tête appuyée dans les mains.) Oh! mon Dieu!

SCÈNE VIII.

BALTHASAR, LÉONIE, assise.

LÉONIE.

Qui vient là me déranger?.. c'est Balthasar.

BALTHASAR.

Me voici, madame la comtesse... je me rends à vos ordres.

LÉONIE.

A merveille! (Avec embarras.) Eh bien! eh bien! Balthasar, voulez-vous donc me forcer à user de rigueur envers vous?.. vous savez cependant tout ce que, jusqu'ici, je vous ai montré de bontés et de ménagement.

BALTHASAR, froidement.

Je le sais... mais puisque madame votre tante veut absolument que vous me chassiez...

LÉONIE, doucement.

Ai-je dit cela?.. y ai-je consenti?.. Non pas que vous ne l'ayez mérité, peut-être.

BALTHASAR, avec colère.

Moi!..

LÉONIE, vivement et avec crainte.

Ma tante du moins le croit... mais moi, je n'ai point oublié que mon mari... qu'Ernest vous chérissait... que vous l'avez élevé... et si je fais preuve encore aujourd'hui d'une trop longue indulgence... c'est par égard pour lui.

BALTHASAR.

Je l'en remercie, Madame... c'est cela de plus que je devrai à mon maître.

LÉONIE.

Et à moi, Balthasar, ne croyez-vous rien me devoir?

BALTHASAR.

Si, Madame... et, pendant longtemps, j'en ai été bien reconnaissant.

LÉONIE.

Et pourquoi, depuis quelque temps, avez-vous changé? Pourquoi n'avez-vous plus pour ma tante et pour moi les égards que nous avons droit d'attendre?

BALTHASAR.

Si c'est ainsi, c'est malgré moi... c'est sans le vouloir... il est possible que je me sois trompé... que j'aie tort... je le voudrais... et au prix de tout mon sang...

LÉONIE, se levant et reprenant confiance.

Je ne vous comprends pas, Balthasar... Voyons, expliquez-vous sans crainte. Qu'y a-t-il ?

BALTHASAR.

Il y a, Madame, que je chéris mon maître par-dessus tout... que son père et lui nous ont comblés de bienfaits... que moi et les miens nous sommes habitués à lui et à ce château, comme si nous en dépendions... nous sommes presque de sa famille... et nous dévouer pour lui n'est pas même un mérite, ni un devoir... c'est notre vie, notre existence...

LÉONIE.

Je le sais... eh bien ?

BALTHASAR.

Eh bien !.. Quand il est parti, quelques jours après son mariage, il m'a dit : « Balthasar... une affaire malheureuse, dont je ne puis parler à ma femme, car cela lui ferait trop de peine, m'oblige à m'éloigner... Je ne sais combien de temps je serai absent, ni même s'il me sera possible de te donner exactement de mes nouvelles... mais je te laisse ici, je suis tranquille... tu veilleras sur elle... c'est ce que j'ai de plus cher. »

LÉONIE, avec émotion.

Il a dit cela !

BALTHASAR.

Oui; et moi je lui ai répondu : « Mon maître, partez... comptez sur votre vieux serviteur, je réponds de tout. »

LÉONIE.

Et tu as tenu parole... car, lorsque le feu prit à l'aile droite du château...

BALTHASAR.

Ah ! ce n'est pas de cela que je voulais parler... ce n'est pas ainsi que j'aurais dû veiller...

LÉONIE.

Que voulez-vous dire?

BALTHASAR.

Que souvent il y avait de certaines personnes, certaines sociétés... votre tante le trouvait bon, il n'y avait rien à dire... non pas qu'on veuille faire mal...

LÉONIE.

Eh bien ?

BALTHASAR.

Mais la jeunesse... l'étourderie... on se laisse entraîner plus loin qu'on ne croit... Et s'il n'avait dépendu que de moi, on aurait congédié tout ce monde.

LÉONIE.

Des parents, des amis de mon mari... pas d'autres... et je ne sais, Balthasar, ce que vous voulez dire... Achevez... car je n'ai jamais entendu que personne m'ait blâmée... que personne ait cru apercevoir...

BALTHASAR.

Non, personne, grâce au ciel !.. Mais moi... moi seul, qui toujours sur pied, et le jour et la nuit... ai cru voir !.. Oui, je suis bien vieux... mes yeux sont bien faibles... (La regardant en face.) mais, par malheur, ils ne me trompent pas... et j'ai vu...

LÉONIE.

Qui donc ?.. c'est trop souffrir... parlez, je le veux ; je l'exige...

BALTHASAR, avec un accent terrible.

Vous me le demandez... à moi ?

LÉONIE, effrayée.

Non, non... (Se remettant sur-le-champ.) car voici ma tante... Sans cela, Balthasar, je saurais ce que signifie un discours aussi étrange... et auquel je ne puis rien comprendre.

BALTHASAR.

Fasse le ciel que vous disiez vrai !

SCÈNE IX.

BALTHASAR, MADAME DARMENTIÈRES.

MADAME DARMENTIÈRES.

Comment ! cet homme est encore ici ?.. je croyais, ma nièce, que vous n'aviez à lui parler que pour le congédier.

LÉONIE.

Sans doute ; mais d'après l'entretien que nous venons d'avoir... il promet à l'avenir plus de respect... plus de déférence pour vous... (Regardant Balthasar.) N'est-ce pas ? (Signe d'approbation de Balthasar.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est trop tard... et si maintenant j'exige son renvoi... ce n'est plus dans mon intérêt, mais dans le vôtre.

LÉONIE.

Comment cela?

MADAME DARMENTIÈRES.

Il s'est vanté de rester ici malgré vous.

LÉONIE.

Est-il possible?

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est à moi qu'il l'a dit... il prétend que vous ne pouvez pas... que vous n'osez pas le mettre dehors... et, en conscience, si vous hésitez encore, je vais croire qu'il a raison.

LÉONIE, avec embarras.

Ma tante... (Passant entre madame Darmentières et Balthasar.) Puisque vous m'y forcez... Balthasar... vous sentez vous-même que vous ne pouvez plus rester ici.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bien heureux!

BALTHASAR, étonné.

Comment! vous me renvoyez!

LÉONIE.

C'est vous qui l'avez voulu.

BALTHASAR, avec douleur.

Ce n'est pas possible! vous n'y pensez pas.

MADAME DARMENTIÈRES.

Quelle audace!

BALTHASAR.

Je dis seulement que cela fera trop de peine à mon maître.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il osc encore hésiter.

LÉONIE, avec émotion.

Il suffit... sortez.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et à l'instant même... car je savais bien, moi... que je l'emporterais.

BALTHASAR.

Oui, je sortirai... puisque mon seul appui, mon seul protecteur n'y est plus... mais il reviendra peut-être... et alors s'il demande pourquoi on a chassé son fidèle serviteur... s'il le demande...

MADAME DARMENTIÈRES.

AIR : *Téméraire* (de LA CHAMBRE A COUCHER).

Téméraire,
Sortez!

Redoutez
Ma colère.
Sortez, éloignez-vous,
Redoutez mon courroux.

BALTHASAR.

Mon maître reviendra, j'espère,
Et l'on verra... mais, taisons-nous.

ENSEMBLE.

BALTHASAR.

Mon maître reviendra, j'espère,
C'est à vous,
C'est à vous,
De craindre son courroux.
(Il sort.)

LÉONIE.

Que faire?
Calmez,
Calmez
Votre colère.
Sortez, éloignez-vous!
Redoutez son courroux.

MADAME DARMENTIÈRES.

Téméraire,
Sortez!
Redoutez
Ma colère.
Sortez, éloignez-vous!
Redoutez mon courroux.

LÉONIE, s'asseyant sur le fauteuil à droite.

Ah! je me soutiens à peine.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bon... c'est ainsi qu'il faut agir... Eh bien! te voilà tout émue, pour avoir montré un peu de caractère!..

LÉONIE.

Moi!.. non, ma tante, ce n'est rien... cela se passera...

SCÈNE X.

LÉONIE, assise, MADAME DARMENTIÈRES, GRINCHEUX.

GRINCHEUX, entrant mystérieusement par la gauche, et parlant à madame Darmentières.

Madame!

MADAME DARMENTIÈRES.

Qu'est-ce donc, Grincheux?

GRINCHEUX, à demi voix.

Un homme à cheval vient d'arriver... un inconnu, qui est ici à côté, et qui demande à vous parler, d'abord à vous.

MADAME DARMENTIÈRES.

Dieu! si c'était...

GRINCHEUX.

Justement... je crois que c'est cela.

MADAME DARMENTIÈRES, regardant Léonie.

Comment la renvoyer? Ma chère nièce...

LÉONIE, regardant madame Darmentières et Grincheux.

Eh bien!.. qu'avez-vous donc? Pourquoi cette figure contrainte? (Elle se lève.) Il me semble qu'on ne m'aborde plus maintenant qu'avec un air de mystère.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est qu'il y en a aussi!.. (A part.) Livrons-lui la moitié de mon secret pour garder l'autre. (Haut.) Vois-tu, ma chère amie, nous avons besoin que tu nous laisses... et que tu ne te doutes de rien.

LÉONIE.

Et pourquoi?

MADAME DARMENTIÈRES.

Parce que nous te ménageons une surprise... une fête.

LÉONIE.

Une fête!.. à moi... en ce moment!.. (A part.) Elle arrive bien.

MADAME DARMENTIÈRES.

Eh! oui, c'est ton jour de naissance... je te l'apprends... ce qui ne t'empêchera pas d'être surprise.

LÉONIE, affectant de sourire.

Non, sans doute... merci, ma bonne tante... merci... (Elle va pour sortir.)

GRINCHEUX, s'approchant de Léonie.

Eh bien! madame la comtesse, cette lettre de ma femme?..

LÉONIE.

Ah! j'oubliais de t'en parler. Ne crains rien.. c'est une dame de mes amies qui lui écrivait pour une robe nouvelle.

GRINCHEUX.

Vraiment!.. j'en étais sûr... et dès que Madame m'en répond...

LÉONIE.

Certainement.

MADAME DARMENTIÈRES.

Allons donc, ma nièce, allons donc.

LÉONIE.

M'y voilà, ma tante.

AIR : *O plaisir, ô vengeance!* (Finale du deuxième acte de FRA DIAVOLO.)

ENSEMBLE.

LÉONIE, à part.

Quel tourment! une fête
Quand je tremble d'effroi!
(Haut.)
Oui, oui, je serai prête,
On peut compter sur moi.

MADAME DARMENTIÈRES.

Hâte-toi d'être prête;
Allons, promets-le-moi :
Ou sinon, cette fête
Commencera sans toi.

GRINCHEUX, à part.

Ah! pour moi, quelle fête!
Ma femme est dign' de moi,
Et je puis, sur ma tête,
Répondre de sa foi.

MADAME DARMENTIÈRES.

Du secret, et surtout un soin particulier
Dans la mise.

LÉONIE.

Pourquoi?

MADAME DARMENTIÈRES.

Je veux de l'élégance :
J'ai du monde et beaucoup que j'ai dû convier,
Pour célébrer le jour de ta naissance.

LÉONIE.

Loin de fêter ce jour, puisse-t-on l'oublier!

MADAME DARMENTIÈRES.

Hâte-toi d'être prête, etc.

LÉONIE.

Quel tourment, une fête, etc.

GRINCHEUX.

Ah! pour moi, quelle fête, etc.

(Léonie entre dans la chambre à droite.)

MADAME DARMENTIÈRES, qui a suivi Léonie jusqu'à la porte.

Elle est rentrée chez elle. (A Grincheux.) Dis à ce Monsieur de paraître.

GRINCHEUX.

Oh! il n'est pas loin... (Il va à la porte à gauche.) Entrez... entrez...

SCÈNE XI.

MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST, GRINCHEUX.

MADAME DARMENTIÈRES, à Ernest qui entre.

C'est lui... c'est mon neveu!

ERNEST.

Ma chère tante!

MADAME DARMENTIÈRES.

Ne faites pas de bruit... Grincheux, laissez-nous, et veillez à ce que personne ne puisse nous surprendre. (Grincheux sort.)

ERNEST, regardant autour de lui d'un air étonné.

Et pourquoi donc tous ses mystères? ne suis-je pas chez moi? Il m'a fallu d'abord faire antichambre dans mon salon, pendant un quart d'heure... et maintenant je ne peux pas vous aimer tout haut, ni vous dire que je suis enchanté de vous voir?

MADAME DARMENTIÈRES.

Si vraiment.

ERNEST.

Et ma chère Léonie... ma femme, où est-elle?

MADAME DARMENTIÈRES.

Silence... c'est pour elle surtout qu'il faut vous taire... elle ne se doute de rien... et nous lui ménageons une surprise.

ERNEST.

Vraiment... je reconnais là, ma chère tante, votre tournure d'esprit romanesque... les événements ordinaires et habituels vous désespèrent... et vous aimez mieux, je crois, une catastrophe à effet, qu'un bonheur tranquille et bourgeois... Je ne suis pas comme vous... et je tiens à embrasser ma femme sans façons, et le plus tôt possible.

MADAME DARMENTIÈRES.

Attendez seulement quelques instants.

ERNEST.

Je préférerais que ce fût tout de suite... car enfin, c'est du

temps perdu... et il y a si longtemps que je ne l'ai vue... l'avoir quittée après un mois de mariage!

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est terrible.

ERNEST.

Et je l'aime tant!.. je n'ai jamais aimé qu'elle... c'est ma seule inclination; et quand on trouve sa sœur, son amie, sa maîtresse, tout réuni dans sa femme...

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est heureux... et c'est rare.

ERNEST.

Eh bien! vous qui aimez l'extraordinaire, en voilà... vous devez être enchantée... Eh mais! où est donc Balthasar? comment ne l'ai-je pas encore vu? (Avec crainte.) Il existe encore, n'est-ce pas?

MADAME DARMENTIÈRES.

Certainement.

ERNEST.

Il est si vieux que, quand je le quitte, j'ai toujours peur de ne plus le retrouver.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est absent... on vous dira pourquoi.

ERNEST.

Absent... tant pis; car dans ce moment même...

AIR du vaudeville du *Premier Prix*.

Vous le dirai-je en confidence?
Quelque chose me manque ici,
C'est la figure et la présence
De ce vieil et fidèle ami.
Oui, depuis que je suis au monde,
Et qu'en ce château je le voi,
Quand je ne l'entends pas qui gronde,
Je ne crois pas être chez moi.

Mais parlez-moi de Léonie, de ma femme. Elle doit être bien jolie... n'est-ce pas?

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais oui... c'est ce que chacun dit.

ERNEST.

Heureusement, ma chère tante, que vous étiez là, et qu'en duègne sévère vous défendiez le trésor que je vous avais confié.

MADAME DARMENTIÈRES.

Comme je me serais défendue moi-même.

ERNEST.

Je n'en doute point.

MADAME DARMENTIÈRES.

D'abord, et pour l'étourdir sur votre absence, je lui ai conseillé de se distraire, de voir le monde.

ERNEST.

Vous avez bien fait... que le bonheur, que le plaisir puissent toujours l'environner !..

MADAME DARMENTIÈRES.

Les sociétés de Bordeaux ont été très-brillantes cet hiver, et Léonie y a eu un succès étonnant! Vive, légère, étourdie, elle était charmante... tout le monde l'adorait... ce qui me faisait un plaisir... Mais cela n'a pas duré... Sa tristesse l'a reprise... Elle n'a plus voulu voir personne... Elle ne pensait qu'à vous, ne s'occupait que de vous... et depuis six mois elle est réellement malheureuse, et surtout très-souffrante.

ERNEST.

Que dites-vous?.. elle est souffrante! Alors c'est décidé, je n'accepte point.

MADAME DARMENTIÈRES.

Quoi donc?

ERNEST.

Tout entier au plaisir de vous voir, je ne vous ai pas parlé des honneurs qui, chemin faisant, me sont arrivés... on me propose un poste important... une ambassade.

MADAME DARMENTIÈRES.

Je suis enchantée, ravie, transportée.

ERNEST.

Ce n'est pas la peine; car je refuserai... Ma femme! ma pauvre femme est souffrante, et je la quitterais! Songez donc que c'est ma vie, mon bonheur... que je mourrais si je la perdais... Non, non, plus rien qui m'éloigne d'elle. Je vivrai ici désormais en bon propriétaire et en mari... Il me semble, autant qu'il m'en souvient, que c'est un état fort agréable... Aussi, ma tante, c'est fini ; le quart d'heure est expiré... je ne peux plus attendre.

MADAME DARMENTIÈRES.

Eh bien! puisqu'il faut vous le dire... apprenez donc que c'est aujourd'hui le jour de la naissance de votre femme.

ERNEST.

Attendez donc... c'est, ma foi vrai!... et le jour de mon arrivée! est-ce heureux!

MADAME DARMENTIÈRES.

Je le crois bien... j'ai invité tout ce qu'il y a de mieux dans le département... Entendez-vous?.. Voici déjà les voitures qui entrent dans la cour.

AIR : *A soixante ans.*

Ils vont offrir à Léonie
Leurs compliments et leurs vœux empressés.
Pour mon bouquet, sûre d'être obéie,
Moi, je dirai : Mon neveu, paraissez.
Quels cris de joie à l'instant sont poussés!
On vous entoure... ils sont tous en délire,
Et votre femme en vos bras.

ERNEST.

Ah! bravo!

MADAME DARMENTIÈRES.

Coup de théâtre, étonnement, tableau!

ERNEST, riant.

La toile tombe.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et chacun se retire.

ERNEST.

Ce moment-là doit être le plus beau.

MADAME DARMENTIÈRES.

La toile tombe, et chacun se retire.

ERNEST.

Pour un époux c'est l'instant le plus beau.

SCÈNE XII.

GRINCHEUX, MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST.

GRINCHEUX.

Madame, Madame, voilà déjà une vingtaine de personnes d'arrivées. Qu'est-ce qu'il faut faire?

DAMAME DARMENTIÈRES.

Laissez-les venir... Vous, mon cher neveu, entrez dans ce petit salon... Vous paraîtrez quand je vous le dirai.

ERNEST.

C'est convenu.

MADAME DARMENTIÈRES, à Ernest.

Du silence. (A Grincheux.) De la discrétion... Ah! que je suis heureuse!

ERNEST, en s'en allant.

Je le crois bien... Voilà une surprise qui la fera mourir de joie. (Il entre dans le salon à gauche.)

SCÈNE XIII.

JOSÉPHINE, MADAME DARMENTIÈRES, GRINCHEUX, CHŒUR DE PARENTS ET AMIS.

CHŒUR.

Fragment du finale du premier acte de *Fra Diavolo.*

Sa fête, sa fête,
Est la nôtre à tous.
La fête, la fête
Qu'ici l'on souhaite
En est une aussi pour nous

LÉONIE, entrant, aux personnes qui l'entourent.

Merci, mes bons ami.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est moi qui les ai réunis.

LÉONIE.

Ah! c'est trop de bonté.

MADAME DARMENTIÈRES, regardant Léonie.

De surprise et d'ivresse
Que son cœur est ému!
Ah! ce prix était dû
A la sagesse,
A la vertu.

ENSEMBLE.

LÉONIE.

Tout vient redoubler ma tristesse.
Il faut, pour comble de malheur,
Sourire à leurs chants d'allégresse
Lorsque le deuil est dans mon cœur.

MADAME D'ARMENTIÈRES, JOSÉPHINE, GRINCHEUX.

Près de vous l'amitié s'empresse.
Croyez aux vœux de notre cœur;
Pour nous quel moment d'allégresse!
Quel jour de fête et de bonheur!

GRINCHEUX, s'avançant et offrant un bouquet.

Recevez ce bouquet, gag' d'amour et de zèle...

JOSÉPHINE, s'avançant aussi et offrant le sien.

Recevez ce bouquet, c'est l'hommage de celle
Qui, vous prenant toujours pour guide et pour modèle...

LÉONIE, lui prenant la main.

C'est assez, mes amis.

ENSEMBLE.

LÉONIE.

Tout vient redoubler ma tristesse, etc.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Près de vous l'amitié s'empresse, etc.

(Ils offrent tous des bouquets à Léonie.)

MADAME D'ARMENTIÈRES, passant au milieu du théâtre.

Maintenant que chacun m'écoute.

TOUS.

Qu'a-t-elle donc?

MADAME D'ARMENTIÈRES.

Ainsi que vous, sans doute,
Je dois offrir mon bouquet... c'est l'instant.

(Bas, à Grincheux.)

Dis-lui qu'il peut sortir, c'est l'instant de paraître.

(Grincheux entre dans le cabinet et madame Darmentiérès s'approche de Léonie.)

LÉONIE.

Quoi! vous aussi, ma tante, un bouquet? ah! donnez!

GRINCHEUX ET LE CHŒUR, à part.

Venez, venez.

LÉONIE, à madame Darmentières.

Eh bien, où donc est-il?

TOUS.

Venez.

MADAME D'ARMENTIÈRES conduit Léonie vers le groupe à gauche, qui s'entr'ouvre et laisse voir Ernest.

Il est ici,
Et le voici.

(Léonie l'aperçoit, pousse un cri, recule et va tomber, évanouie, entre les bras de sa tante et des dames, qui lui prodiguent leurs secours. Ernest est à genoux.)

ENSEMBLE.

ERNEST.

Eh quoi! c'est moi; quoi! c'est ma vue

Qui la prive, hélas! de ses sens!
(A madame Darmentières, avec colère.)
Votre imprudence l'a perdue,
Et c'est à vous que je m'en prends.

MADAME D'ARMENTIÈRES.

Ma surprise l'a trop émue.
Oui... c'est ma faute, je le sens;
Mon imprudence l'a perdue :
Tâchons de lui rendre ses sens.

GRINCHEUX, JOSÉPHINE ET LE CHOEUR.

Quoi! c'est son époux, et sa vue
Vient de la priver de ses sens!
Souvent une joie imprévue
Peut causer de tels accidents.

(On emporte Léonie sans connaissance. Ernest, Joséphine, Grincheux la suivent et sortent en désordre.)

ACTE II.

Un petit salon ou boudoir attenant à la chambre à coucher de Léonie. Deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est la porte d'entrée; l'autre, celle de l'appartement de Léonie. Sur le devant du théâtre, à gauche, un canapé et deux fauteuils; à droite, une petite table sur laquelle se trouve une écritoire, avec plumes, papier, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE, debout près de la porte à gauche.

Je n'ose entrer dans la chambre de Madame... Elle était hier soir si malade... et il est si grand matin... Pourtant je crois avoir entendu sonner. Allons, du courage. (Elle frappe doucement.) La porte s'ouvre.

SCÈNE II.

JOSÉPHINE, ERNEST.

JOSÉPHINE.

Eh bien! Monsieur, quelles nouvelles.

ERNEST.

Ce ne sera rien, je l'espère, mon enfant... Cet évanouissement nous avait d'abord effrayés... Il a duré si longtemps!.. et elle n'en est sortie qu'avec une fièvre terrible, qui, pendant quelques instants même, a été accompagnée de délire... mais

heureusement elle est mieux... Elle est tout à fait calme... Son état ne demande que du repos et des ménagements.

JOSÉPHINE.

Quel bonheur!

ERNEST.

Pourvu que ma tante ne s'avise pas encore de nous préparer quelque surprise!

JOSÉPHINE.

La pauvre femme est désolée.

ERNEST.

Je le crois bien... Cela lui a fait mal aussi... Mais c'est égal, cela ne la corrigera pas : il y a des femmes qui ont besoin d'émotions, n'importe à quel prix.

JOSÉPHINE.

Elle a cru bien faire.

ERNEST.

Tu as raison! et c'est moi qui suis le plus coupable, puisque j'ai eu la faiblesse de me prêter à ses idées... Enfin, dis-lui que ma femme a déjà demandé à la voir, et que si elle veut se résigner à ne produire aucun effet, à agir et à parler, en un mot, comme une personne naturelle, elle peut venir après le déjeuner passer ici la matinée.

JOSÉPHINE.

Près du lit de Madame?

ERNEST.

Non... Léonie se lèvera; elle l'a demandé, et le docteur y consent... Le soleil est superbe, et l'air lui fera du bien.

JOSÉPHINE, apercevant Léonie qui sort de sa chambre.

Ah! la voici! (Elle court à elle, la soutient, et la conduit au canapé, sur lequel elle la fait asseoir. Ernest est à sa gauche, Joséphine à sa droite.)

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, LÉONIE, ERNEST.

JOSÉPHINE.

Eh bien! Madame, comment vous trouvez-vous?

LÉONIE.

Bien faible encore... la tête surtout... cela se passera.

ERNEST.

J'espère bien que ce soir il n'y paraîtra plus.

LÉONIE.

Je le crois aussi... Pourquoi alors le docteur est-il revenu? Il sort de ma chambre et demande à vous parler... Est-ce qu'il me croit malade?

ERNEST.

Non, certainement... mais hier, tout effrayé et sans motif de l'état où je vous voyais, je l'avais prié de venir de grand matin avec quelques-uns de ses confrères, l'élite de la faculté de Bordeaux.

LÉONIE.

Comment?

ERNEST.

Oui, mon amie; vous étiez menacée d'une consultation!.. quatre médecins!.. Vous en serez quitte pour la peur, et ces Messieurs pour un déjeuner que je vais leur offrir.

LÉONIE.

AIR du *Piége*.

Nous allez donc en faire les honneurs?

ERNEST.

Non, de ce soin je vais charger ma tante.

JOSÉPHINE.

Tenir tête à quatre docteurs!

ERNEST, qui est passé derrière le canapé, et s'appuie sur le dossier en regardant Léonie.

Oui, certe, elle en sera contente.
Tous les effets tragiques et soudains
Lui plaisent fort, c'est sa folie,
C'est son bonheur... et quatre médecins
C'est presque de la tragédie.

(Il fait un pas pour sortir, puis revenant près de Léonie.)

Adieu! amie... Soyez tranquille!.. Je reviens dans l'instant... Adieu. (Il sort.)

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, LÉONIE.

JOSÉPHINE, regardant sortir Ernest.

Il est gentil, monsieur le comte!.. Et pour moi, Madame, je serais presque de l'avis de Balthasar.

LÉONIE, effrayée.

Balthasar! O ciel! est-ce qu'il est ici?

JOSÉPHINE.

Eh mon Dieu!.. qu'avez-vous? quel trouble, quelle agitation!.. Madame, calmez-vous.

LÉONIE, revenant à elle.

Je suis calme... Qu'est-ce que tu disais?

JOSÉPHINE.

Qu'il est impossible de ne pas adorer monsieur le comte... Il est si bon, si attentif... ne s'occupant jamais que de vous... Si vous aviez vu, hier, quels soins il vous prodiguait!..

LÉONIE.

Vraiment?

JOSÉPHINE.

Il ne s'en est rapporté à personne qu'à lui-même... Personne n'est entré dans votre chambre que lui.

LÉONIE.

En effet... ce matin, quand j'ai sonné... il était là, le premier.

JOSÉPHINE.

Je le crois bien... il ne s'était pas couché... il a veillé toute la nuit.

LÉONIE.

Pour moi?..

JOSÉPHINE.

Et il paraît que vous avez été bien mal.

LÉONIE.

Que me dis-tu?

JOSÉPHINE.

Un ou deux accès de fièvre chaude... rien que cela... et parfois un délire effrayant.

LÉONIE.

Et dans ce moment-là, qui était près de moi?

JOSÉPHINE.

Lui, Madame, lui seul.

LÉONIE, à part, avec crainte.

O mon Dieu!

JOSÉPHINE.

Voilà un mari qu'il est aisé d'aimer... et je conçois que Madame n'y ait pas eu de peine... mais moi...

LÉONIE.

Que dites-vous?

JOSÉPHINE.

Depuis que vous m'avez parlé, Madame, depuis hier, j'y fais mon possible... et Dieu me fera la grâce d'en venir à bout... Mais je suis bien malheureuse.

LÉONIE.

Et pourquoi ?

JOSÉPHINE.

Théophile est encore ici... au château... il y est venu sous prétexte d'apporter des étoffes, et de régler les derniers mémoires... Je l'évite tant que je peux... mais il me suit partout, si bien que Grincheux l'a remarqué, et que cela lui redonne des idées; car ces maris, cela voit tout.

LÉONIE, avec impatience.

Après... dépêchons-nous, je vous prie.

JOSÉPHINE.

Quand je dis que cela voit tout... Il n'a pas vu une lettre qu'on avait glissée, en passant, dans la poche de mon tablier, et dans cette lettre...

LÉONIE.

Eh bien ?

JOSÉPHINE.

Il demande une réponse dans le creux du tilleul... et dit que, si je continue à l'éviter, à ne plus lui parler, il fera un coup de désespoir...

LÉONIE.

Il se tuera ?

JOSÉPHINE.

Pire encore... il se mariera... il épousera quelqu'un qu'on lui propose.

LÉONIE.

Eh bien ! Joséphine, loin de l'en détourner... il faut l'y engager.

JOSÉPHINE.

Je ne pourrai jamais.

LÉONIE.

Est-ce que vous ne l'aimez pas pour son bonheur?

JOSÉPHINE.

Si, Madame... mais il ne pensera plus à moi, il me détestera.

LÉONIE.

Au contraire, il vous en estimera davantage : et désormais il lui serait impossible de vous oublier.

JOSÉPHINE, vivement.

Ah ! j'écrirai, Madame, j'écrirai, je vous le promets, et sur-le-champ... Voici monsieur le comte qui vient. (Léonie s'assied sur le canapé.)

SCÈNE V.

ERNEST, JOSÉPHINE, LÉONIE, assise.

ERNEST, entrant.

Nos docteurs sont à table, et je suis tranquille sur eux. (A Joséphine.) Ils ont seulement prescrit quelques gouttes d'une potion qu'il faudra porter dans sa chambre.

JOSÉPHINE.

Oui, Monsieur.

ERNEST.

Car ils prétendent que le danger est passé, mais que, dans l'état de faiblesse où elle est, la moindre émotion pourrait rappeler la fièvre, et ce délire qui m'avait si fort effrayé.

JOSÉPHINE.

Quoi!.. la moindre émotion?

ERNEST.

Il ne faut désormais que du calme et du repos. (Joséphine sort.)

LÉONIE, avec inquiétude.

Qu'est-ce?

ERNEST, allant à elle et s'asseyant à sa droite sur le canapé.

Rien... Nous n'avons plus besoin de la faculté, et j'en suis enchanté... J'étais jaloux même de leurs soins; c'est moi que cela regarde... c'est à moi seul de veiller sur ce que j'ai de plus cher.

LÉONIE.

Ah! combien vos bontés me confondent!

ERNEST.

Y penses-tu? n'est-ce pas mon devoir et mon bonheur?.. Cette nuit même, malgré l'inquiétude que j'éprouvais, si tu savais combien j'étais heureux de veiller près de toi... de sentir ta main dans la mienne... de m'enivrer de ta vue!.. de contempler ces traits si doux encore, quoique altérés par la souffrance... et plusieurs fois... oui, je m'en souviens... tu as parlé.

LÉONIE.

O ciel !

ERNEST.

Des phrases... des mots entrecoupés... je n'ai pu rien distinguer.

LÉONIE, respirant avec joie.

Ah !

ERNEST.

Mais j'ai entendu mon nom qui errait sur tes lèvres... Ernest... tu m'appelais... et j'étais près de toi... comme dans ce moment...

LÉONIE.

Ah ! pourquoi m'as-tu jamais quittée !

ERNEST.

Il le fallait... N'est-ce pas ton père qui autrefois, dans ces temps de trouble, a recueilli ma famille?.. N'est-ce pas lui qui m'a élevé?.. qui t'a donnée à moi ?.. Aussi, j'avais juré de tout immoler à son bonheur et au tien... Mais si tu savais combien étaient longues les heures de l'absence !.. Vingt fois, si un devoir sacré, si le salut de ton père ne m'eût retenu, je serais parti ; je serais arrivé à l'improviste... je t'aurais dit : « Ma « femme, me voilà ! je ne puis vivre sans toi. » Mais, grâce au ciel, le temps de l'exil est fini : j'ai retrouvé le bonheur... je te retrouve... Vois donc désormais quel sort est le nôtre !.. combien nous serons heureux !

AIR de : *Les maris ont tort.*

A mon bonheur je n'ose croire ;
Le ciel m'a permis d'obtenir
Quelques honneurs et quelque gloire
Qu'avec mon nom j'ai pu t'offrir.
Il m'a donné de la richesse
Pour embellir tous les instants,
Et mieux encor, de la jeunesse
Afin de t'aimer plus longtemps.

Mais voyons, mon amie, rends-moi un peu compte de tout ce qui est arrivé en mon absence... Comment ta vie s'est-elle passée ?.. as-tu été contente de nos amis, de nos gens... des embellissements qu'on a faits en ce château ?.. Balthasar n'est pas ici ?..

LÉONIE, troublée.

Balthasar !..

ERNEST.

J'ignore pourquoi... car c'est à lui que j'avais donné mes ordres... et ordinairement il est là pour me rendre compte.

LÉONIE, dont le trouble augmente.

Lui!.. vous rendre compte!...

ERNEST, lui prenant la main.

Eh mais! qu'as-tu donc?

LÉONIE.

Rien.

ERNEST.

Si... tu as plus d'agitation.

LÉONIE.

Non... vraiment.

ERNEST, continuant toujours et lui tenant la main.

On m'a dit qu'il était parti depuis hier... le moment est bien choisi... mais il ne peut être qu'à la ferme... et je l'ai envoyé chercher...

LÉONIE, avec agitation.

Il va venir?..

ERNEST.

Ce matin, probablement... Eh mais!.. ta main est brûlante... est-ce que la fièvre reprend?..

LÉONIE, avec égarement, et retirant sa main brusquement.

Non, non... je suis bien...

ERNEST, se levant.

Eh! mon Dieu!.. cela m'inquiète. (Il appelle.) Joséphine!.. (Courant à la fenêtre.) Les voitures ne sont plus dans la cour... nos docteurs sont repartis... ah! ce qu'ils ont ordonné... si on l'avait apporté... (Il entre dans la chambre de Léonie.)

LÉONIE, seule.

Que je souffre!.. mon Dieu! que je souffre!.. ma tête est en feu! où suis-je?.. (Écoutant.) J'entends marcher... on vient... on vient...

ERNEST, entrant.

Ils n'ont rien apporté... n'importe... (Apercevant Léonie qui se lève et marche.) Ah! quelle agitation!.. quel trouble effrayant! Léonie...

LÉONIE, avec égarement.

Taisez-vous... n'entendez-vous pas?.. il monte... le voilà...

ERNEST.

Et qui donc?

LÉONIE.

Balthasar!... devant moi! oh! que j'ai peur!.. j'ai beau baisser mon front... il me voit toujours... n'est-ce pas? (Se jetant dans les bras d'Ernest.) Qui que vous soyez, par grâce... par pitié... cachez-moi... qu'il ne puisse pas m'apercevoir... il dirait... « La voilà... elle est coupable! »

ERNEST.

Léonie... quelle idée!.. quel mensonge!

LÉONIE.

Non... non... l'on ne ment point avec des cheveux blancs... il a dit vrai.

ERNEST.

Quel délire vous égare!.. songez à vous-même... songez à votre père.

LÉONIE.

Mon père!.. mon père... ah! viens, emmène-moi... éloignons-nous!.. c'est ce jeune homme... ce parent d'Ernest.

ERNEST.

Un parent à moi... et qui donc?

LÉONIE.

Ne le vois-tu pas?.. il vient d'entrer dans le salon... il part dans huit jours pour l'armée... et ma tante a voulu qu'il restât ce temps-là au château... moi je ne voulais pas... je ne devais pas le souffrir; car il m'a dit qu'il m'aimait... moi je n'aime qu'Ernest... Il pleure... il se désespère... pour le consoler j'ai laissé tomber mon bouquet, qu'il vient de ramasser... tiens, vois-tu? il l'a porté à ses lèvres, et l'a caché dans son sein... (Avec un soupir.) Heureusement il part demain... Qui vient là?.. entrer ainsi chez moi... la nuit... par ce balcon!.. c'est lui... Ah! que ma légèreté fut coupable, si elle a pu lui inspirer une pareille audace!.. sortez... laissez-moi... laissez-moi... vous me faites horreur!

ERNEST.

O rage!

LÉONIE.

Je n'aime qu'Ernest... Ernest, viens me défendre... je suis digne de toi... viens... (Avec désespoir.) Non... va-t'en... (Tombant à genoux.) O mon Dieu!.. ô mon père... pardonnez-moi!

ERNEST.

Tais-toi, malheureuse... tais-toi.

LÉONIE.

Oui... oui... il faut se taire... minuit sonne... c'est la veille de Noël... Il est descendu par le balcon, le long des treillages... J'entends un coup de fusil... on l'aura aperçu dans l'ombre !.. c'est Balthasar !.. Balthasar... dont je ne puis éviter le regard... Trembler à sa vue!.. rougir devant un valet ! Si je lui demandais grâce?.. Non... non... il ne le voudra pas... que faut-il faire?.. j'ai voulu me tuer.

ERNEST.

Que dis-tu?

LÉONIE.

Je n'ai pas osé... j'ai eu peur... mais si Ernest revient, j'oserai... et déjà je sens là... Mon Dieu! m'auriez-vous exaucée? Je me sens mourir. (Elle tombe sur le canapé, fermant les yeux peu à peu.)

AIR : *O vierge sainte, en qui j'ai foi* (de FRA DIAVOLO).

O toi, dont j'ai trahi la foi,
Ernest... Ernest... pardonne-moi ;
Ernest... Ernest... pardonne-moi.

(Sa tête tombe sur ses épaules... le sommeil la saisit. Ernest s'est assis près de la table à droite, la tête dans les mains, et plongé dans ses réflexions.)

SCÈNE VI.

ERNEST, LÉONIE, endormie, MADAME DARMENTIÈRES, entrant avec JOSÉPHINE.

MADAME DARMENTIÈRES ET JOSÉPHINE, dans le fond.

Que le silence
Guide nos pas;
De la prudence,
Et parlons bas,

(A Ernest.)

Elle dort... Qu'avez-vous? ah! votre air m'épouvante.

ERNEST.

Moi!.. je n'ai rien, ma chère tante.

ENSEMBLE.

ERNEST.

A qui m'offense,
Malheur, hélas!
Que la vengeance
Arme mon bras!

MADAME DARMENTIÈRES ET JOSÉPHINE.

Faisons silence;
Oui, parlons bas;
Que la prudence
Guide nos pas.

ERNEST, à Joséphine, lui montrant Léonie.

Joséphine, restez près d'elle, ne la quittez pas. (Joséphine se rapproche de Léonie, qui est toujours sur le canapé. Ernest emmène madame Darmentières à droite.) Dites-moi, ma chère tante...

MADAME DARMENTIÈRES.

Tout ce que vous voudrez... mais auparavant daignez jeter les yeux sur cette liste.

ERNEST.

Qu'est-ce encore?

MADAME DARMENTIÈRES.

Je fais part de votre arrivée à nos parents, à nos amis... à ceux qui, en votre absence, ne nous ont point abandonnés, c'est bien le moins.

ERNEST.

Il venait donc ici, en mon absence, beaucoup de monde?

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais, oui... la proximité de la ville... on venait dîner... et l'on repartait le soir.

ERNEST.

Jamais on ne restait?.. Vous auriez pu cependant, de temps en temps, retenir pour quelques jours...

MADAME DARMENTIÈRES.

Cela m'est arrivé une fois... bien malgré ma nièce, qui s'y opposait... qui ne le voulait pas... et je suis enchantée que vous soyez de mon avis... car, en effet, quand ce sont des personnes de la famille...

ERNEST.

Ah! c'était de nos parents!

MADAME DARMENTIÈRES.

Édouard de Miremont.

ERNEST.

Édouard!..

MADAME DARMENTIÈRES.

Celui que vous avez fait entrer à Saint-Cyr, et fait nommer sous-lieutenant. (Ernest s'est mis à la table sans rien dire.) Eh bien! que faites-vous donc?

ERNEST, *froidement.*

Je ne le vois pas sur votre liste... et je lui écris... pour l'inviter.

MADAME DARMENTIÈRES.

Y pensez-vous?

ERNEST.

Oui... j'ai à lui parler.

MADAME DARMENTIÈRES.

Vous ne savez donc pas que le pauvre garçon n'est plus.

ERNEST.

Que dites-vous?

MADAME DARMENTIÈRES.

Il y a six mois, à peu près... quelques jours après nous avoir quittées... il est arrivé à l'armée, et le premier boulet a été pour lui.

ERNEST.

Il est mort!

MADAME DARMENTIÈRES.

Ce qui ne m'étonne pas... avec une tête comme la sienne.

ERNEST.

Mort!.. (*A part, laissant tomber sa plume.*) Et maintenant, sur qui me venger?.. (*Regardant Léonie.*) Sur qui?.. sur la fille de mon bienfaiteur... de mon second père!..

JOSÉPHINE.

Monsieur... Madame revient à elle... elle s'éveille.

LÉONIE.

Ah! que j'ai souffert!.. quel rêve affreux! (*Regardant autour d'elle.*) Ma tante... Joséphine... où donc est-il?

MADAME DARMENTIÈRES.

Toujours avec toi... il ne t'a point quittée... (*A Ernest.*) Mon neveu...

LÉONIE.

De grâce, approchez-vous. (*Ernest s'avance en silence. Elle lui prend la main, qu'elle porte à ses lèvres.*) Je souffre moins... Je me sens mieux quand vous êtes là.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, GRINCHEUX.

GRINCHEUX.

Monsieur le comte... (*Apercevant Joséphine, à part.*) Ah! heureusement, voilà ma femme... je ne savais où elle était. (*Haut.*)

Monsieur le comte, il y a là quelqu'un que vous avez fait venir, et qui demande à vous parler.

ERNEST.

Et qui donc?

GRINCHEUX.

Mon cousin Balthasar.

MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST, LÉONIE.

Balthasar! (Léonie, hors d'elle-même, se lève par un mouvement convulsif.)

ERNEST, la retenant par la main.

Que faites-vous?.. (A part.) Elle ne pourrait encore supporter sa vue. (Haut, à Grincheux.) Qu'il attende! plus tard, nous le verrons.

GRINCHEUX, sortant.

Oui, monsieur le comte. (Léonie fait un geste de joie, et retombe sur le canapé.)

ERNEST, la regardant.

Elle renaît... malheureuse enfant!

Air d'*Aristippe*.

La voilà pâle, et les yeux vers la terre,
Et de honte près de mourir!
Non... j'ai promis jadis à son vieux père,
Quand aux autels il vint de nous unir,
De la défendre et de la secourir.
Malgré ses torts, dont tous mes sens s'émeuvent,
Je l'ai juré, je m'en souviens;
Et les serments qu'elle a trahis ne peuvent
M'exempter de tenir les miens.

(S'approchant d'elle avec bonté.) Calmez-vous... le repos vous est, avant tout, nécessaire...

MADAME DARMENTIÈRES, qui s'est assise près de la table, à droite.

Sans doute, le repos et la distraction... (A Léonie.) Et, si tu le veux, nous allons passer la matinée auprès de toi, à travailler... en causant; n'est-ce pas, Joséphine?

JOSÉPHINE.

Oui, Madame.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et vous, mon neveu, qui venez de voyager... j'espère bien que nos matinées et nos soirées vont être bien employées... je compte sur vous pour les aventures intéressantes. (A Léonie.) Toi,

tout ce qu'on te demande est de rester tranquille et de nous écouter.

ERNEST.

Oui... écoutez.

LÉONIE.

Si c'est vous qui parlez, Monsieur, ce me sera bien facile.

JOSÉPHINE.

Ah ! quel bonheur! écoutons bien.

GRINCHEUX, rentrant.

Monsieur, il dit qu'il ne veut que vous voir.

ERNEST.

Qui donc?

GRINCHEUX.

Balthasar.

ERNEST.

Impossible... (Après un instant de réflexion.) Si fait... qu'il entre.

GRINCHEUX.

Ce pauvre homme a tant d'envie, qu'il n'y tient plus... Il est là.

LÉONIE.

La force m'abandonne!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, BALTHASAR, entrant les yeux baissés.

BALTHASAR, il s'approche d'Ernest et lui baise la main.

Ah! mon maître!

ERNEST.

Tout à l'heure, je vous parlerai.

BALTHASAR.

Ah! Monsieur!

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bien... et qu'il se taise.

GRINCHEUX.

Comment donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

Ainsi que vous, Grincheux.

GRINCHEUX.

Quoi!... qu'est-ce qu'il y a?

JOSÉPHINE, qui est passée auprès de lui.

Parce que Monsieur va vous dire quelque chose de bien intéressant.

GRINCHEUX.

C'est différent.

MADAME DARMENTIÈRES.

Écoutons. (Léonie est sur le canapé ; Ernest est sur un fauteuil à côté d'elle, à droite ; madame Darmentières est assise auprès d'Ernest ; Joséphine est sur une chaise auprès de Léonie, à gauche de Grincheux, et Balthasar debout, à la droite de madame Darmentières.)

ERNEST, après quelques instants de silence.

Vous saurez que, l'année dernière, je m'étais rendu à Madrid pour tâcher de délivrer le comte de Lémos, mon beau-père, qui était détenu dans les anciennes prisons de l'inquisition... Je ne vous parlerai point ici de toutes mes démarches... de mes tentatives pour le sauver... Ce sont toujours des geôliers trompés ou gagnés à prix d'argent... c'est ce qu'on voit partout.

MADAME DARMENTIÈRES.

Oui, mais c'est égal... c'est toujours bien intéressant, surtout quand le prisonnier réussit à s'évader.

ERNEST.

C'est aussi ce qui nous est arrivé... Nous avions même eu le bonheur, grâce à un déguisement, de gagner la frontière; mais nous n'étions pas encore en sûreté, car on prétendait, à tort ou à raison, qu'il y avait des ordres de livrer M. de Lémos partout où on le trouverait, et injonction de le reconduire en Espagne... Il fallut donc se cacher encore, et, toujours déguisés, traverser le midi de la France, pour aller nous embarquer à La Rochelle... Dans ce trajet, je passai bien près de Bordeaux, et par conséquent bien près d'ici.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et quand donc?

ERNEST.

Mais il y a à peu près six mois.

JOSÉPHINE.

Voyez-vous cela!

ERNEST.

Être si près de sa femme, et ne pas la voir, me semblait bien cruel!.. surtout après six mois d'absence. D'un autre côté, ma présence aurait fait événement, et aurait peut-être aidé à découvrir mon beau-père... N'osant pas alors me présenter chez moi en plein jour, j'écrivis un mot à Léonie, qui

seule de la maison était prévenue... et j'arrivai la veille de Noël... à minuit.

LÉONIE, étonnée et tremblante.

Que dites-vous?

ERNEST.

Vous m'avez promis de vous taire... et de me laisser parler.

MADAME DARMENTIÈRES ET JOSÉPHINE.

Sans doute.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ma nièce, n'interrompez pas. (A Ernest.) Eh bien, mon neveu?

ERNEST.

Eh bien!.. je franchis les murs du parc.

BALTHASAR.

Qu'entends-je!

LÉONIE, pâle et tremblante depuis le commencement du récit.

O mon Dieu!

ERNEST.

Et je croyais pouvoir m'en aller de même, sans danger, grâce à la faveur de la nuit... lorsque quelqu'un de la maison, me voyant descendre le long du treillage, me prit sans doute pour un voleur... et s'avisa de tirer sur moi un coup de fusil.

LÉONIE, poussant un cri, et cachant sa tête dans ses mains.

Ah!.. (Étendant les bras du côté d'Ernest, et presque à genoux.) Monsieur... Monsieur!...

ERNEST.

Taisez-vous... je le veux.

BALTHASAR, de l'autre côté.

C'est fait de moi.

GRINCHEUX.

Qu'as-tu donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

Quelle aventure! mais, ce qu'il y a de plus extraordinaire... c'est que maintenant je me rappelle parfaitement... c'était au mois de décembre, la veille de Noël.

ERNEST.

Précisément.

MADAME DARMENTIÈRES.

A telles enseignes que c'est le lendemain que notre cousin Édouard est parti... (Mouvement de colère d'Ernest.) Une nuit très-

sombre... très-pluvieuse... et il y avait plus d'une heure que ma nièce m'avait dit bonsoir, et était montée dans son appartement au-dessous du mien, lorsque j'entends tout doucement... tout doucement... le long du treillage comme quelqu'un qui montait...

ERNEST, l'interrompant.

C'était moi.

BALTHASAR, confondu.

Ah!.. c'était vous!...

MADAME DARMENTIÈRES.

Et ce que je ne pouvais comprendre, c'est qu'il me semblait, de temps en temps, entendre la voix d'un homme.

ERNEST, avec colère.

D'un homme... (Se reprenant.) C'était moi...

BALTHASAR.

Il serait possible!... Et moi... j'en tremble encore... moi qui ai tiré sur vous!

ERNEST.

Que dis-tu?

BALTHASAR, venant auprès d'Ernest.

Oui, ce coup de fusil que vous avez entendu... il venait de moi... je vous avais ajusté, de bien loin, il est vrai... et par bonheur, ma main tremblait... Sans cela... dans son propre château, et sous les coups de son serviteur... mon maître... mon pauvre maître...

ERNEST.

Allons, tais-toi... Et ne vas-tu pas te désoler?... Après tout, ce n'est qu'une erreur. (Joséphine passe à la droite du théâtre, auprès de Grincheux.)

BALTHASAR.

Oui... si ce n'était que cela... si je n'avais pas d'autre crime à me reprocher... Mais il en est un que je ne me pardonnerai jamais... (S'avançant près de Léonie, et se mettant à genoux devant elle.) Madame la comtesse... ma noble et digne maîtresse... je suis un malheureux, un misérable... J'ai osé vous soupçonner... Depuis six mois je vous outrage... je vous accuse!... Trahir un pareil maître... c'eût été trop mal... ce n'était pas possible!... Et cependant j'ai pu avoir une pareille pensée!...

LÉONIE, le relevant.

Balthasar!

BALTHASAR.

Vous avez été trop bonne, mille fois... car c'est aujourd'hui seulement que vous m'avez puni... que vous m'avez renvoyé...

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bien, Balthasar, c'est bien... Dès que vous reconnaissez vos torts... nous oublions tout... Cela dépend maintenant de ton maître, il prononcera.

BALTHASAR.

Monsieur le comte, m'accordez-vous ma grâce?

ERNEST, froidement.

Je peux pardonner les injures qui me sont personnelles; mais je ne pardonnerai jamais un soupçon ou un outrage envers ma femme. Plus tard, je verrai ce que je peux faire pour vous... Mais puisque votre maîtresse vous a renvoyé... sortez.

BALTHASAR.

Ah! c'est bien cruel! (A Ernest.) Mais je l'ai mérité, mon maître, je l'ai mérité. (S'avançant près de Léonie.) Madame, je fus bien coupable... mais vous, qui fûtes sans reproche... daignez parler pour moi.

ERNEST, à madame Darmentières.

Ma tante... tout à l'heure... (Madame Darmentières sort. A Joséphine et à Grincheux.) Mes amis, laissez-moi. (Ils sortent. A Balthasar, qui veut encore lui parler d'un air suppliant.) Sortez. (Balthasar sort.)

SCÈNE IX.

ERNEST, LÉONIE.

(Ernest, debout au fond, reste enseveli dans ses réflexions. Léonie se retourne vers lui; elle voudrait et n'ose lui parler. Enfin, ne pouvant retenir ses sanglots, elle tombe à genoux, et prie, mais en tournant le dos à Ernest.)

ERNEST, s'approchant.

Eh bien! Léonie, que faites-vous?

LÉONIE.

Hélas! Monsieur... je n'ose vous regarder, ni vous parler... Oh! mon Dieu!... si vous saviez ce qui se passe dans mon âme...

ERNEST.

Levez-vous... et écoutez-moi. (Léonie se lève, s'approche d'Ernest lentement, et la tête baissée.)

LÉONIE.

Ah! Monsieur...

ERNEST, *froidement.*

Ne me remerciez pas. J'ai songé à votre père, que cette nouvelle aurait fait mourir de chagrin, et j'ai fait ce que j'ai dû pour lui et pour moi... j'ai voulu que celle qui portait mon nom fût respectée et honorée... J'y ai réussi... vous avez retrouvé l'estime de tous.

LÉONIE.

Excepté la vôtre, Monsieur... Je ne vous dirai point que votre éloignement, que l'absence de vos conseils, que tout enfin n'a que trop secondé la légèreté et l'imprudence qui, malgré moi, m'ont perdue... Rien de tout cela, je le sais, ne peut atténuer ma faute, et le ciel ou bien mes remords qui vous l'ont révélée disent assez qu'elle est sans excuse. Et si vous êtes trop généreux pour m'en punir, et pour vous en venger... c'est à moi de me charger de ce soin... et je vous promets que ma mort...

ERNEST.

Que dites-vous?

LÉONIE.

C'est ma seule ressource... mon seul espoir.

ERNEST.

Croyez-vous donc qu'on répare une faute en en commettant une nouvelle?.. Il faut vivre pour expier ses torts... Mais cela demande un long courage; et je conçois qu'il est plus facile de mourir.

LÉONIE.

Ah! Monsieur... je vous obéirai.

ERNEST.

Vous vivrez... mais loin de moi... Je veux que cette séparation se fasse sans bruit, sans éclat... Fiez-vous à moi du soin de sauver les apparences... et quant à vous, Madame, puisque vous avez promis de m'obéir... vous saurez tout à l'heure ce que je veux faire de vous, ce que j'attends de vous... je reviens...

LÉONIE.

Un mot... car tout me dit que je vous vois pour la dernière fois... un mot encore.

ERNEST.

Je vous écoute... que me voulez-vous?

LÉONIE.

Je me soumettrai à tout ce que votre justice ordonnera, quelque rigoureuse qu'elle soit... Mais ne m'ôtez pas tout espoir... et un jour, Monsieur, un jour du moins, quand mes traits flétris par la souffrance et les années, quand mes joues sillonnées par les larmes vous diront que j'ai assez pleuré ma faute, alors... oh! ce sera dans bien longtemps!.. alors puis-je espérer? (Ernest, pour cacher son émotion, veut s'éloigner.) Ah! ne me quittez pas!.. Encore un instant... encore un, je vous prie, une grâce... (Ernest, qui était près de la porte au moment de sortir, s'arrête.) non pour moi... Balthasar doit-il être puni? Et dois-je ajouter à mes torts celui de vous priver d'un ami et d'un serviteur fidèle?

ERNEST.

Il reviendra... je lui dirai... Attendez-moi ici...

LÉONIE.

Oui, Monsieur. (Ernest sort.)

SCÈNE X.

LÉONIE, puis GRINGHEUX, et JOSÉPHINE.

LÉONIE.

Il me fuit... il me quitte... O mon Dieu! quel sort m'attendait!.. quel avenir m'était promis!.. et que de bonheur détruit pour une seule faute!.. (Vivement.) On vient... (S'essuyant les yeux.) Pour lui, pour son honneur, cachons mes larmes. (Affectant un air riant.) Ah! c'est Joséphine et son mari!

GRINCHEUX, tenant Joséphine sous le bras.

Oui, ma femme; je suis le plus heureux des hommes, et t'aime plus que jamais.

JOSÉPHINE.

Et pourquoi?

GRINCHEUX.

Pourquoi? je n'ai pas besoin de te le dire... Mais tout le monde le saura, à commencer par madame la comtesse, parce que c'est devant elle que j'ai pu te soupçonner.

LÉONIE.

Que dites-vous?

GRINCHEUX.

Oui, Madame... malgré ce que vous m'avez dit, j'avais des inquiétudes... parce qu'il y a un petit blond, un commis marchand, qui suit ma femme partout... Moi alors je la suivais

aussi ; de sorte que tous les trois nous ne nous quittions pas... Il rôdait depuis ce matin dans le parc, à l'entour du gros tilleul... Trois fois il a été regarder dans le creux de l'arbre... Et moi, caché dans le feuillage, j'étais là à l'affût, lorsque j'ai vu arriver madame Grincheux, qui mystérieusement a jeté une lettre et s'est enfuie. Or, cette lettre, quoiqu'elle ne fût pas à mon adresse... (Il fait signe de briser le cachet.)

JOSÉPHINE.

O ciel!

GRINCHEUX.

AIR : *Va, d'une science inutile.*

J'ai lu... d' joie encor j'en suis ivre,
Qu'ell' lui disait, pour premier point,
D' cesser d' l'aimer et d' la poursuivre,
Attendu qu'ell' ne l'aimait point...
Attendu qu' c'est moi seul qu'elle aime ;
Et de sa part est-ce gentil
De l' dire à d'autr's, quand à moi-même
J' crois que jamais ell' ne l'a dit!

JOSÉPHINE, bas, à Léonie.

Ah! Madame... que ne vous dois-je pas?

GRINCHEUX.

J'ai remis le billet, qu'un instant après on est venu reprendre... Et si vous aviez vu son désespoir... Il s'arrachait les cheveux.

JOSÉPHINE.

Pauvre garçon!

GRINCHEUX.

C'est ce que je me suis dit : il m'a fait de la peine et en même temps du plaisir... parce que cela prouve que ma femme...

JOSÉPHINE.

N'est peut-être pas plus sage qu'une autre. (Regardant Léonie.) Mais elle a eu de bons avis, de sages conseils... et tout le monde n'a pas le même bonheur...

GRINCHEUX.

C'est égal, tu peux faire maintenant tout ce que tu voudras, je n'y trouverai jamais à redire, et je te promets d'être le meilleur des maris... de ne te rien refuser... de t'obéir en tout...

JOSÉPHINE, passant auprès de lui et lui prenant la main avec émotion, tout en regardant Léonie.

C'est bien, Grincheux, c'est bien... Je te promets d'être une bonne femme et de faire bon ménage... (Le faisant passer auprès de Léonie.) Remercie madame la comtesse, et partons.

GRINCHEUX.

La remercier... et pourquoi?

JOSÉPHINE.

Remercie-la toujours.

GRINCHEUX.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Grand Dieu! quel bonheur est le mien!

JOSÉPHINE.

Ah! puisse le ciel le lui rendre!

LÉONIE.

Ah! je crois qu'il vient de l'entendre.
Je fus son guide et son soutien;
Je l'ai sauvée... Ah! ce mot me fait bien.
Trop coupable, mon Dieu! je n'ose
Réclamer contre ton arrêt;
Mais, comme Ernest me le disait,
(Voyant Grincheux aux genoux de Joséphine, et lui baisant la main.)
Puisse le bien dont je suis cause
Expier le mal que j'ai fait!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DARMENTIÈRES, BALTHASAR, qui se tient derrière elle.

MADAME DARMENIÈRES.

Ah! ma nièce, ma chère nièce, quel bonheur! tu ne sais pas... Il est nommé à une ambassade... Tous les appartements se remplissent de personnes qui viennent le féliciter... Tiens, les entends-tu?.. On a tant d'amis quand on est heureux!

JOSÉPHINE.

Et dans ce moment, Madame, vous êtes si heureuse, n'est-ce pas?

LÉONIE.

Oui, mes enfants, oui, mes amis.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ERNEST.

ERNEST, à la cantonade.

Je vous remercie, mes amis, des compliments que vous m'adressez, et auxquels je suis bien sensible.

BALTHASAR, à Léonie.

Vous avez voulu, Madame, que ce fût un jour de bonheur pour tout le monde ; car, grâce à vous, mon maître me pardonne.

LÉONIE.

Ah! je l'en remercie.

BALTHASAR.

Et moi, je n'ose vous dire ce que j'éprouve; mais je vous chéris maintenant autant que mon maître; je vous admire, je vous honore, je voudrais pouvoir vous servir à genoux.

JOSÉPHINE.

Il a bien raison.

GRINCHEUX.

Oui, sans doute.

LÉONIE.

Assez, assez, mes amis. (A part.) Je dois donc usurper leur estime à tous!

ERNEST, qui, après avoir remercié tout le monde, était venu sur le devant du théâtre avec madame Darmentières.

Vous sentez bien, ma chère tante, que ma nouvelle dignité m'imposant quelques devoirs, il faut d'abord se rendre à Paris.

MADAME DARMENTIÈRES.

Certainement, il le faut. Nous irons avec vous; nous vous accompagnerons, n'est-ce pas, ma nièce?

ERNEST.

Dans ce moment, ce serait difficile, car un courrier que je reçois m'oblige à partir aujourd'hui; mais auparavant j'ai quelques arrangements à prendre avec ma femme. Vous permettez...

MADAME DARMENTIÈRES.

Comment donc!

ERNEST, allant à Léonie, et l'emmenant au bord du théâtre, pendant que madame Darmentières, Balthasar, Joséphine et Grincheux restent au fond.

Cette ambassade qu'on me proposait, et que ce matin je vou-

lais refuser, pour ne pas vous quitter, je viens de l'accepter; mais comme, avant de quitter son pays, il faut mettre ordre à ses affaires, (Lui donnant un papier.) voici un acte que je remets entre vos mains, et qui contient mes volontés expresses.

LÉONIE.

Je les suivrai, Monsieur.

ERNEST.

Il vous assure, dès ce moment, la moitié de ma fortune, et la totalité après moi. (Léonie, faisant le geste de déchirer le papier.) Vous n'êtes pas maîtresse de refuser; vous m'avez juré d'obéir, et cette fois, du moins, tenez vos serments.

LÉONIE, baissant la tête avec honte, et serrant le papier.

Ah! Monsieur.

ERNEST, se tournant vers madame Darmentières, qu'il embrasse.

Je pars, adieu. (A part, et regardant Balthasar.) Et ce pauvre Balthasar, que cette fois je ne retrouverai plus.. (Haut.) Et toi aussi, mon vieux et fidèle ami, embrassons-nous.

BALTHASAR.

Ah! mon maître!

ERNEST, s'efforçant de sourire.

Je pleure, et je ne sais pourquoi.

BALTHASAR.

Moi, je le sais bien : c'est de joie et de bonheur.

ERNEST.

Allons, allons, partons à l'instant. (Il fait quelques pas vers la porte.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Et votre femme, à qui vous ne dites pas adieu.

ERNEST, s'arrêtant.

C'est vrai. (S'avançant près de Léonie, et lui prenant la main.) Adieu, mon amie, adieu. (Il va pour la quitter.)

LÉONIE, le regardant d'un air suppliant.

Monsieur, on nous regarde.

ERNEST.

Ah! vous avez raison. (Il l'embrasse sur le front.)

MADAME DARMENTIÈRES.

J'espère bien que dans sept ou huit jours nous nous reverrons.

ERNEST.

Oui, ma chère tante, dans quelques jours.

LÉONIE, bas.

Serait-il vrai?

ERNEST, de même.

Jamais.

BALTHASAR, GRINCHEUX ET JOSÉPHINE.

Adieu, Monseigneur. Adieu, monsieur le comte.

MADAME DARMENTIÈRES, regardant Léonie avec orgueil.

Ah! qu'elle est heureuse!

LÉONIE, seule, à droite du théâtre.

Malheureuse! pour toujours. (Ernest s'éloigne en jetant un dernier regard sur sa femme. Léonie cache sa tête dans ses mains, et fond en larmes. Tout le monde reconduit Ernest.)

FIN DE UNE FAUTE.

JEUNE ET VIEILLE

OU

LE PREMIER ET LE DERNIER CHAPITRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

En société avec MM. Mélesville et Bayard

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 18 novembre 1830.

PERSONNAGES

MADAME BEAUMÉNIL.
ROSE, sa fille. — MADAME GUICHARD.
ANGÉLIQUE, amie de Rose.
GUICHARD, prétendu de Rose.
AUGUSTIN, fils de M. et madame Guichard.
ÉMILIE, pupille de Guichard.
BRÉMONT.
NANETTE, servante de Guichard.

La scène se passe, au premier acte, dans la chambre de madame Beauménil; au second acte, dans la maison de M. Guichard.

ACTE PREMIER.

Une chambre meublée modestement. Au fond, une commode sur laquelle se trouve une guitare. Deux portes latérales : la porte à gauche de l'acteur est la porte d'entrée; l'autre, celle de la chambre de Rose. A droite, une fenêtre, et sur le devant de la scène, à gauche, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, seule, tenant un livre à la main, et assise auprès de la table, sur laquelle on voit pêle-mêle des livres et des ouvrages de broderie.—Lisant.

« Quelle surprise pour la pauvre Anaïs ! c'est son amant qui se jette à ses pieds ! » (S'interrompant.) Là! j'étais bien sûre qu'il reviendrait, celui-là; ils reviennent toujours dans les romans! j'en suis bien aise : elle est si gentille, cette petite Anaïs! et puis, c'est drôle comme sa position ressemble à la mienne: seule avec sa mère, vivant de son travail, refusant tous les partis, pour rester fidèle à quelqu'un qui est allé bien loin (Avec émotion.) pour faire fortune! (Soupirant.) Quel dommage qu'ils soient si longs à faire fortune ! (Lisant.) « C'est son amant qui se jette à ses pieds : O ma céleste amie, lui dit-

il, je puis enfin t'offrir ces richesses que je n'ai désirées que pour toi, ce titre de comtesse... » (S'interrompant.) La voilà comtesse, est-elle heureuse !

AIR de *Turenne*.

Épouser celui que l'on aime,
De l'or, des bijoux, un grand nom,
Dans tous les romans c'est de même.
Si c'était le mien!.. Pourquoi non?
Eh! mais, après tout, pourquoi non?
Ça commence par de la peine,
Ça commence par un amant;
J'ai déjà le commencement,
Faudra bien que le reste vienne.

Mon Dieu ! j'entends quelqu'un; si c'était maman ! (Elle cache bien vite son roman et reprend son ouvrage.) Non, c'est Angélique, notre voisine, et ma meilleure amie.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ANGÉLIQUE.

Bonjour, Rose.

ROSE.

Te voilà, c'est bien heureux, depuis huit jours qu'on ne t'a vue!

ANGÉLIQUE.

C'est vrai; ma mère a été un peu malade; mais aujourd'hui elle se sent mieux, elle va porter mon ouvrage chez le marchand qui me donne de la musique à graver; un air magnifique, ma chère, une cantate de Méhul, pour la fête du premier consul; et je me suis échappée en disant que je venais travailler avec toi.

ROSE.

C'est bien, nous allons causer.

ANGÉLIQUE.

Et j'en ai tant à te demander! Qu'est-ce qu'on dit donc dans le quartier, que tu vas te marier?

ROSE.

Eh! mon Dieu! hier soir encore c'était une affaire arrangée : tout était prêt, les bans publiés, c'était pour aujourd'hui à trois heures.

ANGÉLIQUE.

Et avec qui donc?

ROSE.

Avec M. Guichard.

ANGÉLIQUE.

Ce jeune médecin de notre quartier?

ROSE.

Médecin, à ce qu'il dit. Le fait est que, dans le temps de la réquisition, il s'est mis officier de santé pour ne pas partir soldat; du reste, ni beau, ni laid, ni bête, ni méchant, mais ennuyeux à faire plaisir.

ANGÉLIQUE.

Qu'importe? s'il est bon : c'est l'essentiel pour un mari.

ROSE.

Oui; mais le moyen d'aimer ça, moi qui ne veux me marier que par amour, moi à qui il faut une passion dans le cœur, dussé-je en mourir!

ANGÉLIQUE.

Y penses-tu!

ROSE.

Ah! il n'y a que cela de bon.

AIR : *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

Même quand il nous fait souffrir,
Combien un amour a de charmes!
Ne pas manger, ne pas dormir,
Ne se nourrir que de ses larmes!..
Puis ne plus travailler jamais,
Se promener triste et rêveuse...
Ah! ma chère, si tu savais
Quel bonheur d'être malheureuse!

ANGÉLIQUE, soupirant.

Ah! tu as bien raison! Pourquoi alors donner des espérances à ce M. Guichard?

ROSE.

Ce n'est pas moi, c'est maman qui lui trouvait des qualités. Il est vrai qu'il a six mille livres de rentes; et ma pauvre mère, qui ne rêve qu'aux moyens de quitter notre cinquième étage de la rue Serpente, et qui met tous les jours à la loterie sans en être plus riche...

ANGÉLIQUE.

Il y a des numéros qui ne sortent jamais...

ROSE.

C'est ce qu'elle dit : et elle pensait qu'un mari serait moins difficile à attraper qu'un terne; aussi, elle avait arrangé tout cela pour aujourd'hui. Mais après avoir bien hésité, bien pleuré, j'ai pris une belle résolution, j'ai écrit à M. Guichard que je ne l'aimais pas, que je ne l'aimerais jamais, et la lettre vient de partir.

ANGÉLIQUE.

Tu as bien fait, il valait mieux tout lui dire.

ROSE.

Oh! je ne lui ai pas tout dit, ni à ma mère non plus; mais à toi, je vais te l'avouer : c'est que j'ai un amoureux.

ANGÉLIQUE.

Il serait possible!

ROSE.

Cela t'étonne?

ANGÉLIQUE.

Ah! mon Dieu, non, car j'en ai un aussi...

ROSE.

Et tu ne me le disais pas! (Elles s'asseyent sur le devant de la scène.) Conte-moi donc ça. Le mien est jeune, il est aimable, il est charmant.

ANGÉLIQUE.

Comme le mien.

ROSE.

Des yeux noirs, l'âme sensible, et les cheveux bouclés, comme lord Mortimer, que nous lisions l'autre mois, dans ce nouveau roman qui vient de paraître : *les Enfants de l'Abbaye*.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! le mien lui ressemble aussi.

ROSE.

Ce doit être : tous ceux qu'on aime se ressemblent. Et t'a-t-il fait sa déclaration?

ANGÉLIQUE.

Du tout; il ne m'a jamais rien dit, ni moi non plus.

ROSE.

Est-elle bête! Nous ne sommes pas ainsi; nous nous entendons à merveille! Nous étions convenus d'un signal, il jouait sur son violon : car il joue du violon.

ANGÉLIQUE.

Comme le mien.

ROSE.

Un coup d'archet étonnant; il jouait une romance nouvelle d'un nommé Boïeldieu :

Vivre loin de ses amours.

Cela voulait dire : « Me voici, puis-je paraître ? » Et moi j'achevais l'air sur ma guitare, ce qui voulait dire : « Je suis seule. » Et puis, quand il y a des obstacles, nous nous écrivons.

ANGÉLIQUE.

Ah! que ce doit être gentil de recevoir des lettres!

ROSE.

Je le crois bien... Et puis c'est si commode!

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Sans se troubler, un amoureux
Vous dit ainsi tout' sa pensée;
De rougir on n'est pas forcée,
On n'a pas à baisser les yeux;
Et puis, vois-tu, ce qui vaut mieux,
Quand de près, il dit : J' vous adore!
Ce mot-là, quoique bien joli,
S'efface et s'éloigne avec lui;
Mais par lettre on l'écoute encore
Longtemps après qu'il est parti.

Et je te montrerai les siennes; quelle ardeur! quelle passion! ça brûle le papier! Pourvu qu'on ne me les enlève pas. Je crois que ma mère a des soupçons; je l'ai vue rôder encore ce matin...

ANGÉLIQUE.

Où sont-elles?

ROSE.

Dans ma commode.

ANGÉLIQUE.

Veux-tu que je les emporte, que je les cache chez moi?

ROSE.

Ah! tu me rendrais un grand service. Tiens, voici la clé; le troisième tiroir à droite, sous un fichu, derrière mes bas de soie. (Au moment où Angélique va se lever, on entend tousser.) Chut! on vient.

ANGÉLIQUE.

C'est ta mère.

ROSE.

Ne bouge pas.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME BEAUMÉNIL.

MADAME BEAUMÉNIL.

Ah! toujours à jaser.

ANGÉLIQUE, se levant.

Bonjour, madame Beauménil; vous vous portez bien, madame Beauménil?

MADAME BEAUMÉNIL.

Qu'est-ce que tu viens faire? apporter des romans?

ANGÉLIQUE.

Oh! non!.. j'arrive, et je venais...

ROSE.

Oui! elle me rapportait ma guitare, que je lui avais prêtée pour apprendre la romance du *Prisonnier*.

ANGÉLIQUE, l'emportant dans la chambre à droite.

Je vais la remettre dans ta chambre.

MADAME BEAUMÉNIL.

Des romances! Voilà comme ces petites filles se perdent l'imagination.

ROSE, s'approchant.

Eh bien! maman?

MADAME BEAUMÉNIL, soupirant.

Tu l'as voulu, ta lettre est chez lui.

ROSE, à part.

O Émile!..

MADAME BEAUMÉNIL.

Mais tu en auras des regrets, Rose, tu verras.

ROSE.

Jamais, maman.

ANGÉLIQUE, qui est revenue.

Non, sans doute, madame Beauménil, et puisqu'elle ne l'aimait pas...

MADAME BEAUMÉNIL.

Ah! tu t'en mêles aussi, toi... Veux-tu bien aller faire tes doubles croches, et nous laisser tranquilles?

ANGÉLIQUE.

AIR des *Comédiens*.

Adieu, je pars.

MADAME BEAUMÉNIL.

Va rejoindre ta mère.

(Elle va s'asseoir auprès de la table.)

ANGÉLIQUE, bas, à Rose.

Ce soir ici je viendrai te trouver.

ROSE, de même.

N'y manque pas... pour mes lettres, ma chère.
Et mes amours que je dois t'achever.
Nous brûlerons d'une ardeur éternelle.

ANGÉLIQUE.

Jusqu'au tombeau.

ROSE.

Je t'en fais le serment.

ANGÉLIQUE.

C'est l' rendez-vous.

ROSE.

Ah! j'y serai fidèle
Comme à tous ceux qu'il m' donne d' son vivant

MADAME BEAUMÉNIL, à Angelique.

Eh bien! te voilà encore!

ANGÉLIQUE.

Je m'en vas.

ENSEMBLE.

ROSE.

Pars, vite, allons, va rejoindre ta mère,
Ce soir ici tu viendras me trouver;
N'y manque pas, pour mes lettres, ma chère,
Et mes amours que je dois t'achever.

MADAME BEAUMÉNIL.

Allons, partez, rejoignez votre mère.
Toujours ici vous venez la trouver;
La matiné' se passe à ne rien faire,
A votre ouvrag' vous feriez mieux d' penser.

ANGÉLIQUE.

Adieu, je pars, je vais près de ma mère
Ce soir ici je viendrai te trouver;
J'y reviendrai, pour les lettres, ma chère,
Et tes amours que tu dois m'achever.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ROSE, MADAME BEAUMÉNIL.

MADAME BEAUMÉNIL, regardant sortir Angélique.

Encore une bonne tête, qui donnera de la satisfaction à sa mère.

ROSE, câlinant.

Vous êtes toujours fâchée, maman?

MADAME BEAUMÉNIL, avec humeur.

J'ai tort! Sacrifier un si bel avenir, un homme si aimable!

ROSE.

Oh! si aimable...

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, Mademoiselle, vous ne jugez que la figure; mais M. Guichard avait tout plein de qualités: et une femme en aurait fait tout ce qu'elle aurait voulu.

ROSE.

Je ne veux rien en faire.

MADAME BEAUMÉNIL.

C'est ça, on trouve une occasion de s'assurer un sort, de sortir de la gêne où on est, Mademoiselle ne veut pas, et il faut recommencer à gagner sa vie à la pointe de son aiguille. Si vous croyez que c'est agréable de se perdre les yeux sur du feston, et de prendre de la chicorée pour du café?

ROSE.

Ah! mon Dieu! ne semble-t-il pas que ce soit un parti si brillant?

MADAME BEAUMÉNIL.

Comment donc? Six mille livres de rentes!

ROSE.

Et quelqu'un que l'on n'aime pas.

MADAME BEAUMÉNIL.

Bah! une fille bien née finit toujours par aimer six mille livres de rentes.

ROSE.

Encore de l'argent!

MADAME BEAUMÉNIL.

C'est qu'il n'y que cela de réel; et quand tu auras mon âge...

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

On r'grette, hélas! au déclin de la vie
Les bons hasards négligés ou perdus;

Tu ne s'ras pas toujours jeune et jolie,
Et les maris alors ne viendront plus.
Il s'ra trop tard quand tu voudras te plaindre;
Pour s'enrichir il n'est que le printemps...
Car la fortune est légèr'... pour l'atteindre
Il faut avoir ses jambes de quinze ans.

ROSE.

A quinze ans comme à soixante, je penserai toujours de même. Vous croyez donc que le caractère peut changer, et que sur mes vieux jours, je deviendrai avide, intéressée?

MADAME BEAUMÉNIL.

Peut-être bien; je l'espère.

ROSE.

Fi donc! chez les hommes, c'est possible; mais nous autres femmes, nous ne tenons pas à la fortune; et, pour moi, je n'y tiendrai jamais. De l'eau, du pain sec, et la liberté de disposer de mon cœur, voilà tout ce que je demande.

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, de l'eau! crois ça, et bois-en, ça fait un joli ordinaire. Mais, malheureuse enfant, tu aimes donc quelqu'un, alors?

ROSE, avec effort.

Eh bien!.. oui, maman... j'aime...

MADAME BEAUMÉNIL.

Voilà le grand mot lâché. Et qui donc? Je suis sûre que c'est quelque petit officier de l'armée d'Italie, car c'est la mode aujourd'hui : toutes les jeunes filles ne rêvent qu'officiers, depuis les victoires du premier consul. Un beau service qu'il nous a rendu là! Si tu t'avises jamais de donner dans le militaire... je sais ce que c'est, ton père était fourrier à la trente-deuxième demi-brigade.

ROSE.

Rassurez-vous, ce n'est point un militaire, c'est mieux que ça : un artiste plein d'ardeur et de talent, qui est parti pour s'enrichir, et qui reviendra avec des millions dans ses poches.

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, comme ce M. Émile, dont les croisées donnent en face des nôtres; un artiste, à ce qu'on dit; il est parti depuis six mois, pour courir après la fortune.

ROSE, à part.

Si elle savait que c'est le mien!

MADAME BEAUMÉNIL.

Tiens, voilà ses fenêtres ouvertes. C'est donc vrai, comme m'a dit la voisine, qu'il est revenu d'hier soir.

ROSE, à part et regardant à la fenêtre.

Lui de retour! quel bonheur!.. Il a donc réussi! (Haut.) Tenez, maman, j'ai fait un rêve cette nuit. Nous avions un bel hôtel, de beaux meubles, une bonne voiture; vous verrez que tout ça nous arrivera.

MADAME BEAUMÉNIL, qui a mis ses lunettes et a pris son feston.

Oui, compte là-dessus; en attendant, fait ta broderie, et porte-la chez la lingère. (Elle s'assied.)

ROSE.

Aujourd'hui?

MADAME BEAUMÉNIL.

Il le faut bien, c'est demain le loyer, et notre bourse est à sec.

ROSE, faisant la moue, et ôtant son petit tablier.

C'est que c'est joliment loin à pied.

MADAME BEAUMÉNIL.

Dame! comme tu n'as pas encore ta voiture... Et tu songeras aussi à faire notre petit ménage.

ROSE.

Ah! quel ennui!.. Heureusement que nous allons ce soir au spectacle.

MADAME BEAUMÉNIL.

Au spectacle?

ROSE.

Mais oui, cette loge à *la Montansier*.

MADAME BEAUMÉNIL.

Impossible! c'est M. Guichard qui l'avait retenue; et maintenant nous ne pouvons accepter ni son bras, ni sa loge.

ROSE.

Toujours M. Guichard!.. Ah! quand elle verra Émile. (On entend en dehors un violon qui joue l'air : « Vivre loin de ses amours. » Rose prêtant l'oreille du côté de la fenêtre, à part.) Ah! mon Dieu! je ne me trompe pas; c'est son violon que j'entends, à la fenêtre en face, et notre air convenu.

MADAME BEAUMÉNIL, écoutant de l'autre côté.

Eh! mais, Rose, il me semble que l'on sonne à la porte.

ROSE.

Oui, oui, maman; allez donc voir ce que c'est.

MADAME BEAUMÉNIL, se levant.

La réponse de M. Guichard. (On sonne encore.) Un moment, on y va. (Elle sort.)

SCÈNE V.

ROSE, seule, et achevant l'air qui a été joué par le violon.

Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

C'est bien lui... Oh! comme le cœur me bat! (Elle court à sa fenêtre et l'ouvre.) Émile... Je vous revois... Ah! quel bonheur!.. Ça fait mal... ça suffoque. (Lui faisant signe de se taire.) Parlez bas, je vous en prie... Vous m'aimez toujours? n'est-ce pas, Monsieur?.. Toujours... Ah! j'en étais sûre... Si j'ai été fidèle?.. Est-ce que cela se demande? Vous me trouvez embellie!.. (Souriant.) Je ne vous ferai pas le même compliment... Êtes-vous devenu brun!.. c'est le soleil d'Italie... A propos, avez-vous fait fortune?.. Vous revenez bien riche?.. Comment!.. pas un sou... plus pauvre qu'auparavant!.. Ah! mon Dieu!.. Mais vous le faites donc exprès, Monsieur?.. Il ne vous reste que mon amour?.. Pauvre garçon!.. est ruiné... Oh! c'est ma mère... (Elle ferme la fenêtre.)

SCÈNE VI.

ROSE, MADAME BEAUMÉNIL, portant une corbeille élégante qu'elle pose sur la table.

MADAME BEAUMÉNIL.

Voilà bien une autre aventure!

ROSE.

Quoi donc, maman?

MADAME BEAUMÉNIL.

Une corbeille magnifique.

ROSE.

Une corbeille que l'on apporte?

MADAME BEAUMÉNIL.

De la part de M. Guichard.

ROSE.

M. Guichard! Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME BEAUMÉNIL.

Que tout entier aux préparatifs de la noce, il n'est pas rentré chez lui, qu'il n'a pas encore ta lettre, et qu'il ignore...

ROSE.

Ah! mon Dieu! il ne fallait pas recevoir...

MADAME BEAUMÉNIL.

Est-ce que j'ai eu le courage?.. D'ailleurs on ne fait pas une pareille confidence à un domestique.

ROSE, passant auprès de la table.

Ah! il a pris un domestique! Mais vous allez renvoyer tout cela, j'espère?

MADAME BEAUMÉNIL.

Aussitôt que j'aurai quelqu'un.

ROSE, s'en approchant.

A la bonne heure. Je ne veux pas qu'il pense... (Regardant la corbeille.) Ça fait un joli effet le satin.

MADAME BEAUMÉNIL, à Rose, qui entr'ouvre la corbeille.

N'y touche donc pas, Rose, puisque ce n'est plus pour nous!..

ROSE.

Mon Dieu, maman, on peut bien regarder; je veux voir seulement comment tout cela est choisi.

MADAME BEAUMÉNIL.

Pour te moquer de M. Guichard. Dame! il n'a pas des millions comme ton artiste.

ROSE, soupirant, à part.

Oui, joliment! Pauvre Émile! J'ai le cœur navré. (Haut.) Oh! le joli dessin!

MADAME BEAUMÉNIL, regardant un tulle brodé.

Charmant! C'est le voile, et un voile d'Angleterre encore! Dis donc du prohibé, c'est cossu.

ROSE, le mettant.

Oui, tenez, cela se met ainsi; on croise cela par devant.

MADAME BEAUMÉNIL.

Ah! c'est joli, très-joli; et ça te va...

ROSE.

Vous trouvez?

MADAME BEAUMÉNIL.

Et ce bouquet. (Elle lui met le bouquet.) Je ne t'ai jamais vue avec un bouquet.

ROSE, à part.

Ah! son malheur me le rend plus cher que jamais. (Haut.) Voulez-vous une épingle, maman? (A part.) Et son image sera toujours... (Haut.) Un peu de côté; ça aura plus de grâce.

MADAME BEAUMÉNIL, l'admirant.

Ah! si tu voyais! comme des fleurs vous relèvent une femme! (Elle prend dans la corbeille de la blonde qu'elle montre à Rose.) As-tu remarqué cette blonde pour garnir la robe de noce?

ROSE, la regardant.

Il y a de quoi faire deux rangs.

MADAME BEAUMÉNIL.

Deux rangs de blonde! Aurais-tu été heureuse avec cet homme-là! (Continuant à la parer.) Et dire que tout cela va être pour une autre!

ROSE.

Pour une autre!

MADAME BEAUMÉNIL.

Écoute donc, il a envie de se marier, ce garçon; il voudra utiliser sa corbeille. J'ai idée que ce sera la fille de M. Gibelet, l'huissier au conseil des Anciens.

ROSE.

Comment, la petite Gibelet, qui loge ici au quatrième?

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, elle le regarde toujours de côté.

ROSE, brusquement.

Je crois bien : elle louche...

MADAME BEAUMÉNIL.

Oh! non.

ROSE.

C'est-à-dire qu'elle louche horriblement... Une petite sotte, si envieuse, si méchante, qui a toujours un air...

MADAME BEAUMÉNIL.

Hum! Si elle te voyait avec cette toilette, elle en ferait une maladie. Tu es si gentille comme ça!

ROSE.

Vous trouvez? je voudrais bien me voir aussi, maman.

MADAME BEAUMÉNIL.

Attends, je vais chercher le miroir. (Elle entre dans la chambre de Rose.)

ROSE, seule.

Certainement, ce n'est pas tout cela qui m'éblouira. Je suis trop sûre de mes principes. Pauvre Émile! Mais après tout, il n'a rien. (Elle s'est approchée de la corbeille, d'où elle retire une boîte qu'elle ouvre.) Tiens, il y a le collier, et il n'y a pas les boucles

d'oreilles! Et ma pauvre mère, travailler à son âge; elle qui n'aime pas à se priver! (Regardant un châle.) V'là justement le châle que je désirais!

MADAME BEAUMÉNIL, revenant.

Tiens, voilà la glace de la toilette. (Elle tient le miroir devant elle.)

ROSE.

Quelle fraîcheur! quelle élégance! (A part et d'un ton pénétré.) Ah! certainement, ce n'est pas d'une bonne fille.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, GUICHARD, qui est entré tout doucement, et qui les regarde.

GUICHARD.

Me voilà, belle-mère!

ROSE ET MADAME BEAUMÉNIL.

O ciel! M. Guichard.

GUICHARD.

Restez donc, je vous en prie. Ce que vous regardez vaut mieux que ce que vous allez voir. C'est assez galant, n'est-ce pas, belle-mère? Mais si on ne l'était pas un jour de noce!

MADAME BEAUMÉNIL, embarrassée.

Mais comment êtes-vous donc entré?

GUICHARD, d'un air fin.

Ah! dame! les maris se glissent partout. J'ai trouvé la porte ouverte.

MADAME BEAUMÉNIL.

Je croyais l'avoir fermée.

ROSE, interdite.

Et vous venez...

GUICHARD.

Parbleu, je viens vous chercher.

LES DEUX FEMMES, se regardant.

Nous chercher.

GUICHARD.

Sans doute. Dites donc, il y a des gens qui tiennent à se marier dans les églises; mais comme en ce moment elles sont fermées, l'essentiel c'est la municipalité. Nos amis y sont déjà, avec mes deux témoins, un pharmacien et un capitaine : c'est mon compagnon d'armes.

ROSE.

Le pharmacien?

GUICHARD.

Non, le capitaine; du temps que j'étais aux armées, dans les ambulances, conscrit de l'an III, et depuis médecin du Directoire, qui est mort entre mes mains. Pauvre Directoire! Je vois avec plaisir que la mariée ne se fera pas attendre.

ROSE, à sa mère.

Ah! mon Dieu! il ne sait donc pas...

MADAME BEAUMÉNIL.

Monsieur Guichard, est-ce qu'en rentrant chez vous tout à l'heure, on ne vous a pas remis?..

GUICHARD.

On aurait eu de la peine : je ne suis pas rentré chez moi depuis hier.

MADAME BEAUMÉNIL.

Comment!

ROSE, bas.

Il n'a pas reçu ma lettre.

MADAME BEAUMÉNIL, bas.

C'est égal, il faut le prévenir.

GUICHARD, remarquant leur trouble.

Eh! mais, qu'avez-vous donc? (D'un air sentimental.) Est-ce que ça vous inquiète, Rose, que je n'aie pas couché chez moi?

ROSE.

Oh! ce n'est pas cela.

GUICHARD.

Calmez-vous, chère amie : c'est que j'étais à Versailles pour une succession qui m'est tombée sur la tête, comme une tuile; mais ça ne m'a pas fait de mal; une succession, celle de mon oncle Guillaume, ancien fournisseur dans les fourrages, qui m'a laissé vingt mille livres de rentes, c'est modeste.

MADAME BEAUMÉNIL.

Tu l'entends, ma fille.

ROSE, avec humeur.

Eh! maman, je ne suis pas sourde. (A Guichard timidement.) Comment monsieur Guichard, et cette fortune subite, cet héritage ne vous a pas fait changer d'idée à mon égard?

GUICHARD.

Changer d'idée, moi? au contraire.

MADAME BEAUMÉNIL.

Quelle délicatesse!

GUICHARD.

Non, ce n'est pas de la délicatesse, c'est par calcul. Voyez-vous, moi, je n'ai pas l'air, mais de ma nature je suis un peu faible, et avec une femme riche, habituée au monde, je ne serais pas le maître; tandis qu'avec une petite fille pauvre, modeste, qui me devra tout...

MADAME BEAUMÉNIL.

C'est bien plus rassurant.

GUICHARD.

Et puis, ce qui m'a décidé pour l'aimable Rose, c'est cette figure candide. (Rose baisse les yeux.) Ce n'est pas elle qui aurait une intrigue à l'insu de sa mère. Voyez ses yeux baissés : avec ça, un mari est sûr de son fait, c'est bien tranquillisant.

MADAME BEAUMÉNIL.

Quel brave homme! (A sa fille.) Ah çà, il faut pourtant le détromper, lui dire que tu ne l'épouse pas.

ROSE, la poussant près de lui.

Chargez-vous-en, maman, je vous en prie.

GUICHARD.

Aussi je veux qu'elle soit bien heureuse, qu'elle éclipse tout le monde! (Tirant un écrin de sa poche.) Et d'abord voilà un petit écrin qui manquait à la corbeille.

MADAME BEAUMÉNIL, ouvrant l'écrin.

Des diamants!

ROSE, le prenant des mains de sa mère.

Des girandoles! eh bien, je crois qu'il gagne à être connu, une bonne physionomie.

GUICHARD.

Et pour la maman un petit cadeau. (Il lui présente un étui de lunettes.)

MADAME BEAUMÉNIL.

Pour moi! un étui! des lunettes! des lunettes d'or! (Bas à Rose.) Ah! dis-lui, toi, ma fille; je n'en ai pas le courage. (Elle fait passer Rose auprès de Guichard.)

GUICHARD.

Et puis une surprise que je vous garde encore.

ROSE.

Encore!

GUICHARD.

C'est d'occasion; mais nous en jouirons tout de suite, un joli cabriolet que j'ai acheté à un membre des Cinq-Cents qui s'en va avec les autres; il a sauté par la fenêtre. Et moi je serai de là. (Il imite quelqu'un qui conduit un cabriolet.)

ROSE.

Une voiture! une voiture! maman.

MADAME BEAUMÉNIL.

Une voiture, ma fille! juste ton rêve de cette nuit.

GUICHARD, avec joie.

Elle avait rêvé à moi!

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, à une voiture, dans laquelle vous étiez, avec vingt mille livres de rentes.

GUICHARD.

Il y en a cinq de plus, et tout cela à votre porte; car j'entends le cabriolet qui vient nous prendre. (Il va regarder à la fenêtre.)

MADAME BEAUMÉNIL, à sa fille.

Et la Gibelet qui est toujours à sa fenêtre, qui nous verrait passer.

ROSE, à part.

Ah! je n'y tiens plus. Certainement j'aimerai toujours Émile; oh çà! Mais je l'attendrais dix ans qu'il n'en serait pas plus avancé.

MADAME BEAUMÉNIL.

Eh bien?

ROSE, avec effort.

Eh bien! maman, je me sacrifie.

MADAME BEAUMÉNIL.

Est-il possible?

ROSE, pleurant dans ses bras.

Mais pour vous, pour vous seule, car je suis bien malheureuse.

GUICHARD, revenant à elle.

Eh bien! eh bien! comme disait le Directoire, partons-nous?

ROSE.

Ciel!.. Angélique! je vous en prie, pas un mot de ce mariage.

GUICHARD.

Comment?

ROSE.

Je vous dirai mes raisons. Mais partons sur-le-champ.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ANGÉLIQUE.

AIR : *On prétend qu'en ce voisinage*, etc. (de FRA DIAVOLO.)

ANGÉLIQUE.

Ah! quelle nouvelle imprévue,
Un cabriolet est en bas!
A peine tient-il dans la rue,
Car d'ordinaire il n'en vient pas.

GUICHARD, bas, à Rose.

C'est le nôtre... Quelle est cette jeune fillette?

MADAME BEAUMÉNIL.

Une voisine.

GUICHARD.

Je comprends!

ANGÉLIQUE, étonnée.

Vous sortiez?

MADAME BEAUMÉNIL.

Pour quelques instants.

ROSE, troublée.

Oui, pour une course, une emplette.

GUICHARD, bas.

L'emplette d'un mari.

ROSE.

Taisez-vous.

GUICHARD.

Je comprends.

ENSEMBLE.

ROSE ET MADAME BEAUMÉNIL.

Ne dites rien, elle est bavarde,
Et n' sait pas garder les secrets;
C'est nous seuls que cela regarde,
Partout nous le dirons après.

GUICHARD.

Je me tairai, je prendrai garde,
Ne craignez rien pour nos secrets;
C'est nous seuls que cela regarde,
Partout nous le dirons après.

ANGÉLIQUE, étonnée.
Qu'ont-ils donc? comme on me regarde!
Soupçonnerait-on nos secrets?
De l'adresse, prenons bien garde.
(Bas, à Rose.)
Sur mes serments compte à jamais.

ANGÉLIQRE, bas, à Rose.
Pour ces lettres, moi qui venais,
Quel contre-temps!

ROSE, de même.
Bien au contraire;
Pendant notre absence, prends-les.

ANGÉLIQUE.
C'est dit, sois tranquille, ma chère.

MADAME BEAUMÉNIL.
Partons, il en est temps, je croi.

ROSE, regardant en soupirant du côté de la croisée.
Cher Émile!

GUICHARD, triomphant.
Elle est à moi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ROSE ET MADAME BEAUMÉNIL.
Ne dites rien, elle est bavarde, etc.

GUICHARD.
Je me tairai, je prendrai garde, etc.

ANGÉLIQUE.
Qu'ont-ils donc? comme on me regarde! etc.

(Rose, Guichard et madame Beauménil sortent.)

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, seule, les regardant partir.

Pauvre Rose! Elle a encore pleuré. Ah! que ses attachements font de mal! Mais, au moins, elle a des motifs de consolation, tandis que moi... (D'un air content.) Je l'ai vu tout à l'heure cependant. Il y avait bien longtemps! ça m'a fait plaisir. Et puis, je ne sais pas si c'est une idée; mais il ma semblé qu'il soupirait, quand j'ai passé devant lui. (Revenant à elle.) Allons, j'oublie les lettres de Rose, dépêchons-nous. (Elle ouvre la commode.) Derrière ses bas de ssie. En voilà-t-il une provision! Qu'est-ce qu'ils peuvent donc se dire pour user comme ça des rames de papier? (Regardant autour d'elle.) Elle m'a pro-

mis de me les lire; ainsi, il n'y a pas d'indiscrétion. (Elle les rassemble et en ouvre une.) « Cher ange. » (A elle-même.) C'est gentil! (Lisant.) « Ma bien-aimée. » (A elle-même.) Comme c'est doux! Que d'amour! en v'là-t-il, plein mes poches! (Lisant.) Que l'assurance de ta tendresse me rend heureux! Elle me donne la force de tout braver. » (A elle-même.) Oh ça, je le conçois! (Lisant.) « En vain ta mère veut t'éloigner de moi : je suis tranquille, j'ai ton serment, et Rose ne peut plus appartenir à un autre. » (S'interrompant.) Mais qui donc ça peut-il être? (Elle tourne le feuillet et regarde au bas de la page.) O ciel! Émile! Émile Bremont! C'est le mien! (Avec émotion et s'essuyant les yeux.) Ah! malheureuse! Lui qui était si bon, si aimable pour moi! j'ai pu croire un instant... Et c'en est une autre! (Parcourant plusieurs lettres.) Oh! oui! « Je t'aime, je t'adore. » Il a bien peur qu'elle n'en doute, c'est répété à chaque ligne! Je n'y vois plus, j'étouffe! J'ai besoin de respirer. (Elle s'approche de la fenêtre.) Ah! mon Dieu! le voilà à sa fenêtre! (Reculant au milieu du théâtre.) Heureusement que le jour baisse, et qu'il ne me verra pas pleurer. (Regardant de loin.)

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Mais, qu'ai-je vu! Quels procédés indignes!
Il me regarde tendrement...
Et voilà qu'il me fait des signes...
Ah! c'est pour elle qu'il me prend!
Dieu! dans l'excès de sa tendresse,
Il m'envoie un baiser, je crois...
Je n'en veux pas... Je ne reçois
Que ce qui vient à mon adresse.

(Un paquet de lettres, attaché à une pierre, vient tomber à ses pieds.)

Que vois-je! encore des lettres! il croit donc qu'il n'y en a pas assez! (Elle ramasse le paquet.)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE, à part, et entrant.

C'est fini : me voilà madame Guichard.

ANGÉLIQUE, surprise et essuyant ses yeux.

Ah! c'est toi, Rose?

ROSE.

Oui, ma mère et ce monsieur se sont arrêtés en bas. (*Remarquant son trouble.*) Mais qu'as-tu donc? Comme tu es émue!

ANGÉLIQUE, *s'efforçant de sourire.*

Moi, non. C'est qu'en ton absence, et pendant que je prenais ces lettres, il m'est arrivé une aventure.

ROSE.

Une aventure?

ANGÉLIQUE.

Oui, tu ne m'avais pas dit que c'était M. Émile.

ROSE.

Je ne te l'avais pas dit? ah! je croyais. Au surplus, qu'est-ce que ça te fait?

ANGÉLIQUE.

Oh! rien du tout. Mais comme je loge dans la même maison, j'aurais pu lui éviter la peine de t'envoyer ses lettres (*Montrant la fenêtre.*) au risque de casser les carreaux, comme celle-ci. (*Elle lui présente la lettre.*)

ROSE, *repoussant la lettre et regardant du côté de la porte.*

Encore une! non, quoi que tu en dises, je ne dois plus souffrir... on n'aurait qu'à me surprendre. (*A part.*) Une femme mariée!

ANGÉLIQUE, *regardant au fond.*

Personne ne vient.

ROSE.

Eh bien! lis-la vite. Tout ce que je puis me permettre, c'est de l'écouter.

ANGÉLIQUE, *ouvrant la lettre.*

Qu'est-ce qu'elle a donc? (*Elle lit.*) « On assure que vous allez vous marier. » (*A Rose.*) Vois-tu comme on fait des contes! (*Lisant.*) « Je ne puis le croire. Vous savez qu'au moment où vous serez à un autre, je me tue. »

ROSE.

O ciel!

ANGÉLIQUE.

Ça, il n'y manquerait pas, il a une tête; et tu as bien fait de refuser M. Guichard.

ROSE, *troublée.*

Continue.

ANGÉLIQUE, *lisant.*

« Vous avez donc oublié vos serments! Relisez-les, je vous

renvoie vos lettres. Ce sera votre punition! Mais non, c'est une calomnie : n'est-ce pas, Rose? tu m'aimes encore, j'en suis sûr, mais j'ai besoin de l'entendre de ta bouche. Aussi, je brave tout. Une planche peut me conduire près de toi, elle va de ma fenêtre à celle de ta chambre, et dès que la nuit sera venue... »

ROSE, effrayée.

Ah! mon Dieu! il oserait... Mais non, il sera raisonnable. Va le trouver, dis-lui...

ANGÉLIQUE.

Quoi donc?

ROSE.

Silence! c'est M. Guichard.

ANGÉLIQUE.

Le rival dédaigné?

ROSE.

Chut! mets-la avec les autres. (Angélique cache les lettres.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, GUICHARD.

GUICHARD, à la cantonade.

C'est très-bien, madame Beauménil. Dépêchez-vous de mettre le couvert. Ce n'est pas que j'aie grand appétit, mais je suis pressé. (A Rose.) Un souper fin, que j'ai envoyé prendre chez Legacque, par mon domestique à tournure; car nous soupons avec la maman, et nos amis, et puis après cela, cher ange, nous partons.

ANGÉLIQUE, étonnée.

Vous partez! Comment?

GUICHARD.

Dans ma voiture, (Baisant la main de Rose.) en tête-à-tête.

ANGÉLIQUE, bas.

Mais prends donc garde, il te baise la main.

ROSE, embarrassée.

Tu crois?

ANGÉLIQUE.

Et tu te laisses faire?

GUICHARD.

Qu'est-ce qu'elle a donc, cette petite? Est-ce qu'on ne peut pas embrasser sa femme?

ANGÉLIQUE, étonnée.

Sa femme!

GUICHARD.

Oui, certainement, depuis une heure.

ANGÉLIQUE.

Si c'est comme ça que tu lui es fidèle!

ROSE.

Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma mère.

GUICHARD.

J'espère que mademoiselle Angélique me fera le plaisir d'assister au souper; car les amis de ma femme sont les miens. Je l'aime tant; et elle m'aime aussi : elle me le disait encore tout à l'heure.

ANGÉLIQUE.

Comment, tu as pu lui dire...

ROSE, bas.

A cause de ma mère.

ANGÉLIQUE.

Pauvre fille!

GUICHARD.

Et je vous crois, Rose, je vous crois sans peine. Et ce diable de souper qui ne viendra pas. Est-ce lui? Non. (Entre le domestique.) C'est mon domestique, c'est-à-dire votre domestique. Saluez votre maîtresse. (Le domestique salue.) Tu es passé chez moi. Ah! mes lettres. Donne, donne, et presse le souper. (Le domestique sort.) Qu'est-ce que je vois donc là? Une lettre! C'est votre écriture, une lettre de vous!

ANGÉLIQUE.

Comment!

ROSE.

De moi! O ciel! ma lettre de ce matin!

GUICHARD.

Comment, chère amie, vous m'avez écrit.

ROSE, à Angélique.

Celle où je lui dis que je ne l'aime pas, que je ne l'aimerai jamais.

GUICHARD.

Une lettre d'amour, le jour de mon mariage. Oh! c'est joli, c'est très-joli. Voyons.

ROSE, se jetant sur lui.

Monsieur Guichard, c'est inutile, ne l'ouvrez pas.

GUICHARD.

Si fait! si fait!

ROSE, lui retenant la main.

Je vous en prie, vous me feriez rougir.

GUICHARD.

Il y a donc des choses !... Eh bien! chère amie, je ne vous regarderai pas. Je lirai sans regarder. (Il ouvre la lettre.)

ROSE, poussant un cri.

Ah! Monsieur!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME BEAUMÉNIL.

MADAME BEAUMÉNIL.

Mon gendre, eh vite! eh vite! on vous demande en bas, pour un malheur qui vient d'arriver.

GUICHARD.

Un malheur!

MADAME BEAUMÉNIL.

Ici, en face, un jeune homme qui loge au-dessus de la mère d'Angélique.

ANGÉLIQUE, bas, à Rose.

C'est Émile!

ROSE.

Comment! qu'est-ce donc?

MADAME BEAUMÉNIL.

On n'en sait rien; mais voilà une heure que l'on frappe à sa porte, et il ne répond pas...

ROSE ET ANGÉLIQUE.

Ah! mon Dieu!

MADAME BEAUMÉNIL.

Et l'on sent dans l'escalier une odeur de charbon.

GUICHARD, froidement.

C'est qu'il s'asphyxie.

ROSE.

Ah! le malheureux!

ANGÉLIQUE, à Rose.

Il a appris ton mariage; et dans son désespoir...

MADAME BEAUMÉNIL.

On a été cherché le commissaire, qui demande un médecin. Je me suis empressée de dire que mon gendre était ici.

GUICHARD.

Moi ! par exemple !

ROSE ET ANGÉLIQUE.

Oui, oui, vous avez bien fait.

MADAME BEAUMÉNIL.

Vous ne pouvez pas vous dispenser d'y aller, mon gendre : le devoir, l'humanité...

ROSE.

Eh! sans doute, Monsieur.

ANGÉLIQUE.

Courez donc vite !

GUICHARD.

Mais permettez : on ne dérange pas ainsi un marié qui va souper...

ROSE.

Il s'agit bien de cela. Allez donc, Monsieur, allez au secours de ce pauvre jeune homme, ou je ne vous aimerai de ma vie.

ANGÉLIQUE, l'entraînant.

Venez vite, Monsieur.

MADAME BEAUMÉNIL.

Venez, mon gendre.

GUICHARD.

Voilà, belle-mère, voilà. (Il sort avec madame Beauménil et Angélique.

SCÈNE XIII.

ROSE, seule.

Ah! je succombe. Pourvu qu'il n'arrive pas trop tard. Pauvre Émile ! et c'est par amour pour moi ! Et dire que peut-être en ce moment !... (On entend, dans le cabinet à droite, une guitare qui répète l'air : « *Vivre loin de ses amours.* ») Qu'entends-je?.. ma guitare, dans ma chambre!.. (Courant à la croisée.) Est-ce qu'il aurait osé?.. Oui, oui, sa fenêtre ouverte, et cette planche, au risque de se tuer. Ah ! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Si l'on venait ! Grand Dieu ! la porte s'ouvre. (Courant à la porte du cabinet.) N'entrez pas, Émile. (Elle repousse vivement la porte.) Seule ici. Non, vous dis-je ; non, vous n'entrerez pas, Monsieur, c'est inutile, je mets le verrou. (A part.) Ah ! il n'y en a pas. (Elle tombe dans un fauteuil, la porte s'ouvre. Le rideau baisse.)

ACTE II.

Un salon : porte au fond ; deux portes latérales. — Au-dessous de celle à droite, une grande lucarne.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, GUICHARD, AUGUSTIN, NANETTE. Guichard est assis et tient un journal. Émilie est debout à sa droite, et Augustin à sa gauche. Nanette range l'appartement.

GUICHARD.

Allons, quand je te dis que ça ne se peut pas.

AUGUSTIN.

Mais, mon papa...

GUICHARD.

Mais, mon fils, tu ferais beaucoup mieux de t'en aller à ton école de droit, au cours de M. Poncelet.

AUGUSTIN.

Non, mon papa, je n'irai pas ce matin ; j'aime autant étudier mon violon.

GUICHARD.

Hein! tu dis?...

AUGUSTIN.

Je dis que je n'irai pas.

GUICHARD, avec colère.

Ah ! tu ne veux pas y aller?

AUGUSTIN.

Non.

GUICHARD, se levant.

Eh bien ! à la bonne heure, n'y va pas, ça m'est égal ; ça regarde ta mère. (A Nanette.) Nanette, tu es bien sûre qu'elle n'est pas rentrée?

NANETTE.

Pardine, Monsieur ; puisque voilà mademoiselle Émilie qui arrive de Saint-Sulpice, où elle l'a laissée.

ÉMILIE.

Oui, mon tuteur ; elle doit, après, aller chez son directeur.

GUICHARD.

Dieu ! si elle pouvait l'inviter pour aujourd'hui !

AUGUSTIN.

L'abbé Doucin!

GUICHARD.

Certainement; car ici, je ne sais pas comment ça se fait, c'est toute la semaine jeûne, vigile et carême, à moins que l'abbé ne soit invité. Je ne fais de bons dîners que quand il est des nôtres, lui et son épagneul. Brave homme, du reste, qui est gourmand, par bonheur.

AUGUSTIN.

Mais, mon papa, je ne vous comprends pas. Si ça vous déplaît de faire maigre, pourquoi ne le dites-vous pas à maman?

GUICHARD.

Pour la faire crier? Merci. Avec ça que lorsque ça commence, ça dure longtemps...

AUGUSTIN.

Laissez donc! si vous lui disiez...

GUICHARD.

Oui, toi, c'est possible, parce qu'elle te gâte, ta mère.

AUGUSTIN.

Pas tant, pas tant.

GUICHARD.

Si, elle te gâte. Mais moi! il y a près de quarante ans qu'elle en a perdu l'habitude, depuis que je l'ai épousée, dans la République. Moi qui avais choisi une petite fille sans fortune, pour être le maître, ça m'a joliment réussi. Le jour même de notre mariage, nous eûmes une querelle. Cette fois-là, c'était ma faute. Imaginez-vous, une lettre que je trouve dans mes papiers; une lettre qu'elle m'avait écrite avant la noce, une plaisanterie, une épreuve qu'elle avait voulu faire! J'eus la bêtise de me fâcher. Elle me l'a assez reproché depuis, et ça lui a donné un avantage sur moi. Ah! mes enfants! une femme est bien forte quand son mari a des torts.

NANETTE.

Aussi, Monsieur a quelquefois des crises.

GUICHARD.

Hein! Qu'est-ce que vous dites? Mêlez-
sine.

NANETTE.

Non, vous n'en avez peut-être pas, de crises?

GUICHARD.

Oui; mais heureusement que j'ai un moyen excellent de les faire cesser, et même de les empêcher.

ÉMILIE.

Et lequel ?

GUICHARD.

Quand je vois quelque chose qui se prépare, je prends bravement ma canne et mon chapeau, et je vais me promener au Luxembourg : ça me rappelle mon bon temps, le temps du Directoire ! mes pauvres directeurs ! Et souvent dans mes méditations politiques, car j'ai toujours aimé la politique, je me dis : « Dieu me pardonne ! ma femme me traite comme le premier consul les a traités. Je n'ai plus voix au chapitre. »

AUGUSTIN.

C'est votre faute, mon papa ; et si vous voulez, je vais vous donner un moyen de ravoir la majorité.

GUICHARD.

Une conspiration à nous trois ! j'en suis.

AUGUSTIN.

Eh bien ! me voilà, moi, qui suis votre fils.

GUICHARD.

Je m'en flatte.

AUGUSTIN.

Voilà Émilie, votre pupille, la fille d'une ancienne amie de ma mère. Cette pauvre Angélique !

GUICHARD.

Eh bien !

AUGUSTIN.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Toujours soigneux de vous complaire,
Nous vous avons défendu jusqu'ici ;
Et vous savez, même contre ma mère,
Que vos enfants prenaient votre parti.
Mais ce parti qui vous honore
Ne compte, hélas ! que nous deux... vous voyez...
Mariez-nous, pour augmenter encore
Le nombre de vos alliés.

GUICHARD.

Est-il possible ? Vous vous aimez ! Ça ne se peut. Je ne m'en suis jamais aperçu.

AUGUSTIN.

C'est égal, mon papa, nous nous aimons. Et si, comme je vous disais tout à l'heure...

GUICHARD.

Eh! mon Dieu! je ne demanderais pas mieux! mais les obstacles... (A Émilie.) Toi, d'abord, tu n'as rien.

AUGUSTIN.

Comment, rien?

GUICHARD.

Absolument rien. Je dois le savoir, moi, qui suis ton tuteur.

ÉMILIE.

Il a raison.

AUGUSTIN.

Et ces papiers cachetés dont tu me parlais, et que t'a remis ta mère?

GUICHARD.

Des papiers? Qu'est-ce que c'est que ça?

ÉMILIE.

Ils ne sont pas pour moi, ils sont à l'adresse d'une personne que je n'ai jamais vue, un ancien ami de ma mère, M. Émile Brémont.

GUICHARD.

Je ne connais pas.

NANETTE.

Tiens; c'est peut-être des billets de banque.

GUICHARD.

Que vous êtes bête, ma chère? Au fait, ça se pourrait.

AUGUSTIN.

Eh! mon Dieu! qu'importe? L'essentiel, c'est que nous nous aimions. Vous parlerez, n'est-ce pas?

GUICHARD.

Tu vas me faire gronder.

ÉMILIE.

Oh! je vous en prie!

AUGUSTIN.

Mon petit papa!

GUICHARD.

Que vous êtes câlins!

NANETTE, qui est remontée, regarde par la porte du fond.

Voici Madame.

TOUS LES TROIS.

Ah! mon Dieu!

GUICHARD.

Ne dites rien, n'ayons pas l'air...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GUICHARD. Elle a un petit mantelet de dévote et une robe de soie grise, avec un bonnet très-simple.

MADAME GUICHARD, à la coulisse.

Mettez écriteau à l'instant. Je le veux. On donnera congé.

GUICHARD.

Qu'est-ce donc, chère amie ?

MADAME GUICHARD.

Cet appartement qui est trop grand pour nous. Et décidément je le mets en location. J'en aurai mille écus.

GUICHARD.

Nous déloger de notre maison ! Et où irons-nous ?

MADAME GUICHARD.

Au troisième.

GUICHARD, à part.

Encore une économie. (A madame Guichard.) Mais, chère amie...

MADAME GUICHARD.

Quelle objection y trouvez-vous ?

GUICHARD.

Je trouve que mon cabinet sera bien froid.

MADAME GUICHARD.

On bouchera la cheminée ; c'est par là que vient le vent.

GUICHARD.

Et les locataires du troisième ?

MADAME GUICHARD.

Je leur donne congé. Des gens qui se sont fourrés dans la révolution... des libéraux, des jacobins : ils n'ont que ce qu'ils méritent.

GUICHARD, cherchant à détourner.

Vous quittez l'abbé Doucin, chère bonne ?

MADAME GUICHARD.

Oui, Monsieur.

NANETTE, à part.

On s'en aperçoit.

MADAME GUICHARD.

Il est fort mécontent de vous tous.

ÉMILIE.

De moi, Madame ?

MADAME GUICHARD, *se tournant vers elle.*

Oui, Mademoiselle. Il a remarqué vos distractions pendant l'office. (*Lui rendant un petit livre.*) Eh! tenez, voilà votre livre de prières que vous avez oublié sur votre chaise. Une autre fois vous aurez une femme de chambre derrière vous pour le rapporter. (*Émilie baisse les yeux.*)

NANETTE.

Dame! il faisait si froid.

MADAME GUICHARD.

Et vous, mademoiselle Nanette, pourquoi avez-vous refusé à M. l'abbé Doucin d'être de l'association du sou?.. Tous les domestiques honnêtes en sont.

NANETTE.

Que voulez-vous? Le peu d'argent que j'ai, je l'envoie à ma mère.

MADAME GUICHARD, *brusquement.*

Taisez-vous. Vous n'aurez jamais de religion. (*A Augustin.*) Bonjour, Augustin, bonjour, mon garçon. Ne trouvez-vous pas que, tous les jours, il me ressemble davantage.

AUGUSTIN.

Maman me fait toujours des compliments.

MADAME GUICHARD.

Il est gentil celui que tu me fais là. Voyons, où avons-nous été hier au soir?

AUGUSTIN.

Maman, j'ai été au spectacle.

MADAME GUICHARD.

Qu'est-ce que j'apprends là! au spectacle! dans ces lieux de perdition! Vous ne sortirez plus sans moi. Vous me suivrez à mes conférences.

NANETTE.

C'est bien amusant!

AUGUSTIN.

Si c'est comme cela qu'elle me gâte!

GUICHARD, *à Émilie.*

Pourquoi aussi va-t-il lui dire?

MADAME GUICHARD.

Qu'est-ce que c'est?

GUICHARD.

Je dis, chère amie... Je demande si l'abbé Doucin vient dîner aujourd'hui.

MADAME GUICHARD.

Non.

GUICHARD.

Tant pis, ça m'aurait fait plaisir.

MADAME GUICHARD.

Il est un peu souffrant ; il a des crampes d'estomac.

GUICHARD.

Pauvre homme ! (Augustin passe auprès d'Émilie.)

MADAME GUICHARD.

Et ça me fait penser que je lui ai promis... Nanette, donnez-moi ces deux bouteilles de fleur d'orange et cette boîte de conserves d'abricots, dans l'armoire de ma chambre.

NANETTE, sortant.

Oui, Madame.

MADAME GUICHARD.

Ce digne homme ! ça lui fera du bien.

GUICHARD, bas, aux enfants.

Ces bonnes confitures dont elle ne veut jamais nous donner.

MADAME GUICHARD.

A propos, monsieur Guichard...

GUICHARD, se retournant.

Chère amie ?

MADAME GUICHARD.

Il faut aller le remercier de l'honneur qu'il vous a fait.

GUICHARD.

L'abbé Doucin ? qu'est-ce qu'il m'a donc fait ?

MADAME GUICHARD.

Comment ! est-ce que je ne vous l'ai pas dit ? grâce à lui, vous voilà marguillier de la paroisse.

GUICHARD.

Ah !

MADAME GUICHARD.

Eh bien ! vous ne comprenez pas ce que cela veut dire, marguillier de la paroisse ?

GUICHARD.

Si fait.

MADAME GUICHARD.

Un titre qui vous donne voix à la fabrique, qui vous place au premier banc ! vous ne vous réjouissez pas ?

GUICHARD.

Pardonnez-moi, chère amie ; marguillier ! je suis très-content, me voilà marguillier. (Appelant.) Nanette !

NANETTE, revenant avec deux bouteilles et une boite qu'elle présente à M. Guichard.

Monsieur.

GUICHARD.

Je suis marguillier, Nanette ; je veux que tout le monde s'en réjouisse, et pour fêter ma nouvelle dignité, tu vas me donner à déjeuner un bon bifteck.

MADAME GUICHARD, arrangeant les confitures.

Hein ! qu'est-ce que vous avez dit ?

GUICHARD.

J'ai dit un bon bifteck avec des pommes de terre.

MADAME GUICHARD.

Y pensez-vous ? un jour maigre !

GUICHARD.

C'est aujourd'hui maigre ? (A part.) Je n'en sors pas, je vais encore avoir des pruneaux. (Haut.) Mais, ma bonne, je suis marguillier.

MADAME GUICHARD.

Raison de plus pour vous mortifier, pour donner le bon exemple. (Regardant l'étiquette des bouteilles.) C'est la meilleure ! celle qui est sucrée, n'est-ce pas, Nanette ?

NANETTE.

Oui, Madame.

MADAME GUICHARD.

Vous boirez l'autre, monsieur Guichard.

GUICHARD.

Moi ! (Augustin revient auprès de sa mère.)

MADAME GUICHARD, souriant.

Ah ! vous êtes gourmand ! vous aimez les chatteries ! (Regardant les confitures.) Elles ont bonne mine. (En prenant un peu.)

GUICHARD, avançant la main.

Oui, elles doivent être...

MADAME GUICHARD, lui donnant un coup sur les doigts.

Eh bien !..

GUICHARD.

Oh ! merci.

ÉMILIE, bas, à Guichard.

Dites donc, mon tuteur, c'est le moment de lui parler.

GUICHARD, bas.

Tu crois ?

ÉMILIE.

Elle me paraît de bonne humeur.

NANETTE, de même.

Allons, Monsieur. (Augustin, de sa place, fait des signes à son père.)

MADAME GUICHARD, se retournant.

Qu'est-ce que c'est ?

AUGUSTIN.

Rien, maman : c'est mon père qui a quelque chose à vous dire, et qui nous priait de le laisser.

MADAME GUICHARD.

AIR de la valse de *Robin des Bois*.

C'est fort heureux... c'est ce que je désire,
De vous parler j'avais aussi dessein.

GUICHARD.

Grand Dieu ! que va-t-elle me dire ?

MADAME GUICHARD, à Nanette.

Portez cela chez notre abbé Doucin.

AUGUSTIN.

Allons, papa.

GUICHARD.

C'est une rude tâche.
Je risque fort.

AUGUSTIN.

Que craignez-vous, enfin ?

GUICHARD.

Elle pourrait, hélas ! si je la fâche,
Me faire faire encor maigre demain.

ENSEMBLE.

AUGUSTIN, ÉMILIE, NANETTE.

Laissons-les seuls, que chacun se retire ;
De lui parler { ma mère / Madame } avait dessein.
Est-ce pour { nous / vous } que va-t-elle lui dire ?
Dans tout cela je crains l'abbé Doucin.

GUICHARD.

Que l'on me laisse, et chacun se retire,
De me parler, ma femme avait dessein ;
Je tremble, hélas ! que va-t-elle me dire ?
Veut-elle aussi me gronder ce matin ?

MADAME GUICHARD.

Laissez-nous seuls, que chacun se retire,

De lui parler aussi j'avais dessein.
(A part.)
Monsieur Guichard à mes plans doit souscrire,
Je l'ai promis à notre abbé Doucin.
(Augustin, Émilie et Nanette sortent.)

SCÈNE III.

GUICHARD, MADAME GUICHARD.

MADAME GUICHARD.

Voyons, parlez, monsieur Guichard, je vous écoute.

GUICHARD.

Moi, je ne sais... je... (A part.) Que diable aussi, me laisser tout seul !

MADAME GUICHARD.

Éh bien !

GUICHARD.

Pardon, chère amie, après vous. Vous avez quelque chose à me dire ?

MADAME GUICHARD.

Oh! c'est fort simple. L'abbé Doucin, qui prend tant d'intérêt à ce qui vous regarde, m'a donné d'excellents conseils pour toute la famille : d'abord pour Augustin. Ce cher enfant! j'avais des projets sur lui; je pensais à le faire entrer dans les ordres; mais les temps sont mauvais, c'est un état perdu. Et puis, ce qui autrefois n'était pas un obstacle, il n'a pas de vocation. Vous le voyez, il aime le monde, le spectacle. Je crois même, Dieu me bénisse, qu'il est un peu libéral. L'École de droit me l'a gâté : il faut donc chercher à le sauver d'une autre manière, pendant qu'il est encore jeune, et je ne vois que le mariage.

GUICHARD, à part.

Je l'y ai donc amenée. (Haut.) Je crois qu'il aimerait mieux ça.

MADAME GUICHARD.

AIR du *Pot de fleurs*.

Ah! je n'en suis pas étonnée !
Cela doit lui sourire assez;
Lui, qui voit toute la journée
Le bonheur dont vous jouissez.
Le mariage est un état, je pense,

Où l'on fait bien son salut.

GUICHARD.

Je le croi,
Car je sais déjà, quant à moi,
(A part.)
Qu'on peut y faire pénitence.

MADAME GUICHARD.

Nous venons, avec M. l'abbé Doucin, de lui trouver un excellent parti, mademoiselle Esther Grandmaison.

GUICHARD.

La fille du receveur général ? Elle n'est pas jolie.

MADAME GUICHARD.

Quatre-vingt mille francs de dot, une piété exemplaire, et des espérances ! et une famille si respectable ! Le père a eu le courage de prêter serment contre sa conscience pour être fidèle à la bonne cause.

GUICHARD.

C'est bien. Mais ma pupille Émilie ?

MADAME GUICHARD.

J'ai aussi pensé à elle. Je sais combien vous l'aimez, et je ne cherche qu'à vous être agréable. Nous lui assurons le sort le plus doux ; du repos et de la liberté pour toute sa vie. A force de protections, je la fais entrer chez les dames de la rue de Varennes.

GUICHARD.

Au couvent !

MADAME GUICHARD.

On viendra la chercher aujourd'hui, à trois heures, sauf votre approbation, ainsi que pour Augustin ; car vous êtes le maître de votre pupille et de votre fils, comme de votre femme.

GUICHARD.

Alors...

MADAME GUICHARD.

Ainsi, c'est décidé, c'est convenu. Je vous en préviens, il n'y a plus à revenir. Maintenant, voyons, qu'avez-vous à me dire ?

GUICHARD.

Mon Dieu ! chère amie, c'était la même chose, à peu près... seulement...

MADAME GUICHARD.

Vous voyez bien que nous sommes toujours d'accord, et que je ne cherche qu'à vous complaire en tout. Mais vous, mon ami, ne ferez-vous rien pour moi?

GUICHARD.

Quoi donc, ma bonne?

MADAME GUICHARD.

Oh! vous ne pouvez plus refuser. Vous savez, ce don à la paroisse; un marguillier doit donner l'exemple, et puis vous ne me refuserez pas.

GUICHARD.

C'est selon. Combien serait-ce?

MADAME GUICHARD.

AIR : *Pour le trouver, on peut rester chez soi* (d'YELVA).

C'est à peu près...

GUICHARD.

Parlez, je vous écoute.

MADAME GUICHARD.

Vingt mille francs que ça pourra coûter;
Ah! c'est bien peu pour ses fautes.

GUICHARD.

Sans doute,
Quand on en a beaucoup à racheter.
Moi, qui suis sobre, et jamais ne m'oublie,
Pour mes péchés faut-il payer autant?
Heureux encor si j'avais, chère amie,
Le droit d'en faire au moins pour mon argent!

MADAME GUICHARD.

Hein, plaît-il?

GUICHARD.

Je verrai, si cela se peut.

MADAME GUICHARD, sévèrement.

Comment donc? cela se doit, j'y compte, entendez-vous? il le faut. (D'un ton caressant.) Adieu, mon ami.

GUICHARD.

Adieu, ma bonne.

MADAME GUICHARD, sortant.

Adieu. (Elle sort.)

GUICHARD, seul.

Que le diable m'emporte si elle les aura!

SCÈNE IV.

ÉMILIE, GUICHARD, AUGUSTIN.

(Augustin et Émilie reparaissent de côté, et regardent si madame Guichard est partie.)

AUGUSTIN.

Elle est partie?

ÉMILIE.

Eh bien! mon tuteur?

GUICHARD.

Ah! voilà les autres.

ÉMILIE.

Vous avez parlé?

GUICHARD.

Certainement.

AUGUSTIN.

Et ça va bien, n'est-ce pas?

GUICHARD, embarrassé.

C'est-à-dire, il ne faut pas aller trop vite, cela commence à se débrouiller un peu.

TOUS DEUX.

Ah! tant mieux.

GUICHARD, à Augustin.

Toi d'abord, ta mère n'est pas éloignée de te marier.

AUGUSTIN, à Émilie.

Quel bonheur!

GUICHARD.

C'est déjà une bonne chose; par exemple, il n'y a que la personne sur laquelle vous n'êtes pas d'accord, parce que c'est une autre qu'Émilie.

AUGUSTIN.

Ah! mon Dieu! mais vous lui avez dit?..

GUICHARD.

Non, je n'ai pas voulu la brusquer, d'autant qu'elle a de très-bonnes intentions pour la petite. Seulement çà ne cadre pas tout à fait avec vos idées, vu qu'elle voudrait la faire entrer au couvent.

ÉMILIE.

Moi!

AUGUSTIN, *en colère.*

Tandis qu'on me marierait à une autre... Et vous ne vous êtes pas montré?

GUICHARD.

Est-ce qu'on peut tout faire à la fois? En un jour, c'était déjà beaucoup d'avoir obtenu cela!

ÉMILIE.

La belle avance!

AUGUSTIN.

Aussi, c'est votre faute!

GUICHARD.

Comment! c'est ma faute!

ÉMILIE, *pleurant.*

Vous êtes d'une faiblesse...

GUICHARD, *élevant la voix.*

Ah! c'est comme ça. Eh bien! arrangez-vous, je ne m'en mêle plus. Obligez donc des ingrats, on n'en a que des désagréments.

AUGUSTIN, *furieux.*

Je n'obéirai pas.

ÉMILIE.

Ni moi non plus.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE, *accourant.*

NANETTE.

Monsieur, Monsieur, voilà quelqu'un qui veut voir l'appartement.

GUICHARD.

Allons, les affaires à présent! Avertis ma femme.

NANETTE.

C'est que le Monsieur voudrait louer sans remise et écurie.

GUICHARD.

Qu'est-ce que ça me fait? je ne demande pas mieux. Mais avertis ma femme, je ne m'en mêle pas. (*Regardant les enfants qui pleurent de côté.*) Je vois qu'il y aura du bruit aujourd'hui. Je m'en vais faire un tour au Luxembourg. (*Il prend sa canne et son chapeau, et se sauve par la porte à gauche.*)

SCÈNE VI.

ÉMILIE, à droite, pleurant; AUGUSTIN, à gauche, essuyant ses yeux; BRÉMONT ET NANETTE, entrant par la porte du fond.

NANETTE, faisant entrer Brémont.

Entrez, entrez, Monsieur.

BRÉMONT.

C'est bien. Voyons l'appartement.

NANETTE.

Pas encore, dans un instant.

BRÉMONT.

Est-ce que ton maître ne veut pas louer sans remise et sans écurie?

NANETTE.

Si, Monsieur, jusqu'à présent. Mais pour qu'il le veuille définitivement, il faut que Madame y consente, et je vais la prévenir. Daignez vous asseoir, et l'attendre. (Elle sort.)

BRÉMONT.

Auprès de ces jeunes gens? Volontiers, car j'ai toujours aimé la jeunesse. Il y a en elle une franchise, une insouciance, une gaieté de tous les moments. (Apercevant Émilie qui pleure.) Ah! mon Dieu! (Regardant Augustin.) Et l'autre aussi!.. Eh bien! eh bien!.. (S'approchant d'eux.) Qu'est-ce que c'est donc? Qu'y a-t-il, mes jeunes amis?

AUGUSTIN.

Ses amis...

BRÉMONT.

Pardon, je ne vous connais pas, c'est vrai; mais vous pleurez tous deux, et pour moi on n'est plus étranger dès qu'on a du chagrin. Moi qui viens de loin, j'en ai eu tant!

LES DEUX JEUNES GENS, s'approchant de lui.

Il serait vrai!

BRÉMONT, leur prenant la main.

Vous le voyez, voilà déjà la connaissance faite. Il y a du bon dans le malheur, et il ne faut pas trop en médire: il rapproche, il unit les hommes. C'est le bonheur qui rend égoïste, et heureusement je vois que nous n'en sommes pas là.

AUGUSTIN.

Il s'en faut.

BRÉMONT.

Je comprends, quelque penchant, quelque inclination contrariée.

AUGUSTIN ET ÉMILIE.

Qui vous l'a dit?

BRÉMONT.

Hélas! j'ai passé par là.

AUGUSTIN.

Ce pauvre Monsieur!

BRÉMONT.

Je n'ai pas toujours eu des rides, des cheveux blancs et une canne. J'étais (Montrant Augustin.) comme mon nouvel ami, vif, ardent, impétueux, et j'avais un cœur, qui est toujours resté le même : il n'a pas vieilli, et cela fait que lui et moi nous avons souvent de la peine à nous accorder. J'aimais, comme vous, une personne charmante (Montrant Émilie.) comme elle.

ÉMILIE.

Et elle vous aimait bien?

BRÉMONT.

Certainement.

AUGUSTIN.

Et vous lui fûtes fidèle?

BRÉMONT.

Je le suis encore : je suis resté garçon en l'attendant.

AUGUSTIN.

Ah! que c'est bien à vous. Voilà comme nous ferons; nous attendrons, s'il le faut, jusqu'à cinquante ans.

ÉMILIE.

Jusqu'à soixante.

BRÉMONT.

C'est le bel âge pour aimer : personne ne vous dérange, ni ne vous distrait.

AUGUSTIN.

Et pourquoi ne l'épousez-vous donc pas?

BRÉMONT.

Qui donc?

ÉMILIE.

Elle, la jeune personne?

BRÉMONT.

Ah! c'est qu'elle s'est mariée.

TOUS DEUX.

Quelle horreur !

BRÉMONT.

Pour obéir à sa mère. Moi, je n'étais qu'un pauvre artiste, qui ai quitté la France, avec mon violon et l'espérance; tous les soirs je jouais avec variations :

Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

J'ai vécu comme cela une quarantaine d'années; donnant des concerts à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, où ils m'ont gardé; et à force d'avoir appuyé sur la chanterelle, j'ai acquis quelque fortune, une fortune d'artiste que j'ai conquise sur l'étranger, et qui je viens manger en France : car on peut bien vivre loin de sa patrie, mais c'est là qu'il faut mourir! Et ce beau pays m'a tant fait de plaisir à revoir!

ÉMILIE.

Vous avez dû le trouver bien changé?

BRÉMONT.

Mais non! c'est exactement la même chose, comme de mon temps; j'y ai vu partout les couleurs que j'y avais laissées; partout, même enthousiasme pour la gloire et la liberté! Tout y est de même, tout y est jeune, excepté moi !.. Mais, voyez, mes enfants, comme l'amour et la vieillesse nous rendent bavards; je voulais savoir votre histoire et je vous raconte la mienne... A votre tour maintenant.

AUGUSTIN.

Ah! oui, votre confiance fait naître la nôtre.

ÉMILIE.

Et nous vous aimons déjà.

BRÉMONT.

J'en étais sûr.

AUGUSTIN.

Apprenez donc que c'est ma mère...

ÉMILIE.

Oui, sa mère, madame Guichard, qui ne veut pas nous marier.

BRÉMONT.

Madame Guichard!..

ÉMILIE.

Qu'avez-vous donc?

BRÉMONT.

Rien... Il y a tant de Guichards... et ce ne peut être la fille de madame Beauménil.

AUGUSTIN.

Si vraiment.

BRÉMONT.

Rose!..

AUGUSTIN.

Ma mère.

BRÉMONT, à Augustin.

Votre mère! est-il possible!.. Que je vous regarde encore!.. Un joli garçon!.. Et votre père, M. Guichard, le médecin... existe-t-il encore?

AUGUSTIN.

Oui, Monsieur.

BRÉMONT, après un soupir.

Ah! tant mieux!

ÉMILIE.

C'est lui qui ne demanderait pas mieux que de nous unir. Mais qu'avez-vous donc?

BRÉMONT.

Ce n'est rien, mes amis, ce n'est rien... un peu de trouble... d'émotion.

AUGUSTIN.

On dirait que vous connaissez toute ma famille.

BRÉMONT.

C'est vrai... je suis un ancien ami dont vous avez peut-être entendu parler, Émile Brémont.

ÉMILIE.

M. Émile Brémont!... Ah! si vous pouviez parler en notre faveur?

BRÉMONT.

Je le ferai... comptez-y... et j'ose vous répondre du succès... Mais voyez-vous, mes chers enfants, j'ai besoin d'un moment pour me remettre. (Les enfants s'éloignent. A part.) Pauvre Rose! quelle surprise!... quelle joie!.. (Haut, à Augustin et à Émilie.) Mais surtout ne dites pas que c'est moi : votre mère va venir pour cet appartement.

AIR de *Partie et Revanche*.

Mon cœur bat d'espoir et d'attente,
Je crois qu'il a toujours vingt ans...

Mais mes jambes en ont soixante.

(Augustin lui présente un fauteuil.)

Et maintenant laissez-moi, mes enfants.

(Les jeunes gens remontent le théâtre.)

(A part, et s'asseyant.)

Elle va venir... du courage...

ÉMILIE, s'approchant de lui, et lui prenant la main.

Quoi ! vous tremblez?

BRÉMONT, à part.

C'est possible. Entre nous,
On peut bien trembler, à mon âge,
Quand vient l'instant du rendez-vous.

AUGUSTIN, à Émilie qui s'est retirée au fond à droite.

Est-il singulier, notre nouvel ami !

ÉMILIE.

Oui; mais il a l'air d'un honnête homme... et puis il parlera pour nous.

AUGUSTIN.

Et ces papiers que tu devais lui remettre?

ÉMILIE.

Je vais les chercher.

AUGUSTIN.

Et moi je vais travailler. (Il entre dans sa chambre à droite, tandis qu'Émilie sort par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE VII.

BRÉMONT, seul, assis.

Je vais la voir !.. Ce mot seul me rend toutes mes illusions, et me transporte en idée au moment où je l'ai quittée... où je l'ai vue pour la dernière fois, dans cette petite chambre bleue avec des draperies blanches, au cinquième étage; et ce cabinet dont la porte fermait si mal ! et mon voyage aérien, sur ce pont périlleux, suspendu d'une fenêtre à l'autre, et où je marchais avec tant d'audace; je m'y vois. (Se levant et chancelant.) J'y suis... j'y marcherais encore... avec ma canne... car cette gentille Rose, je l'aime comme autrefois... et elle aussi, j'en suis sûr... Elle est comme moi... elle n'a pas changé... elle me l'avait promis... Je la vois encore... ce regard si tendre... cette jolie taille... (Avec la plus tendre expression.) Ah ! Rose !.. Rose !.. quels souvenirs !... (On entend madame Guichard qui parle haut dans

l'intérieur, et qui bientôt paraît à la porte du fond.) On vient. (D'un air fâché.) Quelle est cette dame, et que me veut-elle?...

SCÈNE VIII.

MADAME GUICHARD, BRÉMONT.

MADAME GUICHARD.

Votre servante, Monsieur; c'est vous, m'a-t-on dit, qui voulez louer mon appartement?

BRÉMONT, stupéfait, et la regardant avec émotion.

Comment! c'est vous, Madame, qui êtes madame Guichard?

MADAME GUICHARD.

Oui, Monsieur.

BRÉMONT, avec découragement.

Ah! mon Dieu!... (La regardant de nouveau.) Cependant, il y a encore quelque chose... et nos cœurs, du moins... nos cœurs... oh! ils ne sont pas changés.

MADAME GUICHARD.

Vous avez vu l'antichambre... c'est ici le salon... à droite, la chambre de mon fils... par ici salle à manger... d'autres chambres à coucher... cabinet de toilette... dégagements. (Ell passe à la gauche de Brémont.)

BRÉMONT, passant à droite.

C'est inutile, je n'ai pas besoin d'en voir davantage... l'appartement me convient.

MADAME GUICHARD.

Oui; mais vous parlez d'en détacher la remise et l'écurie cela n'est pas possible.

BRÉMONT.

Permettez...

MADAME GUICHARD.

Je ne pourrai jamais les louer séparément.

BRÉMONT.

Je les prendrai donc, quoique je n'en aie pas besoin.

MADAME GUICHARD.

Il y aurait alors un moyen de s'arranger : Monsieur pourrait les payer et ne pas les prendre, ou les sous-louer; je ne le force pas, il est le maître.

BRÉMONT.

Vous êtes trop bonne : c'est donc une affaire conclue?

MADAME GUICHARD.

Pas encore; on ne le loue pas ainsi, sans connaître, sans prendre des informations : je demanderai quel est l'état, la profession de Monsieur?

BRÉMONT, à part.

Ah! cela va lui rappeler... (Haut.) Musicien.

MADAME GUICHARD, effrayée.

Ah! mon Dieu!

BRÉMONT.

AIR du *Baiser au Porteur*.

A ce mot seul elle est déjà tremblante,
De souvenir tous ses sens sont émus.

MADAME GUICHARD, à part..

Musicien!.. Ce mot seul m'épouvante...
Un logement de mille écus!

BRÉMONT.

Aux beaux-arts vous ne croyez plus.

MADAME GUICHARD.

Il faut avoir un peu de méfiance,
Je risquerais trop de perdre.

BRÉMONT.

Ah! grands dieux!

(A part.)
Rose jadis avait moins de prudence,
Et nous y gagnions tous les deux.

Je paierai six mois d'avance.

MADAME GUICHARD, d'un air aimable, et lui offrant une chaise.

Vraiment!.. asseyez-vous donc, je vous en prie. (Brémont refuse honnêtement.) Ce que j'en dis n'est pas par crainte : la meilleure garantie est dans les manières et la physionomie... de Monsieur.

BRÉMONT, la regardant tendrement.

Vous trouvez; allons, voilà un peu de sympathie qui revient, une sympathie arriérée.

MADAME GUICHARD, tirant sa tabatière, et offrant du tabac à Brémont.

Monsieur, en usez-vous?

BRÉMONT, la regardant avec surprise.

Ah! Rose prend du tabac.

MADAME GUICHARD.

Nous disons donc, mille écus de loyer, trois cents francs de remise, deux cents francs de portes et fenêtres; d'autant qu'ici

nous avons aussi d'excellents portiers, qui auront pour vous les plus grands égards; et aux fêtes, aux jours de l'an, vous n'êtes obligé à rien envers eux, qu'au sou pour livre que vous me payez, c'est cinquante écus.

BRÉMONT.

Ah! tout n'est donc pas compris?

MADAME GUICHARD.

Vous êtes trop juste pour le supposer. Nous avons aussi le frottage de l'escalier et l'éclairage, deux cents francs.

BRÉMONT.

Comment, Madame?

MADAME GUICHARD.

Voudriez-vous qu'à votre âge on vous laissât monter un escalier malpropre et mal éclairé, pour vous blesser, vous faire mal? Je ne le souffrirai pas, je tiens beaucoup à mes locataires, c'est mon devoir, j'en réponds.

BRÉMONT.

Vous êtes bien bonne; mais voilà des soins et des attentions qui, avec les réparations locatives, font monter mon loyer de mille écus à quatre mille francs.

MADAME GUICHARD.

Est-ce donc trop cher pour habiter une maison bien située, bien aérée, une maison tranquille et respectable, où l'on tiendra à vous conserver? car je compte bien que vous ferez un bail, et ce sera de six ou neuf, à votre choix.

BRÉMONT.

Permettez... permettez...

MADAME GUICHARD.

Quoi! Monsieur, vous hésitez à vous engager, à vous enchaîner à nous, quand c'est moi, quand c'est une dame qui vous en prie! Mais c'est fort mal, ce n'est pas galant, et j'avais meilleure idée de vous.

BRÉMONT, à part.

Allons, elle est un peu intéressée, mais elle est toujours bien aimable.

MADAME GUICHARD.

Vous acceptez donc pour neuf ans?

BRÉMONT.

Puisqu'il le faut. (Madame Guichard va s'asseoir auprès de la table. Elle met ses lunettes, et prend la plume. Brémont la regarde, et dit à part.)

Il paraît que Rose... (*Portant la main à ses yeux.*) C'est peut-être pour cela qu'elle ne m'a pas reconnu.

MADAME GUICHARD.

Votre nom, Monsieur?

BRÉMONT.

Mon nom? (*A part.*) Quel effet ça va lui faire! (*Haut.*) Mon nom... Brémont.

MADAME GUICHARD.

Brémont avec un *t*?

BRÉMONT, *stupéfait.*

Avec un *t*!

MADAME GUICHARD.

Qu'avez-vous donc?

BRÉMONT.

Quoi! ce nom-là vous est-il tellement inconnu, que vous ne sachiez plus comment l'écrire?

MADAME GUICHARD.

Que dites-vous?

BRÉMONT.

Avez-vous donc tout à fait banni de votre souvenir, comme de votre cœur, l'ami de votre enfance, le compagnon de vos peines, Émile Brémont?

MADAME GUICHARD.

Émile! il serait possible! quoi! c'est vous?

BRÉMONT, *avec transport.*

Oui, Rose, oui, c'est moi.

MADAME GUICHARD.

Monsieur, un pareil ton...

BRÉMONT.

Convient peu, je le sais, après un si long entr'acte; mais l'amitié, du moins, l'amitié est de tout âge! et n'ai-je pas quelques droits à la vôtre? Faut-il vous rappeler et nos serments et nos premiers amours?

MADAME GUICHARD.

Monsieur...

BRÉMONT.

Faut-il vous rappeler un premier retour, non moins cruel que celui-ci, et le moyen que j'employai pour éloigner votre mari? Ma vie que j'exposai pour parvenir jusqu'à la porte de votre chambre, que vous fermiez en vain, Rose? Il n'y avait pas de verrou.

MADAME GUICHARD.

Monsieur, le ciel m'a fait la grâce d'oublier; c'est comme s'il n'était rien arrivé.

BRÉMONT.

Non! l'on ne perd pas de pareils souvenirs; dites-moi seulement que vous ne l'avez pas oublié.

MADAME GUICHARD, émue et hésitant.

Pas tout à fait... et, s'il faut... vous... l'avouer...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE.

NANETTE.

Madame! Madame! voici M. l'abbé Doucin.

MADAME GUICHARD, à part.

Dieu! (Haut.) C'est bien, je sais ce que c'est, j'y vais. Où est mon fils?

NANETTE.

Dans sa chambre, à travailler. (Elle sort.)

MADAME GUICHARD, s'approchant de la porte qu'elle ferme, et dont elle prend la clé.)

C'est bien. J'aime autant qu'il ne voie pas cette petite Émilie, et qu'ils ne se fassent pas d'adieux. (A part, jetant un coup d'œil sur Brémont.) C'est souvent si dangereux! (Haut, à Brémont, en le saluant.) Monsieur...

BRÉMONT, allant à elle, et la ramenant sur le devant du théâtre.

Un mot encore; car j'ai promis de vous parler en faveur de votre fils, qui est amoureux comme nous l'étions.

MADAME GUICHARD.

Encore, Monsieur.

BRÉMONT.

Et au nom de notre amitié, de nos anciens souvenirs...

MADAME GUICHARD.

Monsieur, je vous prie de croire que je vous conserverai toujours comme ami... et comme locataire... mais dans ce moment, des devoirs me réclament, on m'attend, permettez que je vous quitte; j'aurai l'honneur de vous voir dans un autre moment. (Elle le salue, et sort par la porte du fond, à droite.)

SCÈNE X.

BRÉMONT, seul.

Ah! pourquoi l'ai-je revue? moi qui l'avais conservée si tendre, si aimable, si fidèle; comment lui pardonner la perte

de mes illusions? moi qui ne vivais que de cela. Et je resterais près d'elle! Non! non! je me gâterais peut-être aussi. Les cœurs d'à présent ne sont plus comme ceux de mon temps; il n'y a plus d'amitié, plus de passion!

SCÈNE XI.

ÉMILIE, BRÉMONT.

ÉMILIE, pleurant.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! je n'y survivrai pas.

BRÉMONT.

Qu'est-ce donc?

ÉMILIE.

M. l'abbé Doucin vient me chercher pour me conduire aujourd'hui même chez les dames de la rue de Varennes.

BRÉMONT.

Pauvre enfant! Et je conçois que ce lieu-là, ce n'est pas gai.

ÉMILIE.

Fût-ce un désert, un cachot, cela m'est bien égal; ce n'est pas cela qui me désole.

BRÉMONT.

Et qu'est-ce donc?

ÉMILIE, sanglotant.

C'est que je serai loin de lui, et que j'en mourrai de chagrin.

BRÉMONT.

Est-il possible? Ah! que vous me faites de plaisir!

ÉMILIE.

Eh bien! par exemple, vous que je croyais si bon!

BRÉMONT.

C'est justement pour ça. En voilà donc une qui aime encore, comme de mon temps, du temps du Consulat! (A Émilie.) Il faut dire que vous ne voulez pas, et moi, je serai là, je vous soutiendrai.

ÉMILIE.

Et le moyen de résister à madame Guichard, qui m'a élevée! car j'étais une pauvre orpheline, la fille d'une de ses anciennes amies, Angélique Gervaise.

BRÉMONT.

Ah! mon Dieu! cette petite Angélique si bonne, si gentille, qui avait toujours des bonnets *à la Marengo?*

ÉMILIE.

Je ne sais pas.

BRÉMONT.

C'est juste.

ÉMILIE.

Mais ce que je sais, c'est qu'elle vous regardait comme son meilleur ami, et qu'elle ne désirait qu'une chose : c'était de vous voir avant de mourir...

BRÉMONT.

Pauvre Angélique !

ÉMILIE, lui donnant un paquet cacheté qu'elle apportait en entrant.

Pour vous remettre ce dépôt qui vous appartenait, et qu'autrefois, disait-elle, on lui avait confié.

BRÉMONT.

Donnez, donnez, mon enfant. Mes lettres et celles de Rose, qui, lors de mon départ, étaient restées entre ses mains. Pauvre Angélique! celle-là était une amie véritable; aveugle que j'étais! le bonheur était près de moi, sur le même palier. (Regardant Émilie avec émotion.) C'aurait pu être là ma fille! Ah! que j'étais insensé! il paraît que maintenant on est plus raisonnable. (Il reste près de la table, ouvrant plusieurs de ces lettres, qu'il regarde d'un air mélancolique.)

SCÈNE XII.

ÉMILIE, BRÉMONT, près de la table à droite; AUGUSTIN, frappant à la porte de la chambre.

AUGUSTIN, en dehors, frappant à la porte de la chambre à droite.

Eh bien! eh bien ! ouvrez-moi donc.

ÉMILIE, courant à la porte.

C'est ce pauvre Augustin! Ah! mon Dieu! la clé n'y est plus, on l'aura enfermé.

BRÉMONT, sans quitter la lettre qu'il lit.

C'est tout à l'heure, sa mère...

ÉMILIE.

Je l'aurais parié! C'est pour l'empêcher de me faire ses adieux.

AUGUSTIN, paraissant à la lucarne qui est au-dessus de la porte.

Des adieux ! Est-ce que tu pars?

ÉMILIE.

A l'instant même; M. Doucin va m'emmener.

AUGUSTIN.

Et je le souffrirais? Dis-leur que si on t'éloigne de moi, que si l'on nous sépare, je me brûle la cervelle.

BRÉMONT, se levant vivement.

Bien, très-bien.

ÉMILIE.

Y pensez-vous?

BRÉMONT.

Voilà comme j'étais, je me reconnais.

AUGUSTIN.

Mais ce ne sera pas long : attends, attends; je vais d'abord briser cette porte qui nous sépare. (Il frappe contre la porte avec les pieds.)

BRÉMONT.

Briser les portes... Ces chers enfants! (A Augustin.) Eh! non, non; taisez-vous : on va arriver au bruit.

ÉMILIE.

Il a raison; mais comment sortir?

AUGUSTIN.

Par escalade.

BRÉMONT.

A merveille.

ÉMILIE.

Il va se faire du mal.

BRÉMONT.

Du tout! il y a un dieu pour les amoureux; et avec deux ou trois chaises, à l'escalade!

AUGUSTIN.

C'est juste, à l'escalade!

BRÉMONT, avec joie.

A l'escalade! (Il prend un fauteuil qu'il va poser contre la porte.)

ÉMILIE, montant sur le fauteuil que Brémont vient de mettre contre la porte, et parlant à Augustin

Prends bien garde, au moins. (Brémont, qui a été prendre une seconde chaise, la tient encore à la main, quand parait madame Guichard.)

SCÈNE XIII.

ÉMILIE, à droite debout sur le fauteuil, causant par la lucarne avec AUGUSTIN, qui lui baise la main; BRÉMONT, tenant une chaise à gauche; MADAME GUICHARD, entrant par le fond en se disputant avec M. GUICHARD.

GUICHARD.

Comment! le nouveau locataire est déjà installé?

MADAME GUICHARD.

Le voilà. (Regardant.) Qu'est-ce que je vois?

ÉMILIE.

C'est ta mère. (Brémont va s'asseoir auprès de la table, et lit tout bas les lettres qu'Émilie lui a remises.)

MADAME GUICHARD, qui a été prendre Émilie par la main, et qui l'a fait descendre du fauteuil.

Qu'est-ce que vous faites là, Mademoiselle? et qu'est-ce que c'est? que signifie une conduite pareille? (Pendant ce temps Guichard va ouvrir la porte à Augustin.) Regarder ainsi dans la chambre d'un jeune homme, causer avec lui en secret, à l'insu de vos parents, et dans une maison comme la mienne! Sont-ce là les exemples qu'on vous a donnés?

BRÉMONT, ouvrant une lettre qu'il a sous la main, et la lisant à voix haute.

« Ma mère me défend de te voir, mais je m'en moque; et dès « qu'elle sera sortie, chère Emile, je t'en avertirai, en laissant « la fenêtre ouverte. »

MADAME GUICHARD.

O ciel!

GUICHARD, sortant de la chambre avec Augustin.

Comment! Monsieur...

AUGUSTIN.

Mais, mon père...

MADAME GUICHARD.

Taisez-vous. Vous êtes aussi coupable; n'avez-vous pas de honte d'un tel oubli de toutes les convenances? causer un tel scandale, escalader des portes, des fenêtres!

BRÉMONT, toujours assis près de la table et lisant une autre lettre.

« Prends garde, cher Emile, ton audace me fait toujours trembler; et si les voisins te voyaient passer sur cette planche, (Guichard passe auprès de madame Guichard.) de ta maison dans la nôtre, comme tu l'as fait hier... »

MADAME GUICHARD.

Ah! mon Dieu!

GUICHARD, écoutant, et à madame Guichard.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que lit ce Monsieur?

BRÉMONT, sans se lever.

Un roman par lettres, que je me propose de publier avec le nom des personnages.

MADAME GUICHARD.

Monsieur!..

BRÉMONT.

Cela dépendra des circonstances, et d'un consentement que j'attends.

GUICHARD.

Le consentement de l'auteur?

BRÉMONT.

Justement.

GUICHARD.

Ce doit être curieux. (Voulant prendre les lettres.) Voyons donc?

MADAME GUICHARD, le retenant.

Y pensez-vous? quelle indiscrétion!

GUICHARD.

Elle ne veut pas que je lise, parce que c'est un roman; ma femme est d'une rigidité de principes... elle ne peut souffrir les romans.

BRÉMONT, se levant.

Je crois qu'elle a tort : les premiers chapitres sont si amusants; quelquefois les derniers sont bien tristes; mais il y a toujours, quand on le veut bien, une leçon morale à en tirer. (A madame Guichard, lui donnant la lettre.) Tenez, Madame, lisez vous-même, je vous la confie.

MADAME GUICHARD, troublée et voulant cacher la lettre.

Monsieur...

BRÉMONT.

Ne craignez rien : j'en ai bien d'autres.

GUICHARD, à sa femme.

Lis donc, lis donc, ma bonne.

MADAME GUICHARD, lisant avec émotion.

« Mon bien-aimé... mon cher .. »

BRÉMONT.

Je vous prie, par exemple, de passer les noms propres.

GUICHARD.

C'est juste. Mon cher... trois étoiles.

BRÉMONT.

AIR : *Mon père, je viens devant vous.*

(A demi-voix, à madame Guichard, qui achève de lire la lettre tout bas.)

Du roman de nos premiers ans
Relisez la première page :

(A haute voix, à cause de Guichard qui s'approche.)

Et puisqu'enfin dans les romans
Tout finit par un mariage...

GUICHARD, ÉMILIE, AUGUSTIN.

Ah! les romans ont bien raison!

(Augustin passe à la gauche de madame Guichard, et se met à genoux, tandis qu'Émilie, à sa droite, en fait autant.

De grâce, ma femme,
De grâce, Madame,
Profitons de cette leçon!

MADAME GUICHARD.

Non... non... non... non...

(Pendant ce temps, Brémont a pris le violon, qu'il a aperçu sur la table près de la chambre d'Augustin, et il joue le refrain de l'air :)

« Vivre loin de ses amours,
« N'est-ce pas mourir tous les jours? »

MADAME GUICHARD, seule.

Souvenir de mes amours,
Vous l'emportez, et pour toujours.

(A Émilie et à Augustin.)

Je cède... Dans vos amours,
Soyez heureux, et pour toujours.

ENSEMBLE.

AUGUSTIN ET ÉMILIE.

Ah! quel bonheur pour nos amours!
Nous sommes unis pour toujours.

GUICHARD ET BRÉMONT.

Ah! quel bonheur pour leurs amours!
Ils sont unis, et pour toujours.

BRÉMONT, passant auprès d'Augustin et d'Émilie.

Allons, tout n'est pas désespéré : elle est encore sensible à la musique.

AUGUSTIN, à Brémont.

Notre bienfaiteur, notre ami.

ÉMILIE.

Nous vous devons notre bonheur.

AUGUSTIN.

Et nous vous en remercions en vous aimant toujours.

BRÉMONT, soupirant, et leur prenant la main.

Toujours! encore ce mot-là! Voilà comme j'étais.

ÉMILIE.

Est-ce vous n'y croyez pas?

BRÉMONT.

Si, mes enfants; être aimé fut toujours le rêve de mes jeunes

années! Tâchez que ce soit aussi celui de ma vieillesse; car de toutes les choses impossibles, celle-là est encore la plus douce, et si de cette vie l'amour fut le premier chapitre, que l'amitié en soit le dernier!

CHŒUR.

Air : *C'est à Paris* (de Caraffa).

Par l'amitié (*bis.*)
Que notre vie
Soit embellie ;
Par l'amitié (*bis.*)
Que le passé soit oublié!

MADAME GUICHARD, au public.

Air : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

Protégez-moi, ne souffrez pas,
Messieurs, moi qui veux être sage,
Que j'aille encor faire un faux pas ;
Ils sont dangereux à mon âge.
Quand j'en faisais dans mon printemps,
Je m'en relevais et sans peine...
Mais maintenant j'ai soixante ans,
Et j'ai besoin qu'on me soutienne.

TOUS.

Maintenant elle a soixante ans,
Elle a besoin qu'on la soutienne.

FIN DE JEUNE ET VIEILLE.

LA

FAMILLE RIQUEBOURG

OU

LE MARIAGE MAL ASSORTI

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 4 janvier 1831.

PERSONNAGES

M. RIQUEBOURG, négociant.
MADAME RIQUEBOURG (HORTENSE), sa femme.
GEORGE, son neveu.
ÉLISE, sa nièce.
LE VICOMTE D'HEREMBERG.
LAPIERRE, domestique de Riquebourg.

La scène se passe à Paris dans l'hôtel de Riquebourg.

Un salon; porte au fond, portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame Riquebourg; l'autre, celle des bureaux de M. Riquebourg. Une table auprès de la porte à droite.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, auprès de la table; RIQUEBOURG, debout, donnant des billets de banque à un domestique.

RIQUEBOURG.

Cent, et deux cents, en bons sur le trésor... (A Lapierre.) Porte ces deux cent mille francs-là à Dampierre, mon caissier : ce sont les premiers fonds pour son voyage. (Lapierre sort.)

ÉLISE.

Il part donc toujours? un jeune marié!

RIQUEBOURG.

Oui, mam'selle ma nièce, avec votre permission, aujourd'hui même, à quatre heures, en route pour Nantes; et de là à la Havane : roule, cocher. Eh! eh! c'te diligence-là ne te plairait guère, à ce que je vois?

ÉLISE.

Non, vraiment.

RIQUEBOURG.

Qu'est-ce que tu fais là?

ÉLISE.

J'étudie, mon oncle, ma leçon d'histoire et d'italien.

RIQUEBOURG.

D' l'italien, quelle bêtise! Du français, je ne dis pas; ça peut servir en France, et encore, moi qui te parle, la moitié du temps, je m'en passe. (Élise quitte la table et vient auprès de son oncle.) Ça ne m'a pas empêché de faire fortune; au contraire.

Air : Vaudeville de l'*Intérieur de l'étude.*

On dit qu'autrefois d' la noblesse
C'était l'usage, et de ma main,
Comm' négociant, j'écris sans cesse :
Quartier d'Antin, ou Saint-Germain.
Dans les deux faubourgs on m'estime,
Et chacun d'eux m'y voit en beau :
Mon style est de l'ancien régime,
Et ma fortune est du nouveau.

ÉLISE.

Une fortune si extraordinaire! et dire qu'autrefois vous n'aviez rien!

RIQUEBOURG.

C'était là le bon temps! je me vois encore quand j'étais garçon de magasin à Marseille, sous ce beau ciel du midi : il y faisait chaud, je m'en vante, et tellement chaud, que dans ce temps-là il ne fallait pas grand'chose pour m'échauffer les oreilles.

ÉLISE.

Oh! vous avez toujours été mauvaise tête.

RIQUEBOURG.

C'est vrai, bon enfant, mais lâchant le coup de poing avec facilité. C'est tout ce qui m'est resté de mes anciennes habitudes : et encore, faute d'occasions, je finirai par me rouiller entièrement; car maintenant tout me cède, tout m'obéit. « M. Riquebourg par-ci, M. Riquebourg par-là. » C'est tout naturel. A force de vendre des marchandises pour les autres, j'en ai vendu pour mon compte; et je me suis tellement lancé dans les vins et les eaux-de-vie, que j'ai fini, comme on dit,

par faire ma pelotte. Roule ta bosse, mon garçon; et j'ai si bien fait rouler la mienne, que du port de Marseille je me suis trouvé dans un bel hôtel de la rue Caumartin.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Avec quelqu's millions dans mes poches;
Et je m' suis dit, les voyant s'amasser :
J' les ai gagnés, grâce au ciel, sans reproche;
Tâchons d' même d' les dépenser.

ÉLISE.

Qui mieux que vous sut jamais les placer?
Tous ces trésors, fruits de vos soins prospères,
Vous les donnez à tous ceux qui n'ont rien.

RIQUEBOURG.

C'est assez juste, et l'on doit bien
Quelqu' chose à ses anciens confrères.

ÉLISE.

Et toute votre famille que vous avez prise avec vous!

RIQUEBOURG.

Par malheur, il n'en reste guère, les braves gens ne vivent pas longtemps; je n'avais plus d'autres parents que toi et ton cousin George, nous ne pouvions pas manger ça à nous trois; et tout le monde me disait : « Marie-toi, Riquebourg, tu n'as encore que quarante-cinq ans : n'écoule pas tes années dans l'indifférence et le célibat. » Et ces idées me trottaient dans la tête, quand un jour j'aperçois une jeune personne; ah! dame, celle-là, je me dis sur-le-champ : « Voilà! c'est le numéro qu'il me faut; je n'en veux pas d'autre. » Mais, par malheur, c'était une comtesse! une famille qui n'en finissait plus; ce qu'il y avait de plus huppé et de plus fier dans le grand faubourg.

ÉLISE.

C'était désolant.

RIQUEBOURG.

Je crois bien; mais bientôt d'autres informations m'arrivèrent; j'appris qu'ils avaient été ruinés à la révolution! à la première... et ça me rendit courage; je me dis : les millions en avant. (Souriant.) Ils ne furent point repoussés par la famille; au contraire, car, quoi qu'on en dise, les millions et les titres, ça va bien ensemble, et dès ce jour seulement je commençai à être fier de la fortune que j'avais gagnée. Je rentrai chez moi, j'ouvris ma caisse, et regardant avec orgueil

mon or et mes billets de banque, je me dis : « Il y a donc du mérite là-dedans, puisque je leur dois mon bonheur, puisqu'ils me donnent pour femme la plus jolie et la plus aimable fille de Paris. »

ÉLISE.

C'est bien vrai.

RIQUEBOURG.

N'est-ce pas? que de vertus ! que d'esprit! et elle a la bonté de m'aimer, moi qui ne suis qu'une bête auprès d'elle, moi qui, comme je le disais tout à l'heure, n'ai d'autre mérite que ma fortune. Aussi, je m'en console en mettant tout mon mérite à sa disposition. Par exemple, il n'y a qu'une chose qui m'ait coûté pour lui plaire, c'est de ne plus faire ce qu'ils appellent des *cuirs*. A-t-il fallu du temps et de l'habitude! c'est la seule tyrannie que ma femme ait exercée sur moi. M'empêcher de placer des *t* et des *s* à ma volonté, c'était si absurde! car enfin, c'est moi qui parle : je les mets où je veux, je suis chez moi, d'ailleurs; et cependant, même dans mon salon, je voyais tous ces beaux messieurs qui riaient aussi, sarpebleu !..

ÉLISE.

Mon oncle!

RIQUEBOURG.

N'aie donc pas peur, ma femme n'est pas là ! et quand je jurerais un peu le matin, à moi tout seul, je n'ai que ce moment-là. Aussi, j'ai pris en haine tous ces gens comme il faut, barons, ducs et marquis.

ÉLISE.

Il y en a cependant qui sont si bien et si aimables.

RIQUEBOURG.

Tu en connais?

ÉLISE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

C'est possible : tu as, comme je le disais tout à l'heure, des connaissances que je n'ai pas; mais sois tranquille, si je te marie jamais, ce ne sera pas de ce côté-là.

ÉLISE.

Que dites-vous?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE, sortant de l'appartement de madame Riquebourg.

LAPIERRE.

Madame fait dire à Mademoiselle de passer chez elle.

ÉLISE.

Et moi qui m'amuse là à causer.

RIQUEBOURG.

Qu'est-ce que ça fait! reste encore.

ÉLISE.

Je le voudrais; mais ma tante qui m'attend pour ma leçon de géographie et d'histoire, car c'est elle qui s'est chargée de mon éducation; il y a deux ans, quand vous m'avez fait venir du pays, tout le monde se moquait de moi : j'étais si gauche, ne sachant pas dire un mot sans faire une faute!

RIQUEBOURG.

Voilà comme je t'aimais! nous pouvions causer ensemble.

ÉLISE.

Oui; mais tant que j'étais ainsi, qui m'aurait épousée? Ma tante me disait toujours que mon avenir en dépendait; qu'il n'y avait pas en ménage de bonheur possible quand un des deux avait à rougir de l'autre, et comme maintenant, dans la société, tout le monde avait des connaissances et de l'instruction...

RIQUEBOURG.

Laisse-moi donc tranquille; tu crois peut-être que c'est avec de la géographie ou de l'histoire que tu trouveras un mari!

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

À quoi bon app'ler à ton aide
Et la science et son fatras?
Avec de l'or, et j'en possède,
Avec un' dot, et tu l'auras,
Tu n' manqu'ra pas, tu peux m'en croire,
D'épouseurs... et ça, mon enfant,
Ce n'est pas un cont', c'est d' l'histoire,
L'histoire de Franc' d'à présent.

Du reste, chacun est libre, fais comme tu voudras. (Élise va

s'asseoir devant la table.) Mais je suis altéré d'avoir parlé. Lapierre, donne-moi un petit verre.

LAPIERRE.

Comment, Monsieur?

RIQUEBOURG.

Rhum ou eau-de-vie, comme tu voudras, pourvu que ce soit du sec. (Sur un signe d'Élise, Lapierre hésite.) Eh bien! est-ce que tu ne m'entends pas? (Lapierre sort.)

ÉLISE, qui pendant ce temps a pris ses livres et ses cahiers, passe à la gauche de Riquebourg.

Y pensez-vous, mon oncle? Le docteur qui vous a défendu de prendre la moindre liqueur.

RIQUEBOURG.

Bah! Est-ce que je crois à tout cela!

ÉLISE.

Il a pourtant bien dit...

RIQUEBOURG.

Oui, oui, ils disent tous que j'ai la même maladie que mon père; ce n'est pas vrai. Et si c'était, raison de plus... le pauvre cher homme était la sobriété même, ainsi que mon grand-père; ça ne les a pas empêchés tous deux de mourir à cinquante ans.

AIR du *Baiser au porteur*.

Tu vois donc bien qu' c'est une duperie.
Pendant qu' j'y suis, je veux vivre avant tout.
(Lapierre rentre avec un porte-liqueurs qu'il pose sur la table.)
Moi, je chéris le rhum et l'eau-de-vie
Par reconnaissance et par goût.
Dans les liqueurs, j'ai, négociant honnête,
Fait ma fortune, et je peux te l' jurer,
Sans que les un's m'aient fait tourner la tête,
Et sans qu' jamais l'autre ait pu m'enivrer.
(On entend sonner au dehors.)

Tiens, voilà que l'on sonne chez ta tante.

ÉLISE.

J'y vais. (Elle va pour entrer dans la chambre à droite.)

RIQUEBOURG, à Élise qui est sur le seuil de la porte.

Et surtout ne lui parle pas de ces bêtises du docteur; elle n'en sait rien, et ça l'effraierait.

ÉLISE.

Oui, mon oncle. (Elle entre dans la chambre à droite.)

RIQUEBOURG.

Et puis ça me ferait mettre de l'eau dans mon vin, ce que je ne veux pas, parce qu'il faut jouir. (A Lapierre.) Verse tout plein, attendu que la vie passe (L'avalant.) comme un petit verre.

LAPIERRE.

C'est là de la philosophie.

RIQUEBOURG.

De la philosophie au rhum! Voilà comme je l'aime. Verse encore. Qu'est-ce que tu dis de cela? (Lui montrant son verre.)

LAPIERRE, passant sa langue sur ses lèvres.

Que ça ne doit pas être mauvais.

RIQUEBOURG.

Eh bien! imbécile, prend-en un, et trinque avec moi.

LAPIERRE, honteux.

Ah! notre maître!

RIQUEBOURG.

Allons donc! je n'aime pas qu'on me réplique... (Lapierre prend un verre et l'emplit.) A ta santé.

LAPIERRE.

A la vôtre. (A part.) V'là-t-il un bon maître! Il n'est pas fier, celui-là!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE D'HEREMBERG, puis GEORGE.

LE VICOMTE, parlant au fond.

Eh bien! viens donc, et monte plus vite, puisque c'est toi qui me présentes.

RIQUEBOURG, achevant son verre.

Qu'est-ce que c'est?

LE VICOMTE, à Riquebourg.

Votre maîtresse est-elle visible?

RIQUEBOURG.

Ma maîtresse!

LE VICOMTE.

Oui, madame de Riquebourg; veuillez m'annoncer.

RIQUEBOURG, furieux.

Vous annoncer!

GEORGE, entrant.

Bonjour, mon cher oncle.

LE VICOMTE, à part, avec étonnement.

Son oncle! qu'est-ce que j'ai fait là!

GEORGE, présentant son oncle au vicomte.

Monsieur Riquebourg. (A son oncle.) Monsieur le vicomte d'Heremberg.

RIQUEBOURG.

Un vicomte, j'aurais dû m'en douter.

GEORGE.

Il s'est trouvé, la saison dernière, avec ma tante et ma cousine aux eaux d'Aix.

LE VICOMTE.

Où j'ai eu le bonheur de rendre quelques services à ces dames.

RIQUEBOURG.

C'est vrai, ma femme me l'a écrit.

LE VICOMTE.

Et j'ai trouvé ici, à mon retour, une invitation dont je venais la remercier.

RIQUEBOURG.

Dès que cela plaît à ma femme. (A George.) Dis-moi, George, où diable as-tu fait cette connaissance-là?

GEORGE.

C'est un ancien ami, un camarade d'études: nous étions ensemble à l'École polytechique.

RIQUEBOURG.

Vraiment! c'est dommage que ce soit un vicomte. N'importe; il ne faut pas avoir de préjugés (Il passe entre George et le vicomte.), et dès que vous êtes l'ami de mon neveu, soyez le bienvenu, et si vous voulez prendre quelque chose, un petit verre.

LE VICOMTE, à part, riant.

Le petit verre est admirable.

GEORGE, bas à Riquebourg.

Mon oncle, ça ne se fait pas.

RIQUEBOURG, bas, à George.

Tu crois, c'est possible : car ce Monsieur a un air... (Haut à Lapierre.) Ote-moi tout ça. (Lapierre sort avec le porte-liqueurs. Au vicomte.) Pardon, Monsieur, de mon honnêteté. Je vous laisse avec mon neveu. Vous êtes ici chez lui, car George est le fils de la maison; c'est notre enfant.

GEORGE.

Mon cher oncle!

RIQUEBOURG.

C'est moi qui l'ai élevé, et j'en suis fier, et à tous ceux qui ont l'air de se moquer de moi, je leur dis : « Si je suis un ignorant, mon neveu ne l'est pas. » Comme ce Monsieur qui, l'autre jour, avait l'air de me plaisanter, parce que je n'entendais pas une phrase de latin qu'il m'avait lâchée. Si tu avais été là, tu vous l'aurais rembarré, n'est-ce pas? Tu lui aurais parlé grec, tu sais le grec?

GEORGE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

A la bonne heure! Aussi quand je t'ai là auprès de moi, je ne crains rien, je défie tout le monde; et pour bien faire, tu ne devrais jamais me quitter. Mais depuis quelque temps, tu nous négliges, ça nous fait de la peine à tous.

GEORGE.

Vraiment!

RIQUEBOURG.

Et puis, je te trouve triste et changé.

GEORGE, *s'efforçant de rire.*

Non, mon oncle.

RIQUEBOURG.

C'te bêtise, je ne le vois peut-être pas!

LE VICOMTE.

Monsieur a raison, et hier, à l'Opéra, tu avais un air malheureux et si abattu, que je t'ai cru malade; qu'est-ce que cela veut dire? et qu'est-ce qui te tourmente?

GEORGE.

J'avais beaucoup travaillé.

RIQUEBOURG.

Voilà le mal, il se tuera avec ses mathématiques. Il est trop sage, je lui voudrais quelque bon défaut, ça occupe. (A George.) Veux-tu des chevaux, des jockeys? si tu n'as pas d'argent, il ne faut pas que ça t'arrête : je suis là.

GEORGE.

La pension que vous me faites n'est que trop considérable.

RIQUEBOURG, *secouant la tête.*

Peut-être aussi qu'il y a autre chose. Tu étais hier à l'Opéra, triste et rêveur; est-ce que par hasard de ce côté-là?.. Hein? dame! mon garçon, c'est cher, mais c'est égal, je serai censé n'en rien voir.

GEORGE.

AIR des *Frères de lait.*

Un tel soupçon et m'outrage et me blesse.

RIQUEBOURG.

Comm' tu voudras; on n'en convient jamais.
Je sais c' que c'est que les foli's d' jeunesse;
Tout comme un autre autrefois j' m'en donnais :
J' n'en peux plus faire, et ce sont mes regrets.
Mais, les payant pour un neveu que j'aime,
D'un doux souv'nir peut-être encore ému,
Je m' persuad'rai que j' les ai fait's moi-même,
Et qu' mon bon temps est revenu.

GEORGE.

Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG.

Enfin, ça te regarde. Je vais avertir ma femme qu'il y a un vicomte qui la demande. Il se peut, malgré ça, qu'elle ne soit pas visible, car, depuis quelque temps, elle est souffrante. Mais nous sommes gens de revue. Votre serviteur de tout mon cœur. (Il entre dans la chambre de madame Riquebourg.)

SCÈNE IV.

GEORGE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Comment, mon ami, c'est là M. Riquebourg, ce négociant si riche, si considéré, et dont sa femme me faisait un si grand éloge?

GEORGE.

Oui certes, c'est un brave et honnête homme, à qui je dois tout, et pour qui je donnerais mon sang.

LE VICOMTE.

Je le sais, car je me rappelle l'affaire que tu as eue pour lui avec ce monsieur qui riait à ses dépens, et qui ne s'en avisera plus. Mais quand je pense à sa femme, dont le bon ton et les manières distinguées...

GEORGE.

Ce sont là ses moindres qualités, et il est impossible de voir plus de vertu unie à plus de raison! Mariée par l'ordre de ses parents, dont cette union assurait la fortune, à un homme

dont les habitudes et les manières ne pouvaient sympathiser avec les siennes, elle ne s'est point dissimulé les difficultés de sa position. Elle a su en triompher; et, où d'autres n'auraient vu que le devoir, elle a su trouver le bonheur.

LE VICOMTE.

Vraiment!

GEORGE.

Tout en souffrant, peut-être, du ton et des manières de son mari, elle n'a point le tort d'en rougir. Elle le couvre de toute sa dignité, l'ennoblit à tous les yeux, et elle a pour lui tant d'estime, qu'elle force les autres à en avoir.

AIR du *Piége*.

Dans le monde il en est ainsi :
Quelques honneurs, quelque rang qu'il cumule,
C'est par sa femme qu'un mari
Est honorable ou ridicule.
Le public juste et circonspect,
Qui dans leurs rapports les contemple,
A pour le mari le respect
Dont sa femme donne l'exemple.

LE VICOMTE.

Elle l'aime donc?

GEORGE.

Oui, sans doute; car elle aime, avant tout, son devoir.

LE VICOMTE.

Et tu crois qu'elle est heureuse?

GEORGE.

Dieu seul le sait. Mais elle semble l'être, et elle l'est en effet. Je sais bien que mon oncle est parfois brusque et colère, s'emportant aisément, s'apaisant de même. En un mot, c'est tout à fait l'homme du peuple, avec ses élans généreux et ses défauts habituels. Mais il est si bon pour sa femme; il a tant d'amour pour elle! Oui, oui, c'est à coup sûr un bon ménage! Et puis, il y a en elle un charme indéfinissable qui rend heureux tout ce qui l'entoure.

LE VICOMTE.

A qui le dis-tu? J'ai passé, l'été dernier, trois mois auprès d'elle, et je t'avoue qu'à la première vue, la tête m'en a tourné.

GEORGE.

Il serait possible!

LE VICOMTE.

Eh bien! qu'est-ce qui te prend? Ne veux-tu pas empêcher qu'on adore ta tante? Tu aurais du mal : car je n'étais pas le seul. Tout ce qu'il y avait aux eaux d'aimable et de brillant n'a pas cessé de lui faire une cour assidue. Quant à moi, plus sage qu'eux tous, j'ai vu, dès les premiers jours, que je perdrais mon temps, qu'il n'y avait rien à faire, et prudemment je me suis retiré.

GEORGE, lui prenant la main.

Ce cher Léon!

LE VICOMTE, riant.

Tu as l'air de m'en remercier, et je n'y ai pas de mérite. D'abord elle m'en a su gré : j'ai gagné quelque chose dans son estime, ce qui était déjà me payer, et au delà, et puis ensuite, au lieu d'une passion insensée qui m'aurait rendu coupable ou malheureux, j'ai trouvé près d'une autre cet amour pur et véritable que nul remords ne trouble, que nulle crainte n'empoisonne, et qui, désormais, fera le charme et le bonheur de ma vie; en un mot, je veux me marier.

GEORGE.

Toi, mon ami? je t'en fais compliment, et plus encore à celle que tu as choisie.

LE VICOMTE.

Eh! mais, tu la connais?

GEORGE.

Moi?

LE VICOMTE.

Oui, et peut-être n'est-ce pas sans intérêt personnel que je te raconte tout cela. Il y a deux ans, j'avais rencontré dans quelques salons une jeune personne charmante, mais sans éducation, sans tournure, tout à fait étrangère aux manières du monde, où, s'il faut le dire, elle était même un objet ridicule; car j'étais le seul qui, plusieurs fois, eût pris sa défense; et depuis, j'ignorais ce qu'elle était devenue, lorsque, cette année, aux eaux d'Aix, je la retrouve; et imagine-toi, mon ami, de la grâce, de l'aisance, une tenue parfaite, et, sans avoir rien perdu de sa naïveté première, l'esprit le plus fin et le plus délicat. Deux années de soins et d'études avaient opéré cette métamorphose; et ce qui m'a touché jusqu'au fond du cœur, c'est qu'il m'a été facile de voir que le désir de me plaire avait été la cause d'un tel changement.

GEORGE.

Il serait vrai ?

LE VICOMTE.

Oui ; cela et l'exemple, l'amitié et les soins de ta tante.

GEORGE.

Comment ! ce serait Élise, ma cousine ?

LE VICOMTE.

Oui, mon ami, c'est elle.

GEORGE.

Et tu songerais à l'épouser ! toi, jeune, riche, et d'une illustre naissance ?

LE VICOMTE.

Et pourquoi pas ?

GEORGE.

Ah ! c'est mille fois trop d'honneur pour nous ! et jamais je n'aurais osé rêver pour ma cousine, pour ma sœur, une alliance pareille. Mais il faut que tu saches que mon oncle, que le travail, l'industrie, ont conduit à une immense fortune, mon oncle, qui est maintenant un des premiers négociants de Paris, a été autrefois, à Marseille, simple commis, simple garçon de magasin.

LE VICOMTE.

Je ne le savais pas, et je me reproche d'avoir ri tout à l'heure à ses dépens : partir de si bas pour arriver si haut, il faut du mérite pour ça. Pardon, mon ami, je le respecterai maintenant.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Gloire à celui qui doit tout à lui-même,
Et qui se fait et son sort et sa part ;
Pour bien juger les gens, c'est un système,
On pense au but, moi je pense au départ.
Du grand Condé j'admire le courage ;
Mais il était né prince et général...
Vaut-il celui qui, quittant son village,
S'en va soldat et revient maréchal ?
Vaut-il celui qui, loin de son village,
S'en va soldat et revient maréchal ?

GEORGE.

Quoi ! cela ne te fait pas changer de sentiment ?

LE VICOMTE.

Plaisantes-tu? Ne sommes-nous pas camarades? n'avons-nous pas étudié ensemble?

GEORGE.

Mais ta famille?..

LE VICOMTE.

Ma famille pense comme moi. A présent, mon ami, il n'y a plus de mésalliance : le commerce, l'industrie, la noblesse, égaux en lumières, en force, en courage, se tiennent et se donnent la main. Qui gouvernera? qui commandera demain? Toi, moi, si nos talents nous en rendent dignes; car les talents, l'instruction, fixent seuls les rangs; et maintenant il n'y a que deux classes dans la société : ceux qui ont reçu de l'éducation et ceux qui n'en ont pas. C'est là seulement qu'il y a mésalliance, c'est là qu'il y a malheur. Mais, grâce aux nouveaux charmes dont brille ta cousine, nous n'en sommes plus là; et j'arrive avec ma demande en mariage, que j'avais faite par écrit, c'est plus sûr.

GEORGE.

Ah! mon ami, que de reconnaissance!

LE VICOMTE.

J'espère que mon exemple t'encouragera, que tu chasseras ces idées sombres qui t'absorbent et t'attristent, et que, comme moi, tu feras un bon choix et un bon mariage.

GÉORGE, soupirant.

Moi, c'est bien différent, ce n'est pas possible; il n'y a pas de bonheur pour moi.

LE VICOMTE.

Et pourquoi donc?

GEORGE.

Ah! si tu savais, si je pouvais t'avouer!.. Tais-toi. (Regardant du côté de l'appartement de madame Riquebourg.) Voilà ma famille; je te laisse avec elle.

SCÈNE V.

RIQUEBOURG, HORTENSE, LE VICOMTE, GEORGE.

HORTENSE.

Mille pardon, monsieur le vicomte, de vous avoir fait attendre; je n'espérais pas votre visite de si bonne heure.

LE VICOMTE.

En effet, c'est agir avec bien peu de cérémonie, et je vous dois des excuses.

HORTENSE.

Moi, je vous dois des remerciements; c'est nous traiter en amis.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

J'approuve fort un semblable système,
Et mon mari, qui pense comme nous,
Me le disait tout à l'heure à moi-même.

LE VICOMTE, à Riquebourg.

Serait-il vrai?.. que c'est aimable à vous!

RIQUEBOURG, avec embarras.

Vous êt's bien bon...

(A part, montrant sa femme.)

En vérité, j' l'admire;
Car, pour mon compte, elle a soin de placer
De jolis mots, que j'ai l' plaisir de dire
Sans avoir eu la peine d' les penser.

HORTENSE, apercevant George, qui a pris son chapeau, mais qui n'est pas encore parti.

Bonjour, George; nous vous avons attendu hier à dîner; vous n'être pas venu; cela nous a inquiétés.

GEORGE.

Ah! ma tante!

RIQUEBOURG, à George.

Quand je te disais : tu lui as fait de la peine; et puis, on ne conçoit plus rien à ta bizarrerie. Je comptais sur toi, le soir, pour la conduire au bal en tête-à-tête.

GEORGE.

Je n'ai pas pu.

RIQUEBOURG.

Laisse-moi donc; au moment où je donnais la main à ma femme, qui était superbe, j'ai aperçu Monsieur debout dans la rue, qui regardait monter en voiture, par une pluie battante. Et pourquoi? pour aller avec Monsieur (Montrant le vicomte.) soupirer à l'Opéra.

GEORGE.

Ne le croyez pas.

HORTENSE, s'efforçant de sourire.

Et quand ce serait vrai, où est le mal? Vous me croyez donc

bien sévère! Écoutez, George, quand vous serez heureux, je ne vous demanderai rien; (Montrant le vicomte.) cela regarde Monsieur; mais dès que vous avez des peines, du chagrin, je les réclame, c'est moi qui dois être votre confidente, c'est le privilége des tantes : elles ne sont bonnes qu'à cela.

GEORGE.

Ah! Madame.

RIQUEBOURG.

Voilà parler; et puisque enfin tu es notre fils, notre enfant, attendu que je n'en ai pas eu de ma femme... ce n'est pas ma faute...

HORTENSE.

Monsieur...

RIQUEBOURG.

Je dis ça, parce qu'on pourrait croire...

HORTENSE, s'empressant de l'interrompre, et se retournant vers le vicomte.

Monsieur le vicomte nous fait-il le plaisir de dîner avec nous?

LE VICOMTE.

Trop heureux d'accepter.

RIQUEBOURG.

Nous irons au spectacle en famille. George, tu donneras le bras à ta tante.

HORTENSE.

Pourquoi le gêner? Il aimerait peut-être mieux aller à l'Opéra.

GEORGE.

Ah! vous ne le pensez pas.

LE VICOMTE.

C'est le jour des *Bouffes*, et si ma loge peut être agréable à ces dames...

RIQUEBOURG.

Non pas à moi.

Air de *Calpigi*.

Dès que j'arrive, il faut qu' j'y dorme ;
J' n'y vais qu' pour vous et pour la forme.
(A Hortense.)
Mais j' veux m'amuser aujourd'hui,
Et nous irons chez Franconi;
C'est mon spectacle favori;

Le seul où j'entends à merveille...
Le seul où jamais je n' sommeille.

LE VICOMTE.

A cause du mérite ?

RIQUEBOURG.

Non...
A cause des coups de canon.

HORTENSE.

Soit, comme vous voudrez, Monsieur; ce qui vous amusera sera ce qui me plaira le plus. George, voulez-vous dire qu'on nous envoie chercher une loge?

GEORGE.

J'irai moi-même, si vous le voulez?

LE VICOMTE.

J'ai ma voiture en bas, et je peux te conduire.

GEORGE, bas, au vicomte.

Et ta demande?

LE VICOMTE, de même.

Je n'ose pas, tant que ton oncle est là.

GEORGE, de même.

Allons donc.

LE VICOMTE, à Hortense.

N'osant espérer que vous seriez visible d'aussi bonne heure, j'avais pris, Madame, la liberté de vous écrire.

RIQUEBOURG.

Comment?

LE VICOMTE.

Ainsi qu'à vous, Monsieur, pour vous adresser une demande qui m'intéresse beaucoup.

RIQUEBOURG.

Une demande, à moi?

LE VICOMTE.

Et comme je veux vous laisser la liberté d'y réfléchir, (Lui donnant la lettre.) je la remets entre vos mains, et tantôt, en me rendant à votre invitation, je viendrai savoir la réponse. (A George.) Partons, mon ami.

AIR du *Siége de Corinthe*.

Ce jour doit m'être favorable,
Pour moi tout semble réuni :
Tous les plaisirs, banquet aimable,
Et puis spectacle à Franconi.

HORTENSE.

Oh ! du spectacle, ici, je vous délivre,
N'ayez pas peur ; car, en hôtes civils,
Nous vous laissons libre.

LE VICOMTE.

Je veux vous suivre
Et partager ce soir tous vos périls.

LE VICOMTE ET GEORGE, *en sortant.*

Ce jour doit { m'être / t'être } favorable,
Pour { moi / toi } tout semble réuni :
Tous les plaisirs, banquet aimable,
Et puis spectacle à Franconi.

SCÈNE VI.

HORTENSE, RIQUEBOURG.

HORTENSE, *regardant la lettre.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

RIQUEBOURG, *la lui donnant.*

C'est à toi qu'elle est adressée, et je ne lis jamais les lettres de ma femme, parce qu'on dit que ça porte malheur.

HORTENSE, *avec joie.*

O ciel ! qui se serait douté ?.. c'est notre nièce Élise qu'il demande en mariage.

RIQUEBOURG, *avec humeur.*

Eh bien ! par exemple...

HORTENSE, *étonnée.*

Et quoi ! n'êtes-vous pas enchanté, comme moi, d'une alliance aussi honorable ?

RIQUEBOURG.

Du tout.

HORTENSE.

Et pourquoi ?

RIQUEBOURG.

Je ne te dirai pas que, par goût et par affection, je n'aime pas les seigneurs, ça serait une bêtise ; parce qu'enfin un homme en vaut un autre : il y a de braves gens partout, et celui-là, ce n'est pas sa faute s'il est vicomte ; mais je te dirai que ma nièce aura cinq cent mille francs de dot, que depuis longtemps j'ai mis de côté ; et je ne me serais pas donné tant de mal pour enrichir un étranger.

HORTENSE.

Le vicomte est riche.

RIQUEBOURG.

Lui ou tout autre, qu'importe? Ce n'est pas un des miens, et je veux que ce que j'ai gagné à la sueur de mon front ne sorte pas de la famille, c'est à eux, ça leur appartient, ils l'auront, et je ne connais qu'un mari qui convienne à Élise, c'est George, c'est mon neveu.

HORTENSE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

Y a-t-il au monde un plus honnête homme, un plus brave garçon? Si tu l'avais vu comme moi, sous le feu du canon!

HORTENSE.

Comme vous! et quand donc?

RIQUEBOURG.

Pardon, je ne voulais pas te le dire, mais, en ton absence, lors de ces derniers événements, quand on mitraillait le peuple, je me suis dit : « Le peuple! j'en suis, ça me regarde. » J'ai fermé ma maison, mes magasins; et avec mes ouvriers et mes commis je me lançais, sans ordre, au hasard, où il y avait des coups de fusil, car je ne suis pas fort sur la tactique lorsque je vois arriver au galop un petit jeune homme en habit bleu, qui se met à notre tête, donne des ordres; je regarde, c'était George, que je croyais renfermé à l'École. C'était mon neveu qui criait : *En avant! marche!*.. Ce gaillard-là faisait marcher son oncle. Corbleu! je l'ai suivi; il nous a bien menés! et on ne veut pas que je donne ma nièce à mon neveu, à mon général!

HORTENSE.

Si mon ami, si, je trouve cela tout naturel. Ce pauvre George! mais cependant...

RIQUEBOURG.

Cependant... cependant... il n'y a pas d'objection qui tienne, ça a toujours été mon idée, et si je ne t'en ai pas parlé plus tôt, c'est que, depuis longtemps, j'ai remarqué une chose qui m'a chagriné.

HORTENSE.

Et qu'est-ce que c'est donc?

RIQUEBOURG.

Tu sais combien j'aime George; c'est mon soutien, mon

appui, c'est, après toi, ce que j'ai de plus cher au monde. Et comme tu es une bonne femme, tu l'aimes parce que je l'aime, pour me faire plaisir; mais cela n'est pas de toi-même, ce n'est pas comme je voudrais.

HORTENSE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

Oui, tu te retiens, et il ne faudrait pas, il faudrait être comme moi; tu as peur de lui faire une caresse, de lui faire une amitié. Des fois tu le traites avec cérémonie, et d'autres fois tu ne le traites pas bien du tout.

HORTENSE.

Moi!

RIQUEBOURG.

Je t'en donnerai des preuves. Par exemple : restant à Paris pour mes affaires, je désirais qu'il t'accompagnât dans ton voyage; tu as mieux aimé partir seule avec ta nièce et une femme de chambre. Je ne t'ai pas contrariée, parce qu'avant tout tu es la maîtresse; mais cela m'a fait de la peine et à lui aussi.

HORTENSE.

Vous croyez?..

RIQUEBOURG.

Ah dame! il n'est pas démonstratif, il ne fait pas de phrases, celui-là; il ne dit rien, mais il agit; et je sais au fond du cœur combien il nous aime tous deux. Pendant le temps que j'ai été malade, il s'est mis à la tête de ma maison, et quoique ce ne fût pas son état, il s'y entendait aussi bien que moi, ça allait mieux que si j'y avais été; car il a ce que je n'ai plus, de la jeunesse et de l'activité, et surtout un zèle pour mes intérêts... Et pour toi, est-il possible d'être plus aimable, plus attentif? Toujours à tes ordres, il se ferait tuer pour t'avoir une loge d'Opéra, ou une invitation de bal! Voilà ce qu'il nous faut pour être tout à fait heureux chez nous. Cela vaut mieux, j'espère, qu'un inconnu, qu'un étranger, et, dès aujourd'hui, pour commencer, il faut que tu en parles à George.

HORTENSE, troublée.

Moi!

RIQUEBOURG.

Sans doute; il est toujours de ton avis, il fait toujours ce que tu désires, il te sera facile de le décider.

HORTENSE, de même.

Je l'essaierai du moins.

RIQUEBOURG.

Il le faut, ou je croirai que tu as quelque arrière-pensée en faveur de ce vicomte que tu protéges.

HORTENSE.

Vous pourriez croire?..

RIQUEBOURG.

Oui. Tu as toujours eu un petit penchant pour les gens de qualité; c'est tout naturel, tu en es; moi je n'en suis pas.

HORTENSE.

Mon ami!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, GEORGE, qui rentre tout rêveur et reste au fond.

RIQUEBOURG.

Tiens! le voilà, toujours sombre et rêveur! Qu'a-t-il donc? (L'appelant.) George!..

GEORGE, sortant de sa rêverie.

Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG.

Arrive, mon garçon, ta tante a à te parler.

GEORGE, vivement.

Il serait vrai! Me voici.

RIQUEBOURG, souriant.

Ah! ça l'a réveillé! J'ai des ordres à donner à Dampierre, mon commis, qui part ce soir.

GEORGE.

Je le sais. Pour cet établissement que vous voulez former à la Havane.

RIQUEBOURG.

Oui, mon garçon.

GEORGE.

Une belle entreprise, qui, bien menée, doit réussir.

RIQUEBOURG.

Je l'espère. Mais j'en ai une autre qui me tient encore plus à cœur. Nous venons de nous occuper, avec ma femme, de ton avenir, de ton bonheur. Elle te dira cela. Cause avec ta tante, entends-tu, cause avec elle. (Il rentre dans ses bureaux.)

SCÈNE VIII.

HORTENSE, GEORGE.

GEORGE, étonné, et regardant sortir son oncle.

Qu'est-ce qu'il a donc, mon oncle?

HORTENSE.

Ce qu'il a, George? il veut vous marier.

GEORGE.

Ah! c'est là ce qu'il appelle mon bonheur! J'espère du moins qu'il ne me rendra pas heureux malgré moi; et comme je n'y consens pas...

HORTENSE.

Quoi! sans connaître celle qu'on vous destine?

GEORGE, avec amertume.

Je ne doute pas qu'elle ne soit riche, jeune, aimable, parfaite, en un mot : c'est vous qui avez daigné la choisir; mais quelle qu'elle soit, je la refuse, je n'en veux pas. Point d'amour, point de mariage, jamais. Je veux rester comme je suis.

HORTENSE.

Vous êtes donc bien heureux?

GEORGE.

Moi!.. je suis le plus malheureux des hommes.

HORTENSE, vivement.

Et pourquoi?

GEORGE.

Je ne sais; une fièvre lente me consume et me tue. Sans espoir, sans avenir, cette vie que je commence à peine, me semble déjà finie.

HORTENSE.

Et quelle carrière, cependant, promet d'être plus brillante? Aimé, estimé de tous, les honneurs vous attendent, la gloire vous appelle, et le désir de servir votre pays n'excite-t-il pas votre ambition?

GEORGE.

De l'ambition! je n'en ai plus. A quoi bon acquérir de la gloire, des honneurs? Pour qui? À qui les offrir? Qui s'intéresse à moi?

HORTENSE.

Et nous, Monsieur, nous, vos amis et vos parents.

GEORGE.

Oui, je le sais, vous m'aimez bien.

HORTENSE.

Alors, et si vous le croyez, pourquoi parler ainsi ? Il m'appartient peu, je le sais, de vous adresser des conseils ; mais si mon âge m'interdit ce droit, mon amitié, peut-être, me le donne. Voyons, confiez-moi tout ; je suis votre tante et votre amie.

GEORGE.

Eh bien ! oui, votre confiance attire la mienne, vous seule connaîtrez le fardeau qui me pèse ; j'aime, sans espoir d'être aimé ! bien mieux, sans vouloir jamais l'être ; car si je l'étais, je fuirais au bout du monde.

HORTENSE.

Insensé ! Vous avez pu livrer votre cœur à une passion coupable !

GEORGE.

Coupable ! qui vous l'a dit ?

HORTENSE.

Les tourments que vous souffrez ; car un attachement pur et légitime ne donne que du bonheur. Mais faites un instant un retour sur vous-même : où un pareil amour peut-il vous conduire ?

GEORGE.

Ah ! vous n'avez jamais aimé, vous qui me faites une pareille demande. Où il peut me conduire ? à aimer, à souffrir ; et ces tourments-là sont le bonheur de ma vie. Loin de m'y soustraire, je les cherche, je les désire, et dernièrement, ce que mon oncle ne sait pas, on m'avait nommé à une place superbe, que j'ai refusée... Il fallait m'éloigner d'elle, il fallait quitter Paris.

HORTENSE, avec émotion.

Ah ! c'est là qu'elle habite ?

GEORGE.

Oui, Madame, bien loin d'ici.

HORTENSE.

Et vous n'avez jamais songé à son repos, que vous pouviez troubler ; à sa vie, que vous pouviez rendre misérable ?

GEORGE.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Ah ! si jamais je le croyais, Madame,

Si cet amour si cruel et si doux
Pouvait troubler le repos de son âme...
C'est impossible... ainsi rassurez-vous.
Pour que sur moi descende sa pensée,
Pour abaisser jusque sur moi ses yeux,
Par ses vertus elle est trop haut placée,
Et, grâce au ciel, je suis seul malheureux.

HORTENSE.

Si vous l'êtes, c'est que vous le voulez, c'est que vous vous livrez sans cesse au danger, au lieu de le fuir et de le braver. Je ne suis qu'une femme, et bien faible, sans doute; mais si jamais, pour mon malheur, j'avais à combattre des sentiments pareils aux vôtres, loin d'y céder lâchement, j'en mourrais peut-être, mais j'en triompherais. Auriez-vous moins de courage? et faut-il que ce soit moi qui vous donne des leçons de force et d'énergie? Allons, George, allons, mon ami, croyez-moi, il n'est point de chagrin si profond que la raison ne puisse adoucir, point d'infortune si grande que notre cœur ne puisse supporter et vaincre! Je vous offre mon aide, mon secours; et si vous êtes ce que je crois, si vous êtes digne de mon estime, vous suivrez mes conseils.

GEORGE.

Parlez.

HORTENSE.

Votre oncle voulait vous faire épouser Élise.

GEORGE.

Élise! ma cousine? c'est impossible, un autre en est épris, le vicomte d'Herembert, mon ami.

HORTENSE.

AIR de *Téniers*.

C'est ce qu'il faut d'abord faire connaître
A votre oncle.

GEORGE.

Je lui dirai.

HORTENSE.

Et puis, il est d'autres partis peut-être...

GEORGE.

Pour moi, jamais... je l'ai juré.
N'espérant rien de celle que j'adore,
Je veux toujours, en mes soins assidus,
Lui conserver un amour qu'elle ignore,
Et des serments qu'elle n'a pas reçus.

HORTENSE.

Eh bien! il est un autre parti plus facile, qui assurera votre tranquillité, et la sienne peut-être. Cette place qu'on vous offrait, et qui vous éloigne de Paris, il faut l'accepter.

GEORGE.

Me priver de sa présence, de mon bonheur! Et que vous ai-je fait pour me donner un pareil conseil?

HORTENSE.

Il faut pourtant le suivre; mon amitié est à ce prix, choisissez... Eh bien?

GEORGE.

Y renoncer, jamais!

HORTENSE.

Je vous croyais digne de m'entendre, je vous laisse à vous-même, et n'ai rien à vous dire. (George s'éloigne; mais au moment de sortir, il jette un coup d'œil sur Hortense, qui ne le regarde plus. Il soupire et sort.) Ah! que c'est mal à lui!

SCÈNE IX.

HORTENSE, seule.

Air : *O mon ange! veille sur moi.*

D'où vient que son départ me trouble, m'inquiète?
Fuyons son souvenir... je le veux... je ne puis...
(Elle s'assied près de la table.)
Présent, je le redoute; absent, je le regrette;
Je rougis à sa vue, à son nom je rougis...
Il ne m'a jamais dit quellé est celle qu'il aime;
Je devrais l'ignorer, et cependant je croi,
Je la connais trop bien... Hélas! contre moi-même,
O moi-même! protége-moi.

(Elle reste près de la table, la tête appuyée dans ses mains et plongée dans ses réflexions.)

SCÈNE X.

HORTENSE, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG, sortant de la chambre à gauche, à la cantonade.

Allons donc, qu'est-ce que c'est qu'un pareil enfantillage?

HORTENSE, l'entendant.

Mon mari!

RIQUEBOURG, se parlant à lui-même.

Est-ce qu'un homme doit être ainsi?

HORTENSE.

Qu'y a-t-il ?

RIQUEBOURG.

C'est ce Dampierre qui, pendant que je lui parle de vins de France, de sucre et de café, s'avise d'avoir la larme à l'œil.

HORTENSE.

Et pourquoi ?

RIQUEBOURG.

Il ne m'écoutait pas, il pensait à sa femme et à son enfant qu'il va quitter. Que diable ! il faut être à ce qu'on fait ; il y a temps pour tout. Je n'empêche pas qu'on soit sensible, le soir, après le bureau ! Aussi, maintenant, me voilà tout à toi. Eh bien ! tu as vu George ? à quand la noce ? Est-il décidé ?

HORTENSE, troublée.

Pas encore tout à fait... mais plus tard, j'espère...

RIQUEBOURG, gaiement.

A la bonne heure ! pourvu que ça vienne ; d'autant qu'à présent je suis moins pressé, grâce à une idée qui m'est venue.

HORTENSE.

Comment ?

RIQUEBOURG.

Le départ de Dampierre me laisse trop d'ouvrage, et j'ai imaginé de prendre avec moi mon neveu, qui, à son âge, ne fait rien.

HORTENSE, à part.

O ciel !

RIQUEBOURG.

Comme mon associé, il habitera ici, chez nous, auprès de sa cousine, de sa future ; il ne nous quittera plus.

HORTENSE, à part.

C'est fait de moi ! (Haut.) Et vous croyez qu'il acceptera ?

RIQUEBOURG.

J'en suis sûr ; car c'est me rendre service. Il m'aidera au bureau, dans mes travaux, dans mes affaires. Et ici, dans notre intérieur, ce sera pour nous une société de tous les instants ; en mon absence au moins tu ne seras plus seule ; ça te dissipera, ça t'égayera, maintenant surtout, que tu es souvent souffrante.

HORTENSE.

J'en conviens ; et je crois que je le serais moins, si vous

aviez daigné m'accorder ce que déjà je vous ai plusieurs fois demandé.

RIQUEBOURG, *étonné.*

Comment, ce dont tu me parlais encore l'autre jour ?

HORTENSE.

Eh bien ! oui ; permettez-moi de quitter Paris, et d'aller passer quelques mois dans votre terre de Plinville que nous n'avons pas vue depuis longtemps.

RIQUEBOURG.

Quelle diable d'idée ! Mais quand une fois les femmes en ont une en tête ! Depuis le commencement de l'hiver, il lui a pris un amour de campagne... Voilà trois ou quatre fois qu'elle me presse de partir, par un temps affreux, au mois de décembre.

HORTENSE.

Que m'importe ? Je n'y tiens pas.

RIQUEBOURG.

Et moi, j'y tiens ; est-ce que je peux ainsi, toute l'année, me séparer de toi ? Déjà, cet été, quand tu as été aux eaux, que nous étions ici, mon neveu et moi, que tu nous avais laissés veufs, nous ne savions que devenir ; cette maison est si grande quand tu n'y es pas ! il n'y a plus de plaisir, plus de bonheur ; il me semble que tu aies tout emporté.

HORTENSE, *avec tendresse.*

Eh bien ! venez avec moi.

RIQUEBOURG.

Avec toi ! certainement que j'irais si ça se pouvait ; mais mon commerce, mais mes affaires me retiennent ici, je ne peux pas quitter ; et quand j'ai bien travaillé toute la journée, il faut que le soir je te retrouve là, près de moi. Ça me console de tout, ça me réjouit, ça me... Enfin, j'ai besoin de toi, je ne peux vivre sans ça, ça m'est impossible.

HORTENSE.

Cependant, si je vous suis chère, vous m'accorderez la grâce que je vous demande. Je souffre ici.

RIQUEBOURG.

Si c'était pour ta santé, je n'hésiterais pas ; mais les docteurs s'y opposent, ils disent que ça te tuera.

HORTENSE.

N'importe, laissez-moi partir.

RIQUEBOURG.

Et qu'est-ce qui te presse? qu'est-ce qui t'y oblige?

HORTENSE.

Il le faut.

RIQUEBOURG.

Et pourquoi?

HORTENSE.

N'avez-vous pas assez de confiance en votre femme pour vous en rapporter à elle du soin de ce qui est convenable ou nécessaire?

RIQUEBOURG.

Si vraiment.

HORTENSE.

Eh bien! alors, ne me demandez rien; fiez-vous à moi et laissez-moi m'éloigner.

RIQUEBOURG.

Non, morbleu! Je ne conçois pas une insistance pareille; et il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. J'en connaîtrai le motif; je le veux, je l'exige.

HORTENSE.

Je ne puis le dire.

RIQUEBOURG.

Eh bien! je n'accorde rien; tu ne me quitteras pas, tu resteras.

HORTENSE, dans le plus grand trouble.

O mon Dieu! il n'est donc pas d'autre moyen; je n'en connais pas du moins.

RIQUEBOURG.

Que dites-vous?

HORTENSE.

Qu'attachée à vous, à mes devoirs, j'ai cru longtemps que rien de ce qui leur était étranger ne pouvait jamais faire impression sur moi; je m'étais trompée. Il est des affections qui ne dépendent ni de notre cœur, ni de notre volonté, qu'on ne peut empêcher de naître, et contre lesquelles on n'est point en garde; car lorsqu'on commence à les craindre... elles existent déjà.

RIQUEBOURG.

Comment!

HORTENSE.

Non que vous deviez vous alarmer, et que ce cœur ait cessé

de vous appartenir; il est à vous par le devoir, par l'estime, par la reconnaissance, et grâce au ciel je suis digne de vous; je n'ai aucun reproche à me faire, mais peut-être n'en serait-il pas toujours ainsi. Vous êtes mon meilleur ami, mon guide, mon protecteur; venez à mon aide, permettez-moi de m'éloigner, de céder à des craintes chimériques peut-être, mais que font naître le sentiment de mes devoirs et l'affection que je vous porte.

RIQUEBOURG.

Que viens-je d'entendre! Il est quelqu'un que vous aimeriez?

HORTENSE, baissant les yeux.

Non, mais je le crains peut-être! (Vivement.) Il ne le sait pas, il ne le saura jamais, et c'est pour en être plus sûre que je veux fuir.

RIQUEBOURG.

Ce quelqu'un, quel est-il?

HORTENSE.

Que vous importe?

RIQUEBOURG.

Et pourquoi l'aimez-vous?

HORTENSE.

Je n'ai pas dit cela.

RIQUEBOURG, hors de lui.

Et moi, j'en suis sûr; il fallait l'empêcher, il ne fallait pas le souffrir; on se commande, on est toujours maître de soi.

HORTENSE.

L'êtes-vous dans ce moment?

RIQUEBOURG.

C'est différent; ce n'est pas de l'amour que j'ai, c'est de la rage!.. contre vous, contre tout le monde.

HORTENSE.

Que pouvais-je faire cependant, sinon de tout avouer? J'ai donc eu tort d'avoir confiance en vous, de vous prendre pour conseil et pour ami, d'implorer votre protection?

RIQUEBOURG.

Non, non; vous avez bien fait, c'est moi qui perds la raison; et quoique jamais peut-être on n'ait fait un pareil aveu à un mari, je crois en vous; vous êtes une honnête femme, que j'estime, que je respecte... c'est à lui seul que j'en veux. Quel est son nom? quel est-il? nommez-le-moi, je suis sûr que je

le connais, que je l'abhorre, que je l'ai toujours détesté, et si je le rencontre jamais...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE, annonçant.

Monsieur le vicomte d'Heremberg.

HORTENSE.

Le vicomte! Ah! mon Dieu! il vient pour cette réponse.

RIQUEBOURG.

Je suis bien en train de la faire; qu'il s'en aille!

HORTENSE.

Une pareille impolitesse! c'est impossible; mais le recevoir, lui expliquer votre refus... Je ne puis en ce moment. (A Lapierre) Priez-le de m'attendre au salon! où tout à l'heure j'irai le rejoindre... dites-lui que des occupations... que ma toilette.

LAPIERRE.

Oui, Madame. (Il sort.)

RIQUEBOURG.

Voilà bien des façons, pour un vicomte! (A part.) Ah! mon Dieu! si c'était... Oui, c'est lui... j'en suis sûr maintenant.

HORTENSE.

Qu'avez-vous?

RIQUEBOURG.

Rien... je n'ai rien... laissez-moi... rentrez. (Hortense va pour sortir par la porte du fond. Riquebourg lui montrant celle de son appartement à droite.) Là, dans votre appartement.

HORTENSE.

Qu'est-ce que cela signifie?

RIQUEBOURG, modérant sa colère.

Je veux que vous me laissiez, je le veux.

HORTENSE.

Ah! vous m'effrayez; j'obéis, Monsieur, j'obéis. (Elle entre dans son appartement.)

SCÈNE XII.

RIQUEBOURG, seul.

Oui, oui, c'est lui; ce doit être lui... je le saurai, je lui ferai un affront devant tout le monde entier, s'il le faut; je lui de-

manderai pourquoi il aime ma femme, pourquoi il en est aimé! Oh! je ne crains pas le bruit, ça m'est égal; et si ça ne lui convient pas, eh bien, je le tuerai! ou bien il me tuera. Et dans ce moment-ci, il n'y aura pas grand mal; il est là, au salon, qui attend ma femme! ce n'est pas elle qu'il verra, c'est moi; allons. (Il fait un pas pour sortir; en ce moment entre George.)

SCÈNE XIII.

GEORGE, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG.

Ah! George, te voilà!

GEORGE.

Qu'avez-vous donc?

RIQUEBOURG.

Je suis heureux de te voir, de t'embrasser. Adieu, mon ami.

GEORGE.

Et où allez-vous donc?

RIQUEBOURG.

Je vais me venger.

GEORGE.

Et de qui? Au nom du ciel, modérez-vous, pas de bruit, pas d'éclat. Qui vous a offensé? parlez.

RIQUEBOURG.

Je le voudrais; mais je ne le puis, je ne l'ose; et pourtant, morbleu! à qui demander conseil? à qui confier mes chagrins, si ce n'est à mon seul ami?

GEORGE.

Des chagrins! Et qui peut les causer?

RIQUEBOURG.

Celle que j'aime le plus au monde, ma femme! Tu sais si j'en suis épris! Eh bien! au sein même de notre ménage, dans l'intimité, jamais je n'ai eu un moment de vrai bonheur, jamais je n'ai pu la regarder comme mon égale; je ne sais quelle supériorité me tenait à distance, et m'imposait; je n'osais l'aimer; et pour comble de maux, malgré ses soins à me plaire, je sentais qu'ici elle n'était pas heureuse; que, dans le monde, elle rougissait de moi.

GEORGE.

Qu'osez-vous dire?

RIQUEBOURG.

Oui, mon plus grand désespoir est de m'avouer que je suis au-dessous d'elle, que je ne la mérite pas. Pourquoi l'ont-ils sacrifiée? Pourquoi, en échange de ma fortune, me l'ont-ils donnée? J'aurais pris pour compagne une femme élevée comme moi, qui, mon égale en tout, ne m'aurait pas méprisé.

GEORGE.

Ah! quelle idée!

RIQUEBOURG.

Elle eût eu pour moi de l'estime, du respect, de l'amour peut-être.

GEORGE.

Et qu'avez-vous à désirer dans celle que vous avez choisie? Pouvez-vous douter de son affection?

RIQUEBOURG.

Eh bien, oui! aujourd'hui j'en doute; et maintenant j'y pense, comment en serait-il autrement? Je me regarde et me rends justice. Dans ce monde dont elle est entourée, n'ont-ils pas tous de l'éducation, de l'esprit, des talents? Ne sont-ils pas tous plus jeunes, plus aimables que moi?

GEORGE.

Et vous supposeriez qu'Hortense, que la vertu même, voudrait vous tromper?

RIQUEBOURG.

Me tromper! Non, ce n'est pas cela que je veux dire; au contraire, je ne me plains que de sa franchise. Pourquoi a-t-elle eu en moi tant de confiance? ou pourquoi ne l'a-t-elle pas eue tout entière? (A demi voix.) Car c'est elle, c'est elle-même qui m'a avoué qu'elle préférait, qu'elle aimait quelqu'un.

GEORGE, avec colère, et hors de lui.

Qu'entends-je, ô ciel! Et vous l'avez souffert! et vous le souffrez encore!

RIQUEBOURG.

Eh bien! tu vois, toi qui, tout à l'heure, me recommandais la modération.

GEORGE.

C'est que ce n'est pas à vous, c'est à moi de punir un pareil outrage.

RIQUEBOURG, le retenant.

George, mon ami!

GEORGE.

Laissez-moi, je suis furieux!

RIQUEBOURG.

Vous resterez ici, je l'exige, je le veux.

GEORGE.

Vous me retenez en vain; son nom, dites-moi son nom.

RIQUEBOURG.

Eh bien! voilà justement ce que je ne sais pas, ce qu'elle refuse de m'avouer. Mais il y a apparence que c'est ce vicomte d'Heremberg.

GEORGE.

Lui!

RIQUEBOURG.

Et c'est pour en être plus sûr que j'allais le lui demander.

GEORGE.

Y pensez-vous? compromettre ainsi votre femme! Et puis, vous êtes dans l'erreur; le vicomte a d'autres idées, d'autres vues... je le crois du moins. Et du côté d'Hortense, qui peut vous faire soupçonner?..

RIQUEBOURG.

Écoute; c'est quelqu'un qu'elle craint, qu'elle veut fuir. Une ou deux fois, déjà, elle m'avait parlé de s'éloigner, mais vaguement, faiblement. Aujourd'hui, c'est avec instance, avec prière, à l'instant même! Il faut donc qu'aujourd'hui, ce matin, dans l'instant, il y ait quelqu'un dont la vue ou la présence ait appelé ces sentiments dans son cœur, et l'ait décidée à me faire un pareil aveu.

GEORGE.

O ciel!

RIQUEBOURG.

Est-ce que tu saurais?..

GEORGE.

Non, non.

RIQUEBOURG.

Eh bien! moi, je le saurai. Il faudra bien qu'elle me dise son nom, ou bien malheur à elle! Elle ne sait pas de quoi je suis capable.

GEORGE.

De grâce, calmez-vous.

RIQUEBOURG.

Oui, tu as raison; c'est le moyen de tout gâter, et je sens que je m'y prendrais mal. Mais toi, qui es notre ami à tous deux, tu auras plus de pouvoir ou plus d'esprit que moi. Il faut que tu lui parles.

GEORGE.

Moi!

RIQUEBOURG.

Dans son intérêt à elle-même, conseille-lui de me le dire. Si elle y consent, il n'est rien que je ne fasse pour elle; mais si elle refuse, fais-lui comprendre que la paix de notre ménage, que notre avenir, que tout notre bonheur en dépend. Enfin, mon garçon, je me fie à toi; arrange ça pour le mieux. Tu me le promets? J'y compte. Adieu! (Il rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XIV.

GEORGE, seul.

Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve! Mais, malgré moi, et pendant qu'il me parlait, une idée s'est glissée en mon cœur; une idée qui, de tous les hommes, me rendrait le plus heureux, ou le plus malheureux, peut-être!.. Non, non, ce n'est pas possible! Je ne veux, je ne dois pas m'y arrêter.

Air d'*Aristippe*.

Envers un oncle, un ami véritable,
Quel crime, hélas! serait le mien!
Et pourquoi donc?... en quoi suis-je coupable?
Je ne veux rien, je n'attends rien.
Tous mes devoirs, je les connais trop bien.
Et d'être aimé si j'avais l'espérance,
Si cet amour n'était point une erreur...
J'aurais bientôt expié cette offense,
Et, je le sens, j'en mourrais de bonheur.

(Il va pour sortir, et, au moment où il est près de la porte du fond, il voit Hortense qui sort de son appartement.)

C'est elle!

SCÈNE XV.

HORTENSE, GEORGE.

HORTENSE.

Je meurs d'inquiétude... mon mari... il faut que je le voie... O ciel! c'est George! (Tombant sur un fauteuil près de la table.) Mon Dieu! que devenir!

GEORGE, courant à elle.

Ma tante! qu'avez-vous!

HORTENSE.

Rien, Monsieur; je ne demande rien, qu'à être seule.

GEORGE.

Puis-je vous laisser dans l'état où je vous vois?

HORTENSE, s'efforçant de sourire.

Rassurez-vous, je ne souffre pas. Je venais d'avoir avec votre oncle une explication où moi seule j'avais tort, sans doute.

GEORGE.

Je ne pense pas.

HORTENSE, étonnée.

Et qui vous l'a dit?

GEORGE.

Lui-même, qui me confiait tout à l'heure le sujet de ses peines.

HORTENSE.

A vous?.. O mon Dieu! (Se reprenant et cherchant à cacher son trouble.) J'espère, George, que, connaissant comme moi le caractère de votre oncle, que sa vivacité emporte souvent loin des justes bornes, vous n'ajouterez pas foi à des idées dont lui-même reconnaîtra bientôt la fausseté.

GEORGE.

Je ne crois rien, sinon que vous méritez les respects du monde entier, et que vous êtes ce que la vertu a créé de plus noble et de plus parfait.

HORTENSE.

Je ne mérite point de tels éloges.

GEORGE.

Et mille fois plus encore.

HORTENSE.

Et d'où le savez-vous?

GEORGE.

Tout le dit, tout me le prouve; et, bien différent de ce que

j'étais ce matin, je tenterai désormais, non de vous égaler, c'est impossible, mais du moins de vous suivre et de vous imiter.

HORTENSE.

Que dites-vous?

GEORGE.

Que je puis mourir maintenant. J'ai épuisé en un instant tout le bonheur que je pouvais éprouver sur terre. Je n'ai plus rien à envier, rien à désirer. Dites-moi seulement que mon cœur a deviné le vôtre.

HORTENSE, effrayée, se levant.

Ah! je me serai trahie!

GEORGE.

Non, votre secret est à vous; il vous appartient; vous n'avez rien dit, je ne sais rien, et j'ai pu m'abuser sans doute encore, tant que votre bouche n'a pas détruit ou confirmé mes soupçons. Mais quoi que vous prononciez, j'oublierai tout, je vous le jure, tout, excepté l'honneur et la reconnaissance.

HORTENSE.

Eh bien! prouvez-le-moi.

GEORGE.

Soumis à vos ordres, je les attends.

HORTENSE.

Vous me disiez ce matin : « Si j'étais aimé, je fuirais à l'autre bout du monde. »

GEORGE.

Je l'ai dit, c'est vrai.

HORTENSE.

Eh bien! partez.

GEORGE, voulant se précipiter vers elle.

Ah! qu'ai-je entendu!

HORTENSE, l'arrêtant de loin.

Pas un mot de plus. Je connais mes devoirs, vous connaissez les vôtres; quoi que j'ordonne, vous m'avez promis d'obéir; et si vous hésitiez un instant, vous ne seriez plus à craindre pour moi.

GEORGE.

J'obéirai. Il n'est point de sort si rigoureux que je n'affronte. J'ai maintenant du bonheur pour toute ma vie. C'est mon oncle!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG, à George.

Eh bien! lui as-tu parlé? L'as-tu déterminée enfin à tout m'apprendre, à ne plus avoir de secrets pour moi?

HORTENSE.

Oui, j'y suis décidée, je dirai tout.

RIQUEBOURG.

Ah! mon cher George! que je te remercie! (Passant entre George et Hortense. A Hortense.) En revanche, je te promets tout ce que tu voudras; parle, impose tes conditions; pourvu que je sache son nom, je consens à tout. Eh bien?

HORTENSE.

Eh bien! vos soupçons s'étaient portés tout à l'heure sur le vicomte d'Heremberg?

RIQUEBOURG.

C'est vrai, et je le crois encore.

HORTENSE.

Silence! c'est lui. (En ce moment entre le vicomte donnant la main à Élise.)

HORTENSE, continuant.

Pour vous prouver à quel point vous vous abusiez, et pour bannir à jamais de votre esprit de semblables idées, j'exige d'abord que vous consentiez à son mariage avec Élise, qu'il aime, et dont il est aimé.

RIQUEBOURG.

Moi! y consentir!..

HORTENSE.

Manquez-vous déjà à votre parole?

RIQUEBOURG.

Non. Mais cela regarde mon neveu, à qui je la destine, et qui, j'espère, ne souffrira pas... (Le vicomte regarde George, qui lui prend la main et le tranquillise.)

HORTENSE.

George m'a donné son aveu. Demandez-lui.

RIQUEBOURG.

Est-il vrai?

GEORGE.

Oui, mon oncle. (Bas, au vicomte.) Je te l'avais bien dit.

LE VICOMTE, à George.

Ah! mon ami!

ÉLISE.

Ah! mon cousin.

RIQUEBOURG, à George.

Et toi aussi! elle t'a donc ensorcelé? Enfin, puisque je l'ai promis, qu'elle abuse de ma parole...

GEORGE.

Pour faire des heureux.

RIQUEBOURG, à George.

Qu'ils le soient, s'ils peuvent, et puisque tu me restes, j'ai de quoi me consoler. (A Hortense.) Est-ce tout?

HORTENSE.

Non, Élise n'est pas la seule pour qui j'ai à demander. J'ai aussi à vous parler en faveur de George.

RIQUEBOURG.

Et que ne parle-t-il lui-même?

HORTENSE.

Il n'ose pas et m'en a chargée.

RIQUEBOURG, étonné.

Est-ce possible! et qu'est-ce donc?

HORTENSE.

Il est naturel qu'à son âge il cherche à s'éclairer, à s'instruire, et dès longtemps il avait des projets de voyage.

RIQUEBOURG, avec colère.

Des voyages! qu'est-ce que cela signifie?

HORTENSE.

Voilà justement ce qui l'empêchait de vous en parler, la crainte de vous fâcher; et cependant, c'est cette idée-là qui le tourmente, qui le rend malheureux, et si vous l'aimez, vous ne résisterez point à ses prières et aux miennes.

GEORGE.

Oui, mon oncle, il le faut, et si vous me refusez...

RIQUEBOURG.

Tu oserais partir malgré moi! (A demi voix.) Comment! George, tu veux me quitter? C'est toi qui as pu concevoir une pareille pensée! qu'est-ce que je deviendrai? (Regardant Hortense.) A qui confierai-je mes chagrins? qui m'aidera à me consoler? Et toi-même, qu'est-ce que ces idées de jeunesse, ce vague désir de voir du pays, ce besoin de changer de lieu? En trouveras-tu où tu sois plus aimé qu'ici? Est-ce que moi et ta

tante ne te rendons pas heureux?.. Eh bien! nous redoublerons de soins, de tendresse; je ne te demande en échange que toi, que ta présence; reste avec moi, mon fils, ne me quitte pas.

GEORGE.

Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG.

Il cède, il est attendri... (Au vicomte et à Élise.) Mes amis, aidez-moi... (A Hortense.) Et toi aussi, car tu es là, tu ne dis rien; il semble que tu veuilles le voir partir, que tu le pousses dehors.

GEORGE.

N'insistez pas, mon oncle; car, plus vous m'accablez de bontés, plus je sens que je dois persister dans mes projets.

RIQUEBOURG.

Que dis-tu?

GEORGE.

Par là, du moins, je puis m'acquitter envers vous; ce voyage ne vous sera pas inutile. Au lieu d'un commis, au lieu de Dampierre, qui ne servirait que faiblement vos intérêts, c'est moi qui m'en occuperai, je prendrai sa place.

RIQUEBOURG, HORTENSE ET ÉLISE.

Ciel!

RIQUEBOURG.

Tu veux partir pour la Havane?

GEORGE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

Et les dangers de la traversée! et ceux du climat! si tu étais malade, si...

GEORGE, à part, avec joie.

Qu'importe? Je suis aimé.

RIQUEBOURG.

Et quand même tu échapperais à tous les périls... Dans quelques années, à ton retour, si le docteur avait raison, si tu ne me trouvais plus?

GEORGE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

C'est possible, il me l'a dit; et tu n'aurais donc pas été là pour me fermer les yeux?

GEORGE.

Mon oncle!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE, à Riquebourg.

Monsieur, Monsieur Dampierre fait demander vos derniers ordres; car la chaise de poste est dans la cour, tout attelée, et prête à partir.

GEORGE, à Lapierre.

Et Dampierre, où est-il?

LAPIERRE.

En bas, avec sa jeune femme, qui pleure, qui se désole.

GEORGE, à part.

Encore un heureux que je ferai! (A Lapierre.) Dis-lui qu'il reste, que je prends sa place.

LAPIERRE.

Vous, Monsieur!

GEORGE.

Va vite. (Lapierre sort.)

RIQUEBOURG.

Ainsi donc, rien ne peut te retenir?

GEORGE, leur tendant la main à tous.

Adieu tout ce que j'aime, adieu tout ce qui m'est cher.

HORTENSE.

George, vous êtes un brave, un honnête garçon.

RIQUEBOURG.

Parbleu! qui est-ce qui en doute? (Regardant Hortense pendant qu'elle se détourne.) Ah! elle pleure aussi, c'est bien heureux! j'ai cru qu'elle le verrait partir sans lui donner un regret.

GEORGE, à Riquebourg.

Adieu, mon oncle, mon père!

RIQUEBOURG.

Ah! l'ingrat... (Il détourne la tête du côté d'Élise et du vicomte, et remonte la scène avec eux, pendant que George s'approche d'Hortense.)

GEORGE, à Hortense.

Ai-je fait mon devoir?

HORTENSE.

Oui. (Riquebourg s'assied sur le fauteuil, et paraît accablé de douleur; le vicomte et Élise, auprès de lui, cherchent à le consoler.)

GEORGE, avec joie.

Et je vous le dois, et je pars heureux, sans remords, sans regrets. (Hortense, sans lui rien dire, lui tend la main. George, lui baisant la main.) Ah! (Prenant le mouchoir qu'elle tenait.) Mouillé de vos larmes, il ne me quittera plus; le voulez-vous? (Hortense lui abandonne le mouchoir, George le met dans son sein, et courant vers le fond.) Adieu, pensez à moi, soyez heureux. (Il sort, Élise et le vicomte sortent après lui.)

RIQUEBOURG, lui tendant les bras.

George! mon ami! (Musique. — Resté seul avec Hortense, après un moment de silence, il se lève et s'approche d'elle.) Vous l'avez voulu, je vous ai obéi en tout; j'ai consenti à leur mariage, et plus encore, à son départ... Maintenant, votre promesse, je la réclame. (Avec une colère concentrée.) Celui que vous aimez, quel est-il? (On entend dans la cour le roulement d'une voiture qui part; ce bruit fait tressaillir Riquebourg, qui porte la main sur son cœur.) Parlez, où est-il?

HORTENSE, étendant le bras du côté de la voiture.

Il est parti. (Riquebourg pousse un cri, et reste la tête appuyée dans ses mains.)

FIN DE LA FAMILLE RIQUEBOURG.

LE
BUDGET D'UN JEUNE MÉNAGE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Bayard

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 4 mars 1831.

PERSONNAGES

LUDOVIC.
STÉPHANIE, son épouse.
VICTOR D'HERNETAL, négociant, frère de Stéphanie.
M. AMABLE DE ROQUEBRUNE, propriétaire de l'hôtel.
LOUIS, domestique de Ludovic.
ANNETTE, femme de chambre de Stéphanie.

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Ludovic.

Un salon : porte au fond, portes de cabinet à droite et à gauche. Près de la porte, à droite de l'acteur, une table et un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUDOVIC, STÉPHANIE. Tous deux en costume de bal. Ils paraissent harassés. Stéphanie se jette sur un fauteuil auprès de la table. Ludovic va poser son chapeau sur un fauteuil à gauche, et puis vient se placer à la droite de Stéphanie.

STÉPHANIE.

Ah! je n'en puis plus!

LUDOVIC.

Dieu! que c'est fatigant les soirées et les bals à la mode!

STÉPHANIE.

Je ne trouve pas, quand on s'amuse... Ah! Ludovic, envoie donc la voiture chez le sellier... il vient du vent par la portière.

LUDOVIC.

Ah! mon Dieu ! ma petite Stéphanie, est-ce que tu aurais pris froid?

STÉPHANIE.

Non, et toi?

LUDOVIC.

Bon! un homme!.. et puis c'est nous qui portons les cravates, les habits de drap, les gilets bien chauds, tandis que vous autres femmes, dont la santé est si frêle, si délicate, au sortir d'un bal... Oh! quand j'étais garçon, ça me paraissait charmant; je ne voyais là que de jolis bras, de jolies épaules. Mais à présent que tout cela est à moi, j'y vois des rhumes, des fluxions de poitrine; avec ça que tu as dansé...

STÉPHANIE.

Comme une folle! tandis que toi, tu étais dans le petit salon, sans doute à faire de la gravité; c'est l'usage à présent.

AIR de *Jadis et Aujourd'hui.*

Au bal on s'observe, on s'ennuie :
On croirait dans chaque salon
Que la jeunesse et la folie
Ont donné leur démission.
Avec vos airs de patriarche
Réformant de nombreux abus,
J'ignore si le siècle marche;
Mais, pour sûr, il ne danse plus.

LUDOVIC.

De la gravité, moi! Après deux tours de galop, je m'étais mis à la bouillotte, qui reprend faveur.

STÉPHANIE.

Tu as joué? (Ils se lèvent.)

LUDOVIC.

Oui, pour m'asseoir, il n'y avait que ce moyen-là. Mais c'est égal, je levais souvent la tête pour te regarder et t'admirer; tu danses si bien, d'un si bon cœur! Je me trouvais dans un groupe où tout le monde était de mon avis. J'entendais dire autour de moi : « Voyez donc cette jeune dame, qui est là en face, en chaperon de plumes: que de grâce! quelle taille charmante!» Et moi, souriant, je me disais tout bas: C'est ma femme!

STÉPHANIE.

Mauvais sujet!

LUDOVIC.

Mais c'est surtout lorsque tu as chanté, c'était une admiration générale. Tiens, à ton point d'orgue.

STÉPHANIE.

Ou à ma grande roulade, ah! ah! ah!..

LUDOVIC.

C'était délicieux! tu as enlevé tous les suffrages. De toutes parts on criait : « *Brava! bravissima!* mieux que madame Malibran. »

STÉPHANIE.

Ah! laisse donc, flatteur.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Eh! oui, c'est la phrase ordinaire,
Et tous ces messieurs, en dansant,
Jusqu'à notre propriétaire,
M'ont fait le même compliment.

LUDOVIC.

Mais je le conçois aisément.
Près de toi, dans un trouble extrême,
Je croirais, dans ces moments-là,
Devenir amoureux moi-même...

STÉPHANIE, parlant.

Comment, Monsieur!

LUDOVIC, finissant l'air.

Si je ne l'étais pas déjà.

LOUIS, entrant.

Pardon, Monsieur!

LUDOVIC.

Eh bien! qu'est-ce?

LOUIS.

Ce sont vos journaux que je vous apporte, si voulez les lire.

LUDOVIC.

Par exemple, moi qui viens de passer la nuit.

LOUIS.

Puis une carte.

STÉPHANIE, prenant la carte.

Donne. Ah! mon Dieu! Ludovic, vois donc...

LUDOVIC, regardant la carte.

Ton frère! il est à Paris?

LOUIS.

C'est un monsieur qui arrivait de Rouen, et qui est venu hier soir, pendant votre absence, et il aime à causer, celui-là! Dieu! m'a-t-il fait des questions!

LUDOVIC.

Des questions! sur quoi?

LOUIS.

Dame! sur vous, sur votre train de maison, sur vos plaisirs.

LUDOVIC.

C'est singulier!

STÉPHANIE.

C'est l'intérêt qu'il prend à nous; il nous aime tant!

LUDOVIC.

C'est lui qui nous a mariés.

STÉPHANIE.

Il m'a dotée.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, AMABLE, en habit de bal, costume du jour un peu outré.

AMABLE, à la cantonade.

C'est bien, c'est bien, s'ils ne sont pas couchés...

LUDOVIC.

Notre propriétaire!

STÉPHANIE.

Monsieur Amable de Roquebrune!

AMABLE.

Eh! bonjour, mes amis; savez-vous que c'est bien mal à vous d'avoir quitté le bal comme ça, moi qui voulais revenir avec vous!

LUDOVIC.

Bah! vous étiez à la bouillotte.

AMABLE.

Justement, vous êtes cause que j'ai perdu jusqu'à mon dernier philippe. Je ne sais pas comment ça se fait; c'est toujours de même. Je ne suis heureux en rien.

LUDOVIC.

Laissez donc! à votre âge, répandu dans le grand monde, et riche comme vous l'êtes...

AMABLE, avec mélancolie.

Ah! la fortune ne fait pas le bonheur!

STÉPHANIE.

Vous avez bien raison.

AMABLE.

Et lorsque la sensibilité dont on est doué, et qui ne demanderait qu'à s'épancher, se trouve par la force des circonstances en quelque sorte concentrée, et comme forcée de retomber sur elle-même, on a bien du vague dans l'âme, mon voisin, on est seul dans la foule.

LUDOVIC.

Il me semble cependant qu'avec madame de Roquebrune...

AMABLE.

Ma femme! oh! certainement, elle tient de la place dans ma vie! ne fût-ce que par son embonpoint. Pauvre Amanda! je ne lui fais pas de reproches, ce n'est pas sa faute si elle est ma femme; je n'en accuse que moi, et ma délicatesse.

STÉPHANIE.

Et comment cela?

AMABLE.

Je l'avais aimée autrefois... Elle toujours! et l'année dernière, quand elle devint veuve, elle avait cinquante mille livres de rente et autant d'années; moi je ne possédais que ce que vous voyez... un physique assez agréable, de la jeunesse, un beau nom, c'est peu de chose; c'était trop encore, puisqu'elle voulut absolument m'épouser; moi, je ne voulais pas; mais elle me menaça d'être malade, de mourir à mes yeux, de mourir de consomption.

STÉPHANIE ET LUDOVIC.

O ciel!

AMABLE.

Et pour sauver ses jours, victime d'une délicatesse exagérée!.. vous savez le reste. Amanda se porte à merveille et continue d'exister, heureuse et fière de son choix, tandis que moi, attaché à une chaîne dorée, qui, par cela même, n'en est que plus pesante! prisonnier dans ce bel hôtel qui m'appartient et dont je vous ai loué le premier étage à raison de cinq mille francs par an, je tâche de m'étourdir de mon mieux; je vais aux Italiens; je sème l'or à pleines mains; j'ai des chevaux, des équipages; je vois tout le monde, je ne vois jamais ma femme; mais, comme je vous le disais, le plaisir n'est pas le bonheur, et votre malheureux voisin est bien à plaindre.

STÉPHANIE.

Pauvre jeune homme! il faut venir souvent nous voir, nous vous consolerons.

AMABLE.

Vous êtes trop bonne! et pour commencer, je viendrai vous demander à dîner aujourd'hui.

LUDOVIC.

A la bonne heure!

AMABLE.

Ma femme dîne en ville, j'ai congé, je suis garçon. (A Stéphanie.) Et puis j'avais à parler à votre mari.

STÉPHANIE.

Je vous laisse, je vais ôter ma robe de bal, il ne s'agit que de réveiller ma femme de chambre.

LUDOVIC.

Et pourquoi donc? cette pauvre Annette, qui s'est couchée si tard... (Il passe auprès de Stéphanie.)

AIR des *Carabiniers* (de FRA-DIAVOLO).

A ses domestiques, je pense,
On doit quelques égards... Mais moi,
Ne puis-je pas, en son absence,
La remplacer auprès de toi?

AMABLE.

Charmant!

LUDOVIC, à Amable.

Vous permettez, j'espère...

AMABLE.

Ne vous gênez pas entre nous.
Quoique je sois propriétaire,
Faites toujours comme chez vous.

ENSEMBLE.

LUDOVIC.

Il faut un peu de complaisance
Pour ses domestiques... et moi,
Je vais, ma chère, en son absence,
La remplacer auprès de toi.

STÉPHANIE.

Il faut un peu de complaisance
Pour ses domestiques... et toi,
Tu vas, mon cher, en son absence,
La remplacer auprès de moi.

AMABLE.

C'est avoir trop de complaisance
Pour ses domestiques... Pourquoi

Un tel service, en leur absence,
Ne peut-il être fait par moi ?
(Ludovic et Stéphanie entrent dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

AMABLE, seul, les regardant sortir.

C'est ça, ils me laissent seul, comme c'est agréable! Il est vrai que, pendant qu'il est près de sa femme, je peux penser à la mienne, et à la dispute qui m'attend au logis, chaque fois que je rentre; aussi je ne rentre que le moins possible. Sept heures du matin... la nuit sera moins longue; car, hélas!

AIR de *la Vieille.*

Ma tendre et respectable épouse
Joint à tous les charmes qu'elle a
Une âme revêche et jalouse, } *bis.*
Acariâtre, *et cætera...*
O chère, trop chère Amanda!
Depuis qu'à moi vous fûtes mariée, } *bis.*
Votre fortune, ah! je l'ai bien payée...
Bien payée!.. trop payée!
Et j'eusse été trop heureux, bien souvent,
De la céder au prix coûtant.

Heureusement que nous avons le chapitre des consolations; et si cette petite Stéphanie n'aimait pas si ridiculement son Ludovic... elle, si jolie! et puis chez moi, dans ma maison, ce serait si commode. Vrai, ce n'est pas une plaisanterie, j'en suis réellement amoureux, et depuis longtemps, aujourd'hui surtout, ce bal, ce punch, ces parures, tout cela m'a monté la tête. Je voudrais me déclarer; je venais pour cela : eh bien! non, pas moyen! un si bon ménage! Parlez-moi de ces maisons où il y a du désordre, on s'y glisse entre deux disputes! mais ici il n'y en a jamais; je crois bien, de l'aisance, de la fortune : c'est la première fois que les écus de ma femme ne me sont bons à rien.

SCÈNE IV.

LUDOVIC, en costume de ville, AMABLE.

LUDOVIC.

Me voilà, mon cher voisin, et maintenant tout à vous.

AMABLE.

Je venais vous proposer une affaire. J'ai ici, au premier, un appartement de garçon, qui touche au vôtre, deux petites pièces charmantes donnant sur le boulevard; et comme l'autre jour votre femme se plaignait de n'avoir point de boudoir...

LUDOVIC.

Vous avez raison, cette chère Stéphanie!

AMABLE.

J'ai pensé qu'il nous serait agréable, à vous de prévenir ses vœux, et à moi de louer un appartement vacant.

LUDOVIC.

Certainement.

AMABLE.

D'autant que c'est pour rien, mille à douze cents francs.

LUDOVIC.

Oh! certainement; mais c'est qu'ayant déjà cinq mille francs de loyer, cela fera...

AMABLE.

Deux mille écus, un compte rond. Qui est-ce qui n'a pas deux mille écus de loyer? il est impossible de se loger à moins, quand on a un certain rang, une certaine fortune.

LUDOVIC.

Vous avez raison, d'autant plus que j'attends aujourd'hui ma nomination à une place importante.

AMABLE.

Vraiment!

LUDOVIC.

C'est sûr, on me l'a promise, le ministre est mon ancien camarade de collége, et s'il est vrai que Stéphanie vous ait parlé de ce boudoir...

AMABLE.

Je vous l'atteste.

LUDOVIC.

Cette pauvre petite femme! dès que cela lui fait plaisir... Par exemple, je vous demanderai un service. Il se peut qu'aujourd'hui, à dîner, vous vous trouviez avec le frère de ma femme, Victor d'Hernetal, qui vient d'arriver à Paris.

AMABLE.

D'Hernetal! n'est-ce pas un manufacturier de Rouen?

LUDOVIC.

Oui. Ne lui parlez pas de cette augmentation de dépense, non plus que du loyer de six mille francs.

AMABLE.

Est-ce qu'on parle jamais de cela? est-ce que vous me prenez pour une quittance?

LUDOVIC.

Non pas que ce ne soit notre ami, notre meilleur ami; mais cette année, j'ai été un peu vite, et ces négociants de province sont des gens en arrière, qui croient tout perdu dès qu'on est en avance; mais dès que j'aurai ma place...

AMABLE.

En attendant, vous avez des amis; car je vous prie, dans l'occasion, de regarder ma bourse comme la vôtre... C'est comme je vous le dis; et je me fâcherais si vous ne vous adressiez pas à moi.

LUDOVIC.

Vous êtes trop bon, comment reconnaître?..

AMABLE.

Soyez tranquille, je me paierai moi-même; je veux dire, je suis trop payé par le bonheur de vous être utile. Voilà donc qui est dit. A tantôt, à dîner; surtout pas de façons.

LUDOVIC.

Soyez tranquille.

AMABLE.

Il se peut que je vous amène deux de nos amis.

LUDOVIC.

Avec vous, ils seront les bien reçus...

AMABLE.

Edmond, qui a de si beaux chevaux, et Dageville, qui a une si jolie femme.

LUDOVIC.

A laquelle vous pensez, à ce qu'on dit.

AMABLE.

C'est possible, (En confidence.) et à bien d'autres encore.

LUDOVIC.

Vous?.. un homme marié!

AMABLE.

Raison de plus; c'est loyal, parce qu'au moins il y a une revanche à prendre, et moi, je n'empêche pas... Adieu donc, à ce soir; est-ce qu'après dîner vous n'irez pas à l'Opéra?

LUDOVIC.

Non, je resterai ici avec ma femme, qui sera fatiguée, et se couchera de bonne heure.

AMABLE.

C'est juste; alors je resterai avec vous. Et ce matin, est-ce que vous ne sortirez pas?

LUDOVIC.

Non, j'ai à causer avec ma femme.

AMABLE, à part.

C'est ça, toujours ensemble! impossible de la trouver seule un moment. Ma foi, j'écrirai, c'est plus commode, et à la première occasion...

LUDOVIC.

AIR du *Piége*.

Il est grand jour.

AMABLE.

Bonne nuit, je suis sage,
Et je m'en vais me livrer au sommeil.
Ma femme et moi nous sommes en ménage,
Comme la lune et le soleil,
Astres rivaux dont la course s'achève
Sans se heurter et sans se rapprocher...
Adieu, voilà ma femme qui se lève,
Je m'en vais me coucher.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LUDOVIC, puis STÉPHANIE, en robe de ville.

LUDOVIC.

Voilà un pauvre diable de millionnaire qui est bien à plaindre. (Stéphanie entre.) Ah! c'est toi, mon amie! est-ce que nous ne déjeunons pas?

STÉPHANIE.

Si vraiment; mais voici une lettre qui arrive pour toi, une lettre importante, car il y a un grand cachet rouge; elle a été apportée par un garde municipal à cheval.

LUDOVIC.

Donne donc vite. (Regardant le cachet.) Cabinet du ministre; je respire; c'est ma place qui arrive.

STÉPHANIE.

Une place!

LUDOVIC.

Oui, et bien à propos; car je ne te l'avais pas dit, mais notre budget me donnait de graves inquiétudes.

STÉPHANIE, souriant.

Vraiment !

LUDOVIC, qui a décacheté et qui lit.

Heureusement que maintenant... (Lisant tout haut.) « Mon cher camarade. » Un ministre qui vous écrit ainsi, c'est très-bien, ce ne peut être qu'un homme de mérite... « Personne n'apprécie mieux que moi ton caractère et tes talents. » Il y a si longtemps que nous nous connaissons ! « La place que tu demandes était sollicitée par de nombreux concurrents. » Voyez-vous, les gaillards ! « Entre autres par notre ancien camarade Dervière, dont tu connais aussi la capacité, et qui, père d'une nombreuse famille, n'a pas, comme toi, vingt mille livres de rente. A mérite égal, je lui devais donc la préférence, et tu ne m'en voudras pas, je l'espère, etc., etc. » Quelle injustice !

STÉPHANIE.

Quelle indignité !

LUDOVIC.

Me préférer Dervière !

STÉPHANIE.

AIR : *J'avais mis mon petit chapeau* (de L'AUBERGE DE BAGNÈRES).

Du courage ! fais comme moi,
Console-toi de ta disgrâce;
Qu'avons-nous besoin d'un emploi ?
Nous pouvons nous passer de place.
(Lui prenant la main et la mettant sur son cœur.)
N'en avez-vous pas une là,
Comme aucun ministre n'en donne ?
Et je te réponds que personne
Jamais ne t'y remplacera.

LUDOVIC.

Bien vrai ?

STÉPHANIE.

Et, comme dit le ministre, puisque nous avons vingt mille livres de rente...

LUDOVIC.

Oui, le ministre le dit; ce n'est pas une raison : nous les avions l'année dernière en nous mariant... Mais peut-être que maintenant...

STÉPHANIE.

Est-ce que par hasard ?..

LUDOVIC.

Je n'en sais rien, je n'ai jamais compté.

STÉPHANIE.

Ni moi non plus, je ne pensais à rien qu'à t'aimer.

LUDOVIC.

Et moi donc ! c'était ma seule occupation. Aussi, tout ce que je sais de notre budget, c'est que l'exercice de 1831 y a passé, et que, devançant l'avenir, nous marchons en plein sur 1832.

STÉPHANIE.

Deux années de revenu mangées d'avance !

LUDOVIC.

Que veux-tu ? je comptais sur cette place pour tout réparer, et, en attendant, il me semblait si doux de prévenir tous tes désirs, chevaux, voiture, maison de campagne...

STÉPHANIE.

C'est vrai, c'est joliment cher !..

LUDOVIC.

Et puis, à Paris, les bals, les toilettes, les spectacles, un riche appartement auquel ce matin encore je viens d'ajouter un boudoir.

STÉPHANIE.

Et pourquoi donc ? (Annette entre et apprête le déjeuner sur le guéridon.)

LUDOVIC.

Tu en avais besoin, tu le désirais, et quand on a une femme jeune et jolie, une femme qu'on aime, il serait si pénible de lui dire : « Cela ne se peut pas ! »

STÉPHANIE.

Eh bien ! Monsieur, il fallait le dire, je m'y serais habituée. Vous me croyez donc bien déraisonnable ; vous croyez donc que je vous aime bien peu !

LUDOVIC.

Oh ! je sais que tu es la bonté même.

STÉPHANIE.

Eh bien ! tout peut se réparer ; il ne s'agit que de se tracer un plan de conduite, de diminuer ses dépenses, et avec de l'ordre et de l'économie...

LUDOVIC, *gaiement.*

Tu as raison, faisons des économies.

STÉPHANIE.

N'est-ce pas? ce sera charmant.

LUDOVIC.

Ce sera du nouveau.

STÉPHANIE.

Cela nous amusera, et nous allons nous en occuper en déjeunant. (*Ils vont s'asseoir auprès du guéridon.*)

LUDOVIC.

A merveille, car jamais nous ne parlons d'affaires. Voyons un peu ce que nous allons retrancher.

STÉPHANIE.

Toutes les dépenses inutiles.

LUDOVIC.

C'est très-bien, plus de superflu, et d'abord, la toilette, les tailleurs, les marchandes de modes.

STÉPHANIE.

Oh! non, non, il ne faut pas toucher aux objets de première nécessité.

LUDOVIC.

C'est juste; je ne vois pas alors ce qu'on pourrait supprimer.

STÉPHANIE.

Les dépenses de ménage, de table, les grands dîners.

LUDOVIC.

Les dîners, tu as raison... Ah! j'oubliais de te dire que nous avons aujourd'hui une douzaine de personnes à dîner, ton frère, notre propriétaire, etc... il faudra que ce soit bien.

STÉPHANIE.

Certainement, sois tranquille.

LUDOVIC.

Les dîners, c'est de rigueur. On reçoit, il faut bien rendre, c'est de la délicatesse.

STÉPHANIE.

Tu as raison, ce n'est pas là-dessus qu'on pourrait retrancher.

LUDOVIC.

Mais j'y pense, mon domestique.

STÉPHANIE.

Non, tu ne peux pas t'en passer; mais plutôt ma femme de chambre.

LUDOVIC.

Oh! une femme de chambre, pour toi c'est indispensable. Qui est-ce qui t'habillerait? ce ne peut pas toujours être moi.

STÉPHANIE.

Tiens, un objet de luxe, notre voiture.

LUDOVIC.

AIR de M. AMÉDÉE DE BEAUPLAN.

Ce coupé si fort à la mode.

STÉPHANIE.

C'est inutile et c'est coûteux.

LUDOVIC.

Pour les bals c'était bien commode.

STÉPHANIE.

Quand nous en revenions tous deux.

LUDOVIC.

Et puis l'hiver est rigoureux.
Exposer au froid, à la pluie,
Ces jolis bras, ce joli cou...
Pour t'enrhumer!..

STÉPHANIE.

Oh! pas du tout!

(Parlé.) Pour autre chose je ne dis pas; mais...

ENSEMBLE.

Là-dessus, point d'économie,
Car la santé doit passer avant tout.

LUDOVIC.

Notre maison de campagne.

STÉPHANIE.

Ah! Ludovic!... c'est là que nous nous sommes mariés.

LUDOVIC.

Même air.

Je l'aime par reconnaissance.

STÉPHANIE.

J'y reçus tes premiers soupirs.

LUDOVIC.

O jours d'amour et d'innocence!

STÉPHANIE.

C'est la terre des souvenirs.

LUDOVIC.

A chaque pas, nouveaux plaisirs.

STÉPHANIE.

Un si bon air... et puis, j'oublie
La chasse qui te plaît beaucoup.

LUDOVIC.
Ton bonheur, ton bonheur, surtout.

STÉPHANIE, parlant.
Pour autre chose je ne dis pas; mais...

ENSEMBLE.
Là-dessus, point d'économie,
Car le bonheur doit passer avant tout.

LUDOVIC.
Oui, oui; j'oubliais toutes ces bonnes raisons-là... et bien décidément je ne la vendrai pas.

STÉPHANIE.
Ah! que je te remercie! que je suis contente!.. (Ils se lèvent.)

LUDOVIC.
Ainsi, nous gardons la campagne.

STÉPHANIE.
La voiture.

LUDOVIC.
La femme de chambre.

STÉPHANIE.
Le domestique.

LUDOVIC.
Nous donnerons des dîners.

STÉPHANIE.
Nous ne changerons rien à la toilette.

LUDOVIC.
Mais sur tout le reste, ma chère amie, la plus grande économie; ce n'est que comme ça qu'on peut s'en retirer à deux.

STÉPHANIE, souriant.
Et surtout à trois.

LUDOVIC.
Hein! qu'est-ce que tu veux dire?

STÉPHANIE.
Tu ne comprends pas? ce que nous espérions : ton camarade Dervière, qui a obtenu une place à cause de sa famille, te voilà bientôt comme lui, tu auras des titres.

LUDOVIC.
Il serait possible! quel bonheur! Ma chère Stéphanie, ce sera un fils, n'est-ce pas?

STÉPHANIE.
Je l'espère bien; un fils qui sera si joli... de bonnes grosses joues, des cheveux blonds, et des yeux noirs, longs comme ça... c'est moi qui le soignerai, qui le porterai dans mes bras,

mon fils! Je lui ferai de petits bonnets, de petites pèlerines! ça l'enveloppera comme ça, vois-tu?

LUDOVIC.

Ah! qu'il est joli!

STÉPHANIE.

Il est charmant! il faudra une nourrice.

LUDOVIC.

Ici, près de nous.

STÉPHANIE.

Et puis, j'y songe maintenant; ce boudoir que tu as loué ce matin, et qui me serait inutile, nous en ferons la chambre de mon fils.

LUDOVIC.

A merveille!

STÉPHANIE.

Voilà une économie.

LUDOVIC.

En voilà une, enfin.

STÉPHANIE.

AIR de *Thémire* (de CATEL).

En suivant le plan de conduite
Qu'ici nous venons d'approuver...
(Annette rentre et range la table.)

LUDOVIC.

Nous devons, sans peine et bien vite,
Finir par nous y retrouver.
Oui, de réparer nos folies,
C'est, je crois, le meilleur moyen.

STÉPHANIE.

Ah! qu'il est doux, ah! qu'il est bien
De faire des économies
Quand on ne se prive de rien!

ANNETTE, enlevant le déjeuner et à demi voix.

Madame, votre marchande de modes est là qui vous attend.

STÉPHANIE, avec embarras.

Ma marchande de modes... ah! oui, je sais; tantôt, qu'elle revienne, je la payerai. (Annette sort.)

LUDOVIC.

Pourquoi pas tout de suite?

STÉPHANIE, hésitant.

Ah! c'est qu'il s'agit d'une somme assez...

LUDOVIC.

Mais encore...

STÉPHANIE.

Eh bien... mille écus.

LUDOVIC.

Hein!.. qu'est-ce que tu dis?

STÉPHANIE.

Ne me fais pas répéter, je t'en prie; je ne t'en parle que parce que je lui ai signé un bon qui échoit ce matin, et il faut que je fasse honneur à ma signature.

LUDOVIC.

Y penses-tu? un billet!

STÉPHANIE.

Que veux-tu? ma marchande de modes m'a dit que toutes les jeunes dames faisaient de petits billets, payables par leur mari... en général... et si j'ai eu tort, cela ne m'arrivera plus.

LUDOVIC.

Il est bien temps!

STÉPHANIE.

Tu me grondes? tu m'en veux?

LUDOVIC.

Je t'en veux... je t'en veux... parce que moi aussi, de mon côté, je dois une vingtaine de mille francs.

STÉPHANIE, avec reproche.

Comment! Monsieur, des dettes!

LUDOVIC.

Tu vois bien, toi qui réclamais mon indulgence.

STÉPHANIE.

C'est qu'il y a une fameuse différence; vingt mille francs!

LUDOVIC.

Écoute donc; moi je suis le mari, il faut de la proportion. Le mois de janvier est le mois des mémoires, et j'ai reçu ce matin, pour étrennes, tous ceux de l'année dernière. Il faut payer; avec quoi? ce ne peut être avec nos économies.

STÉPHANIE.

Deux années de revenu dépensées d'avance, et vingt mille francs de dettes!

LUDOVIC, la regardant.

Vingt-trois.

STÉPHANIE.

C'est juste; et à des ouvriers, des fournisseurs, qui en ont besoin.

LUDOVIC.

Qui peuvent l'exiger dès demain.

STÉPHANIE.

Dès aujourd'hui; témoin cette marchande de modes qui reviendra tantôt. Quel parti prendre?

LUDOVIC.

Il n'y en a qu'un, il est terrible, il peut amener une révolution.

STÉPHANIE.

Ah! tu me fais peur.

LUDOVIC.

C'est d'avoir recours aux états généraux, à nos grands parents, de nous adresser à eux pour un emprunt.

STÉPHANIE.

Tu as raison.

LUDOVIC.

La comtesse d'Obernay, ma tante, est si riche, et n'a pas d'enfants; elle doit justement venir ce matin, pour me parler d'affaires; si nous lui disions la vérité?

STÉPHANIE.

A madame d'Obernay! Oh! non, j'aime mieux m'en passer; elle est si fière! elle ne te pardonnera jamais ton alliance avec une famille de commerçants. Il vaudrait bien mieux nous adresser à mon frère, à Victor.

LUDOVIC.

Tu crois?

STÉPHANIE.

Il est si bon; et puis c'est le ciel qui nous l'envoie, on dirait qu'il arrive de Rouen tout exprès pour venir à notre aide.

LUDOVIC.

Oui; mais je t'avouerai qu'avec lui, qui me prêchait toujours l'économie, il sera bien pénible de lui faire un pareil aveu; car pour éviter ses sermons, je lui écrivais tous les mois que cela allait bien, que nous étions en avance, que nous mettions de côté.

STÉPHANIE.

Comment! Monsieur...

LUDOVIC.

C'était possible, je n'en savais rien, et dorénavant ce sera ainsi. (Le domestique entre.)

STÉPHANIE.

Oh! certainement; c'est bien convenu.

LUDOVIC.

Mais, en attendant...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS.

LOUIS.

Madame, voici ce Monsieur d'hier au soir.

STÉPHANIE.

Mon frère! Qu'il monte, nous l'attendons.

LOUIS.

Et puis, madame la comtesse d'Obernay qui vient d'entrer au salon.

LUDOVIC, passant à droite.

Ah! mon Dieu! j'y vais! (Il s'arrête.)

STÉPHANIE.

Va donc, va donc.

LUDOVIC.

C'est étonnant! Il me semble maintenant que j'aimerais mieux m'adresser à ton frère; car, ma tante, je n'oserai jamais...

STÉPHANIE.

Écoute, veux-tu que j'y aille pour toi?

LUDOVIC.

Ah! que tu es bonne! je n'osais pas te le demander. Allons, du courage.

STÉPHANIE.

Il en faut. Embrasse-moi, cela m'en donnera. (Ils s'embrassent.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR.

VICTOR, les voyant s'embrasser.

Bravo! je les retrouve comme je les ai laissés.

STÉPHANIE ET LUDOVIC, courant à lui.

Mon frère!

VICTOR.

Et après un an de mariage! c'est beau, c'est exemplaire! je croyais qu'il n'y avait que chez nous en province...

STÉPHANIE.

Que je suis contente de te voir! toujours, d'abord, mais dans ce moment surtout. Tu nous restes à dîner?

VICTOR.

Certainement.

LUDOVIC.

Allons, Stéphanie, va recevoir madame d'Obernay.

VICTOR.

Je l'ai aperçue qui entrait dans le salon.

STÉPHANIE.

Tu as raison; adieu, mon frère. (Passant auprès de Ludovic, et lui serrant la main.) Adieu, mon ami, je vais m'adresser à ta famille, adresse-toi à la mienne. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

LUDOVIC, VICTOR.

VICTOR, la regardant sortir.

Un joli cadeau que je t'ai fait là, j'espère.

LUDOVIC.

Et, chaque jour, je t'en remercie.

VICTOR.

Tant mieux; car, je te l'avouerai, je craignais dans les commencements que cela ne tournât mal.

LUDOVIC.

Et pourquoi cela?

VICTOR.

Je ne te parlerai pas de ta famille qui dédaignait la nôtre, et qui ne voulait pas nous voir; de madame d'Obernay qui faisait toujours de bonnes plaisanteries sur l'aristocratie du commerce, et sur les notables de Rouen. Permis à elle! Mon Dieu! la noblesse des écus est aussi ridicule que celle des parchemins; et il y a des sots dans le département de la Seine-Inférieure, comme dans celui de la Seine; plus, peut-être, vu la richesse de la population. Aussi, ce n'est pas cela qui m'inquiétait, c'était votre jeunesse, votre inexpérience; avec une vingtaine de mille francs de revenu, je te voyais des goûts et des idées de dépenses qui demandaient cent mille livres de rente.

LUDOVIC.

Vraiment!

VICTOR.

Je me disais : il va monter sa maison sur un train qu'il ne pourra pas soutenir, ou qu'il n'aura pas le courage de diminuer, parce que ce qu'il y a de plus terrible à Paris, comme partout ailleurs, c'est de déchoir aux yeux de ceux qui vous ont vu briller; ce n'est jamais pour soi qu'on se ruine, c'est pour ses voisins et ceux qui vous regardent.

LUDOVIC, avec embarras.

Ah! c'est vrai.

VICTOR.

N'est-ce pas? Voilà ce que je pensais, je te l'avoue, et ce que je te répétais souvent, au risque de t'ennuyer; mais tu m'as bien vite rassuré : j'ai vu par tes lettres, que tu avais de l'ordre, de l'économie, que tu comptais avec toi-même.

LUDOVIC.

Certainement; car tout à l'heure, avec ma femme, nous arrêtions le compte de l'année.

VICTOR.

Bonne habitude... Et le résultat doit en être satisfaisant; car, dans ta dernière lettre, celle de la semaine dernière, tu me parlais de l'argent que tu avais en caisse.

LUDOVIC, à part.

Ah! mon Dieu!

VICTOR.

Tu devais même me consulter sur le placement.

LUDOVIC, à part.

Quelle humiliation! et comment lui avouer...

VICTOR.

Eh bien! mon ami, je t'ai trouvé un excellent placement; je suis gêné.

LUDOVIC.

Que dis-tu?

VICTOR.

Je ne m'en cache pas; cela peut arriver à tout le monde; dans ce moment surtout; les derniers événements, si propices à la liberté, ont compromis quelques intérêts, et, par suite, entravé le commerce. Cela reviendra, j'en suis sûr, et cela ne m'inquiète pas; mais en attendant, pour faire vivre mes ouvriers, pour les garder tous, pour ne point fermer mes manufactures, ce qui, je crois, eût été d'un mauvais citoyen, j'ai été obligé à de nombreux sacrifices; les échéances se pressent, les rentrées ne se font pas, et j'ai aujourd'hui même, ici, à Paris, trente mille francs à payer.

LUDOVIC.

Oh! mon Dieu!

VICTOR.

Je n'ai que la moitié de la somme, mais je me suis dit : J'ai là mon beau-frère, qui est à son aise, qui a de l'argent de côté, et m'adresser à d'autres qu'à lui, ce serait l'offenser; n'est-ce pas?

LUDOVIC.

Oui, mon ami, oui... mon sang, ma vie... tout est à toi.

VICTOR.

Je n'en doute pas; mais je ne t'en demande pas tant, c'est quinze mille francs qu'il me faut; c'est, je crois, la somme que tu as en caisse, du moins tu me l'as écrit.

LUDOVIC, *avec embarras.*

Oui... je le crois.

VICTOR.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

LUDOVIC.

Rien... mais je voulais te dire...

VICTOR.

Est-ce que par hasard tu me refuserais?

LUDOVIC.

Non, mon ami... mais... c'est que...

VICTOR.

Est-ce que tu serais de ces gens qui sont toujours riches quand on n'a pas besoin d'eux, et qui sont gênés, qui n'ont plus rien, dès qu'on leur demande un service?

LUDOVIC.

Moi!... quelle idée! (A part.) Il pourrait croire!... (Haut.) Tu auras ton argent, tu l'auras ce matin même, le temps d'envoyer à la Banque. (A part, en montrant le salon.) Ma tante est là, et ce que ma femme lui a demandé pour nous servira pour son frère. (Haut.) Mon ami, tu peux y compter.

VICTOR.

A la bonne heure, je te reconnais. Ah ça, je ne viens pas à Paris pour m'amuser. J'ai des affaires dont je vais m'occuper; je serai jusqu'à midi chez Grandville, mon banquier : tu peux y envoyer.

AIR : *Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée* (de LA MAITRESSE AU LOGIS).

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Adieu... tu sais ce que j'attends de toi.

LUDOVIC.

Oui, tu l'auras ce soir... adieu, beau-frère :
Va, ne crains rien, tu peux compter sur moi.

VICTOR.

Vois donc combien c'est utile en ménage
D'être économe et rangé comme ici;
Pour soi d'abord... et puis quel avantage!
On peut encore obliger un ami.

ENSEMBLE.

VICTOR.

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Adieu... tu sais ce que j'attends de toi.
Je reviendrai ce soir... adieu, beau-frère ;
Je ne crains rien... tu vas penser à moi.

LUDOVIC.

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Pour ton argent, tu peux compter sur moi :
Oui, tu l'auras ce soir.. adieu, beau-frère ;
Va, ne crains rien... je vais penser à toi.

SCÈNE IX.

LUDOVIC, *seul.*

Par exemple, qui s'y serait attendu? Lui, venir me demander de l'argent, au moment où j'allais lui en emprunter! (*Montrant la porte du salon.*) Heureusement ma tante est là.

SCÈNE X.

LUDOVIC, STÉPHANIE.

LUDOVIC.

Eh bien! chère amie, est-ce une affaire terminée?

STÉPHANIE, *avec émotion.*

Oh! certainement, tout à fait terminée.

LUDOVIC.

Comme tu as l'air ému!

STÉPHANIE.

On le serait à moins : si tu savais quelle fierté, quels grands airs il m'a fallu endurer!

LUDOVIC.

Ah! dame! elle n'est pas chanoinesse pour rien.

STÉPHANIE.

Elle était d'une humeur...

LUDOVIC.

Peut-être de te voir si jolie.

STÉPHANIE.

Tu crois? Ah! que je le voudrais! pour toi, mon ami, et puis pour la faire enrager.

LUDOVIC.

Ah! que tu es bonne!

STÉPHANIE.

Elle ne l'est guère; car, lorsque je lui ai parlé de l'embarras ou nous étions, et de la somme que tu la priais de te prê-

ter, si tu avais vu quel air de triomphe brillait dans ses yeux! Elle m'a rappelé ce mariage fait sans son consentement; elle m'a dit que j'étais cause de tout, que je te ruinais, que je te rendais malheureux! et, ce qu'il y a de pis encore, que je ne t'aimais pas.

LUDOVIC.

Toi!

STÉPHANIE.

A ce mot-là, je n'ai pas été maîtresse de moi; j'étais furieuse à mon tour, et je lui ai dit tout ce qu'on peut dire (Avec colère.) quand on aime bien; que nous n'avions pas besoin d'elle, que nous nous passerions de ses bienfaits.

LUDOVIC.

Air : *Du partage de la richesse.*

Quelle imprudence!

STÉPHANIE.

Et que m'importe?
Pourquoi subir d'humiliants refus?
« Puisqu'on me parle de la sorte,
A-t-elle dit, vous ne me verrez plus. »
Puis, me jurant que jamais de sa vie
On n'obtiendrait rien d'elle...

LUDOVIC.

Que dis-tu?

STÉPHANIE.

Elle est sortie.

LUDOVIC.

O ciel! elle est partie!

STÉPHANIE.

C'est toujours cela d'obtenu.

LUDOVIC.

Qu'est-ce que tu as fait là?

STÉPHANIE.

J'ai bien fait; ne vas-tu pas prendre sa défense? Il nous reste mon frère, et cela suffit.

LUDOVIC.

Ton frère!

STÉPHANIE.

Oui, sans doute; est-ce que tu ne lui as pas avoué?...

LUDOVIC.

Pas encore.

STÉPHANIE.

Et tu as eu tort; ce n'est pas lui qui chercherait à nous humilier : il nous tendra une main secourable, il nous aidera d'abord, et nous grondera ensuite.

LUDOVIC, embarrassé.

Je n'en doute pas, mais c'est que les affaires d'argent, c'est si délicat!.. je l'ai sondé là-dessus.

STÉPHANIE.

O ciel! est-ce qu'il serait comme ta tante? est-ce qu'il ne voudrait pas en entendre parler ?

LUDOVIC.

Au contraire, il m'en a demandé.

STÉPHANIE.

Lui!

LUDOVIC.

Oui, il est gêné, il a besoin pour aujourd'hui de quinze mille francs, et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que je les lui ai promis.

STÉPHANIE.

Toi qui ne les as pas!

LUDOVIC.

Je comptais sur ma famille, sur ma grand'tante, et maintenant que tu l'as congédiée, que tu l'as mise à la porte...

STÉPHANIE.

Ah ! pardon, mon ami, je vois que j'ai eu tort, j'aurais dû supporter pour toi ses humiliations, ses mépris.

LUDOVIC.

Non, non; si j'avais été là, je ne l'aurais pas souffert. Que faire cependant?

STÉPHANIE.

S'adresser à tes autres parents.

LUDOVIC.

Qui nous accueilleraient peut-être plus mal encore.

STÉPHANIE.

Ah! mon ami! je ne m'en serais jamais doutée! quelle bonne chose que l'argent, puisqu'il permet de se passer de ces gens-là!

LUDOVIC.

Nous nous en passerons sans cela : et plutôt que d'avoir recours à eux, nous quitterons Paris; je n'y tiens pas.

STÉPHANIE.

Ni moi non plus.

LUDOVIC.

Nous nous retirerons dans notre maison de campagne.

STÉPHANIE.

Oh! oui, à la campagne on vit pour rien.

LUDOVIC.

Elle n'est que d'agrément, je la ferai valoir : j'abattrai les arbres, j'aurai un fermier, je mettrai le parc en luzerne et les jardins en prairie : tout sera en plein rapport; il n'y aura rien pour le plaisir.

STÉPHANIE, pleurant.

Tu as raison, nous serons heureux.

LUDOVIC.

AIR du *Petit Corsaire.*

Oui, nous le serons tous les deux.

STÉPHANIE.

Et notre fils... ou notre fille.

LUDOVIC.

Oui, tous les trois... cela vaut mieux ;
Nous serons heureux en famille.

STÉPHANIE.

Nos enfants seront, mon ami,
Notre richesse...

LUDOVIC.

C'en est une ;
Et puis on est toujours ainsi
Maître d'augmenter sa fortune.

Rien ne nous manquera... Viens, partons.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS.

LOUIS.

Monsieur, on demande Madame.

LUDOVIC.

Et qui donc?

LOUIS.

La marchande de modes.

STÉPHANIE, à demi-voix.

C'est mon billet de mille écus.

LOUIS.

Et puis le sellier de Monsieur, qui n'est pas pressé pour son mémoire, mais il dit que si Monsieur voulait seulement lui donner un à-compte...

LUDOVIC, bas, à sa femme.

Ah! mon Dieu! avant de partir il faut payer ses dettes. (Haut à Louis.) C'est bien. Fais-les passer dans mon cabinet. Tout à l'heure je suis à eux. (Louis sort.)

STÉPHANIE.

Que veux-tu faire?

LUDOVIC, de même.

Est-ce que je sais? quand c'est la première fois qu'on se trouve dans ce cas-là.

STÉPHANIE.

Si nous demandions du temps! (Louis rentre.)

LUDOVIC.

Il le faudra bien. Mais ils ne sont pas les seuls, et rendre tout ce monde-là confident de notre gêne, de notre embarras, du désordre de nos affaires! Rougir à leurs yeux...

STÉPHANIE.

Tais-toi, tais-toi, de grâce.

LUDOVIC.

Et pourquoi?

STÉPHANIE.

Ce domestique qui nous regarde...

LUDOVIC.

C'est vrai! (A Louis.) Que fais-tu là? que veux-tu?

LOUIS.

C'est qu'il y a M. de Roquebrune, le propriétaire, qui ne veut pas déranger Monsieur, et qui m'a demandé si Madame était chez elle toute seule.

STÉPHANIE.

Ah! bien oui! je suis bien en train de le recevoir!

LUDOVIC, vivement.

Au contraire, qu'il entre. (Louis sort.) Ce matin, de lui-même, il m'offrait de l'argent.

STÉPHANIE.

Il serait possible! quel bonheur!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; AMABLE, en costume de ville.

AMABLE, tenant une lettre à la main.

Son valet de chambre dit qu'elle veut bien me recevoir; je crois que c'est le moment. (Il descend le théâtre vers la droite, et apercevant Ludovic et Stéphanie qui causent ensemble à gauche, il cache sa lettre en disant.) Dieu! le mari est avec elle! Cet imbécile de Louis qui ne m'avait pas dit cela. C'est bien la peine de lui donner ses étrennes au jour de l'an.

LUDOVIC, allant à lui.

Bonjour, mon cher voisin; soyez le bienvenu.

STÉPHANIE.

Nous sommes enchantés de vous voir.

AMABLE, passant entre Ludovic et Stéphanie.

Il serait vrai !... (A part, après avoir regardé Stéphanie.) Il est de fait qu'il y a dans ses yeux une expression de plaisir... que je n'avais jamais remarquée. (Haut, avec un peu d'embarras.) Je venais, mon cher voisin...

LUDOVIC.

Pour parler à ma femme, je le sais.

AMABLE.

Quoi ! vous savez ?...

STÉPHANIE.

C'est bien aimable à vous... Qu'avez-vous à me dire ?

AMABLE, à part.

Ah ! si le mari n'était pas là... (Haut.) C'était au sujet des deux nouvelles pièces à ajouter à votre appartement... de ce boudoir, pour lequel nous étions convenus avec Ludovic, et je venais m'entendre avec vous pour les changements.

STÉPHANIE.

C'est inutile, je suis décidée à m'en passer.

AMABLE, étonné.

Vraiment !

STÉPHANIE.

A moins que cela ne vous gêne.

LUDOVIC, vivement.

Auquel cas vous avez ma parole.

AMABLE.

Nullement, je n'en suis pas embarrassé... lord Hutchinson le prendra; ce jeune fashionable que je vous ai présenté hier, au moment de son arrivée; il cherche un appartement, et il était ravi du vôtre. S'il n'avait tenu qu'à lui, il l'aurait pris tout arrangé, tout meublé : l'argent ne lui coûte rien, il est si riche !

LUDOVIC, avec un soupir.

Il est bien heureux.

AMABLE.

Je crois bien. Il est garçon ! Ah ! si j'étais à sa place, avec sa fortune...

LUDOVIC.

De ce côté-là, vous n'avez rien à lui envier.

AMABLE.

C'est vrai, tout à l'heure encore j'étais avec un de mes fermiers.

STÉPHANIE, avec joie.

Vraiment !

AMABLE.

Et comme il n'y a que ces jours-là de bons dans le ménage, les jours de recettes, j'ai reçu...

LUDOVIC.

Beaucoup ?

AMABLE.

Mais oui, une somme assez agréable.

STÉPHANIE.

Qui, peut-être, vous est nécessaire?

AMABLE.

Du tout, je ne suis pas à cela près. Mais pourquoi me demandez-vous cela?

LUDOVIC.

C'est que ce matin, mon cher voisin, de vous-même, et fort généreusement, vous m'avez fait des offres de services, que j'ai refusées parce que je n'en avais pas besoin, mais en ce moment...

AMABLE.

Vous acceptez?..

LUDOVIC, vivement.

Pour peu de temps, je l'espère...

AMABLE.

Qu'importe? tout le temps que vous voudrez, je ne demande pas mieux. (Regardant Stéphanie.) Je suis si heureux de trouver une occasion...

STÉPHANIE.

En vérité !

AMABLE.

Il est si doux d'obliger... (A part.) Dieu! qu'elle est jolie ! (Haut.) Et combien vous faut-il?

LUDOVIC, allant à la table, et prenant un papier.

Je vais vous le dire au juste.

STÉPHANIE.

Beaucoup d'argent.

AMABLE.

Dites toujours, une bagatelle, j'en suis sûr.

STÉPHANIE.

Mais, vingt-trois mille francs.

AMABLE, à part.

Ah! diable! cela prend de la consistance.

LUDOVIC, quittant la table.

Et ton frère, ton frère que tu oublies.

STÉPHANIE.

Oui, Monsieur, un frère pour qui nous nous sommes engagés, un frère à qui nous devons notre bonheur, et qui, comme vous, est notre véritable ami.

AMABLE.

Comme moi, certainement. (A part.) Oh! d'abord, si elle prend sa petite voix... (Haut.) Mais encore, à ce frère, combien faudrait-il?

LUDOVIC.

Quinze mille francs pour aujourd'hui.

AMABLE.

Permettez...

LUDOVIC.

Quinze et vingt-trois, trente-huit, mettons quarante, pour lesquels je vous offre ma signature, la sienne; hypothèque sur ma maison de campagne, que vous connaissez, et dont on m'offre cent vingt mille francs.

AMABLE.

Laissez donc, est-ce qu'entre amis on a besoin de sûretés, de garanties? et du moment que vous me donnez votre parole... Il n'y a pas d'hypothèques sur votre maison?

LUDOVIC.

Ce sera la première.

AMABLE.

Eh bien! ce soir nous terminerons. (Tirant son portefeuille.) Voici déjà une dizaine de mille francs; c'est tout ce que j'ai reçu de mon fermier. Je vais demander le reste à mon notaire, à qui je dirai de préparer l'obligation. (Allant au fond, et parlant au domestique qui est dans l'antichambre.) Louis, qu'on mette mon cheval au cabriolet.

LUDOVIC, allant à Stéphanie.

Moi, je vais écrire à ton frère, à ce cher Victor, que j'ai tenu ma promesse, et que son argent est à sa disposition.

AMABLE.

D'ici à une heure.

LUDOVIC.

A merveille. Quant à la marchande de modes et au sellier qui sont là, dans mon cabinet, je vais commencer par eux, et solder leurs mémoires. Ah! quel bonheur! je me sens là un poids de moins! encore quelques heures, et je ne devrai plus rien qu'à l'amitié... (A Amable.) et ces dettes-là ne pèsent pas... (A Stéphanie.) Adieu, ma femme, adieu; je te laisse avec notre ami. (Il entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE XIII.

STÉPHANIE, AMABLE.

AMABLE, suivant des yeux Ludovic.

Me voilà donc l'ami de la maison. (Regardant Stéphanie.)

STÉPHANIE.

Eh bien! Monsieur, vous me regardez, vous jouissez de vos bienfaits.

AMABLE, à part.

Il y a émotion; c'est, je crois, le moment de commencer l'attaque. (A Stéphanie.) Votre amitié sera du moins une diversion aux chagrins que j'éprouve.

STÉPHANIE, avec intérêt.

Vous, des chagrins! je comprends, ceux dont vous nous parliez ce matin, votre femme...

AMABLE.

C'en est un, il est vrai, de tous les instants; mais celui-là, du moins, c'est connu, tout le monde le sait! il en est d'autres... d'autres tourments, d'autant plus cruels qu'ils sont secrets.

STÉPHANIE.

Et vous ne nous les confiez pas?

AMABLE.

A vous, hélas! moins qu'à tout autre.

STÉPHANIE, lui prenant la main.

Et pourquoi donc? ne sommes-nous pas vos amis? n'avons-nous pas droit à vos peines? ce n'est qu'ainsi que nous pouvons nous acquitter envers vous. Parlez, parlez, de grâce...

AMABLE.

Ah! si j'étais sûr de votre discrétion.

STÉPHANIE.

Soyez tranquille, mon mari et moi nous ne disons jamais rien; cela restera toujours entre nous deux, entre nous trois.

AMABLE.

Ah! diable! c'est déjà trop.

STÉPHANIE.

Comment cela?

AMABLE.

Est-ce que vous dites à Ludovic tout ce que l'on vous confie?

STÉPHANIE.

Toujours.

AMABLE, avec trouble, et regardant si l'on ne vient pas.

Cependant si c'était un secret qui ne regardât que moi, et une autre personne, un secret qu'on ne peut confier qu'à une femme, à une amie! si j'aimais, en un mot?

STÉPHANIE.

Vous, une passion coupable!

AMABLE.

Coupable! non pas, mais du moins fort aimable, et si vous seule pouviez me servir auprès d'elle, intercéder en ma faveur...

STÉPHANIE.

Je la connais?..

AMABLE.

Intimement, Stéphanie, intimement.

STÉPHANIE.

Ah! nommez-la-moi.

AMABLE.

Vous voulez que je déchire le voile?

STÉPHANIE.

Mais certainement.

AMABLE.

Eh bien! puisqu'il le faut, puisque vous l'exigez...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS.

LOUIS, annonçant.

Le cabriolet est prêt, et quand Monsieur voudra...

AMABLE, à part.

L'imbécile! qui vient se jeter à la traverse avec son cabriolet, au moment où j'allais déchirer le voile.

STÉPHANIE.

Eh bien! Monsieur?

AMABLE, à demi-voix, et avec chaleur.

Eh bien!... je ne puis achever en ce moment; mais ce matin, dans le désordre de mon âme, j'avais jeté sur ce papier quelques pensées également désordonnées, qui vous associeront, peut-être, au choc tumultueux de mes sentiments... Lisez, Stéphanie, lisez, de grâce. Prudence, discrétion! je vous recommande mes intérêts, et je vais m'occuper des vôtres. (Il remonte le théâtre.) Le cabriolet m'attend, partons. (A part, sur le devant de la scène, à droite.) Il me semble que ce n'est pas mal, et

que le coup de fouet s'y trouve... (Il fait un salut à Stéphanie, et sort avec Louis.)

SCÈNE XV.

STÉPHANIE, seule.

Qu'est-ce que cela veut dire? et quel air singulier! Est-il original, notre voisin! (Ouvrant la lettre.) En tout cas, voyons, ce doit être curieux.

SCÈNE XVI.

LUDOVIC, STÉPHANIE.

LUDOVIC, entrant gaiement.

A merveille, en voilà déjà deux d'acquittés; quant aux autres que j'ai avertis, et qui vont venir, nous aurons, pour les payer, l'argent de notre cher voisin.

STÉPHANIE, qui vient de lire.

Quelle horreur!

LUDOVIC.

Qu'as-tu donc? Qu'y a-t-il?

STÉPHANIE, courant à lui.

Ah! mon ami! ah! qu'ai-je fait pour m'exposer à une pareille injure? Tiens, lis.

LUDOVIC.

C'est de M. Amable, notre propriétaire. O ciel! une déclaration! il t'aimait, et depuis longtemps, et ne cherchait qu'une occasion de te l'apprendre! le misérable!

STÉPHANIE.

Où vas-tu?

LUDOVIC.

Lui porter ta réponse et la mienne.

STÉPHANIE.

Non, non, c'est par le mépris qu'il faut lui répondre.

LUDOVIC, entre ses dents.

Oui, le mépris et autre chose.

STÉPHANIE.

Mais, avant tout, il faut rejeter ses services : nous n'en voulons plus, renvoie-lui sur-le-champ les dix mille francs qu'il t'a remis.

LUDOVIC.

Oh! mon Dieu! je ne les ai plus, le sellier et la marchande de modes viennent de les emporter.

STÉPHANIE.

Qu'as-tu fait !

LUDOVIC.

Je croyais m'acquitter, et je reste sous le poids d'une telle obligation ! Devoir à un homme que je méprise !

STÉPHANIE, avec impatience.

Pourquoi te hâter ainsi ?

LUDOVIC.

Est-ce que je pouvais attendre ? Est-ce que ce billet n'était pas échu ? Est-ce qu'il n'était pas payable aujourd'hui même ? Aussi, c'est ta faute. A-t-on jamais vu signer des billets à une marchande de modes ?

STÉPHANIE.

Ma faute ! c'est plutôt la tienne ; sept mille francs à un carrossier ! tu n'aurais pas eu besoin d'emprunter, si tu n'avais pas tout dissipé.

LUDOVIC.

Parbleu ! je le crois bien, tu as tous les jours de nouveaux caprices.

STÉPHANIE.

C'est toi, plutôt, qui ne fais que des folies.

LUDOVIC.

Et toi des imprudences : car c'est ton étourderie, ta légèreté seule qui a pu enhardir ce fat à une telle audace.

STÉPHANIE.

Moi !

LUDOVIC.

Oui, je le parierais, j'en suis sûr.

STÉPHANIE.

Oser concevoir une pareille idée ! c'est affreux à vous, c'est indigne, et je me fâcherai, à la fin.

LUDOVIC.

Eh bien ! fâche-toi. (Ils vont s'asseoir aux deux extrémités du théâtre, Ludovic à droite, Stéphanie à gauche.)

STÉPHANIE.

AIR : *Ah ! c'est désolant* (des ROSIÈRES).

Ah ! ah ! comment ! il ose
Me parler ainsi !
Plus d'amour, vous en serez cause...
Ah ! ah ! tout est fini !
Oui, oui, tout est fini !

LUDOVIC, allant à Stéphanie.

Eh quoi ! tu pleures, Stéphanie ?

STÉPHANIE.

Oui, oui, Monsieur, c'est une infamie.

LUDOVIC.

Une querelle, je crois.

STÉPHANIE.

Et c'est pour la première fois.
Mais, je le vois,
Nos voisins sont toujours en guerre,
Toujours en dispute chez eux.

LUDOVIC.

Calme-toi, ma chère.

STÉPHANIE.

Leur exemple est contagieux,
Et nous allons faire comme eux.

ENSEMBLE.

STÉPHANIE.

Ah! ah! comment! il ose
Me parler ainsi!
Plus d'amour, vous en serez cause...
Ah! ah! tout est fini!
Oui, oui, tout est fini!

LUDOVIC.

Allons, allons, pardonne ici
Tout le chagrin que je te cause.
Pardon, pourquoi pleurer ainsi?

LUDOVIC.

Dieu! ton frère.

SCÈNE XVII.

LUDOVIC, VICTOR, STÉPHANIE.

VICTOR.

Eh bien! eh bien! ce n'est plus comme ce matin, on ne s'embrasse plus, on se dispute.

STÉPHANIE.

Du tout. (Se rapprochant vivement de Ludovic et lui serrant la main.) La paix est faite.

VICTOR, d'un air triste.

Tant mieux; il nous arrive toujours assez de chagrin sans s'en créer soi-même de nouveaux. Je venais, mon cher ami...

LUDOVIC, bas, à Stéphanie.

O ciel! pour ce que je lui ai promis... (Haut.) Je t'ai écrit, il y a une heure, que les quinze mille francs étaient à ta disposition, et que tu les trouverais ici.

VICTOR.

C'est vrai.

LUDOVIC, avec embarras.

Ils n'y sont pas encore; mais sois tranquille.

VICTOR.

Tu ne les avais donc pas, comme tu me le disais, dans ta caisse, ou à la Banque, ce qui est la même chose?

LUDOVIC.

Si vraiment; mais un payement imprévu, des mémoires

qu'il a fallu acquitter, ce qui ne m'empêchera pas de te procurer ta somme : je l'attends.

VICTOR.

Comment donc as-tu fait?.. et d'où vient ton trouble? Ces regards d'intelligence avec ta femme... je comprends, mes amis... vous vous êtes gênés pour moi.

STÉPHANIE.

Du tout.

VICTOR.

Vous avez emprunté.

LUDOVIC, regardant sa femme.

Jamais... jamais, grâce au ciel, cela ne nous arrivera.

VICTOR, lui prenant la main.

C'est bien, et je devine tout; vous n'avez point voulu compter sur les autres, et c'est de vous, de vous seuls que vous avez attendu des secours, des sacrifices.

LUDOVIC.

Que veux-tu dire?

VICTOR.

Pourquoi me le cacher? N'est-ce pas? j'ai raison : ce riche mobilier, ces chevaux, ces voitures...

LUDOVIC, comme frappé d'une idée.

O ciel!

VICTOR.

Peut-être même cette campagne à laquelle vous teniez tant?... Enfin, cela ou autre chose, il est, à coup sûr, quelques superfluités, quelques jouissances de luxe auxquelles vous avez renoncé pour m'obliger, pour me sortir d'embarras; je vous en remercie, mes amis, et j'en suis bien reconnaissant. (D'un air sombre.) Mais je n'en ai plus besoin; cela me devient inutile.

LUDOVIC ET STÉPHANIE.

Et comment cela?

VICTOR.

Ce matin j'ignorais ma position, et je la connais maintenant; une faillite imprévue m'enlève une somme énorme sur laquelle je comptais pour faire honneur à mes engagements, et moi-même, si je n'ai pas ce soir deux cent mille francs comptant, je suis obligé demain de déclarer mon déshonneur.

LUDOVIC ET STÉPHANIE.

Mon frère!

VICTOR.

Je n'y survivrai pas, mes amis; car jusqu'ici notre nom a été sans tache, et il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle.

STÉPHANIE, lui mettant la main sur la bouche, et l'empêchant d'achever la phrase.

O ciel!

LUDOVIC.

Qu'entends-je? te livrer ainsi au désespoir! je ne te reconnais plus; toi! un homme de tête, que j'ai toujours vu supérieur aux événements.

VICTOR.

Que faire contre ceux-ci? Y a-t-il quelque remède, quelque secours?

LUDOVIC.

Peut-être.

AIR de *Turenne*.

Promets-nous seulement d'attendre;
Jusqu'à ce soir reste en ces lieux.

VICTOR.

Et pourquoi donc?

STÉPHANIE.

Quel parti veux-tu prendre?

LUDOVIC, passant au milieu.

Je serai digne de vous deux.
Oui, tous les deux vous avez sur mon âme
Des droits égaux... car mon bonheur, à moi,
C'est à ma femme ici que je le doi,
C'est à toi que je dois ma femme.

VICTOR.

A la bonne heure; mais je voudrais écrire à la mienne, à mes enfants.

LUDOVIC.

Là, dans mon cabinet. Adieu, frère; adieu, bon courage, nous sommes là. (Victor entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XVIII.

STÉPHANIE, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Oui, je le sauverai, je le jure.

STÉPHANIE.

Et comment? Nous qui n'avons pas même le moyen de nous tirer d'affaire.

LUDOVIC.

Il n'est plus question de nous: il s'agit de ton frère, notre ami, notre seul ami; il s'agit de sa vie, de son honneur, qui est le nôtre! et il n'est qu'un moyen de le sauver. Tu n'as pas saisi, comme moi, cette idée qui lui est échappée, là, par hasard; je l'approuve, je m'en empare.

STÉPHANIE.

Toi!

LUDOVIC.

Je vendrai tout ce qui nous est inutile.

STÉPHANIE.

Nos chevaux, notre voiture.

LUDOVIC.

Tu y tenais ce matin.

STÉPHANIE.

Du tout : je mettrai des socques, tout le monde en met ; tu me donneras le bras, le bonheur va à pied aussi bien qu'en voiture.

LUDOVIC.

C'est dit, plus d'équipage.

STÉPHANIE.

Plus de campagne : elle nous ruinerait une seconde fois, si c'était possible.

LUDOVIC.

Ce n'est que là, disais-tu, que nous pouvions nous aimer.

STÉPHANIE.

On s'aime partout.

LUDOVIC.

A merveille ; ce qu'on m'en offre, je l'accepte, je termine à l'instant, et cet appartement dont lord Hutchinson avait tant d'envie, je passe chez lui, je lui cède le bail, le mobilier ; ce ne sera pas long, et nous prendrons un joli petit quatrième.

STÉPHANIE.

Mieux encore, un cinquième. On est en bon air.

LUDOVIC.

On se porte mieux.

STÉPHANIE.

Tu as raison ; que de choses dont on peut se passer !

AIR de *Manette* (de M. THÉNARD).

PREMIER COUPLET.

Bijoux et dentelles,
Parures nouvelles,
A quoi servent-elles ?
Prends, elles sont là.
Ce luxe éphémère
M'était nécessaire,
Pourquoi ?.. pour te plaire ?
Je te plais sans ça !
Qu'importe le reste ?
Oui, je te l'atteste,
Si, simple et modeste,
Tu me trouves bien,
Ta seule tendresse
Fera ma richesse ;
Ta seule tendresse
Fera tout mon bien.

ENSEMBLE.

Je suis riche, et beaucoup;
Car l'amour, oui, l'amour tient lieu de tout.

DEUXIÈME COUPLET.

LUDOVIC.

Serviteurs à gage,
Dans un bon ménage,
Sont un esclavage,
Je m'en passerai.

STÉPHANIE.

Plus de soin futile;
Pour me rendre utile,
A tes lois docile,
Je te servirai.
Servir ce qu'on aime,
C'est le bien suprême.

LUDOVIC.

Et des gages même,
Je veux t'en donner.
Les voilà, ma chère.
(Il l'embrasse.)

STÉPHANIE.

A ce prix, j'espère,
Tu ne risques guère
De te ruiner.

ENSEMBLE.

Je suis riche, et beaucoup;
Car l'amour, oui, l'amour tient lieu de tout.

LUDOVIC.

C'est ton frère : reste avec lui, et tâche surtout qu'il ne se doute de rien. (Il sort.)

SCÈNE XIX.

VICTOR, tenant à la main des lettres qu'il jette sur la table; STÉPHANIE.

VICTOR.

Mon courrier est terminé et partira ce soir; mais, en apprenant à ma femme la fâcheuse position où je me trouve, une seule idée me consolait : c'est que, grâce au ciel, vous êtes plus heureux, et je suis bien sûr que c'est à toi que ton mari en est redevable; car, de lui-même, il a toujours eu des idées de luxe et de dépense.

STÉPHANIE, soupirant.

C'est vrai, vous le connaissez bien.

VICTOR.

Aussi, tu as bien fait de le retenir, de compter avec lui et avec toi-même, de te mettre à la tête de ta maison, d'y faire régner l'ordre et l'économie.

STÉPHANIE, *avec embarras.*

Mon frère !

VICTOR.

Je ne t'en fais pas compliment, c'est tout naturel : c'est toi que cela regardait.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Oui, tu le sais, c'est la règle commune
Qu'en ménage on doit observer ;
C'est le mari qui gagne la fortune,
La femme doit la conserver.
Pour tous les siens son active tendresse
Dans tous les temps doit savoir amasser ;
Car le bonheur est une autre richesse
Qu'elle n'a pas le droit de dépenser.

STÉPHANIE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! s'il savait...

SCÈNE XX.

VICTOR, STÉPHANIE, AMABLE.

STÉPHANIE, *à part, voyant entrer Amable.*

Dieu ! M. Amable !

AMABLE, *tenant un papier.*

Fidèle à ma parole, voici, ma belle voisine, ce que je vous avais promis ; l'acte est en bonne forme. (*Stéphanie prend le papier.*)

VICTOR.

Quel est ce papier ?

AMABLE.

Tout ce qu'il y a de plus innocent, un acte par-devant notaire ; un service que je rends à ce jeune ménage qui avait besoin d'argent.

VICTOR.

Que dites-vous ?

AMABLE.

Pour eux, d'abord, et pour un frère qui est fort mal dans ses affaires.

VICTOR, *avec colère.*

Comment !..

STÉPHANIE, *vivement.*

Ne le croyez pas, ce n'est pas vrai ! nous n'avons pas besoin de ses offres, nous les rejetons, et la preuve... (*Elle déchire l'acte.*)

AMABLE.

Un acte notarié ! Madame, un pareil procédé...

STÉPHANIE.

Est le seul que vous méritiez, après la déclaration que vous avez osé m'adresser.

VICTOR.

Je comprends. (A Amable.) Il suffit, Monsieur, sortez.

AMABLE, étonné.

Sortez ! Qu'est-ce que c'est qu'une telle expression, à un propriétaire... et de quel droit?..

VICTOR, passant auprès d'Amable.

Je vous répète, Monsieur...

STÉPHANIE, l'arrêtant.

Mon frère !..

AMABLE.

Son frère ! c'est différent; mais enfin, on est débiteur ou on ne l'est pas, et après ce que j'ai fait pour son mari...

STÉPHANIE, à part.

Ah! quelle honte!.. et que devenir!..

VICTOR.

On vous doit donc?

AMABLE.

Apparemment.

VICTOR.

Combien, Monsieur?

AMABLE.

Je ne suis pas obligé de vous le dire.

VICTOR.

Et moi, j'ai le droit de vous demander... Combien?

AMABLE.

Monsieur, c'est mon secret.

VICTOR.

Combien?

AMABLE.

Dix mille francs.

VICTOR, après un moment de silence, regardant Stéphanie, prend son portefeuille et remet la somme à Amable.

Les voilà.

STÉPHANIE ET AMABLE.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, LUDOVIC.

LUDOVIC, accourant.

Mon ami, mon frère, rassure-toi. J'ai vu Hutchinson et mon notaire; ils se chargent de la vente, de la liquidation, ils se chargent de tout, et tu auras dès ce soir deux cent mille francs qu'ils veulent bien avancer.

VICTOR, avec joie.

Il se pourrait! ah!.. mon ami!..

AMABLE.

Et vous acceptez !

VICTOR.

Oui, Monsieur, et de grand cœur.

LUDOVIC, à Amable.

Vous ici, Monsieur! J'ai un autre compte à régler avec vous, et, pour commencer, voici dix mille francs que je vous dois.

AMABLE.

Non, Monsieur.

LUDOVIC.

Vous accepterez.

AMABLE.

Non, Monsieur... A l'autre, maintenant; qu'est-ce qu'ils ont donc tous?

LUDOVIC.

Vous accepterez, ou sinon...

AMABLE.

Je suis payé.

LUDOVIC.

Et par qui?

AMABLE.

Par le beau-frère.

STÉPHANIE.

Oui, mon ami.

AMABLE.

Et tout ce que je puis faire, c'est de lui en donner un reçu. (Il va s'asseoir auprès de la table, et écrit.)

LUDOVIC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

VICTOR, prenant Ludovic par la main.

Avez-vous pu croire que votre frère, votre ami, cesserait un instant de veiller sur vous? Je connaissais vos folies, vos dissipations; j'aurais voulu qu'il ne tînt qu'à moi de venir à votre aide, de combler le déficit; mais une fois habitués à de pareilles dépenses, rien ne vous eût empêchés de continuer; dans un an, dans deux ans, vous étiez ruinés sans espoir, sans ressource : aujourd'hui il y en avait encore; mais, pour s'arrêter, pour trancher dans le vif, il faut un grand courage, jamais vous ne l'auriez eu pour vous, vous l'avez eu pour moi, j'en étais sûr; dès que vous m'avez vu en danger, vous avez tout sacrifié pour me sauver.

STÉPHANIE ET LUDOVIC.

Mon ami!

VICTOR.

Ce sacrifice, je l'accepte, et je vous en rendrai bon compte. Ces deux cent mille francs échappés au naufrage, je les ferai valoir dans ma manufacture, à condition que tu t'en mêleras, que tu travailleras.

LUDOVIC.

C'était mon projet, mon espoir... dès demain j'entrais chez un banquier.

VICTOR.

C'est bien, je t'emmène, et tu seras chez toi, ce qui vaut mieux que d'être chez les autres... nous vivrons tous ensemble, en amis, en famille... ta femme avec la mienne, tes enfants avec les miens... (Amable se lève et se place à la droite de Stéphanie.) Ils apprendront avec nous que l'ordre et l'économie, qui font la fortune des États, font aussi celle des jeunes ménages, et, quand vous aurez fait fortune en province, vous reviendrez, si vous le voulez, dans la capitale.

AMABLE.

Je vous garderai votre appartement.

LUDOVIC.

Vous êtes bien bon.

AMABLE.

Un logement d'ami, presque pour rien.

STÉPHANIE, faisant la révérence.

Cela revient trop cher.

AU PUBLIC.

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

Nous voilà donc bien avertis,
Et de ce frère que j'honore
Nous suivrons les sages avis...
Mais par vous, et ce soir encore,
Que de ses préceptes nouveaux
La règle ne soit pas suivie;
Et, s'il se peut, dans vos *bravos*
Ne mettez pas d'économie.

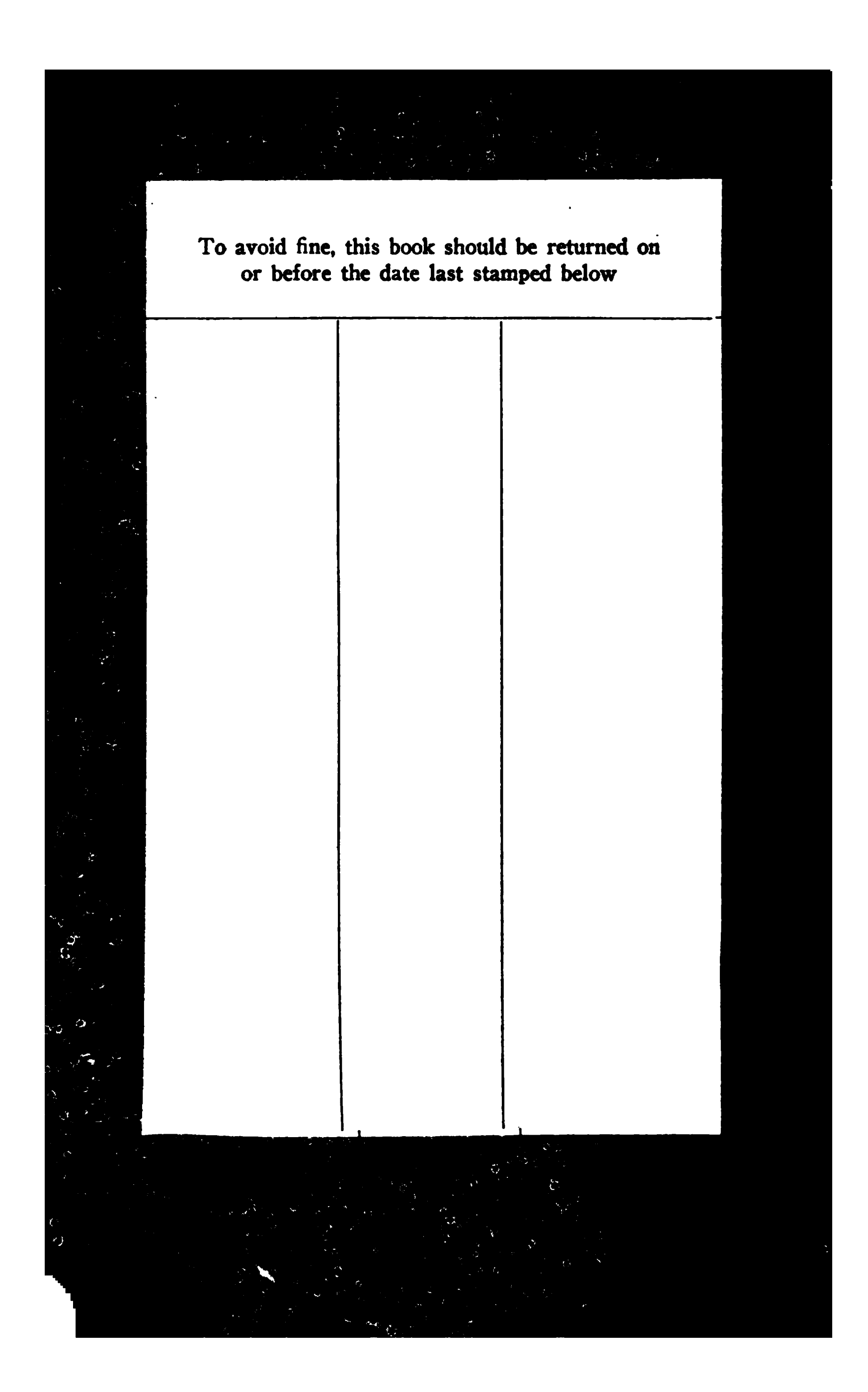
FIN DU QUINZIÈME VOLUME.

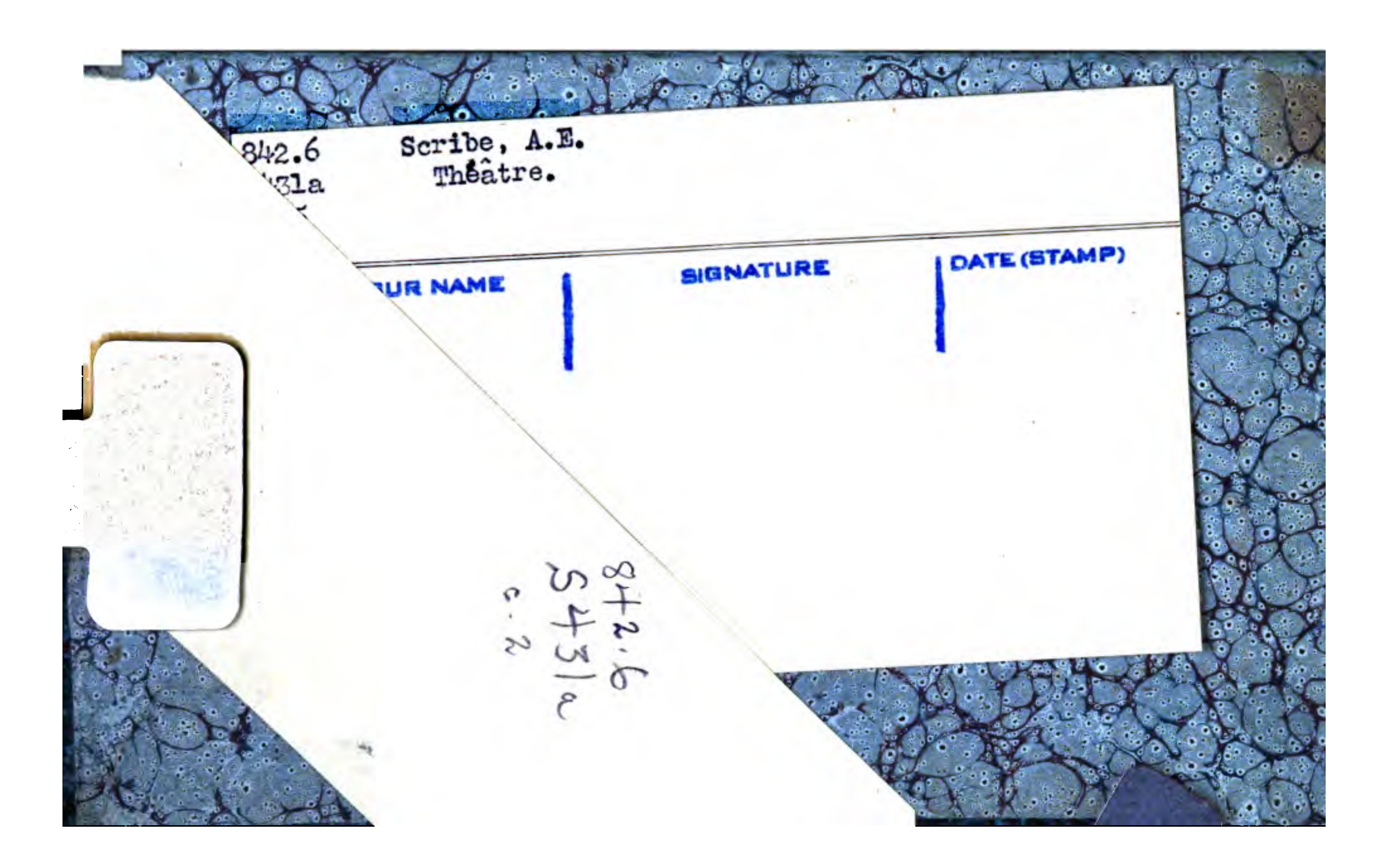
TABLE DES MATIÈRES

DU QUINZIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.




842.6
·31a
Scribe, A.E.
Théâtre.
·UR NAME
SIGNATURE
DATE (STAMP)
842.6
S431a
c. 2

